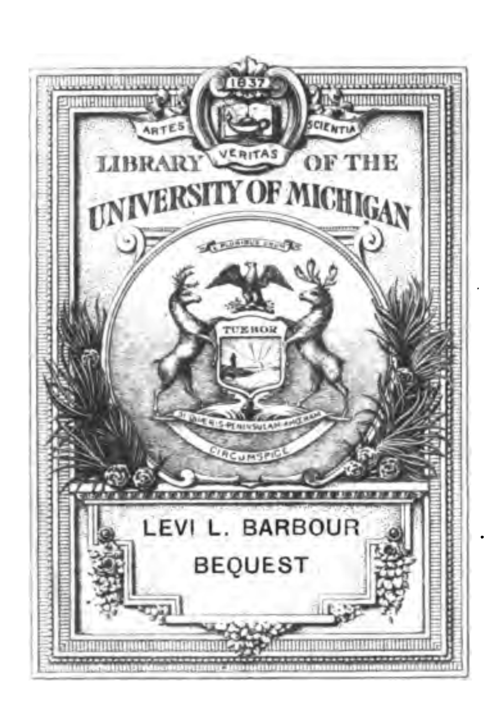
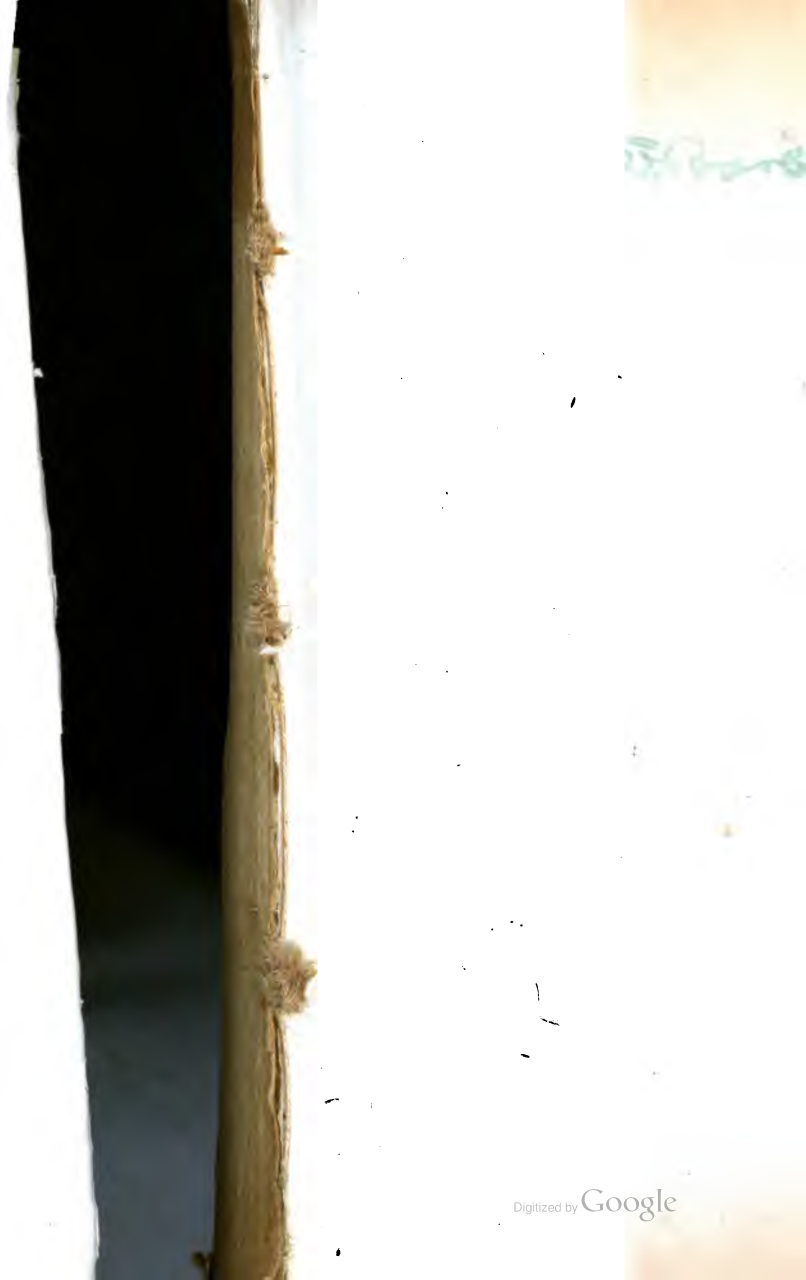
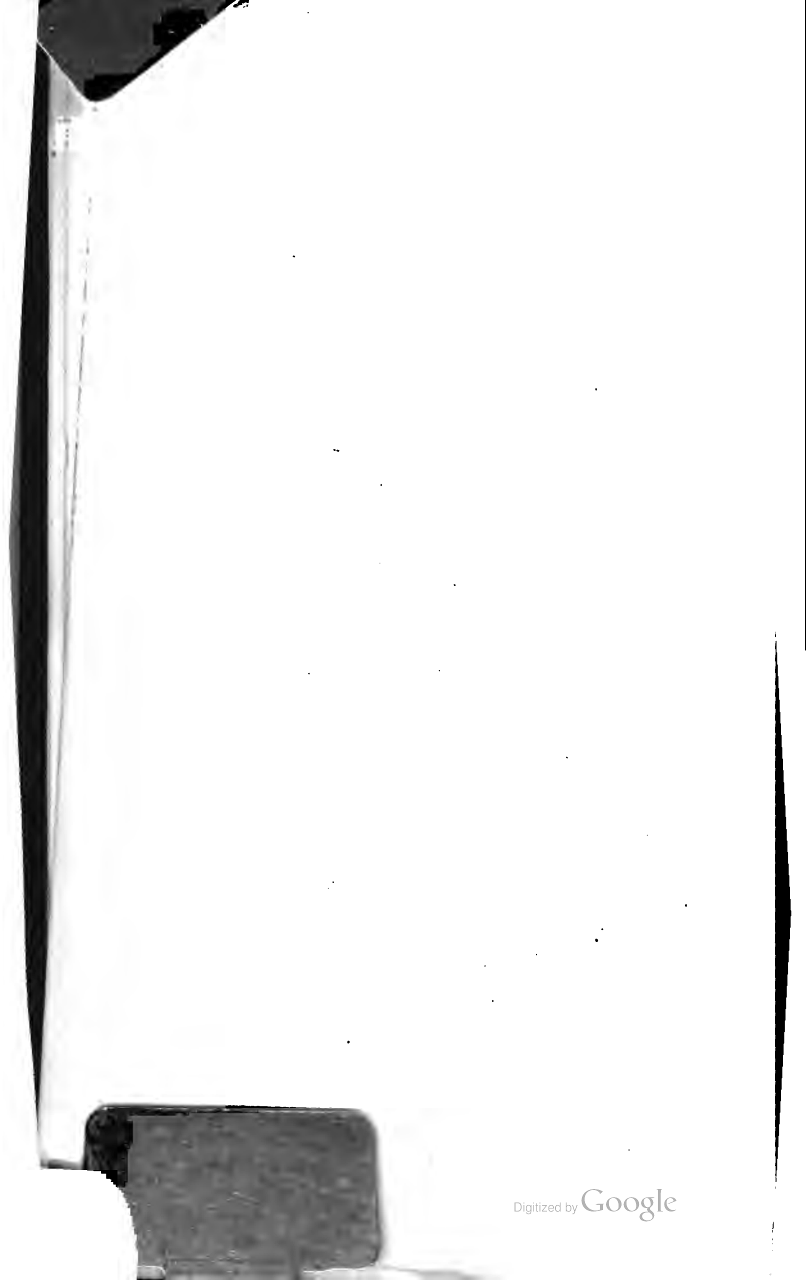

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST









LE CABARET

DE GAUBERT



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LE CABARET

DE GAUBERT

PAR

Mme CHARLES REYBAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

283

1

I

Il y avait autrefois en Provence une famille dont les prétentions nobiliaires n'étaient pas médiocres : elle se vantait de descendre en ligne directe de celui des rois mages qui se prosterna le premier devant la crèche de Bethléem. Bien des gens traitaient cette origine de fabuleuse ; ils soutenaient que la noblesse des Barbejas ne remontait pas au temps d'Hérode, et que leurs parchemins ne dataient guère que de sept ou huit siècles. Quelques-uns allaient même jusqu'à nier la filiation, et affirmaient que sous la reine Jeanne la famille s'était éteinte, puis renouvelée en la personne d'un trafiquant enrichi, lequel avait acheté à beaux écus comptants le nom et la seigneurie. Quoi qu'il en soit, les Barbejas portaient fièrement sur leur écusson l'étoile d'or en champ d'azur, et ne manquaient pas de

donner à leurs aînés le nom du roi Gaspar, qu'ils considéraient comme le premier de leur race.

Vers la fin du XVIIe siècle, cette famille n'était plus représentée que par messire Gaspar de Barbejas, dix-neuvième du nom suivant l'arbre généalogique, lequel seigneur n'avait eu qu'un fils de son mariage avec une demoiselle de Chardavon, morte depuis nombre d'années. Le jeune Barbejas avait la taille belle, l'air noble et poli, les traits agréables; mais ce qui le distinguait surtout, c'était une prudence, une discrétion, une solidité d'esprit rares à son âge. Si la fortune de ce jeune gentilhomme eût été au niveau de sa noblesse, il aurait pu se considérer comme un des plus grands partis de France; par malheur ses ancêtres n'avaient pas aussi soigneusement conservé leurs biens que leurs archives, et de tant de beaux domaines il ne restait plus rien que quelques pâturages sur le versant des Alpes, et une maison d'assez bonne apparence dans la ville d'Aix.

Malgré cette décadence, les Barbejas faisaient encore bonne figure dans le monde. Leur maison était montée de manière qu'ils pouvaient à l'occasion déployer un certain faste, et le reste du temps réaliser, sans qu'il y parût au dehors, les plans de la plus parcimonieuse économie. Une servante déjà âgée, et

son fils, un jeune lourdaud, formaient tout le personnel du service. La servante répondait au nom de Dauphine, et le valet à celui de François. C'étaient deux bonnes créatures dévouées, soumises, sédentaires, et tout à fait muettes sur ce qui se faisait au logis.

Les jours de représentation et de gala, M. de Barbejas portait majestueusement une immense perruque, dont la frisure étagée descendait sur ses épaules, et un justaucorps de velours de Gênes, garni de boutons d'orfévrerie. Son fils était aussi fort galamment ajusté, avec sa veste chamarrée, son habit bleu clair rehaussé d'une broderie d'argent, et sa cravate lâche à la Steinkerque. Tous deux ne sortaient guère que le soir, pour aller dans les assemblées. Quand le temps était beau, ils faisaient le trajet à pied, comme pour prendre l'air; mais en cas de pluie ils n'hésitaient pas à dépenser un petit écu pour aller en chaise à porteurs. Ceux qui les voyaient arriver ainsi pimpants, le rubis au doigt et le chapeau empanaché sous le bras, ne se doutaient pas qu'ils venaient de souper avec une pomme et un verre d'eau.

M. de Barbejas n'avait jamais été en reste de politesse avec le monde qu'il fréquentait. Une fois l'année il donnait à dîner. La table était de vingt-deux couverts, et ce jour-là Dauphine tirait des ar-

moires la vieille argenterie, passée à l'état de reliques, le linge damassé et la belle faïence aux armes des Barbejas. La fleur de la noblesse d'épée et de robe assistait à ce repas. Bien qu'on se mît à table au premier coup de midi, le soleil était toujours couché quand on levait la nappe, et les convives ne se séparaient pas avant minuit. Pendant le festin, les petites gens s'arrêtaient dans la rue, le nez en l'air, en regardant les croisées resplendissantes, et le lendemain on disait dans toute la ville : « Quelle profusion chez ces Barbejas! Il y avait quatorze entrées de chair ou de poisson! et le rôt, et les salades, et les entremets, et le fruit, tout à l'avenant!... Quand la nappe a été retirée, on a mis des cartes sur la table, la partie a commencé, et dès lors les sirops, les vins d'Espagne et les plateaux de sucreries n'ont cessé de circuler. La salle était éclairée aux bougies ; on y voyait comme en plein jour. C'était un coup d'œil éblouissant!... » Quinze jours après, on parlait encore de ces magnificences; mais dès le lendemain la maison des Barbejas était fermée : il n'y avait plus qu'un seul feu, un seul luminaire, et le reste de l'année le vieux gentilhomme et son fils se contentaient pour leur dîner d'une soupe à l'huile et d'une salade de légumes. Ils figuraient ainsi dans le monde pendant les trois mois d'hiver; mais aussi-

tôt que les brises printanières commençaient à souffler, aussitôt que les neiges, à demi fondues, laissaient poindre les jeunes gazons, ils faisaient leurs visites d'adieu et prenaient le chemin de leurs domaines. Le voyage n'était pas une promenade; ils allaient à cheval; Dauphine suivait à pied avec François, et l'on n'arrivait guère que le cinquième jour.

La seigneurie de Barbejas était située dans les Alpes, au fond d'une vallée qui touchait à la région des neiges. On ne récoltait guère que quelques sacs de méteil et quelques panerées de noix sur les terres cultivées; mais les pâturages rapportaient, bon an mal an, environ sept cents livres. La contrée d'ailleurs avait un aspect sauvage et désert. Une forêt de mélèzes bordait les herbages où les bergers nomades amenaient leurs troupeaux pendant l'été. Cette sombre masse de verdure, déchirée çà et là par de grands pics chauves dont les tons grisâtres se détachaient à peine sur le bleu pâle du ciel, formait le second plan du paysage, et au delà l'horizon était fermé par les cimes des montagnes alpestres.

Il n'y avait pas moyen de donner le nom de château à l'espèce de masure où les Barbejas passaient les trois quarts de l'année. C'était un petit corps de logis à un seul étage, percé de fenêtres inégales et recouvert de chaume. La toiture formait un plan

très-incliné, tapissé de mousses d'un vert clair qui s'étendaient en larges plaques veloutées jusque sur la façade, et se confondaient avec le feuillage obscur d'un jeune lierre, dont les rameaux encadraient la porte d'entrée. Derrière ce pauvre logis, il y avait un petit enclos où François cultivait des légumes, et dans lequel bourdonnait l'industrieuse population d'une douzaine de ruches. En cet endroit, le terrain était soutenu par une muraille dont les larges assises s'appuyaient sur un roc vif. A l'extrémité de l'enclos s'élevait une tour ronde, svelte, percée de meurtrières en biseau, et où l'on entrait de plain-pied par une large brèche. Un pan de muraille reliait cette vieille tour à un autre édifice dont on reconnaissait l'emplacement à la vue des arceaux écroulés, des voûtes effondrées et des gigantesques débris qui couvraient le sol. On appelait l'ensemble de ces constructions *la Ruine*, et cette tour démantelée qui dominait encore tous les environs avait sa légende : les gens de la contrée affirmaient que c'était bien là l'ancienne demeure, le château seigneurial des Barbejas, et que chaque année, le jour des Rois, on voyait l'étoile des mages se lever au-dessus de la Ruine en jetant des clartés pâles, puis disparaître rapidement, comme si elle s'abîmait dans les profondeurs de la tour.

Le vieux Barbejas n'attachait aucun prix aux élégances modestes dont il aurait pu, sans bourse délier, embellir sa maison rustique. Il n'appréciait que les choses de pure ostentation, et quand il avait laissé à la ville ses habits de gala, ses joyaux héréditaires, sa vieille argenterie, tout son luxe enfin, peu lui importait d'endosser la veste de ratine verte et de chausser des sabots par-dessus les gros bas de laine que lui tricotait Dauphine. Il ne se souciait pas davantage de ce qui aurait pu rendre le séjour de la Ruine plus commode et plus agréable. Quoique le soleil d'été soit brûlant dans cette zone montagneuse, il n'avait pas fait planter un seul arbre devant la maison, et, quand il voulait prendre le frais l'après-midi, il allait philosophiquement s'asseoir à l'ombre de la tour. Bien qu'il eût été facile de transformer un coin de l'enclos en un petit parterre, on n'y avait jamais songé. François, qui faisait beaucoup plus de cas d'un chou que d'un rosier, appelait toutes les fleurs des mauvaises herbes, et n'en souffrait aucune dans ses carrés de légumes; mais la bonne et prodigue nature avait créé parmi les décombres et jusque sur la crête des vieux murs des parterres agrestes, de splendides bordures d'œillets simples, de cyclamens et de pivoines. Toutes ces fleurs indigènes, semées

par le vent, égayaient les abords de la Ruine et donnaient un aspect presque riant à ce site sévère.

L'intérieur de la maison était d'une simplicité qui approchait du dénûment. Les fenêtres n'avaient ni vitres ni volets, et des ais mal rajustés servaient de contrevents. L'ameublement de la pièce principale se réduisait à quatre chaises de noyer avec la table pareille; il n'y avait pas vestige de tapisserie sur la muraille, et les lambris crevassés attendaient depuis un demi-siècle d'urgentes réparations. Pourtant les pauvres habitants de ce pays perdu trouvaient que les Barbejas étaient magnifiquement logés, et la chose était vraie, comparativement: car les pasteurs nomades qui, tous les étés, ramenaient leurs troupeaux de la Crau d'Arles sur les hauts plateaux des Alpes, habitaient de véritables huttes sans cheminées ni fenêtres.

M. de Barbejas pouvait raisonnablement espérer pour son héritier un grand établissement qui relèverait la fortune de la famille et lui permettrait de mettre fin aux rudes économies qu'il pratiquait depuis tant d'années; mais malheureusement les circonstances ne le servaient guère : le sort voulait qu'en ce temps-là il n'y eût pas une seule demoiselle riche à marier dans la noblesse de Provence. Les filles de qualité, élevées dans les couvents de

la ville d'Aix, et qui devaient rentrer dans le monde le jour de leur mariage, n'avaient toutes qu'une très-mince légitime, et naturellement Gaspar de Barbejas se serait bien gardé d'essayer de leur faire sa cour à travers les grilles. Le jeune gentilhomme entrait dans les vues de son père, bien qu'il ne fût pas au même degré ambitieux et vain. Il tenait de sa mère une âme tendre et placide, un caractère doux, timide et opiniâtre; mais l'éducation avait modifié ses instincts et changé jusqu'à un certain point ses inclinations. Quoiqu'il n'eût pas un grand fonds de vanité ni un grand besoin d'ostentation, il se prêtait sans murmurer aux combinaisons économiques de son père, et pensait comme lui qu'il est du devoir d'un vrai gentilhomme de tout sacrifier pour maintenir son rang et l'honneur de sa maison. Cette manière de voir et sa circonspection naturelle l'avaient longtemps préservé des sentiments imprudents; M. de Barbejas était sans inquiétude à ce sujet et n'exerçait aucune surveillance, tant il était persuadé de la parfaite sagesse et de la soumission de Gaspar. Son unique préoccupation était de mener à bonne fin un projet de mariage qu'il méditait en secret depuis que la bru de son choix était au monde, mais dont il n'avait jamais parlé parce qu'il fallait attendre bien des

années, la petite personne étant encore si jeune qu'elle aimait mieux une poupée qu'un mari.

Un soir d'automne, vers l'époque où les premières neiges blanchissent la cime des montagnes, les Barbejas veillaient au coin du feu, dans la petite chambre enfumée et mal close qui leur servait de salon. Une torche de bois résineux, attachée à l'un des landiers de fer qui garnissaient l'âtre, éclairait cette pièce, conjointement avec une brassée de menues branches dont la vive flamme atteignait par moment jusqu'au manteau de la cheminée. Un gros chat roux et bien fourré occupait la première place devant le feu, et ronflait, les pattes dans les cendres. Gaspar était assis au coin de la cheminée, le coude appuyé sur son genou, l'air pensif, et comme recueilli dans une tristesse intérieure. A l'autre coin, son père, penché sur la table placée entre eux, examinait et comptait quelques piles d'écus de six livres et un tas de menue monnaie dont il tâchait de vérifier le titre et le poids. Derrière ce groupe, qui semblait absorber toute la chaleur et toute la clarté du foyer, se tenaient dans l'ombre les gens de la maison. Dauphine, la quenouille plantée droit dans sa ceinture, filait activement, et François tressait de la grosse paille pour garnir intérieurement la chaussure de ses maîtres.

« Huit cent quatorze livres seize sols et sept de-

niers, dit le vieux gentilhomme en alignant encore une fois ses écus avant de les mettre définitivement dans le sac. Plût au ciel que le fromage se vendît toujours à un aussi bon prix! nous pourrions chacun faire emplette d'un habit de velours à boucle, et avoir à notre prochain dîner une belle pièce de dessert, un citronnier avec ses fruits confits sur les branches, ce qui ne s'est jamais vu dans la ville d'Aix! »

Gaspar hocha la tête sans répondre, et M. de Barbejas reprit, en poursuivant son château en Espagne:

« Si l'année prochaine était aussi bonne que celle-ci, on pourrait donner à François une livrée neuve, avec des galons bleu et or sur les coutures, et mettre un lustre à girandoles dans la grande salle. Je voudrais bien aussi faire redorer les bras de cheminée et repeindre la chaise à porteurs, qui a certes grand besoin de réparations.

— Moins grand besoin que cette maison-ci, répondit Gaspar en tournant la tête vers la fenêtre, dont les ais, reliés par de vieilles ferrailles, craquaient ébranlés par le vent. Un bon volet de chêne encastré dans cette ouverture nous mettrait à l'abri du froid; il faudrait aussi boucher les lézardes et mettre ici une porte neuve. Si je ne me trompe, cette dépense n'irait pas à plus de douze livres.

— Douze livres! répéta M. de Barbejas avec un

soubresaut. Y pensez-vous, Gaspar? Dépenser douze livres à la Ruine! Mais avec cet argent-là on peut acheter deux paires de bas de soie, ou une demi-douzaine de gants de peau d'Espagne, ou un beau nœud d'épée, ou autre chose enfin dont on se fasse honneur.

— Des choses dont nous nous passons bien ici, » murmura Gaspar avec un soupir et en boutonnant son justaucorps : car le mauvais temps redoublait, et l'atmosphère de la petite salle s'était considérablement refroidie.

Un moment après, il se leva pour aller voir dehors de quel côté soufflait le vent. François le suivit afin de consolider les fermetures et de boucher avec de la paille les fentes de la porte d'entrée.

Alors Dauphine rapprocha son escabelle de la table, et dit à M. de Barbejas avec une familiarité respectueuse :

« Sainte Vierge! que se passe-t-il donc dans l'esprit de mon jeune maître?... Il est bien triste ce soir.... Du reste, ce n'est pas la première fois que je le vois ainsi. Depuis tantôt sept mois que nous sommes à la Ruine, je m'aperçois toujours de plus en plus que son humeur est changée. Les autres années il trouvait cent façons de passer le temps: tantôt il chassait, tantôt il allait se promener dans

les pâturages et parler avec les bergers; on le voyait sans cesse en mouvement. A présent, il n'a plus oût à rien, il s'ennuie.

— Ah! tu as remarqué cela? dit M. de Barbejas sans se retourner.

— Oui, monsieur, répondit la bonne femme avec un soupir, et je vous en aurais parlé déjà depuis longtemps, si j'avais pensé que votre volonté fût d'y porter remède.

— Eh! eh! tu sais donc ce qu'il y aurait à y faire? demanda le vieux gentilhomme. Quelle est ton idée?

— Mon idée est que mon jeune maître compte maintenant les jours et les heures, tant il est impatient de s'en aller d'ici, et qu'il n'aura de joie que le jour où il reverra les clochers de la ville d'Aix.

— Ah! oui-da! s'écria le vieux Barbejas avec un commencement d'inquiétude; il serait content si j'abrégeais cette fois notre séjour à la Ruine! Mais pourquoi cela? Le sais-tu, Dauphine?

— Non, monsieur, répondit-elle avec sincérité.

— Alors il faudra que je le devine, » murmura M. de Barbejas.

Pendant ce colloque, il avait achevé de serrer son argent dans des sacs de grosse toile qu'il rangea ensuite de ses propres mains sur une planche haute qui lui servait de coffre-fort. Dauphine dressa

aussitôt le couvert, c'est-à-dire qu'elle mit sur la table deux écuelles d'étain, deux cuillers de bois et un pot de grès rempli d'eau claire, le tout proprement arrangé sur une nappe blanche; puis elle apporta un grand plat de *poutrolha*, un morceau de fromage et trois pommes vertes. Quand cela fut fait, elle alla dire à Gaspar que le souper était servi. La *poutrolha* est une bouillie épaisse où la farine de gesse entre dans une forte proportion, ce qui lui donne un certain parfum légumineux des moins agréables ; mais la saveur n'en déplaît pas quand on y est habitué. Les descendants des rois mages plongèrent leurs cuillers de bois dans ce mets national, et commencèrent à souper de grand appétit. Cependant M. de Barbejas songeait à l'espèce d'avertissement que Dauphine venait de lui donner, et se demandait pour quel secret motif Gaspar attendait avec une si vive impatience le jour où il ferait sa rentrée dans la bonne ville d'Aix. Des circonstances qui ne l'avaient point frappé naguère lui revenaient à l'esprit; il se rappelait que quelques mois auparavant, le jour même de son départ pour la Ruine, Gaspar était sorti sans motif ni prétexte, qu'il n'avait reparu qu'au moment de monter à cheval, et qu'alors il portait à sa boutonnière un brin de réséda qu'il avait précieusement conservé tout le long

du chemin. Ceci aurait pu être un indice. Il était de mode alors, parmi les femmes de qualité, d'adopter l'usage exclusif de tel ou tel parfum, ou bien de porter uniquement telle ou telle fleur. Le vieux gentilhomme essaya de se rappeler s'il avait rencontré dans le monde une dame vouée au réséda, ayant toujours à la main ou au corsage un bouquet de ces petites fleurs suaves; mais il ne put se souvenir que de quelques précieuses auxquelles toute autre odeur que celle de la violette donnait des vapeurs.

Le repas ne fut pas long. Quand Dauphine eut ôté le couvert, elle alla souper à la cuisine avec son fils, et les deux Barbejas restèrent en tête-à-tête devant la table. Alors le père recommença discrètement ses investigations. Il parla de toutes les dames qu'on voyait chez Mme la gouvernante de Provence et dans les grandes maisons de la ville; Mais Gaspar les entendit nommer d'un air distrait qui prouvait bien sa parfaite indifférence à leur égard. M. de Barbejas, voyant sa pénétration en défaut, abandonna ce sujet et se remit à calculer tout ce qu'on pourrait faire avec une somme de huit cent quatorze livres, seize sols et sept deniers; puis il dit avec réflexion :

« Dans le cas où nous ne pourrions pas avoir pour notre grand dîner un citronnier avec ses fruits

confits, j'ai imaginé de le remplacer par quelque chose qui serait d'un aussi bel effet pour le moins. C'est une pièce de dessert en Nougat façonnée en forme de tour, avec nos armoiries au sommet, laquelle s'écroulerait dès qu'on y aurait fait brèche, et d'où sortiraient, comme d'une corne d'abondance, toutes sortes de bonbons et de sucreries. Vous hochez la tête, Gaspar; est-ce que cette invention ne vous semble pas tout à fait galante?

— Pardonnez-moi, monsieur, je la trouve admirable, répondit-il avec un soupir; mais je ne peux m'empêcher de penser que cela coûtera beaucoup d'argent, dix écus pour le moins.

— Quoi! vous regardez à la dépense lorsqu'il s'agit de notre grand dîner! interrompit M. de Barbejas avec une sorte d'indignation. Quant à moi, j'aimerais mieux, je le déclare, jeûner au pain et à l'eau le reste de mes jours que de faire soupçonner que j'aie visé à l'économie dans une occasion comme celle-là. Jusqu'à présent vous avez été du même sentiment, ce me semble?

— Je ne le nie pas, » répondit Gaspar: puis il ajouta spontanément, en baissant malgré lui la voix et sans oser regarder son père en face: « Oui, j'ai cru longtemps que ma naissance m'obligeait à penser ainsi; mais je le confesse, j'ai maintenant d'autres idées. »

A cette déclaration inouïe, le vieux gentilhomme fronça le sourcil, allongea ses mains sur ses genoux et dit sans s'émouvoir :

« Quelles idées? voyons ! »

Gaspar était loin de s'attendre à tant de modération ; il se préparait au contraire à recevoir avec une respectueuse fermeté le choc de la colère paternelle, et peut-être eût-il mieux aimé une explosion de reproches qui l'eût dispensé d'expliquer sur l'heure sa pensée. Pourtant il n'hésita pas, et répondit avec fermeté :

« Souffrez que je constate d'abord l'état de notre fortune ; cela est nécessaire pour que vous ne m'accusiez pas de concevoir des idées chimériques : nous sommes pauvres, monsieur, plus pauvres que les plus petits bourgeois et les simples artisans qui travaillent pour nous, car nous souffrons de plus rudes privations.

— Qu'importe? personne ne le sait, observa stoïquement le vieux Barbejas; aux yeux du monde nous sommes riches.

— Oui, nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour soutenir ce mensonge, répliqua Gaspar avec amertume ; à quoi cela nous a-t-il servi, grand Dieu ! » Et, comme son père ne sourcilla pas en entendant ce propos, il reprit hardiment : « Consi-

dérez, je vous en supplie, notre triste situation. Trois mois durant, il est vrai, nous allons tous les soirs dans le monde; mais le reste du temps il faut que nous demeurions cachés et retirés chez nous. Notre maison ressemble à une de ces cavernes où travaillent les faux monnayeurs; il faut avoir le mot d'ordre pour y entrer, et toutes les précautions sont prises pour qu'on ne voie pas ce qui s'y passe : car âme qui vive ne doit savoir que la broche ne tourne jamais à la cuisine, et que souvent nous restons au lit jusqu'à midi afin d'épargner quelques bûches et de ménager nos hauts-de-chausses....

— Je sais tout cela, ce n'est pas la peine de me le dire, interrompit froidement M. de Barbejas.

— Mais notre situation pourrait changer, continua Gaspar; si vous le vouliez, mon père, dès demain nous serions riches.

— S'il ne faut pour cela que mon consentement, je vous le donne, s'écria le vieux gentilhomme.

— Fasse le ciel que dans un moment vous ne rétractiez pas cette parole! » murmura Gaspar. Et après s'être recueilli un moment il reprit : « Mon idée est des plus simples; il s'agirait seulement de vendre notre maison d'Aix et de venir nous établir pour toujours à la Ruine. Nous sommes pauvres à Aix, dans les salons de M. le gouverneur, au milieu de toute

cette noblesse qui a rentes et châteaux ; mais ici nous serions riches, car toutes les fortunes sont bien au-dessous de la nôtre. Nous ferions réparer ce logis....

— Et nous y vivrions comme des bergers de l'Arcadie, interrompit M. de Barbejas d'un ton calme; vous iriez aux champs, accoutré en pasteur, avec la panetière au bras, ou bien vous feriez comme M. de Verdache, coseigneur de la Pérusse : vous iriez labourer vos champs l'épée au côté.

— Ne raillez pas, mon père; ce ne serait point déroger! » s'écria Gaspar, un peu interdit et plus mortifié peut-être que s'il eût essuyé les éclats d'indignation et de courroux auxquels il s'était attendu. Pourtant il ne se rebuta pas, et continua d'expliquer son plan de réformes.

Le vieux Barbejas l'écouta sans mot dire, et en faisant intérieurement des commentaires et des suppositions qui approchaient fort de la vérité. Le bonhomme avait assez de pénétration et d'expérience pour entrevoir la cause de cette résolution, qui n'était au fond ni dans les idées ni dans les sentiments de son fils; il devina que Gaspar était amoureux d'une fille dont la dot n'était pas magnifique, et que tous ces plans de réforme, de vie obscure et de bonheur champêtre, masquaient un projet de mariage. Cette espèce de découverte le

jeta dans une sourde colère; mais il n'était pas homme à douter pour cela de l'accomplissement de ses desseins, et dès ce moment il résolut de fiancer au plus tôt son héritier avec la petite bru qu'il s'était choisie. Tandis qu'il réfléchissait à toutes ces choses, Gaspar discourait toujours sur les agréments de la vie rurale, et s'efforçait de prouver qu'il n'y avait pas en ce bas monde de condition plus heureuse que celle d'un gentilhomme campagnard.

« Bien! bien! me voilà tout à fait convaincu, lui répondit enfin M. de Barbejas; maintenant parlons d'autre chose. Les grues ont passé de bonne heure cette année, l'hiver sera précoce; je ne veux pas attendre qu'il y ait de la neige sur les chemins : nous partirons dans deux jours.

— Ah! c'est décidé? » fit Gaspar avec un mouvement de surprise et de joie. Puis il ajouta : « Quand nous serons à Aix, nous reparlerons de ce que je viens de vous dire, et si j'ai le bonheur de vous persuader....

— Nous verrons! nous verrons! interrompit M. de Barbejas. Songez à vos préparatifs de départ. Si le temps est beau, je voudrai peut-être me mettre en route demain, afin de profiter du clair de lune. »



II



II

Les Barbejas arrivèrent à Aix un beau soir, veille de la Toussaint; selon leur habitude, ils avaient attendu qu'il fût nuit close pour traverser la ville et gagner leur logis. Dès le lendemain matin, le vieux gentilhomme endossa son justaucorps de velours, chaussa ses souliers à rosettes, et se coiffa de son beau chapeau bordé d'une dentelle d'argent. Ensuite il sortit seul, et remonta la rue en saluant avec affabilité ses voisins et en frappant le pavé du bout de sa longue canne à pomme d'or. Quand il fut à cent pas de sa maison, il sentit dans l'air une douce odeur de pêche et de violette, et au même instant ses yeux s'arrêtèrent sur un petit balcon en bois, dans l'angle duquel fleurissait une touffe de réséda qui embaumait toute la rue. Une très-jolie personne, sa coiffe de gaze modestement avancée sur les yeux

et son livre d'heures à la main, sortait de la maison, suivie d'une jeune servante endimanchée. M. de Barbejas se rangea pour lui donner le haut du pavé, et elle passa devant lui en faisant la révérence. Il put remarquer alors qu'elle portait dans les plis de son fichu un petit bouquet de réséda et qu'elle avait beaucoup rougi en le voyant face à face. La grand'-messe sonnait à l'église Saint-Jean. La belle demoiselle pressa le pas et disparut bientôt. Alors le vieux gentilhomme aperçut au fond de la rue Gaspar qui s'en allait aussi du côté de l'église en faisant l'aumône aux pauvres du quartier et en tirant son chapeau à tout le monde d'un air heureux et triomphant.

C'était plus qu'il n'en fallait pour éclairer un homme dont l'esprit était déjà plein de conjectures et de soupçons. Dans l'excès de son saisissement et de sa colère, il demeura un moment immobile ; puis, frappant un grand coup de canne sur le pavé, il dit à haute voix : « Morbleu ! nous allons voir !... »

Gaspar rentra ponctuellement à midi ; c'était l'heure du dîner. Son père n'était pas revenu encore. Comme la température était assez froide, il se mit à marcher de long en large dans la salle, tandis que Dauphine achevait d'arranger le couvert.

« Savez-vous, dit la vieille servante, que mon-

sieur pense déjà à donner son grand dîner ? Il m'en a parlé ce matin.

— Bonté divine ! quel malheur ! s'écria Gaspar consterné ; la moitié de nos écus y passera ! Je comptais faire un meilleur usage de cet argent.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Dauphine avec intention ; qui sait ?... Il peut y avoir une bonne chance....

— Est-ce que mon père a mis à la loterie ? interrompit Gaspar en haussant les épaules.

— Ce n'est pas cela ! répliqua-t-elle vivement ; il s'agit de bien autre chose. Vous allez sur vos vingt-cinq ans, et, quoique rien ne presse....

— Mon père songe à me marier, interrompit encore Gaspar ; tu le sais ?

— Oui, oüi, ce matin il m'en a parlé ; je courais vous le dire, mais vous êtes sorti....

— Ah ! grand Dieu ! s'écria le jeune homme tout éperdu ; qui aurait prévu cela ? »

Un coup frappé à la porte d'entrée lui coupa la parole, et presque aussitôt un second coup, plus fort, fit trembler les vitres et retentit jusqu'au fond de la maison.

« C'est monsieur ! il est pressé d'entrer ; la demande a réussi !... » s'écria Dauphine en se précipitant dans l'escalier pour aller ouvrir.

Lorsque M. de Barbejas entra dans la salle, il comprit à la contenance de son fils que Dauphine avait parlé; mais il ne fut point fâché de cette indiscrétion, à laquelle il s'attendait probablement. La servante le débarrassa de sa canne, de son chapeau, et lui présenta, comme d'habitude, la vieille robe de chambre qu'il se hâtait de passer en rentrant; mais il la repoussa avec un geste de triomphe.

« Laisse, laisse, dit-il; j'entends porter désormais toute la journée mes habits de ville.... »

Gaspar l'avait salué respectueusement et se tenait debout en face de lui, de l'autre côté de la table. « Asseyez-vous, mon fils, » fit-il en prenant place lui-même. Et se tournant vers François, qui entrait tenant à deux mains une grosse soupière de faïence, il lui dit: « Remporte le potage et reste à la cuisine; je t'appellerai quand nous voudrons dîner.

François se retira ébahi et en refermant toutes les portes derrière lui. Alors le vieux Barbejas se redressa sur son siége, et reprit d'un ton solennel, comme quelqu'un qui a médité d'avance son discours :

« Jusqu'ici, mon fils, vous avez pu croire que je ne songeais pas à votre établissement, et que je n'avais encore aucune intention à cet égard. Cependant depuis plusieurs années je travaille à vous

faire faire un grand mariage, et, si je ne vous en ai rien dit jusqu'à ce jour, c'est qu'à mon avis il ne faut parler de ces choses-là que lorsqu'elles sont près de s'accomplir. Le moment que j'attendais avec tant d'impatience est enfin venu ; ce matin même j'ai demandé pour vous, à mon vieil ami le bailli de Saumanes, la main de sa nièce et pupille, Mlle de La Gironcière, et il m'a fait l'honneur de me l'accorder.

— Vous avez fait cela, monsieur ? balbutia Gaspar atterré.

— C'est un parti de soixante mille écus, sans compter la succession du bailli, continua M. de Barbejas ; je vous ménageais cette héritière depuis le jour de son baptême.

— C'est une enfant, interrompit Gaspar, qui tâchait de reprendre ses esprits et de trouver des objections ; elle a douze ans au plus....

— Treize ans accomplis, répliqua vivement M. de Barbejas ; et, soyez tranquille, il n'y a nul empêchement à ce que le mariage soit célébré tout de suite. »

Pour toute réponse, le jeune homme croisa ses mains sur la table et baissa la tête en jetant un grand soupir. M. de Barbejas n'eut pas l'air de comprendre ce que signifiaient cette attitude et ce si-

lence, et il ajouta : « Rien ne s'oppose à ce que vous soyez marié dans la quinzaine. Un des grands avantages de cette union, c'est qu'elle ne nous obligera à aucune dépense extraordinaire ; avec quelques centaines d'écus, nous ferons les choses magnifiquement. Vous entrez dans une maison bien montée, où il y avait grand train. M. de La Gironcière et sa femme moururent, un peu plus d'un an après leur mariage, d'une fièvre pourprée qui les emporta tous les deux la même semaine. Les cadeaux de noce n'avaient presque pas servi; les meubles étaient neufs, pour la plupart, ainsi que les vêtements. Lorsque le bailli mit en ordre la succession, il trouva quantité d'effets précieux. J'en vis l'inventaire entre ses mains, et c'est moi qui, en prévision de ce qui arrive aujourd'hui, lui conseillai de tout laisser en place, afin que sa pupille le retrouvât en rentrant chez elle le jour de son mariage. Cela fut fait ainsi. Le bailli ferma les armoires remplies de linge, le coffre de l'argenterie, les cabinets et les tables de toilette dans lesquels Mme de La Gironcière serrait ses robes et ses bijoux, après quoi il ferma la maison et emporta les clefs. Depuis lors je n'ai jamais manqué d'aller voir avec lui toutes les années si rien ne périclitait. En vérité, les meubles, les tentures, les tapis, semblent avoir

été placés là hier. Il y a dans le vestibule une chaise à porteurs dans laquelle un prince du sang ne dédaignerait pas de s'asseoir. Quant à Mlle de La Gironcière, c'est une jolie petite personne, à ce que m'a dit le bailli, et elle ne sera pas fâchée de vous épouser, car elle commence à s'ennuyer au couvent de la Visitation, où elle est entrée en quittant les bras de sa nourrice. »

M. de Barbejas se tut comme pour attendre une réponse ; mais Gaspar demeura sombre et muet. Alors le vieux gentilhomme déploya sa serviette et dit tranquillement : « Dînons ; ensuite vous vous habillerez, et nous irons ensemble faire au bailli vos respectueux remercîments, et lui témoigner la joie avec laquelle vous avez accepté l'honneur de son alliance. »

Gaspar releva la tête à ces mots. Il était très-pâle et ses lèvres tremblaient, mais son regard avait une expression de sourde énergie : on voyait qu'il avait recueilli toutes ses forces pour engager une lutte dans laquelle sa volonté ne succomberait pas.

« Mon père, dit-il, pardonnez-moi de vous désobéir ; mais ce mariage est impossible.

— Plaît-il ? Je ne comprends pas ! fit le vieux gentilhomme avec un geste de hauteur, de souveraine autorité.

— Ce mariage est impossible, » répéta Gaspar d'une voix étranglée.

Si M. de Barbejas eût insisté en ce moment, il l'eût emporté peut-être : son fils avait une trop longue habitude de soumission pour pouvoir lui résister en face ; mais après un moment de silence il se contenta de lui dire froidement : « Vous réfléchirez. »

Là-dessus il frappa du pied le parquet pour avertir François, qui arriva aussitôt et servit le potage, puis mit sur la table en guise de rôt, une poitrine de mouton grillée. M. de Barbejas dîna comme à l'ordinaire; quant à Gaspar, il n'acheva pas le morceau de viande sec et racorni qui était sur son assiette. L'esprit troublé, la tête remplie de résolutions extrêmes, il ne répondait pas à son père, qui continuait de discourir, comme s'il eût compté pour rien le refus et l'espèce de protestation qu'il venait d'entendre.

Après le dîner, Gaspar se leva vivement, comme saisi d'une inspiration soudaine, et, après avoir fait une muette révérence, il se dirigea vers la porte. « N'oubliez pas que vous sortez avec moi cette après-midi, » lui cria son père en le suivant des yeux. Un instant après, on entendit fermer la grande porte; alors M. de Barbejas murmura avec

une colère mêlée d'inquiétude : « Qui sait où il va? Cette amourette lui fait perdre l'esprit; j'aurais dû m'apercevoir de cela plus tôt. »

Toutefois il ne supposa pas que Gaspar, persévérant dans sa résistance, refusât de l'accompagner chez le bailli et de ratifier la parole donnée en son nom. Dauphine vint rôder autour de lui, et le calma beaucoup en lui disant que son jeune maître avait été sans doute se promener sur le Cours, car elle l'avait vu s'en aller dans cette direction. Or le logis où il y avait un pot de réséda sur le balcon n'était pas de ce côté-là. Pour se distraire jusqu'au retour de Gaspar, le vieux gentilhomme alla chercher son *livre de raison*, et se mit à le feuilleter, bien qu'il le sût à peu près par cœur. Il y avait autrefois dans la plupart des maisons nobles de Provence un de ces livres où le chef de la famille inscrivait les dates heureuses ou fatales de la vie domestique, et souvent aussi les choses mémorables arrivées de son temps. Cette espèce de registre se transmettait de père en fils, et contenait parfois de précieux renseignements. Le *livre de raison* des Barbejas était un in-quarto relié en parchemin, dont la première page portait la date de 1502. Avant cette époque, les sires de Barbejas ne prenaient guère la plume que pour apposer au bas des actes notariés huit

grosses lettres informes qui représentaient leur signature; Gaspar quinzième du nom, un habile homme que le roi René, de pacifique mémoire, appelait son compère, eut, vers la fin de ses jours, l'idée de consigner sur le papier l'état de ses affaires et la date des événements considérables de sa vie. De notre temps, le digne seigneur eût écrit six volumes de mémoires; mais, vu les habitudes littéraires de son siècle, il ne laissa que de simples notes. Ses successeurs l'avaient imité, et cette histoire de cinq générations tenait dans une quarantaine de pages. C'était un étrange pêle-mêle de faits importants et d'incidents vulgaires; les paragraphes se suivaient sans transition, et parfois le même feuillet contenait une date solennelle de mort ou de mariage et le relevé des gages d'une chambrière.

M. de Barbejas parcourait souvent ces annales domestiques; mais il n'y avait presque rien ajouté. Ce jour-là il prit la plume, et au-dessous d'une date déjà ancienne, celle du décès de sa jeune femme, il écrivit : « Aujourd'hui, fête de la Toussaint, en l'année 1698, j'ai demandé pour mon fils unique, Gaspar de Barbejas, la main de Mlle de La Gironcière, et mon grand ami le bailli de Saumanes, tuteur de ladite demoiselle, m'a fait l'honneur de me l'accorder. »

Cependant le jour tombait, et la rue devenait plus bruyante; l'aveugle qui se tenait au carrefour voisin demandait l'aumône avec un redoublement de supplications nasillardes, et les porteurs de chaises doublaient le pas en criant : *Gare!* d'une voix plus retentissante. Tout ce monde-là sortait de l'église. Grands et petits se hâtaient de rentrer au logis, après avoir entendu les vêpres. Comme la température s'était refroidie, Dauphine apporta un pot de terre garni de cendres chaudes qu'elle mit sur la table, puis elle ouvrit les volets, comme pour constater qu'un rayon de soleil éclairait encore le faîte des maisons. M. de Barbejas ferma le *livre de raison*, et promena lentement ses mains sur les parois vernissées du pot à feu; il avait un visage si sévère que Dauphine en frémit.

« Voici la nuit, dit-il après un long silence.

— Pas encore, répondit la bonne vieille servante; il n'est guère plus de quatre heures. François est en bas qui guette et tient la porte entr'ouverte.

— J'attends! » fit M. de Bardejas avec un soupir de colère.

Un moment après, Gaspar rentra.

« Enfin! » s'écria le vieux gentilhomme en se levant impétueusement et en allant au-devant de son fils.

Celui-ci s'avança, le visage pâle, l'air agité. Au lieu de s'excuser, il salua silencieusement d'un geste de tête, comme pour demander la permission de prendre un siége, et s'assit sur une chaise, près de la table.

« Êtes-vous prêt, monsieur? dit M. de Barbejas en se contenant; le bailli nous attend depuis une heure.

— Non, mon père, répondit Gaspar d'une voix étranglée; il ne nous attend plus.... Je viens de lui faire ma visite....

— Seul!... interrompit le vieux Barbejas; seul! et pourquoi? »

Gaspar ne répondit rien : il ne savait en quels termes avouer l'acte décisif qu'il venait d'accomplir, ni par quels respects et quelles soumissions il parviendrait à apaiser son père; celui-ci n'eut pas besoin qu'il s'expliquât, et, pressentant la vérité, il leva les mains au ciel avec un mouvement de stupéfaction, en s'écriant d'une voix tonnante : « Vous venez de démentir la parole que j'avais donnée au bailli! Votre mariage est rompu!... »

Le jeune Barbejas baissa la tête sans proférer un mot et confessa ainsi le fait. Une sueur froide lui venait aux tempes, son visage blêmissait : il éprouvait l'angoisse d'un homme qui s'attend à l'explo-

sion d'une mine ou aux secousses d'un tremblement de terre; mais, par un effort de volonté, il gardait une contenance assurée. Dauphine, effrayée, se tenait à l'écart, droite contre la muraille, et François, tout tremblant, écoutait à la porte entrebâillée.

M. de Barbejas demeura un moment immobile et muet; puis il se mit à marcher dans la salle les bras croisés et en respirant bruyamment, comme pour exhaler le premier feu de sa colère. Gaspar l'observait, presque rassuré : c'était surtout le premier choc qu'il avait craint, et il lui semblait que, puisque son père ne lui avait pas donné sur-le-champ sa malédiction, c'est qu'il ne devait pas être inexorable.

Le vieux Barbejas se promena pendant un quart d'heure d'un bout de la salle à l'autre; puis tout à coup, s'arrêtant devant son fils, il lui dit ironiquement : « Voilà qui est bien commencé! mais ce n'est pas tout, il vous reste maintenant à me proposer un autre mariage. Votre choix est fait sans doute?

— Pas encore, balbutia Gaspar interdit; la chose est grave, et je ne sais pas....

— Je sais, moi, interrompit M. de Barbejas avec une espèce d'éclat de rire; un beau parti, ma foi!... Mlle de Gaubert! quatre cents livres de rente et un trisaïeul cabaretier!...

— Qui vous a dit cela, mon père? s'écria Gaspar en rougissant d'indignation; jamais gentilhomme du nom de Gaubert n'a tenu auberge ni cabaret.

— Je n'avance jamais rien que je n'en sois très-certain, répliqua avec hauteur M. de Barbejas. Les Gaubert sont anciens, je n'en disconviens pas : la branche aînée s'est maintenue honorablement en Piémont, où elle s'est établie et a contracté de belles alliances; mais la branche cadette a dérogé : un Guillaume de Gaubert, qui s'était ruiné au service de la Ligue, mit enseigne sur la porte de son château et se fit cabaretier. En l'année 1628, il vivait encore et continuait d'héberger les voyageurs. Ceci ne saurait être mis en doute; le *livre de raison* en fait foi. »

Il n'y avait pas moyen de discuter une telle autorité. Gaspar, confondu, joignit les mains en jetant un soupir de détresse.

« Eh! eh! vous ignoriez cela, poursuivit impitoyablement M. de Barbejas; eh bien! ce n'est pas tout encore : le cabaret de Gaubert existe toujours, il s'est transmis de père en fils comme un fief, et dans ces derniers temps il est tombé en quenouille. A la vérité, ce n'est pas l'héritière des Gaubert qui tient le cabaret, ce n'est pas elle qui donne à boire, mesure l'avoine et marque à la craie sur le mur la

dépense des muletiers. Elle a mis en son lieu et place un manant de l'endroit, lequel lui fait, bon an mal an, cent trente écus de rente, et c'est tout ce qu'elle possède ; mais, fût-elle aussi riche que la reine de Saba, je ne consentirais jamais à l'appeler ma bru. Corps du Christ ! il ferait beau voir notre étoile d'or figurer sur l'enseigne de son cabaret, à côté du mouton de sinople des Gaubert ! »

Il se tut, comme suffoqué d'indignation à la seule pensée d'une telle honte, et se remit à marcher de long en large, les bras croisés, le menton enfoncé dans son rabat. Gaspar n'avait jamais eu entre les mains le *livre de raison*. Son père le tenait sous clef avec les autres reliques de famille, et en toute autre circonstance il n'eût osé l'ouvrir sans autorisation ; mais en ce moment sa tête était bouleversée : il ouvrit résolûment le volume qui était resté sur la table, et chercha le paragraphe qui constatait que le blason de Gaubert avait reçu une telle éclaboussure. Bien qu'aucun doute ne s'élevât dans son esprit, il voulait voir de ses propres yeux la preuve d'un fait aussi énorme. Dauphine venait d'apporter une petite lampe qui ne jetait guère plus de clarté qu'un ver luisant. Le pauvre amoureux tourna les feuillets jusqu'à l'année 1628, et déchiffra la note suivante :

« Du 17 may, payé à Guillaume de Gaubert, pour la couchée et une bouteille de vin rouge que j'ai bue en arrivant, VIII sols. Plus, pour le souper de mon valet et pour un picotin d'avoine donné à mon cheval en sus de sa provende, VI sols. »

Puis au-dessous de ce mémorandum trivial :

« Hier il y a eu dans ces quartiers une grande tourmente de neige et de vent du nord. Ce mauvais temps m'a pris sous la montagne de Cousson, à quatre lieues de la Ruine, et j'ai été obligé de me remiser au cabaret de Gaubert. La bourrasque a été en augmentant jusqu'au coucher du soleil, après quoi le vent est tombé subitement, et il a gelé si fort, que les oiseaux sont morts de froid dans les champs. Ce matin, Guillaume de Gaubert a dit en ma présence que durant sa vie, qui passe aujourd'hui quatre-vingts ans, il n'avait jamais vu, entre Pâques et la Pentecôte, un froid si rude, et qu'assurément ceci engendrerait, outre la perte des biens de la terre, des maladies pestilentielles. »

Et plus loin, sur l'autre page, après une série de dates lugubres : « Cejourd'huy, 20 mai 1629, Jeanne-Ursule, ma quatrième fille, est morte de la peste, qui depuis le mois de janvier a emporté sept personnes de notre famille. Ainsi s'est vérifiée la prédiction de Guillaume de Gaubert. »

Gaspar referma le *livre de raison* et dit d'un air humilié : « Les Gaubert ont dérogé, c'est vrai! » Puis il ajouta timidement : « Mais cela regarde surtout les enfants mâles; les filles changent de nom en se mariant.

A ce mot, le vieux Barbejas se retourna indigné. « Cette amourette vous fait perdre l'esprit! s'écria-t-il. Après ce que je viens de vous déclarer, vous persistez! Mais vous ne calculez donc pas les suites d'une telle folie? Vous ne comprenez pas quelle figure vous feriez après un tel mariage? Quatre cents livres de rente!... C'est pour le coup que votre détresse paraîtrait aux yeux du monde, et que vous seriez réduit à porter de vieux habits! Eh! eh! il ne vous resterait plus qu'à prendre votre nom de terre et à vous faire appeler désormais Barbejas de la Ruine! »

Ce sarcasme fit impression sur Gaspar; il en rougit de confusion, mais sa contenance ne fut pas ébranlée, au contraire : il jura intérieurement de subir tous les effets de la colère paternelle plutôt que de renoncer à ses amours. Ce fut en vain que M. de Barbejas recommença ses admonitions et tenta de le réduire; il persista dans sa résolution avec une opiniâtreté respectueuse. Alors le vieux gentilhomme prit sa canne, enfonça son chapeau sur sa perruque,

et dit d'un air terrible : « Eh bien ! nous allons voir! Sortez, monsieur, sortez, et ne reparaissez devant moi que lorsque je vous ferai appeler ! »

Gaspar se leva et voulut parler. « Venez, lui dit Dauphine en le tirant par sa manche, venez dans votre chambre. Bonté divine ! pour ce soir, c'est assez comme cela. »

M. de Barbejas commanda à François d'allumer le falot et de marcher devant lui ; puis il descendit précipitamment l'escalier, en faisant sonner ses talons de bois sur les marches usées.

François ouvrit la porte, s'effaça contre le mur, et dit respectueusement : « Où dois-je conduire monsieur ?

— Chez M. le bailli de Saumanes, répondit-il. Marche. »

Il faisait sombre, et la rue était déserte. François allait devant à grandes enjambées, et avec un mouvement saccadé qui faisait danser la lumière de son falot sur les murailles. En tournant le coin de la rue, M. de Barbejas sentit, comme le matin, une bouffée d'air qui lui jetait au visage le parfum des résédas fleuris. Alors il leva les yeux vers le balcon, et répéta en doublant le pas : « Eh ! eh ! nous allons voir. »



III

III

Le lendemain soir, Mlle de Gaubert veillait seule dans sa chambre au coin du feu. C'était le jour le plus mélancolique de l'année, le jour des Morts; les cloches sonnaient le dernier glas à toutes les églises, et ce carillon funèbre était dominé par les sifflements aigus du mistral, qui soufflait avec furie depuis le coucher du soleil. Mlle de Gaubert, assise sur une chaise basse, les mains jointes, et un livre de dévotion ouvert sur ses genoux, priait avec des alternatives de ferveur et de distraction. Elle voulait de tout son cœur élever sa pensée vers Dieu, mais par moments une préoccupation invincible s'emparait de son esprit. Alors elle fermait son livre et, relevant la tête, elle écoutait, plongée dans une inexprimable tristesse, le vent qui faisait trembler les vitres dans leurs minces bordures de plomb, et

le bourdonnement sourd des cloches qui répétaient à intervalles égaux leur note lamentable.

Il y avait autour de cette belle fille comme un parfum charmant d'élégance et de modestie; tout ce qui l'environnait décelait le goût de certaines recherches délicates et les habitudes d'une vie austère. Sa chambre ressemblait tout à la fois à une cellule et au salon d'une de ces belles dames qui avaient mis à la mode les meubles de Boule et les étoffes de Perse. Le lit était caché dans une espèce d'alcôve devant laquelle retombait un rideau de toile blanche, chargé de broderies comme une nappe d'autel; des rideaux pareils garnissaient les fenêtres, et les siéges étaient en point de Hongrie bleu clair, nuancé de jaune. C'était Mlle de Gaubert qui avait brodé cette partie de l'ameublement et filé de ses mains le tapis de laine qui recouvrait presque entièrement le carreau. Il y avait un ouvrage commencé sur son métier à tapisserie, placé devant une des fenêtres, et sa quenouille, debout dans un coin, était chargée de lin. Un prie-Dieu, surmonté d'un crucifix d'ivoire sur fond noir, faisait face à la cheminée, dont le chambranle était orné d'une pente frangée à la mode flamande. A l'un des angles de la chambre, on voyait une étagère qui contenait quelques volumes aux sombres reliures, et dans l'angle opposé

une jardinière où les résédas frileux étaient ce soir-là à l'abri du mistral.

Pauline de Gaubert avait alors vingt-deux ans; mais ses traits étaient si fins, sa taille si déliée, son teint d'une fraîcheur si suave, que sa beauté avait encore un caractère presque enfantin. Orpheline dès la première année de sa vie, elle avait été élevée aux Ursulines d'Avignon, et elle était sortie du couvent à dix-neuf ans pour venir demeurer à Aix, chez une jeune veuve, sa parente. Celle-ci s'appelait Mme de Roquevire. C'était une petite femme sèche, bistrée, et d'une certaine laideur. Quoiqu'elle fût du même âge que Mlle de Gaubert, elle prenait au sérieux son titre de douairière, et se considérait comme le chaperon de sa belle cousine. Toutes deux menaient une vie fort retirée; on ne les voyait guère qu'à l'église ou à la promenade, loin de la ville, dans les endroits où n'allait pas le beau monde. Leur train de maison était des plus modestes; elles n'avaient qu'une servante et ne recevaient guère chez elles que quelques dames et demoiselles dévotes, auxquelles elles donnaient la collation deux ou trois fois l'année.

Gaspar avait vu pour la première fois Mlle de Gaubert à l'église, et l'histoire de leurs amours était un vrai roman à la mode espagnole : depuis un an

qu'ils s'aimaient, ils ne s'étaient guère parlé que des yeux; leurs rendez-vous se passaient à distance; elle se montrait une minute sur le balcon, et lui la saluait sans s'arrêter, de l'autre côté de la rue. Deux fois il lui avait dit quelques mots furtivement, en sortant de la messe, et le jour de son départ pour la Ruine, comme il passait pour la vingtième fois sous la fenêtre, elle lui avait jeté un brin de réséda caché dans son fichu. C'était tout, et pourtant ils s'aimaient, et ils avaient juré d'être fidèles l'un à l'autre jusqu'à la mort.

Ce jour-là, durant les offices, Gaspar n'avait pas paru à l'église, et c'était inutilement que la belle Pauline avait entr'ouvert vingt fois ses rideaux pour le chercher des yeux dans la rue. Le fait en lui-même était à peu près insignifiant, mais les amants ont une manière à part d'apprécier les choses; il n'y a rien d'indifférent pour eux, et ce soir-là Mlle de Gaubert avait le cœur rempli d'une amère tristesse. Mme de Roquevire, qui naturellement était sa confidente, l'avait consolée de son mieux; puis elle était sortie pour faire, avant souper, une visite dans le voisinage.

La soirée était presque écoulée; tous les bruits du dehors avaient cessé peu à peu; on n'entendait plus que les gémissements affaiblis du vent, et de

loin en loin la voix enrouée de quelque compagnon sortant du cabaret. Au premier coup de dix heures, Jeannette, la servante, qui dormait dans sa cuisine, se réveilla en sursaut, alluma sa lanterne, et sortit pour aller chercher Mme de Roquevire. Il arrivait ainsi parfois que Mlle de Gaubert restait seule le soir sous la garde de Sultan, le chien de la maison, une vaillante bête avec laquelle il n'y avait rien à craindre des voleurs. Dès que Jeannette fut sortie, Sultan, qui était couché au pied de l'escalier, monta chez sa maîtresse comme pour lui dire qu'il restait un gardien au logis; il fit le tour de la chambre, flaira les meubles et vint s'accroupir près de la cheminée.

Un instant après, on frappa à la porte de la rue. Mlle de Gaubert eut presque peur : jamais pareille chose n'arrivait, et aucune visite n'était possible à cette heure; mais elle se rassura aussitôt en voyant que Sultan, au lieu de se relever avec des aboiements furieux, se tenait tranquille et remuait la queue en tournant son œil fauve vers l'escalier. L'idée lui vint que Jeannette avait oublié sa clef, et, sans hésiter, elle alla sur le palier tirer la corde au moyen de laquelle on ouvrait de tous les étages la porte de la rue; ce n'était pas sa cousine qui rentrait, et elle devint toute tremblante en reconnaissant le pas d'un

homme qui montait l'escalier. Avant qu'il eût franchi les dernières marches, elle avait reconnu Gaspar.

« Ah! mademoiselle, pardonnez-moi! lui dit-il en la suivant dans la chambre; je viens vous faire mes adieux,..., peut-être pour toujours. »

Elle s'était arrêtée devant sa chaise et s'appuyait des deux mains au dossier comme pour s'y retenir; son saisissement était si grand qu'elle ne répondit pas. Sultan se releva et fit fête au jeune Barbejas, qui ne manquait jamais de le flatter de la main en passant, lorsqu'il le trouvait au seuil du logis.

« C'est demain,... demain, au point du jour, que je pars, reprit-il d'une voix étouffée. Ah! Pauline, ma chère Pauline! je vous serai fidèle jusqu'à la mort, »

Elle ne s'étonna point de l'entendre parler ainsi, à force de penser à lui et de se figurer, d'après sa propre passion, en quels termes il lui exprimerait son amour, elle s'était familiarisée avec ce langage, qu'elle entendait pour la première fois. Son cœur battait avec tant de violence qu'elle ne pouvait parler, mais elle leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin qu'elle faisait les mêmes serments. Puis elle se laissa aller sur sa chaise en pleurant. Gaspar se mit à ses genoux, et, l'attirant à lui, il la serra dans ses bras avec des transports d'amour

et de douleur. Il y avait dans ces élans de passion une si grande innocence, une émotion si chaste, que le pauvre amoureux ne songea même pas à prendre un baiser sur la joue de sa belle amoureuse, qui répétait d'une voix entrecoupée : « Vous partez.... je ne vous verrai donc plus.... Qu'ai-je fait, que le ciel m'envoie une si mortelle douleur?... J'ai tant pleuré déjà pendant votre absence!... Et je ne vous ai revu que pour vous perdre aussitôt.... Est-ce possible que je sois si malheureuse!... Ah! ne croyez pas que je puisse vivre loin de vous! »

Et lui, à son tour, répondait : « Je ne vous oublierai jamais, mon cher cœur.... La douleur de cette séparation me sera mortelle assurément, si je n'emporte l'espoir de vous retrouver fidèle.... Jurez-moi encore que vous m'aimerez toujours, toujours. »

Depuis un quart d'heure, ils en étaient là, et ils avaient répété cent fois les mêmes choses, lorsque Mme de Roquevire rentra. Mlle de Gaubert courut au-devant d'elle et dit, en lui montrant le jeune Barbejas, qui, pâle, défait et les yeux gonflés, la saluait en silence :

« Il part!...

— Je le sais, répondit la veuve d'un air animé, on vient de me l'apprendre ; mais vous, cousine,

savez-vous tout ce qui s'est passé? M. de Barbejas est allé aujourd'hui raconter dans toute la ville ses affaires de famille. Chez M. le premier président, où il a fait visite cette après-midi, on a interrompu le jeu pour l'écouter. Il disait que l'amour avait fait perdre l'esprit à son fils, mais qu'il saurait bien le remettre dans le bon sens en l'éloignant de vous. Il vous a outragé en déclarant publiquement que jamais une Gaubert ne serait sa belle-fille. A son avis, vous êtes trop pauvre et de trop petite noblesse pour prétendre à un tel honneur. Il disait encore qu'une occasion des plus favorables se présentait pour faire voyager son fils, et que dès demain il l'envoyait rejoindre à Toulon M. le comte de Forbin, qui l'embarquera incontinent et l'emmènera au bout du monde. M. le bailli de Saumanes, qui était avec lui, appuyait tous ces propos, et prenait feu là-dessus comme s'il s'agissait de ses propres affaires. En ce moment, on ne parle d'autre chose dans la ville, et je ne doute pas qu il n'en soit question au souper de Mme la gouvernante.

— Qui vous a rapporté tout cela, cousine? demanda Mlle de Gaubert avec une sorte de tranquillité.

— Mme d'Ancezune, que je quitte à l'instant. Elle m'a dit encore que M. le bailli de Saumanes avait

dès hier soir arrangé ce départ avec M. le comte de Forbin, lequel a passé la nuit ici, se rendant à Toulon en toute hâte pour le service du roi.

— Tout cela est vrai, dit alors Gaspar ; mais, madame, soyez témoin de l'engagement que je prends de ne me marier jamais, si je n'épouse Mlle Pauline de Gaubert. Ni le temps ni l'absence ne pourront changer mes sentiments ; je le lui jure ici devant vous, devant Dieu.

— Si vous renonciez à moi, votre père s'apaiserait, vous ne partiriez pas, dit la pauvre fille, qui en ce moment ne voyait pas de pire malheur que l'absence.

— Non, non, il exigerait encore davantage, murmura Gaspar, n'osant avouer que, pour rentrer en grâce auprès de son père, il lui faudrait épouser la pupille du bailli de Saumanes ; si je renonce à vous, ce serait pour me jeter dans un couvent et y finir ma vie. »

Cette idée n'effraya pas Mlle de Gaubert.

« Eh bien ! dit-elle résolûment, je vous imiterai. Allez, allez dire à votre père que vous ne partez pas, que vous renoncez au monde ; et moi, dès demain, je rentre aux Ursulines.

— Ne l'écoutez pas, monsieur ! s'écria Mme de Roquevire ; vous ne tarderiez pas à vous repentir

tous deux de cet engagement. Il est toujours temps de prendre un parti aussi désespéré. Croyez-moi, ne vous abandonnez pas à votre chagrin ; ayez confiance en l'avenir. Quand même vous vous en iriez aux Indes ou en Amérique, quand même votre absence durerait plusieurs années, on ne vous oubliera pas ici, et à votre retour vous aurez encore bien des années de bonheur à passer sur la terre.

— Mon Dieu ! faites que j'aie cet espoir ! murmura Mlle de Gaubert en levant les yeux au ciel.

— Je reviendrai, dit Gaspar, animé d'une soudaine confiance ; je reviendrai, et vous m'aurez gardé votre cœur fidèlement.

— Oui, répondit-elle, obstinée dans sa douleur ; mais peut-être je serai morte.... Alors promettez-moi de venir, ne fût-ce qu'une fois, prier au cimetière....

— Ne parlez pas ainsi ! interrompit Mme de Roquevire ; ce n'est pas le moment de s'attendrir avec ces pensées lugubres. Vous vivrez tous deux, il vous retrouvera, et, après avoir donné au monde un bel exemple de constance, vous vous marierez enfin. »

La demie après dix heures sonna en ce moment. Gaspar se leva et prit la main de Mlle de Gaubert en lui disant :

« Nous sommes liés par une promesse faite devant Dieu; vous m'attendrez.

— Oui, répondit-elle d'une voix éteinte; vous aussi, souvenez-vous de cet engagement.... Ne m'oubliez pas.... Adieu. »

Il l'attira vers lui, la baisa au front, et, après l'avoir mise tout éplorée entre les bras de Mme de Roquevire, il se précipita vers l'escalier. Presque aussitôt la porte se referma derrière lui, et les deux cousines l'entendirent s'éloigner en courant.

« Il doit s'être échappé pour venir ici, dit la veuve; son père l'aura tenu sous clef tout le jour, afin qu'il n'eût pas le temps de nous faire ses adieux. »

Mlle de Gaubert s'assit et regarda autour d'elle avec une sorte de stupeur.

« Tout ceci me semble un rêve, dit-elle en passant la main sur son front. Il est parti!... peut-être je ne le verrai plus.

— Chassez donc ces idées funestes! interrompit Mme de Roquevire avec une affectueuse vivacité. Vous voilà au désespoir comme si votre amant était mort et enterré; mais considérez donc que vous le reverrez et que très-certainement vous l'épouserez un jour.»

Là-dessus elle alla préparer une tasse d'eau de mélisse; puis elle ajouta en revenant vers la pauvre désolée :

« Il faut absolument surmonter votre douleur; sinon, à son retour, il vous trouvera enlaidie. Tenez, mon cœur, prenez ceci; vous êtes toute défaite. »

Elle but docilement; ensuite elle recommença à pleurer et à s'attendrir en se rappelant les commencements de ses amours.

« C'est l'an dernier, la veille de Noël, à la messe de minuit, qu'il m'a parlé pour la première fois, disait-elle. Vous le rappelez-vous, cousine? Nous étions dans la grande nef, à Saint-Sauveur. Il y avait foule pour voir la crèche, et nous ne pouvions pas entrer dans la chapelle. Quoiqu'il fut au bas de la nef, et nous devant la grille du chœur, il parvint à s'approcher de nous et il nous salua. J'étais si troublée que je ne lui aurais pas rendu son salut, si vous ne m'aviez serré le bras en faisant vous-même la révérence. Alors il nous fit faire place, et nous entrâmes dans la chapelle de la crèche. Tous les cierges étaient allumés, et les filles chantaient le *Gloria in excelsis* avec accompagnement des orgues. Il se mit derrière moi pour empêcher que la foule ne m'incommodât, et il me dit à voix basse : « Ah !
« mademoiselle, j'aurais donné volontiers la moitié
« de ma vie pour ce qui m'arrive en ce moment,
« pour le bonheur d'entendre avec vous cette belle
« musique. Mon âme est ravie.... je crois être au

« seuil du paradis. » Je ne répondis pas, mais il vit bien que je partageais ses sentiments, car il me regarda d'un air touché, en serrant la main contre son cœur.

— Le vieux Barbejas était à deux pas de nous, et il ne vit rien, dit Mme de Roquevire; mais quand même, il eût été trop tard : son fils vous aimait depuis la première fois qu'il vous a vue.

— Oui, pour notre malheur à tous deux peut-être, » répondit Mlle de Gaubert, revenant avec obstination aux pensées qui la navraient; puis elle s'attendrit de nouveau en songeant aux discrets témoignages par lesquels Gaspar l'avait persuadée et à toutes les marques qu'il lui avait données de son amour. Comme Sultan s'était approché d'elle et la regardait en jetant de petits cris plaintifs, elle lui passa la main sur la tête en lui disant : « Oui, pauvre bête, tu ne le verras plus venir le long de la rue et s'arrêter devant la porte pour te caresser; et tu ne te relèveras plus en me regardant d'un air joyeux, comme tu faisais quand tu l'entendais passer le soir sous le balcon. »

Mme de Roquevire ne savait comment la consoler et la tirer de cet attendrissement douloureux ; elle y parvint enfin en parlant du voyage qu'allait entreprendre Gaspar, et en faisant des conjectures sur

l'époque de son retour. Alors Mlle de Gaubert se reprocha amèrement de ne pas lui avoir demandé quel serait le terme probable de son absence, et comment il lui donnerait de ses nouvelles : car dans la précipitation de leurs adieux ils ne s'étaient pas même promis de s'écrire.

Le reste de la soirée s'écoula ainsi. A minuit, Mme de Roquevire monta chez elle, après avoir couché sa cousine et recommandé à Jeannette de lui faire prendre de grand matin une tasse d'infusion d'armoise bien chaude.

Gaspar avait dit qu'il partait au point du jour; mais Mlle de Gaubert était sûre qu'il ne s'en irait pas sans passer une dernière fois devant sa maison. Vers quatre heures, elle se leva et sortit de sa chambre en écoutant et en retenant son souffle. Un grain de sable ayant crié sous son pied, elle quitta ses mules, et descendit l'escalier une main sur la rampe et l'autre main en avant pour s'orienter, car l'obscurité était complète. Sultan la flaira quand elle fut près de lui, et se recoucha incontinent. Elle gagna ainsi une petite salle du rez-de-chaussée qui donnait sur la rue, et, après avoir ouvert la fenêtre avec précaution, elle appuya sa tête aux barreaux de fer dont la courbure faisait saillie au dehors, et elle attendit. Le plus profond silence régnait autour

d'elle; il faisait froid, et un rayon de lune traversait la rue comme un glaive qui reluit dans les ténèbres. La tristesse inexprimable de cette nuit d'hiver la frappa; il lui sembla que la nature entière s'associait à sa douleur et à son deuil. « Hélas! hélas! se dit-elle, son absence va faire autour de moi toujours l'hiver, toujours la nuit.... »

Elle était là depuis une demi-heure, lorsqu'elle entendit au tournant de la rue quelqu'un qui s'avançait rapidement : c'était Gaspar. Il ralentit le pas en approchant. Alors elle l'appela à voix basse :

« Je suis descendue pour vous dire encore une fois adieu, fit-elle en lui tendant les mains à travers les barreaux.

— Vous avez pensé que je viendrais, dit-il touché jusqu'aux larmes.

— Vous écrirez? reprit-elle précipitamment.

— Oui, ma chère âme; oui, souvent.

— Hélas! encore un mot : cette cruelle séparation durera-t-elle longtemps, ou bien pouvons-nous espérer de nous revoir dans quelques mois? »

Il hésita à lui répondre. Alors elle ajouta douloureusement :

« Vous ne le savez pas.... Votre absence durera un an, deux ans peut-être?

— Non! non! s'écria-t-il, nous ne serons pas sé-

parés si longtemps, c'est impossible. » Puis il ajouta au hasard : « Je serai de retour dans six mois. »

Un bruit de portes et de fenêtres qu'on ouvrait avec fracas s'éleva au bas de la rue, du côté de la maison des Barbejas, et en même temps le pas d'un cheval retentit au loin sur le pavé.

— Ah! voilà.... c'est fini.... vous allez partir, dit Mlle de Gaubert en se rejetant en arrière et en se couvrant le visage de ses mains. Adieu! adieu! »

Elle ajouta encore quelques paroles confuses, entremêlées de sanglots, et se retira précipitamment.

Gaspar resta là encore un moment, se retenant des deux mains aux barreaux de fer et comme abîmé dans son chagrin; puis il retourna chez lui. La maison était ouverte et le cheval arrêté devant la porte. M. de Barbejas, en veste de nuit et son bonnet de toile sur la tête en guise de perruque, donnait ses ordres pour le départ. Il n'eut pas l'air de s'apercevoir que son fils rentrait furtivement, et vint à lui en se frottant les mains et en disant :

« Le temps est au sec; voilà une petite bise qui promet un beau soleil pour tout le jour.

— Un très-beau soleil, dit machinalement Gaspar.

— Je crois vous avoir fait toutes mes recomman-

dations, reprit M. de Barbejas du même air que s'il se fût agi d'un voyage de huit jours à la Ruine. Présentez mes très-humbles devoirs à M. le comte de Forbin, et ne manquez pas de le complimenter de ma part sur les dernières grâces qu'il a reçues du roi. Les sept cents livres qui sont dans votre valise suffiront pour votre dépense à terre ; une fois embarqué, vous n'aurez plus besoin d'argent. Vous savez les conditions que je mets à votre retour; je n'y changerai rien. Si vous comprenez votre devoir et votre intérêt, vous reviendrez bientôt, et même, quoique vous ayez le pied à l'étrier, il dépend encore de vous de ne pas partir. »

Gaspar avait la mort dans l'âme et n'était pas sans quelque tentation de révolte; mais le respect filial l'emporta sur son amour, sur ses secrètes violences. Quoique son père le réduisît au désespoir, il ne voulut pas le quitter sur une parole amère, et, s'inclinant d'un air tout à la fois résolu et soumis, il lui dit simplement :

« N'avez-vous plus rien à me commander, mon père?

— Rien, si ce n'est de me donner fréquemment de vos nouvelles, » répondit celui-ci.

Ils s'embrassèrent cérémonieusement, sans soupirs, sans étreintes; puis Gaspar tendit les deux

mains à Dauphine et à François, qui pleuraient, en leur disant d'un air pénétré :

« Adieu, mes bons amis, adieu ! »

Quand il fut parti, le vieux Barbejas remonta dans sa chambre, et se remit au lit en réfléchissant sur l'acte d'autorité qu'il venait d'accomplir. Quoiqu'il éprouvât quelque tristesse en songeant à l'isolement où il allait vivre, il ne regrettait nullement d'avoir agi avec tant d'énergie, et calculait en son esprit combien de temps pourrait durer la résistance de Gaspar. Il était convaincu que quelques mois d'absence devaient user l'inclination la plus tenace, et, sans s'inquiéter des regrets qui resteraient peut-être dans le cœur de son fils, il comptait venir à bout de le marier à la fin de l'année. Au lieu de s'attendrir sur son départ, il se mit donc à songer avec satisfaction au résultat probable de cette séparation momentanée. M. de Barbejas n'était pas cependant un père dénaturé ; il aimait son fils, mais il vivait à une époque et dans un monde où les affections naturelles ne se manifestaient pas avec expansion, où les relations de famille n'étaient ni aussi intimes ni aussi tendres qu'elles le sont aujourd'hui. L'orgueil du sang, le point d'honneur exagéré, commandaient souverainement. On s'occupait avec sollicitude de la fortune de ses enfants, mais on les aimait sans

faiblesse et l'on faisait leur bonheur d'autorité. Les filles qui sortaient du couvent pour se marier savaient qu'elles ne seraient pas consultées, et l'idée ne leur venait même pas de protester contre le choix de leurs parents. De leur côté, les jeunes gens épousaient sans hésiter des héritières qu'ils avaient à peine entrevues derrière les grilles d'un parloir. M. de Barbejas avait agi d'une manière toute simple en voulant marier ainsi son fils, et dans cette affaire l'opinion publique lui donnait raison.

Gaspar était parti si précipitamment, qu'il n'avait pu prendre congé de personne; mais dès le lendemain le vieux gentilhomme alla faire visite, au nom de son fils, dans toutes les bonnes maisons de la ville. Pendant trois ou quatre jours, on le rencontra partout en habit de cérémonie, et plus majestueux que jamais, racontant à tout venant pour quel motif il s'était séparé de son fils, et comment il l'avait fait partir avec M. le comte de Forbin, qui lui rendrait le service de le faire voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inclination pour Mlle de Gaubert. On parla beaucoup de cette aventure dans la ville d'Aix. Pendant plusieurs jours, Mlle de Gaubert fixa l'attention de la société que fréquentaient les Barbejas; on se demandait de ses nouvelles; les jeunes gens allaient à l'église pour l'apercevoir, et

les dames tâchaient de la rencontrer. La pauvre fille était trop absorbée dans sa douleur pour remarquer cette curiosité : elle aurait voulu s'enfermer chez elle et attendre dans la retraite la plus profonde le retour de Gaspar; mais Mme de Roquevire jugea qu'elle ne devait pas prendre cette attitude humiliée, et elle la força, dès le premier jour, à paraître comme d'habitude. Du reste, sa réputation ne souffrit nullement de cette espèce d'éclat, et les plus méchantes langues gardèrent le silence en face d'une intrigue si chaste et d'un amour d'une honnêteté si avérée.

M. de Barbejas trouva dans l'absence de son fils un motif fort naturel pour se dispenser de donner son grand dîner. Il vécut assez retiré cet hiver-là, toujours sous le même prétexte, mais en réalité parce qu'il ne pouvait faire grande figure dans le monde avec les cent livres qui lui restaient et qu'il fallait ménager jusqu'à l'année suivante. Tous les soirs, il allait chez son grand ami, le bailli de Saumanes, faire une partie de trictrac, et raisonner pendant une heure ou deux sur le mariage de son fils avec Mlle de La Gironcière.

Gaspar s'était embarqué, à Toulon, sur un vaisseau de l'escadre qui allait dans les mers du Nord faire la guerre aux Anglais. Deux mois après son

départ, il écrivit à Mlle de Gaubert une lettre toute pleine de serments et de doléances. Le comte de Forbin l'aimait fort et le traitait comme son propre fils, mais il n'avait pas de vocation pour la marine. L'aspect de ses montagnes lui plaisait mieux que celui de l'Océan, et il eût préféré cent fois la hutte d'un berger des Alpes au vaisseau de haut bord sur lequel il naviguait. Mlle de Gaubert versa bien des larmes en lisant cette lettre, qui ne parlait pas de retour. L'hiver s'écoula ainsi. Un peu après les fêtes de Pâques, M. de Barbejas s'en retourna à la Ruine pour y passer l'été. Cette fois il y vécut dans un parfait contentement, attendu que le fromage atteignit un prix exceptionnel, et qu'il comptait avec ce surcroît de revenu faire des magnificences pour les noces de son fils. Sur la fin de l'automne il reprit le chemin de la ville, et dès le lendemain de son arrivée il écrivit à Gaspar de revenir pour épouser Mlle de La Gironcière après les fêtes de Noël. Il y avait alors un an passé que le jeune Barbejas était parti, et il n'avait donné qu'une fois de ses nouvelles. Dans sa réponse, datée d'un des ports de la Manche, il déclara résolûment qu'il ne voulait pas retourner à de telles conditions dans la maison paternelle. Le vieux gentilhomme n'insista pas, et remit le mariage à l'année suivante. Tandis qu'il poursuivait

ainsi patiemment l'accomplissement de ses desseins, Mlle de Gaubert attendait avec une inébranlable confiance le retour de Gaspar.

Cette situation se prolongea au delà de toute prévision. Comme le jeune Barbejas était d'un naturel opiniâtre et son père d'un caractère inflexible, ils persistèrent chacun dans sa voie. Chaque année, l'un renouvelait ses sommations, et l'autre ses refus respectueusement motivés. Pour son malheur, Mlle de Gaubert avait un cœur fidèle, et sa constance égalait l'entêtement des Barbejas ; ni l'absence ni les apparences de l'oubli ne purent la guérir de son premier amour, et les belles années de sa vie s'écoulèrent dans de mélancoliques espérances et de stériles aspirations. Enfin cette espèce de lutte eut coup sur coup une double solution : Mlle de La Gironcière, depuis longtemps majeure, se lassa d'attendre un mari perpétuellement ajourné, et elle épousa, malgré son tuteur, un officier du régiment d'Armagnac, pour lors en garnison à Aix. M. de Barbejas fut saisi d'un tel courroux à cette nouvelle, qu'il tomba malade, et mourut quelques jours après le mariage qui mettait à néant ses projets de si longue date et ses inébranlables volontés.



IV

IV

Gaspar rentra dans sa ville natale un soir d'automne, après douze ans d'absence. Malgré la constante protection du comte de Forbin, sa carrière n'avait pas été brillante ; il n'avait fait aucune de ces grandes campagnes navales, aucun de ces lointains voyages qui laissent de vifs et glorieux souvenirs. Ses états de service ne mentionnaient que de longues croisières dans les mers brumeuses du nord de l'Europe, et il revenait de cette espèce d'exil avec le titre d'enseigne de vaisseau et une pension de six cents livres. Depuis son départ, il n'avait jamais manqué de donner de ses nouvelles une fois l'année à Mlle de Gaubert ; mais il ne lui avait pas annoncé son retour. Personne ne l'attendait, lorsqu'à la tombée de la nuit, par un temps pluvieux, il remonta la rue déserte et vint heurter à la porte du

logis paternel. Comme autrefois, après avoir soulevé le marteau, il frappa le seuil, à petit bruit, du bout de sa canne. Aussitôt Dauphine reconnut que c'était lui qui arrivait, et elle accourut avec François.

La maison présentait toujours le même aspect propre et rangé ; pas un meuble n'avait été renouvelé ou seulement déplacé. La chaise à porteurs, recouverte de sa housse, était toujours au fond du vestibule ; le falot, garni de quatre vitres bien claires, était accroché sous l'arceau avec le balandran de toile grise de François, et il semblait que le vieux Barbejas allait apparaître au haut de l'escalier, son chapeau sous le bras et sa longue canne à la main. Gaspar monta dans la salle, et s'assit en face du fauteuil vide de son père ; ses yeux étaient remplis de larmes ; il regarda tristement autour de lui et interrogea Dauphine. La vieille servante comprit l'espèce de remords qu'il éprouvait, et elle le consola avec son droit bon sens :

« N'ayez point de regret, lui dit-elle ; vous ne lui avez pas donné de chagrin ; je l'ai toujours vu content. Toutes les années il a donné son grand dîner, et c'était de plus en plus magnifique. La dernière fois il y avait vingt-huit plats de dessert, sans compter la pièce du milieu. Le soir en se couchant, il me dit : « Dauphine, on ne servira jamais un plus beau repas

« dans la ville d'Aix. M. le premier président m'a fait « l'honneur de me le dire après avoir demandé deux « fois d'un blanc-manger à la rose. » Il n'avait point de souci d'ailleurs; la santé était bonne, l'appétit aussi; je lui faisais un peu plus de cuisine qu'autrefois, du bouillon les jours gras, et parfois les jours maigres du poisson. Il sortait tous les jours, et c'était plaisir de le voir se promener sur le Cours quand il faisait beau temps; il marchait plus droit et de meilleure grâce qu'un jeune homme. Sa dernière maladie l'a pris subitement; il n'a plus parlé, et il est trépassé tout doucement sans agonie.

— Parlait-il de moi quelquefois? demanda Gaspar avec un soupir.

— Tous les jours. Quand vous écriviez une lettre il allait le dire partout et racontait ce que vous faisiez sur mer. Sans cesse il parlait de l'escadre, et des Anglais et des Hollandais, contre qui vous faisiez la guerre, et tous les mois il faisait dire une messe pour que vous fussiez victorieux. »

Ces détails adoucirent les regrets de Gaspar; son imagination s'apaisa, et dès ce moment aucun remords ne se mêla à sa tristesse. C'est le bienfait de la mort d'effacer de notre mémoire les défauts et les torts de ceux que nous avons perdus. Gaspar de Barbejas oublia les rigueurs paternelles, et il ne lui

resta au fond du cœur que des sentiments de respect et d'amour filial.

« Ainsi, dit-il, mon père ne s'est jamais plaint de l'isolement où je l'avais laissé?

— Non, jamais, répondit Dauphine.

— Et il n'a rien manifesté devant toi de ses volontés dernières?

— Jamais rien. Il a passé de vie à trépas sans s'en apercevoir, et le temps lui a manqué. »

Gaspar soupira et reprit : « Il a écrit peut-être; Dauphine, apporte-moi le *livre de raison.* »

Elle alla ouvrir la chambre du défunt, laquelle était de plain-pied avec la salle, et revint aussitôt avec le volume.

« Feu monsieur tenait ce livre dans le coffre avec l'argenterie, » dit-elle en le mettant sur la table.

Le dernier descendant des Barbejas considéra un moment la couverture usée et maculée. Il lui semblait que le parchemin jauni conservait les vagues empreintes des mains qui l'avaient touché. Ses traditions de famille, les exemples que tant de générations lui avaient légués, revenaient à sa mémoire et réveillaient vivement en lui l'orgueil de sa naissance. Il ouvrit enfin ces pages séculaires et chercha vers la fin du manuscrit; mais il ne trouva rien : la note relative à son mariage avec Mlle de La Giron-

cière était la dernière chose que son père eût écrite. Ce souvenir lui fut amer; il s'accusa de révolte et d'ingratitude à l'égard de celui qui avait si constamment voulu relever en sa personne la fortune des Barbejas. Sous l'influence de ces souvenirs, l'amant de la belle Pauline redevenait ce qu'il avait été jadis, avant que la passion l'eût transformé. Il n'avait pas tout à fait oublié ses engagements, mais il envisageait les devoirs de son rang, il calculait ses revenus, et l'idée d'aller s'établir à la Ruine ne lui venait pas comme autrefois. Néanmoins le souvenir de ses amours traversait par moments sa pensée. Il ne prononça pas le nom de Mlle de Gaubert; mais ce soir-là même, pendant que Dauphine lui servait un souper improvisé, il se mit à la questionner sur ce qui s'était passé dans le quartier durant son absence. La bonne femme lui apprit les événements survenus chez ses voisins d'un bout de la rue à l'autre; puis elle ajouta discrètement : « Il y a une personne dont vous serez peut-être bien aise d'avoir des nouvelles. Elle n'est pas mariée et demeure toujours dans le quartier. On n'a jamais mal parlé d'elle. Depuis que vous êtes parti, elle va tous les étés à la campagne, près de ce cabaret de Gaubert qui lui appartient. Une fois, en revenant de la Ruine, nous l'avons rencontrée sur le chemin.

— Qu'a dit mon père? » demanda Gaspar.

Dauphine hésita un peu et répondit: « Il a dit entre ses dents et en la regardant de travers : « Elle n'est plus jolie. »

Le lendemain, on savait dans toute la ville que Gaspar de Barbejas était arrivé, et chacun s'empressa de lui faire visite. Il avait pris le grand deuil, et recevait dans la salle avec le cérémonial d'usage, donnant l'accolade à tout le monde et ne reconduisant personne, pas même le premier président au parlement.

Huit jours après, il sortit dans sa chaise à porteurs drapée de noir, et fit des visites; mais il n'alla pas chez Mlle de Gaubert. On parla d'elle devant lui très-discrètement, sans allusions; il sut ainsi qu'elle vivait un peu plus dans le monde, et put comprendre qu'elle y était classée parmi les vieilles filles.

Quelque temps après, il la rencontra fortuitement dans une maison où l'on recevait l'après-midi. Lorsque Gaspar entra, les parties de jeu étaient engagées, et Mlle de Gaubert travaillait avec quelques dames charitables à des vêtements pour les orphelins. Sa cousine Mme de Roquevire, se pencha à son oreille lorsqu'on annonça M. de Barbejas : « Au nom du ciel, lui dit-elle, faites bonne contenance; tout le monde a les yeux sur vous. »

Gaspar fit le tour des tables de jeu en présentant

ses respects; ensuite il vint saluer Mlle de Gaubert avec un visage tranquille, comme quelqu'un qui rend ses devoirs à une personne indifférente qu'il a vue la veille; la pauvre fille s'inclina sans lever les yeux; elle était près de s'évanouir. Ce fut Mme de Roquevire qui répondit au compliment de Gaspar. Celui-ci éprouva, en revoyant l'objet de ses premières amours, un sentiment de profonde tristesse : cette fleur de beauté qu'il avait laissée si brillante et si fraîche était passée; la belle Pauline n'avait plus de tous les attraits de sa jeunesse que son doux regard et la grâce de son sourire; par un naïf retour sur lui-même, Gaspar leva les yeux vers un miroir et considéra avec une secrète amertume sa propre figure : lui aussi avait vieilli. Apparemment Mme de Roquevire devina sa pensée, car elle dit en le regardant en face : « Vous devez ne plus reconnaître personne après une si longue absence; eh ! eh ! monsieur de Barbejas, vous aussi vous êtes un peu changé. »

Il sentit le trait, et ne sourcilla pas.

« C'est l'effet des fatigues et des privations auxquelles on est sujet dans la carrière que j'ai suivie, répondit-il simplement. Vous, madame, vous n'avez pas subi l'effet du temps : sur mon honneur, je vous trouve rajeunie. »

Ce compliment n'était pas une ironie ; comme toutes les femmes incontestablement laides, la veuve avait éprouvé le bénéfice des années : la maturité de l'âge, en lui donnant un certain embonpoint, avait éclairci son teint et adouci ses grands traits anguleux. Mais elle n'attachait aucune importance à ce petit avantage, et le propos de Gaspar ne la flatta nullement.

« Ma cousine et moi, nous avions entendu dire que vous étiez de retour, reprit-elle d'un ton aigre-doux ; mais nous ne pensions pas avoir l'honneur de vous rencontrer ici aujourd'hui.

— C'est un hasard dont je me félicite, » répondit-il avec l'accent le plus naturel. Et, comme la conversation tombait, il reprit : « On m'a dit, madame, que votre procès contre les héritiers de feu M. de Roquevire était enfin terminé, et que vous l'aviez gagné avec les dépens ; cette nouvelle m'a causé une sensible joie.

— Vous êtes trop bon, » répliqua-t-elle sèchement. Et après un moment de silence elle ajouta avec intention : « L'arrêt de MM. du parlement me mit en possession, il y a sept ans passés, d'une petite terre dans le voisinage des biens de ma cousine ; je suis à une demi-heure de chemin du cabaret de Gaubert, et vous apercevrez de loin ma maison quand vous irez à la Ruine.

— Si vous y étiez dans ce moment-là, je m'empresserais de vous rendre mes devoirs en passant, » répondit poliment Gaspar.

Un moment après, Mlle de Gaubert ayant laissé tomber ses ciseaux, il se hâta de les ramasser, et les lui présenta en faisant une profonde inclination.

« Mille pardons, monsieur, » balbutia-t-elle sans le regarder.

Alors il s'assit près d'elle, et débita quelques banalités qui s'adressaient à tout le cercle ; puis il se rapprocha des tables de jeu, et s'assit pour faire une partie d'hombre.

Une demi-heure après, Mme de Roquevire se leva, jugeant qu'elle pouvait sans affectation emmener sa cousine. Celle-ci n'avait pas quitté sa place ; elle travaillait avec une activité machinale, ne détournant pas les yeux du bout d'ourlet qu'elle était en train d'achever, et répondant au hasard quelques monosyllabes quand on lui adressait la parole. Sur le signe que lui fit Mme de Roquevire, elle plia lentement son ouvrage, mit sa pelisse, et dit à voix basse : « Allons, cousine. »

Elles sortirent doucement, en faisant de petites révérences discrètes, afin de ne pas interrompre les conversations. Gaspar s'aperçut qu'elles se retiraient, et, sans quitter les cartes, il les salua d'un

geste respectueux. Lorsqu'elles furent dans la rue, Mme de Roquevire dit avec sollicitude : « Appuyez-vous sur moi, cousine ; vous m'avez fait grand'peur tantôt ; vous étiez si pâle, qu'il m'a semblé que vous alliez tomber en défaillance. »

Elle n'avaient qu'une rue à traverser pour gagner leur maison. En rentrant, Mlle de Gaubert monta à sa chambre sans rien dire et s'assit, le visage caché dans ses mains, en face de Mme de Roquevire. Celle-ci la considéra un moment avec inquiétude ; puis elle s'écria en croisant les bras : « Eh bien ! ma pauvre enfant, que dites-vous de cette rencontre ? Vit-on jamais rien de pareil ? »

Mlle de Gaubert resta la tête baissée, et ne répondit pas.

« Un tel procédé passe toute imagination, reprit la veuve avec véhémence ; n'êtes-vous pas indignée, outrée, confondue enfin ?

— Non, ma cousine, répondit Mlle de Gaubert en relevant la tête et en tournant vers le ciel ses yeux mouillés de larmes et rayonnants d'une douce joie.

— Comment ? Que dites-vous ? s'écria Mme de Roquevire avec une sorte de stupeur.

— Je l'aime, je suis heureuse, murmura la pauvre fille.

—Vous voyez bien pourtant qu'il a oublié ses en-

gagements, qu'il ne songe pas à vous épouser, qu'il ne vous aime plus !

— Qu'importe? Il est revenu ! s'écria Mlle de Gaubert avec un élan de généreuse tendresse, de passion opiniâtre et désintéressée ; je ne tremblerai plus d'apprendre qu'il est mort, que la mer l'a englouti.... A présent le tonnerre et les tempêtes peuvent gronder, je n'ai plus peur pour lui !... Je n'éprouverai plus les tourments, les affreuses inquiétudes de l'absence. A chaque instant, je pourrai me dire qu'il est là, que je le rencontrerai peut-être. Ah! c'est trop de bonheur pour une pauvre créature qui a si longtemps souffert. Tantôt, quand je l'ai vu, quand j'ai entendu le son de sa voix, j'ai cru que j'allais mourir ; la force me manquait pour supporter tant de joie.... Qu'est-ce qui pourrait me faire souffrir maintenant? Si mon âme était accablée de quelque peine, je n'aurais qu'à me dire pour la faire cesser : « Il est ici, celui que j'ai tant pleuré ; il est « ici, il ne partira plus. »

— Ah! mon cher cœur, vous divaguez! dit la veuve consternée ; pour votre gloire et pour votre repos, il faut vaincre cette inclination.

— C'est impossible, répondit-elle ; je me suis accoutumée à vivre avec cette chaîne. Depuis bien des années, je n'ai pas passé un seul jour sans que ce-

lui que j'aime fût sans cesse présent à ma pensée. Malgré tant de douleur et d'angoisses, mon cœur a trouvé des douceurs infinies dans cet unique attachement. Ah! croyez-le bien, le bonheur d'aimer est encore plus grand que celui d'être aimée. L'amour que je porte à M. de Barbejas ne finira qu'avec ma vie; mais, soyez tranquille, cousine, ni mon honneur ni ma bonne renommée n'en souffriront. Le monde est juste; il ne condamne pas celles dont le cœur est faible et la vie innocente. Quand j'étais dans la fleur de ma jeunesse, j'ai aimé M. de Barbejas sans mystère, et aussi sans reproches. Aujourd'hui je l'aimerai secrètement, humblement, ainsi qu'il convient à une pauvre fille qui n'a plus ni jeunesse ni beauté; et, quelque petite que soit la part qu'il me donnera dans son amitié, je m'en contenterai.

— Et s'il se mariait? dit la veuve.

— Je prendrais le voile, » répondit sans hésiter Mlle de Gaubert.

Depuis son arrivée, Gaspar n'avait pas passé une seule fois sous les fenêtres de Mlle de Gaubert. Ce jour-là, en sortant de la maison où il l'avait rencontrée, il suivit pour rentrer chez lui la rue où elle demeurait. Le logis avait toujours le même aspect propre et soigné : mais tout était muet à l'intérieur, personne ne paraissait aux croisées, les rideaux étaient tirés

partout, et l'on n'apercevait pas, comme autrefois, entre les volets du rez-de-chaussée, le visage riant de la petite Jeannette qui filait en chantant, assise dans la salle basse. Cependant les résédas fleurissaient toujours au coin du balcon, et leurs tiges frêles débordant entre les barreaux, semblaient secouer dans l'air leurs doux parfums. Gaspar soupira et passa en rasant le mur. En ce moment, Mlle de Gaubert travaillait penchée sur son métier à tapisserie. Elle ne se douta pas que celui qu'elle aimait était si près d'elle. Le vieux Sultan, endormi sur le tapis, releva la tête en flairant autour de lui : son instinct l'avait averti, mais il ne se dérangea pas.

L'officier de marine avait contracté pendant ses croisières des habitudes qui n'étaient pas générales à cette époque.

A pétuner il s'était mis,

comme dit Scarron le burlesque, et il avait rapporté de Hollande une provision de feuilles de tabac qu'il fumait volontiers, les pieds sur les chenets. Ce soir-là, il s'installa au coin du feu, bourra sa longue pipe de terre et se mit à aspirer voluptueusement le gaz nauséabond qui s'exhalait du fourneau d'un brun huileux, et remplissait la salle de ses émanations narcotiques. D'abord il se prit à réfléchir et à calculer

derechef ses dépenses et ses revenus : car une sorte de remords s'élevait dans son cœur, et il songea avec quelque attendrissement au regard ému et furtif que Mlle de Gaubert avait jeté sur lui lorsqu'il était entré dans ce salon où on ne l'attendait pas. En l'état, il pouvait maintenir son rang sans s'imposer les dures privations auxquelles il avait été soumis jadis; mais en se mariant il devenait sujet à de plus lourdes obligations. La vanité du siècle voulait qu'une dame s'habillât autrement qu'une demoiselle, et ce n'était qu'à un certain âge que les femmes de condition pouvaient renoncer à leurs parures mondaines. Mlle de Gaubert était mise avec une extrême simplicité : grâce à son état de fille, elle pouvait se présenter partout en robe de taffetas uni, avec un mantelet noir et une coiffe de gaze; mais en devenant Mme de Barbejas, il lui fallait des dentelles et des bijoux. Or, tout compte fait, le revenu de la Ruine, joint au revenu du cabaret de Gaubert, était loin de suffire à ces nécessités fastueuses.

L'officier de marine bourra encore une fois sa pipe, se renfonça dans son fauteuil et murmura avec un grand soupir :

« Nous ne pourrions pas tenir notre rang dans le monde. Que la volonté de Dieu soit faite ! le nom de Barbejas s'éteindra avec moi ! »

V

V

Les deux cousines allaient habituellement dans quelques maisons qui étaient ouvertes l'après-midi, et où se réunissaient les personnes régulières qu'on ne rencontrait jamais le soir hors de chez elles. L'officier de marine était admis avant son départ dans cette société austère, et il y reprit naturellement sa place. Mlle de Gaubert jouit alors du bonheur négatif qu'elle avait espéré. Elle voyait presque tous les jours celui qu'elle aimait d'un amour si patient; il était auprès d'elle d'une politesse aisée et respectueuse, avec des nuances d'empressement qui la charmaient. Les chagrins l'avaient fanée et brisée; le bonheur lui rendit quelque chose de sa beauté; elle s'en aperçut et en ressentit une secrète joie : dès lors l'indifférence de M. de Barbejas n'était plus pour elle une humiliation. Cette période

de son existence fut véritablement heureuse ; elle vivait recueillie dans les félicités intimes d'un amour toujours innocent et toujours jeune. Le monde, juste envers elle, ne la blâmait pas, et, comme elle l'avait pressenti, il pardonnait les faiblesses de son cœur en faveur de la pureté de sa vie.

Gaspar de Barbejas suivait les traditions paternelles; il vivait noblement, et à l'occasion il savait être magnifique. L'été, il allait passer un mois ou six semaines à la Ruine, et à son retour il donnait le grand dîner annuel dont son père avait en quelque sorte rédigé le menu. Jamais homme ne fut plus exact et plus cérémonieux; il n'était en reste de visites avec personne : pourtant il ne se présenta pas chez Mlle de Gaubert. A la nouvelle année seulement, il lui faisait parvenir ses compliments et ses vœux sous la forme d'un splendide cornet de dragées. Mme de Roquevire recevait un cornet tout pareil, et en le remerciant elle lui disait avec ironie :

« Vous êtes d'une galanterie sans pareille, monsieur de Barbejas; vous prodiguez vos douceurs à tout le monde, mais il ne faut pas s'y fier. »

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Mlle de Gaubert était parvenue à l'âge où une vieille fille ne devient plus, en se mariant, une jeune femme, et Gaspar de Barbejas atteignait la cinquantaine. Il avait

encore une belle tournure, mais ses campagnes sur mer lui avaient laissé des rhumatismes qui le tourmentaient parfois. On remarqua non sans étonnement qu'à mesure qu'il vieillissait, il devenait plus empressé auprès de Mlle de Gaubert, et qu'il allait fort assidûment dans les maisons où il espérait la rencontrer. Les gens les plus sévères n'y virent aucun mal, et personne ne s'en étonna; quelques-uns même citèrent l'exemple du feu roi, qui, jusqu'à son dernier jour, avait aimé vertueusement la plus austère dame du royaume de France. Nul ne prévit cependant le dénoûment de ces vieilles amours.

Un dimanche, après-midi, M. de Barbejas alla frapper à la porte de cette maison où il n'était entré qu'une seule fois, la veille de son départ. C'était l'heure où Mlle de Gaubert retournait à l'église pour les exercices de la congrégation des filles, dont elle avait récemment été nommée prieure. L'officier de marine était en grand uniforme, comme dans les jours de cérémonie. Il demanda Mme de Roquevire. Jeannette perdit la tête en le voyant là; elle le laissa au pied de l'escalier et courut avertir sa maîtresse. Celle-ci, non moins stupéfaite, parut aussitôt et pria M. de Barbejas de monter dans la salle. Il s'assit gravement, offrit ses très-humbles

respects, puis, après s'être recueilli un moment, il dit sans préambule :

« Madame, je viens vous demander la main de Mlle de Gaubert.

— Enfin ! pensa tout haut la veuve.

— Soyez-moi favorable, poursuivit-il sans se déconcerter. Je ne parlerai à Mlle de Gaubert qu'après avoir obtenu votre consentement. Vous êtes sa plus proche parente et son aînée de quelques mois : la bienséance me commande de m'adresser à vous, comme je m'adresserais à M. son père et à Mme sa mère, s'ils étaient vivants.

— Je consens de grand'cœur à ce mariage, répondit gaiement Mme de Roquevire. Quant à ma cousine, nous allons voir. Toutefois je pense qu'elle ne refusera pas l'honneur que vous voulez lui faire. »

Ils discoururent encore un quart d'heure, puis M. de Barbejas se retira discrètement. Lorsque Mlle de Gaubert rentra chez elle après vêpres, sa cousine vint la trouver dans sa chambre, et, lui prenant les mains, elle lui dit : « Ma reine, recevez mon compliment ; tous vos vœux sont comblés : vous épousez M. de Barbejas ! »

Et tout de suite elle raconta ce qui s'était passé. Mlle de Gaubert apprit cette nouvelle avec une joie tranquille ; la passion s'était amortie en elle, et il n'y

avait plus dans son cœur qu'un tendre attachement. Son bonheur ne l'étonnait pas, parce qu'elle avait eu déjà une certaine part de félicité, et elle dit avec attendrissement à Mme de Roquevire : « Allez, cousine, je ne me plaignais pas de mon sort ; il ne m'a pas fallu attendre si tard pour être heureuse. »

On était aux premiers jours de septembre ; le parlement venait d'entrer en vacances, et la haute magistrature, ainsi que tout le beau monde de la ville d'Aix, étaient dispersés dans les châteaux. Le mariage fut célébré un jeudi, à la grand'messe, avec une pompe religieuse conforme au rang des consorts ; mais l'assistance n'était pas nombreuse : il n'y avait guère dans la nef que de petites gens qui restèrent à distance, et quelques dames de la basoche, curieuses de voir la mariée. En sortant de l'église, le marié fit largesse sur le parvis, et tous les polissons de la ville se culbutèrent pour attraper la monnaie qui avait roulé jusqu'au milieu de la place. Le soir, on racontait dans tous les carrefours que M. de Barbejas avait jeté aux pauvres des poignées de pièces de quinze sols mêlées de rouges liards.

Deux ou trois jours après la cérémonie, Mme de Roquevire partit seule pour sa maison des champs. Les nouveaux époux restèrent à la ville, M. de Barbejas ne se souciant pas d'aller passer sa lune de

miel à la Ruine. Cette union tardive était selon les convenances, et elle avait réellement des chances de bonheur. La nouvelle mariée apportait en dot le revenu du cabaret de Gaubert, qui s'élevait alors à près de six cents livres; elle avait toutes les aptitudes nécessaires pour gouverner la maison, qui n'était plus aussi bien réglée depuis qu'une jeune servante avait remplacé la pauvre Dauphine, morte récemment; et l'officier de marine pouvait espérer de voir régner de nouveau chez lui les habitudes d'ordre et de discipline exacte qui lui étaient si chères.

Il fut en effet très-heureux pendant les premiers mois de son mariage. La vieille maison des Barbejas avait pris un nouvel aspect, et il y régnait un certain air d'élégance dont les portraits de famille, accrochés autour de la salle, semblaient s'étonner. Le meuble en point de Hongrie, aux couleurs claires, avait remplacé les fauteuils de cuir qui depuis cent cinquante ans figuraient dans la salle du premier étage; de beaux rideaux de filet brodé masquaient la profonde embrasure des croisées, et les encoignures étaient décorées de vases remplis de fleurs. Le plancher était encore nu; mais Mme de Barbejas travaillait à un grand tapis qui devait couvrir les carreaux usés et fêlés. M. de Barbejas se promenait toute la journée au milieu de ces embel-

lissements, et calculait ce qu'il lui en coûterait pour donner une fête où toutes les personnes auxquelles il avait fait part de son mariage seraient invitées.

Mais au milieu de la saison d'hiver une vulgaire catastrophe dérangea ses projets et le rejeta dans des embarras dont il pensait être délivré pour toujours. Un soir, le *baile*, c'est-à-dire le chef des bergers qui gardaient les troupeaux de la Ruine, arriva son long bâton à la main et sa besace au dos; cet homme venait de la crau d'Arles, où descendent l'hiver tous les bestiaux qui paissent durant l'été sur les montagnes alpestres. Il annonça à M. de Barbejas que les deux tiers de ses troupeaux avaient péri de maladie dans l'espace de quelques jours ; plus de la moitié du revenu de la Ruine était ainsi perdu.

M. de Barbejas supporta ce revers avec un certain sang-froid. « Que la volonté de Dieu soit faite! dit-il au baile; il faudra renouveler le cheptel, ou bien la Ruine ne rapportera pas deux cents livres l'année prochaine. J'aviserai. Je ne veux pas qu'on sache ce malheur dans la maison. Voici un petit écu; va-t'en prendre gîte ailleurs, et dès demain retourne à la crau d'Arles.

— Oui, monsieur, » répondit le baile en mettant son chapeau.

Mme de Barbejas était au salut; elle rentra un mo-

ment après, et trouva son mari qui se promenait dans le vestibule. Il ne lui dit rien, et elle ne soupçonna pas la perte qu'il venait d'essuyer. Quelques jours plus tard, ils soupaient en tête-à-tête au coin du feu, dans cette salle qui avait vu tant de splendides dîners et un nombre bien plus considérable encore de maigres repas. La table était honnêtement servie; deux ou trois bonnes bûches flambaient dans la cheminée, et François, la serviette au bras, versait à boire un vin qui n'était pas trop aigrelet.

« Ce hochepot est parfait, dit Mme de Barbejas; j'étais un peu dégoûtée, mais il m'a redonné l'appétit. Vous en servirai-je encore un morceau?

— Grand merci, répondit M. de Barbejas; je ne mangerai plus qu'un peu de fruit.

— Je vous trouve l'air assombri, reprit-elle affectueusement; qu'y a-t-il donc?

— Rien, en vérité, rien de nouveau; je songe à ce bal de M. le premier président.

— Nous y paraîtrons, si vous jugez la chose convenable; mais je vous avoue que je ne suis jamais plus contente qu'ici, seule avec vous.

— Moi aussi j'aime le coin du feu, et je resterais volontiers chez moi; mais il est plus difficile qu'on ne pense de renoncer au monde. J'avais cru que nous vivrions tout à fait retirés, et, vous le voyez,

c'est impossible; on nous recherche, on nous comble : voilà trois invitations pour cette semaine. »

Mme de Barbejas regarda son mari d'un air heureux, et lui dit en souriant : « Donnons encore cette année au monde ; d'ici à l'hiver prochain, je trouverai bien un prétexte pour rester à la maison.

— C'est tout à fait mon intention, répondit-il. Le bal de M. le premier président sera très-brillant ; j'ai mandé le tailleur afin qu'il vous fasse une robe....

— Y pensez-vous, mon cher mari ? interrompit-elle; j'ai déjà deux ajustements complets, c'est très-suffisant ; vous dépensez trop d'argent pour moi.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répliqua-t-il; laissez-moi le soin de nos dépenses; s'il plaît à Dieu, nous pourrons les augmenter, au lieu d'être obligés de les diminuer. Je ne suis encore sûr de rien cependant. Mon bien de la Ruine me cause des embarras, je ne vous le cache pas ; mais j'ai l'espoir d'arranger toutes choses à notre satisfaction : si je parviens à conclure, comme je l'entends, l'affaire qu'on me propose, nous serons, pour le reste de notre vie, délivrés de tout souci.

— Vous auriez alors beaucoup d'argent? demanda-t-elle.

— Plus que je n'en ai jamais eu.

— Et comment cela, dites-moi?

— Vous le saurez plus tard, quand l'affaire sera faite.

— Attendrai-je longtemps?

— Moins de huit jours peut-être.

— Eh bien! alors, moi aussi je vous dirai quelque chose, fit-elle en lui donnant la main à travers la table. Veuille le ciel que vous réussissiez, mon cher mari! »

Les jours suivants, de Barbejas sortit dans la matinée; il avait l'air préoccupé et ne parlait plus de ses affaires. Sa femme supposait qu'il sollicitait l'augmentation de sa pension de retraite ou quelque autre faveur; mais comme il ne faisait aucune allusion à ce sujet, elle n'essaya pas de l'interroger. Un jour enfin il rentra avec un visage joyeux, et lui dit en l'embrassant :

« Félicitons-nous, nos revenus sont doublés. Deux mille livres de rentes en sus sur votre tête et sur la mienne; je viens de signer l'acte....

— Quel acte? demanda-t-elle en tremblant.

— L'acte de vente, répondit-il; je vous l'ai dit maintes fois, les anciens domaines de ma famille ne rapportent plus rien, et nos revenus diminuaient de jour en jour. J'ai vendu la Ruine à fonds perdu, ainsi que cette maison, dont nous conserverons la jouissance notre vie durant. C'est une affaire finie;

nous allons désormais vivre à l'aise et sans aucun souci. »

Mme de Barbejas se couvrit la figure de son mouchoir et répondit à cette explication par un gémissement si douloureux, que son mari en tressaillit.

« Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il ; vous voilà toute bouleversée !...

— Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ? dit-elle en fondant en larmes. L'acte que vous venez de signer dépouille notre enfant.... »

A cette déclaration, M. de Barbejas s'affaissa sur un siége, les bras pendants, le visage pâle. Jamais cette idée de paternité ne s'était offerte à son esprit, et depuis nombre d'années il s'était habitué à se considérer comme le dernier de sa race. L'événement que sa femme venait de lui annoncer lui causait un attendrissement qui allait jusqu'aux larmes et le jetait dans une sorte de désespoir ; mais cet état violent ne dura pas : il se prit à douter, car, en réfléchissant un peu, il trouva que le fait tenait du miracle.

« Ma chère femme, dit-il en prenant les mains de Mme de Barbejas et en la faisant asseoir près de lui, ne vous affligez pas ainsi. Certainement vous vous trompez, et il n'y a pas lieu de concevoir tout à la fois tant de joie et tant de regret. En vé-

rité, je ne saurais croire que le ciel m'envoie un héritier.

— Plût à Dieu que je vous l'eusse annoncé plus tôt! répondit la pauvre femme en retenant ses pleurs et en s'accusant elle-même, afin de lui épargner des remords. C'est ma faute si vous avez vendu la Ruine; j'aurais dû parler l'autre jour. Ma cousine, à laquelle je m'étais confiée, n'approuvait pas que je vous eusse caché si longtemps mes espérances. Elle me donnait un bon conseil, quand elle me pressait de vous déclarer le bonheur qui nous arrive. »

Tandis qu'elle parlait ainsi, M. de Barbejas arrêtait sur elle un regard éperdu; la conviction entrait dans son esprit, il s'étonnait même de ne s'être pas aperçu plus tôt d'une chose aussi évidente. En ce moment, tout l'orgueil de son sang se réveilla en lui, et il s'écria avec un transport de douleur: « J'ai vendu l'héritage de mes ancêtres!... Il me naîtra un fils peut-être, et je n'ai plus rien à lui laisser que mon nom.... »

Et, achevant ces paroles, il baissa la tête et demeura les lèvres entr'ouvertes, le regard fixe, comme un homme tout à coup frappé d'hébétude. Sa femme effrayée lui prit la main, mais il la repoussa doucement et se détourna, comme importuné de sa

présence. Elle s'assit en silence à quelques pas de lui, attendant qu'il la rappelât et s'affligeant plus encore du désespoir morne et muet où il paraissait plongé que de la ruine anticipée de l'enfant qu'elle allait mettre au monde.

Mme de Roquevire arriva sur ces entrefaites. Elle savait tout déjà ; c'était un des héritiers de feu M. de Roquevire qui avait acheté la Ruine et la maison des Barbejas. Elle venait de l'apprendre par hasard chez son notaire.

« Eh bien! fit-elle haletante d'indignation, est-ce vrai ce qu'on m'a dit tantôt dans l'étude de Me Graffin? » Puis, jetant les yeux sur M. de Barbejas, qui était resté immobile dans son fauteuil, elle lui dit avec une inclination de tête ironique : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Ah! sainte Vierge! qu'a-t-il donc? » s'écria Mme de Barbejas en se précipitant vers son mari.

Elle avait raison de s'étonner, car le fait était inouï : pour la première fois de sa vie, M. de Barbejas ne se levait pas en voyant entrer une femme.

« Parlez-moi, monsieur, lui dit-elle, parlez-moi, je vous en conjure....

— Pourquoi? lui répondit-il d'une voix lente ; je n'ai rien à vous dire. »

Là-dessus il se leva, et descendit dans le jardinet qui était derrière la maison.

« Laissez-le aller, dit Mme de Roquevire en arrêtant Mme de Barbejas, qui voulait le suivre ; son chagrin se calmera ; vous n'êtes pas femme à le tourmenter par vos reproches, et certes ce n'est pas lui que je plains en ce moment.

— Ah ! ma cousine, s'écria la pauvre dame en se jetant tout en larmes dans les bras de la veuve, j'ai le pressentiment de quelque malheur ; je ne serai pas venue pour longtemps dans cette maison.... Vous qui avez été témoin de toutes les épreuves de ma vie, promettez-moi de m'assister jusqu'au dernier moment.

— Remettez-vous, mon cher cœur, lui répondit Mme de Roquevire en pleurant avec elle ; rien, grâce au ciel, ne justifie vos tristes prévisions. Quant à cette déplorable affaire, il faut s'en consoler, car c'est un malheur sans remède. Dès que j'ai su le premier mot, j'ai demandé à Graffin s'il n'y aurait pas quelque moyen de faire casser l'acte ; mais il m'a sur-le-champ démontré que le procès ne serait pas soutenable. Je le connais d'ailleurs, cet acquéreur ; c'est le chevalier de Roquevire.

— Celui qui vous a fait onze procès ! s'écria Mme de Barbejas.

— Lui-même. Oui, c'est lui qui a acheté la Ruine à rente viagère; mais j'espère bien qu'il n'aura pas fait un bon marché. Vous me vengerez, cousine; vous vivrez cent ans, et j'aurai la joie de le voir s'endetter pour vous payer ces deux mille francs de pension.

— Je le désire, » répondit Mme de Barbejas en soupirant et en croisant ses mains sur son giron avec ce geste particulier aux femmes qui commencent à éprouver les sollicitudes maternelles.

A dater de ce jour, Gaspar de Barbejas fut affecté d'une maladie d'esprit qui se manifesta d'abord par un changement complet dans ses habitudes. Il cessa tout à coup d'aller dans le monde, et devint d'une humeur si sombre, si taciturne, que sa femme elle-même osait à peine l'aborder. Au lieu de se tenir, comme autrefois, dans la salle, pour recevoir les visites et faire les honneurs de chez lui, il descendait, dès le matin, dans le petit jardin, sans air et sans soleil, qui de temps immémorial servait de basse-cour, et se promenait la pipe à la bouche dans cet étroit espace, dont il faisait vingt fois le tour en un quart d'heure. Le mauvais temps ne l'empêchait pas de se livrer à cet exercice, et souvent il venait se mettre à table tout grelottant et trempé de pluie. François ne parvenait pas toujours à l'habil-

ler convenablement ; il passait à la hâte sa vieille jaquette d'uniforme, et descendait sans jabot ni manchettes, la barbe longue et la perruque de travers. Lorsque sa femme lui représentait doucement qu'il négligeait le soin de sa personne, il répondait:

« Mon temps est passé.... Il faut serrer tout ce que j'ai de neuf et de meilleur en fait de vêtements ce sera pour votre fils : j'entends qu'il soit convenablement équipé. »

Parfois il lui arrivait de dire tout haut en levant les mains au ciel : « Si feu mon père savait ce que j'ai fait! il reviendrait de l'autre monde pour me le reprocher. »

Mme de Barbejas attribuait ces aberrations à une idée fixe, à un profond chagrin que le temps diminuerait, et elle s'appliquait avec une infatigable patience à guérir cette imagination malade. Si quelque chose pouvait faire ce miracle, c'était assurément la tendresse, le dévouement, l'inaltérable douceur, l'indulgence sans bornes de cette femme, qui ne s'apercevait même pas qu'elle était maintenant en face d'un maniaque; mais ce doux ascendant ne triompha pas, et les facultés morales de M. de Barbejas déclinèrent rapidement. Mme de Barbejas s'était aperçue que, lorsqu'il avait feuilleté le *livre de raison*, il paraissait plus agité,

plus sombre, plus malheureux, et elle se décida à ôter le volume de devant ses yeux ; mais il constata le même jour cette disparition et il s'écria avec emportement : « Où est le *livre de raison?* Je ne l'ai pas vendu; il fait partie de mon héritage. »

Un moment après, il ajouta en baissant la tête avec un geste de désespoir : « Un jour le mouton de sinople des Gaubert et l'étoile d'or des Barbejas seront accolés sur l'enseigne d'un cabaret; feu mon père l'a dit! »

Ces paroles incohérentes résumaient les prévisions, l'humiliation profonde, la mortelle affliction dont le poids accablait M. de Barbejas, et l'idée fixe qui altérait sa raison. Sa femme le regarda tristement et lui dit d'un air pénétré :

« Hélas! ne parlez pas ainsi!... Le ciel ne permettra pas que notre enfant soit réduit à une telle extrémité. Vous aurez la joie de le voir grandir et de reconnaître qu'il portera dignement votre nom.

— Plût à Dieu que je fusse le dernier de ma race! » s'écria-t-il avec une explosion d'orgueil farouche.

Mme de Barbejas frémit à ce mot; elle comprit tout à coup que son mari n'avait plus conscience de ses devoirs, que tous les sentiments naturels étaient éteints dans son cœur, et que l'orgueil du sang survivait seul en lui. « Que Dieu vous pardonne! » lui dit-elle avec un sentiment de douloureuse com-

misération. Puis, craignant de l'irriter, elle alla pleurer à l'écart.

Le même jour, lorsqu'elle raconta cette scène à sa cousine, celle-ci lui dit tristement : « Depuis le jour que M. de Barbejas a signé cette vente, il n'a pas eu un seul moment la plénitude de sa raison ; ses actions et ses paroles le prouvent. Il n'y a point de remède à un mal comme celui-là, et tout ce qu'il faut demander à Dieu, c'est qu'il n'empire pas jusqu'à la folie.... »

Ce vœu fut presque exaucé : M. de Barbejas tomba bientôt dans une sorte d'apathie, d'engourdissement moral, qui approchait de la béatitude des fanatiques sectateurs de Bouddha. Il passait des journées entières dans un recueillement silencieux, assis à la même place, les yeux à demi fermés, aspirant la fumée de sa longue pipe et demeurant étranger à tout ce qui se faisait autour de lui. Ce fut une grande douleur pour Mme de Barbejas ; elle le pleura comme s'il était mort. Toutes ses espérances reposaient désormais sur son enfant. Elle songeait avec une joie mêlée de souci à cet innocent déshérité avant sa naissance, et qui déjà lui avait coûté tant de larmes. Le moment qu'elle désirait si ardemment arriva enfin. Par un beau jour de printemps, tandis que les hirondelles babillaient sur la fenêtre et qu'un gai rayon de soleil traversait la chambre, elle mit au

monde, après des douleurs inouïes, une petite créature que Mme de Roquevire reçut dans ses bras. La triste mère embrassa la nouveau-née, et dit d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine : « Ma cousine, je vous lègue cet enfant.... Vous l'appellerez Gasparie... Ayez soin de son pauvre père.... Je vous laisse à ma place, et m'en vais tranquille.... tranquille vers Dieu.... »

Ses lèvres remuaient encore sans faire entendre aucun son ; elle regardait sa fille, comme pour emporter dans l'autre vie le souvenir de ce petit visage qui plus tard lui aurait souri. Sa respiration devint plus courte, les battements de son cœur plus précipités et plus faibles, et quelques moments après elle expira.

M. de Barbejas était dans la salle. Il apprit en même temps que sa femme était morte et qu'il avait une fille. Il se leva, alla regarder à travers la porte de la chambre, et dit, en arrêtant sur le lit un œil atone : « Je veux de belles boîtes de dragées pour le baptême, et des cierges d'une livre pour l'enterrement. »

François l'emmena dans le jardin, et il se promena tout le jour, comme à l'ordinaire, sans donner aucune marque de chagrin ou de sensibilité ; seulement il répétait par intervalles : « Cinquante boîtes

de dragées et des cierges d'une livre. Je veux faire les choses magnifiquement. »

L'enfant reçut le baptême le même jour; Mme de Roquevire fut sa marraine; après la cérémonie, sa nourrice l'emporta chez elle, dans la maison de son mari, un pauvre artisan du quartier. Le lendemain, on fit les obsèques de Mme de Barbejas; toute la ville était à l'église, les personnages les plus considérables de la noblesse en tête. La belle Pauline fut enterrée aux Minimes, dans la chapelle des Barbejas, et, jusqu'au jour où les sépultures héraldiques furent violées, elle reposa sous la même pierre que le vieux Barbejas, son inexorable beau-père.

M. de Barbejas ne lui survécut pas longtemps; il s'éteignit un matin, veille de Noël, sans avoir versé une larme sur la fin prématurée de sa femme et sans se souvenir qu'il avait une fille.

L'acte de vente eut son effet plein et entier; l'acquéreur entra en possession immédiatement; tout lui appartenait dans la maison, hormis les archives, et l'héritière des Barbejas ne recueillit rien de la succession paternelle, rien que le *livre de raison* et un grand sac rempli de parchemins qui remontaient, ou de peu s'en fallait, jusqu'au temps des rois mages.



VI

VI

Mme de Roquevire pourvut, non sans peine, à l'éducation de sa filleule; elle n'avait qu'un modique revenu, et, d'un autre côté, le cabaret de Gaubert ne rapportait plus guère qu'une centaine d'écus, qui n'étaient pas toujours exactement payés. La pauvre dame avait eu d'ailleurs encore un procès à soutenir contre le chevalier de Roquevire; ce terrible adversaire, dont l'opiniâtreté chicanière était proverbiale au palais, l'avait traînée devant toutes les juridictions, et en dernier ressort elle avait perdu sa cause. Il s'ensuivit des embarras d'affaires qui la forcèrent à vendre la maison qu'elle habitait depuis son veuvage, et où elle avait passé tant d'années paisibles avec sa cousine, les meilleures années de leur vie à toutes deux. Quand ses obligations furent remplies, il ne lui resta plus que son

petit bien des Gipières, au pied des Alpes. Elle résolut alors de quitter la ville d'Aix et de se retirer à la campagne.

Gasparie de Barbejas avait douze ans à cette époque. C'était une enfant délicate, blanche comme un lis et belle comme un ange. Sa marraine l'avait laissée jusqu'alors au couvent des Andrettes, et elle y avait reçu l'éducation qu'on donnait aux filles dans ce temps-là : elle savait lire et écrire tout juste; mais ses petites mains adroites commençaient à faire en perfection tous les ouvrages à l'aiguille. Son caractère était naturellement grave; elle ne s'associait jamais à ces explosions de gaieté folle qui, dans les maisons religieuses, éclatent après les heures de silence et d'immobilité, et que provoque le moindre sujet. Quand les autres enfants se récréaient à grand bruit et remplissaient le jardin de leurs éclats de rire, elle les suivait du regard en souriant et restait tranquille près de la maîtresse des pensionnaires, qui, son chapelet à la main et son formulaire sous le bras, surveillait de loin son jeune troupeau.

Elle tenait de sa mère une âme désintéressée et généreuse. Lorsque Mme de Roquevire lui annonça avec un visage triste que sa situation de fortune l'obligeait à se retirer à la campagne et à l'emmener

avec elle, la sérieuse enfant lui répondit : « Ne vous affligez pas, ma marraine ; nous vivrons tout doucement, sans rien dépenser. J'ai un peu de bien qui rapporte un petit revenu ; jusqu'ici, vous avez donné tout cet argent pour moi : maintenant vous le garderez, et il servira à payer ces vilaines gens qui vous tourmentent.

— Non, répondit Mme de Roquevire en l'embrassant : c'est ta dot, et je ne veux pas y toucher. J'amasserai au contraire cette rente, afin de pouvoir te remettre une petite somme le jour de ton mariage.

— Je ne me marierai jamais, murmura-t-elle.

— Pourquoi donc? lui demanda sa marraine.

— Parce que je suis pauvre et que je m'appelle Mlle de Barbejas, répondit-elle fièrement.

— Ah! mon enfant, tu parles comme ton père! » s'écria la bonne dame, frappée de cet orgueil précoce.

Quelques jours plus tard, une espèce de caravane sortit de la ville d'Aix par la porte de Bellegarde. C'était Mme de Roquevire qui s'en allait, emportant son mobilier, ses hardes et ses sacs de procès. En tête marchaient trois mulets chargés de coffres et d'ustensiles ; puis venaient à pied Jeannette et François, qui cheminaient d'un air allègre vers leurs monta-

gnes. Tous deux étaient nés dans les Alpes, et l'idée d'aller finir leurs jours en vue du pic de Cousson les comblait de joie. Mme de Roquevire et sa filleule fermaient la marche, montées sur un petit bardot fringant qui portait sans fatigue ce double fardeau. Le quatrième jour, vers le soir, la petite troupe arriva devant une humble maison de campagne située à mi-côte de la chaîne de collines qui borde la rive gauche de la Bléone et domine toute la plaine des Sièyes. Mme de Roquevire n'avait plus habité ce coin du monde depuis le mariage de sa cousine. A cette époque, elle y était venue seule, et n'avait pu supporter longtemps la solitude, l'isolement où elle s'était trouvée en perdant une société si douce. Ce souvenir ne s'était pas effacé. Elle s'appuya au bras de sa filleule et lui dit tristement : « Autrefois je venais ici tous les étés avec ta pauvre mère ; nous y avons passé ensemble des jours heureux. Allons nous asseoir là-bas, au pied de ce vieux sorbier ; c'est là qu'elle s'arrêtait toujours après sa promenade. »

L'enfant passa son mouchoir sur ses yeux ; le souvenir de sa mère la touchait toujours ainsi jusqu'aux larmes. Elle suivit silencieusement sa marraine, et toutes deux s'assirent sur un banc de pierre tapissé de mousse, près de l'arbre séculaire dont le léger feuillage frissonnait au moindre souffle de vent.

Le soleil allait disparaître, et ses derniers rayons teignaient les nuages d'un pourpre éclatant mélangé de couleur d'or; une légère brume s'étendait sur la longue plaine où la Bléone roule ses eaux grisâtres, tandis que dans la région supérieure l'air était d'une transparente pureté. Tout ce paysage était calme et désert; le silence universel n'était troublé que par les bêlements des troupeaux et le cri des pâtres qui se répondaient d'un bord à l'autre de la rivière. Quelques maisonnettes de paysans étaient éparses dans la plaine, et, près du chemin qui traversait cette contrée solitaire, on distinguait, à travers les arbres, un grand bâtiment carré, surmonté d'une toiture rouge et flanqué d'un pigeonnier aussi haut qu'une tour.

« Quelle est donc cette maison blanche que je vois là-bas, là-bas? demanda Gasparie.

— C'est le cabaret de Gaubert, lui répondit sa marraine; c'est le bien que ta mère t'a laissé. Autrefois c'était un château, avec sa cour d'honneur sur le devant, ses tourelles et ses girouettes; mais aujourd'hui tout cela est détruit : il ne reste plus rien que le pigeonnier seigneurial et ce grand corps de bâtisse où logent les muletiers, les porteballes, les maquignons, toutes les petites gens qui font métier de courir les foires de Provence. »

Cependant François avait ouvert la maison, et Jeannette était déjà en train de préparer le souper. Mme de Roquevire s'installa avec sa filleule dans la meilleure chambre et donna audience à son fermier, qui, depuis qu'elle était entrée, rôdait devant la porte. Cet homme lui remit des paperasses griffonnées et maculées de taches qui prouvaient qu'elles avaient séjourné entre ses mains.

« Encore du papier timbré ! s'écria la pauvre femme. Cette fois le chevalier de Roquevire m'intente un procès en restitution et fait saisir mes revenus.

— Mais le bon droit est de votre côté, ma marraine, et vous le gagnerez, ce procès, dit naïvement Gasparie.

— Qui sait? murmura la bonne dame, avec un profond soupir; si je le perds par malheur, tout mon douaire y passera.

— Est-ce que nous allons retourner à Aix pour plaider? demanda Gasparie d'un petit air capable.

— Non, non, répondit Mme de Roquevire en souriant malgré son chagrin; j'ai assez hanté le palais et sollicité les juges : maintenant, à la grâce de Dieu ! »

Cette vieille femme et cette enfant s'entendirent bientôt comme si l'âge n'avait pas mis entre elles

des différences absolues. L'une avait l'esprit jeune et une grande vivacité, malgré ses soixante ans; l'autre était d'un caractère tranquille, et sa jeune intelligence prenait toujours le côté sérieux des choses. Elle était déjà capable d'initiative lorsqu'il s'agissait de questions à sa portée, et sa marraine se plaisait à lui laisser gouverner leur petit ménage. Quand leur installation fut finie, elle voulut aller jusqu'au cabaret de Gaubert pour visiter ses possessions. C'était une promenade de trois quarts d'heure.

Le chemin, qui est aujourd'hui une grande route sur laquelle roulent nuit et jour les charrettes et les diligences, n'était alors qu'un large sentier creusé par les bêtes de somme, et où ne pouvaient passer que des piétons et des gens à cheval. Cette voie de communication, qui conduisait jusqu'à la frontière du Piémont, était très-fréquentée tant que l'hiver ne la rendait pas à peu près impraticable, et l'on y rencontrait à chaque pas des bandes de mulets fièrement harnachés, le poitrail orné de quatre rangs de grelots entremêlés de franges de laine rouge et bleue, lesquels marchaient à la file sous la conduite d'un homme au teint fauve, à la chevelure inculte, aux muscles secs et solides.

Mme de Roquevire et sa filleule, la jupe retroussée

dans les poches et le parasol à la main, suivirent ce chemin pierreux, donnant le bonjour aux muletiers qui les saluaient en passant, et un rouge liard aux petits paysans qu'elles rencontraient. En arrivant devant le cabaret, elles s'arrêtèrent un moment. Le chemin, un peu plus large en cet endroit, était dominé d'un côté par les pentes boisées de la montagne de Cousson ; de l'autre côté s'élevait l'ancien château de Guillaume de Gaubert. Les croisées étaient à peu près garnies de vitres, les vieilles girouettes grinçaient encore au-dessus du toit, et il y avait sur la porte quelques vestiges d'un écusson armorié qui paraissait avoir été mutilé à dessein. Le corps de logis principal était blanchi à neuf, et à l'angle de la façade il y avait une enseigne représentant un quadrupède à cornes recourbées, dont la couleur approchait du vert pistache. A côté de cet animal fabuleux, une main peu exercée avait écrit en grosses lettres boiteuses : *Au mouton vert, L'Agasse, aubergiste et cheval de louage. Bon vin et bon logis.*

La porte d'entrée s'ouvrait encore sur l'enceinte qui avait dû être jadis la cour d'honneur, et dont une partie avait été transformée en une basse-cour où la volaille prenait ses ébats. Au delà s'étendait l'ancien parterre, planté de légumes, et où il ne

restait pas trace des compartiments primitifs; mais une belle fontaine épanchait encore ses claires eaux dans le bassin circulaire, et de légers pilastres soutenaient les vieilles vignes qui formaient une longue tonnelle au fond du jardin.

En ce moment, les muletiers qui s'étaient arrêtés pour la dînée venaient de repartir, et l'aubergiste était en train de compter sa recette, lorsque Mme de Roquevire entra avec Gasparie.

« Bonjour, *meste* L'Agasse, lui dit-elle en s'asseyant; voici mademoiselle qui vient un peu voir ce qu'on fait céans.

— C'est bien de l'honneur pour moi, » répondit *meste* L'Agasse en rejetant vivement dans un tiroir toute la monnaie éparse devant lui. Ensuite il appela à grands cris sa femme et sa servante, chassa les poules effrontées qui picoraient jusque sur la table, et revint le bonnet à la main en s'écriant : « Sainte Vierge! c'est là notre demoiselle? Je ne l'aurais pas reconnue.... A la vérité, c'est la première fois que je la vois. Il fait chaud là dehors, n'est-ce pas? Un beau temps pour la moisson; mais cela ne vous fait rien à vous, mademoiselle, vous n'avez point de terres à blé. C'est un malheur, car les prairies ne rendent rien. Ces dernières années, je n'ai pas récolté assez de foin pour nour-

rir une paire de bœufs.... Si l'on n'avait pas quelques avances, il n'y aurait pas moyen de vivre.

— Vous tirez donc de l'argent de votre poche pour payer le fermage? dit naïvement Gasparie.

— Mme de Roquevire ne voudra pas le croire, répondit-il, mais c'est la pure vérité.

— Ce brave homme se ruine, cela n'est pas juste, » s'écria Gasparie en se tournant vers sa marraine.

Celle-ci haussa les épaules et dit tranquillement :

« *Meste* L'Agasse, vous avez donc emprunté de l'argent pour acheter ce lopin de terre, là-bas, le long de la rivière? Un beau morceau de pré, ma foi ! bien garanti contre les grosses eaux.

— La vérité est que je ne l'ai pas tout à fait payé, répondit-il en soupirant, et même je suis dans de grands embarras.... ma femme le sait bien.

— Comment va la santé, *misé* l'Agasse? dit Mme de Roquevire à la bonne femme, qui s'avançait avec deux gobelets et une bouteille à la main.

— Pas trop mal, Dieu merci, répondit-elle en faisant la révérence. On nous avait bien dit que vous étiez ici avec notre demoiselle, mais nous ne savions pas que vous viendriez nous voir; sans cela nous serions allés vous chercher avec le cheval, une bête solide, pas du tout méchante.... vous n'auriez pas eu peur. Enfin, ce sera pour une autre fois. A

présent, vous me ferez bien le plaisir de vous rafraîchir avec un doigt de ratafia aux cerises.

— Grand merci pour le moment, répondit Mme de Roquevire. Ma filleule aimera mieux manger quelques poires que nous allons cueillir dans le jardin.

— Au moins reposez-vous encore un peu; on n'est pas mal ici, dit *misé* L'Agasse en jetant autour d'elle un regard glorieux. Nous avons acheté de notre argent tous les meubles que vous voyez dans cette salle. Je ne dis pas cela pour mépriser le mobilier que nous y avons trouvé; mais les muletiers ne veulent plus s'asseoir sur des bancs ni manger dans des écuelles de bois : il leur faut des chaises de paille et des assiettes de faïence, comme aux grands seigneurs. »

La salle du cabaret de Gaubert avait en effet un aspect riant et hospitalier. Les murs, blanchis à la chaux, étaient ornés d'une multitude d'images coloriées dont les colporteurs avaient fait cadeau à *misé* L'Agasse, et cette espèce de tapisserie, à laquelle on ajoutait toujours quelque morceau, couvrait déjà la moitié des lambris. La longue table en bois de noyer reluisait comme les bâtons d'un éventail de laque, et les chaises étaient peintes en couleur gris clair avec des mouchetures de ver-

millon d'un effet surprenant. La cuisine s'ouvrait sur cette pièce, et déjà l'on entendait grincer le tourne-broche monumental établi dans la cheminée. Un large escalier tournant conduisait aux chambres du premier étage, où *meste* L'Agasse pouvait donner la couchée à cinquante voyageurs.

« Voilà certes un beau local, dit Mme de Roquevire ; tout ce qui passe sur cette route s'arrête ici, et pourtant la rente diminue, meste L'Agasse; souvent vous êtes en retard, et vous chicanez sur les arrérages.

— Le métier ne vaut plus rien, répondit-il effrontément ; sur mon âme et mon salut, j'ai grand'-peine à gagner ma pauvre vie. Si l'année prochaine ressemble à celle-ci, je suis un homme ruiné....

— Allons, allons, interrompit la vieille dame, nous verrons bien dans quatre ans, à la fin de votre bail. En attendant, faites votre devoir; ne souffrez pas qu'on se querelle et qu'on blasphème chez vous, n'hébergez que d'honnêtes gens, ne mettez pas trop d'eau dans votre vin, et payez ce que vous devez à ma filleule. »

Là-dessus elle ouvrit son parasol, fit signe à meste L'Agasse qu'elle le dispensait de l'accompagner, et alla se promener dans le jardin avec Gasparie. Celle-ci marchait lentement le long des petits sen-

tiers embarrassés de plantes rampantes, et en regardant autour d'elle d'un air pensif. Après un silence, elle dit à sa marraine :

« Est-ce que ma mère venait ici quelquefois?

— Non, ma chère petite, répondit la bonne dame; elle n'aimait pas cet endroit et n'y paraissait jamais. C'est pourquoi meste L'Agasse a fini par s'y considérer comme chez lui. La maison est belle pourtant, et, si l'on mettait en valeur les pièces de terre qui sont à l'entour, cela ferait encore un bon domaine. Plût à Dieu que j'eusse gagné mon dernier procès! j'aurais pu t'aider à améliorer ton bien.

— Merci, ma marraine, » dit-elle en lui serrant la main de ses deux petites mains frêles. Et, tournant les yeux vers l'horizon, elle ajouta : « Si j'avais de l'argent, je ne le dépenserais pas ici : je rachèterais cette vieille tour qui est là-haut dans la montagne; je rachèterais la Ruine!

— Qui t'a parlé de la Ruine, chère enfant? demanda Mme de Roquevire étonnée.

— C'est François, répondit-elle. Il y est allé souvent dans sa jeunesse, et il sait les histoires que l'on raconte dans le pays. Ces vieilles murailles sont le berceau de notre famille; elles lui ont appartenu durant plusieurs siècles, et maintenant.... »

A ces mots, sa voix s'altéra, une larme d'orgueil et de regret mouilla ses longs cils noirs, et elle ajouta : « Mais je m'appelle Gasparie de Barbejas.

— Ah ! si ton grand-père t'entendait, il tressaillerait de joie dans sa tombe, » s'écria Mme de Roquevire.

Le sang des Barbejas ne se révélait pas autrement chez cette enfant ; elle était d'ailleurs d'un naturel doux et tendre qui rendait aimable cette fierté innée. Son intelligence était vive, son caractère naïf et sérieux. La solitude où elle vivait lui fut profitable ; elle lut quelques bons livres qui agrandirent son esprit et lui inspirèrent le goût des choses élevées. Mme de Roquevire l'aimait uniquement, comme un présent inestimable que le ciel avait fait à sa vieillesse, et parfois elle lui disait en l'embrassant : « Va ! ce chevalier de Roquevire, qui me tourmente tant avec ses procès, n'a pas fait une grande affaire le jour où ton père lui vendit la Ruine ; c'est moi qui ai la meilleure part de l'héritage des Barbejas. »

La maison de campagne où elles vivaient n'était guère plus vaste et plus ornée que les maisonnettes des paysans ; mais on y retrouvait à chaque pas l'œuvre d'une main soigneuse et prévoyante. C'était la belle Pauline qui avait présidé jadis à l'arrange-

ment de cette humble habitation et embelli ce coin de terre, caché au fond d'une étroite vallée. Les ormeaux qu'elle avait plantés ombrageaient la porte ; ses ruches étaient encore rangées dans le même ordre, au midi du petit parterre rempli des plantes rares qu'elle était allée chercher sur la montagne de Cousson, et les abeilles bourdonnaient autour des rhododendrons et des grandes sauges bleues qui s'étaient multipliés entre les bordures de buis, maintenant aussi hautes que des charmilles. Aucun bruit du monde n'arrivait dans cette solitude, aux environs de laquelle il n'y avait ni château, ni maisons de plaisance, mais seulement quelques sordides masures habitées par des paysans. L'église paroissiale étant fort éloignée, le dimanche, Mme de Roquevire allait, avec sa filleule, entendre la messe dans une chapelle où se rendait aussi toute la population rurale. Quoique la vieille dame ne joult d'aucun droit seigneurial, elle avait son banc près de l'autel, un banc de bois où l'on pouvait s'asseoir, tandis que le reste de l'assistance était à genoux sur les dalles. En sortant de la chapelle, elle conviait le pauvre capucin, qui avait déjà fait deux lieues pour venir dire sa messe, à prendre chez elle une tasse de café, et, après l'avoir ainsi régalé, elle ne manquait pas de lui remettre

quelque petite aumône pour son couvent; cette munificence justifiait le privilége du banc près de l'autel, et ajoutait à la considération que les paysans avaient pour la bonne dame.

Gasparie avait appris chez les Andrettes à confectionner ces riches broderies, ces belles dentelles que les dames d'autrefois payaient trente louis l'aune; elle faisait pour sa marraine des barbes de point d'Alençon, dont une duchesse n'aurait pas dédaigné de se parer, et pour elle-même des manchettes et des fichus de dentelle qu'elle mettait les dimanches avec une simple robe d'indienne. L'hiver, elle était un peu triste; mais, quand la belle saison arrivait, elle redevenait vive et gaie. Tout le jour, elle travaillait devant la maison, sous l'ombrage des jeunes ormeaux, à côté de sa marraine. Le soir, elles allaient toutes deux se promener dans la campagne, ou bien elles gagnaient une éminence qui dominait le vallon, et qu'elles appelaient le Belvédère. On découvrait de cet endroit toute la plaine des Sièyes, et à l'horizon, entre les rochers de San Brancassi et la montagne de la Croix, les clochers de la ville épiscopale de Digne. Sur un plan plus rapproché, le cabaret de Gaubert apparaissait derrière un rideau de verdure, et plus près encore on apercevait la chapelle avec sa pe-

tite porte cintrée et son toit couvert de plantes parasites. Gasparie aimait à s'asseoir en ce lieu pour écouter les bruits qui s'élevaient le long du chemin. Tantôt c'était le trot pressé d'un courrier qui se rendait peut-être à la cour de Turin, tantôt le pas agile des mules qui s'avançaient en faisant tinter leurs sonnailles, et la voix retentissante des muletiers qui, nonchalamment assis sur leur monture, chantaient de vieux refrains en langue provençale. Ordinairement bêtes et gens allaient prendre gîte, pour la nuit, au cabaret de Gaubert, dont les fenêtres s'illuminaient dès le coucher du soleil. Ce bruit et ce mouvement récréaient aussi la vieille dame, et elle disait à Gasparie : « Nous ne sommes pas tout à fait dans un désert ; mais c'est grand dommage, mignonne, qu'il ne passe pas un peu plus de beau monde sur cette route. »

Quelques années s'écoulèrent ainsi. Gasparie et sa marraine auraient vécu heureuses dans leur retraite, si de temps en temps Mme de Roquevire n'avait reçu des lettres de son notaire, Me Graffin, et d'un procureur du même nom qui suivait ses affaires. La pauvre dame avait plaidé toute sa vie, et, quoiqu'elle eût gagné la plupart de ses procès, le meilleur de son bien y avait passé. Cette fois elle tremblait en songeant au résultat de cette dernière

lutte judiciaire; la cause était pendante depuis cinq ans.

Un jour enfin, Mme de Roquevire eut l'heureuse nouvelle du gain de son procès: elle avait triomphé définitivement du chevalier de Roquevire, son implacable adversaire. Le surlendemain, elle reçut une liasse de papiers dont la lecture l'occupa pendant toute la matinée. Lorsqu'elle eut examiné et vérifié toutes ces pièces, elle appela Gasparie et lui dit en pleurant: « J'ai gagné mon procès, mais je suis ruinée. Voici le rôle des frais; il faudra vendre pour payer, il faudra vendre le peu qui me reste.

— Ne vous affligez pas ainsi, ma marraine, lui répondit Gasparie; nous tâcherons de faire face à tout.

— Il faudra vendre, répéta la vieille dame; il faudra quitter cette maison; où irons-nous alors?...

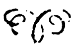
— Chez moi, répondit tranquillement la jeune fille; nous irons demeurer au cabaret de Gaubert.

— Que dis-tu là, mon enfant? s'écria Mme de Roquevire.

— Oui, ma bonne marraine, reprit Gasparie; c'est une chose à laquelle je songe depuis que ce procès vous cause tant de souci. Le bail de meste L'Agasse va finir; nous ne le renouvellerons pas. François tiendra le cabaret avec Jeannette, et nous

leur donnerons une servante qui les aidera à la cuisine. La maison étant très-grande, nous pourrons bien avoir deux chambres où nous nous tiendrons tranquillement, sans paraître jamais en bas. Il y aura bien du malheur si nous ne trouvons pas moyen de subsister là où meste L'Agasse s'est enrichi ; ayons donc bon courage et bon espoir, ma chère marraine. »

La vieille dame l'attira sur ses genoux, la baisa au front, et murmura en levant les yeux au ciel : « Ainsi donc, grand Dieu ! la prédiction de son père s'accomplira ! »



VII

VII

Il y avait dans le vieux château transformé en hôtellerie un petit corps de logis séparé du reste de l'édifice par une terrasse à demi ruinée. Les deux dames s'établirent dans ce réduit, dont les fenêtres donnaient sur la campagne. La maison qu'elles quittaient n'était pas plus somptueuse, et elles s'habituèrent bientôt à leur nouveau séjour. Dès les premiers mois, il leur fut possible d'ailleurs d'y faire des embellissements. La clientèle du cabaret avait augmenté; les pièces de quinze sols et même les petits écus foisonnaient dans le tiroir qui servait de coffre-fort à Jeannette : car le bruit s'était répandu sur toute la route qu'on mangeait des pâtés de lapin au *Mouton-Vert*, et que le vin y était meilleur que du temps de *meste* L'Agasse. Ces importantes améliorations attiraient en foule les mu-

letiers, les porteballes, les maquignons et autres petites gens; mais depuis ce seigneur de Barbejas qui fut arrêté par le mauvais temps sous le pic de Cousson, jamais peut-être figure de gentilhomme ne s'était montrée dans le cabaret de Gaubert. Les deux dames n'étaient qu'à une petite distance de tout ce mouvement et de tout ce bruit; néanmoins elles vivaient aussi solitairement que dans leur maisonnette des Gipières; les mêmes occupations, les mêmes délassements remplissaient leurs journées, et leur existence s'écoulait doucement comme autrefois. Mme de Roquevire avait pourtant au fond de l'âme un double chagrin: elle ne se consolait pas d'avoir été forcée de vendre les Gipières, car c'était le chevalier de Roquevire qui avait acheté à l'enchère ce bien de famille, et elle était exposée à des rapports de voisinage avec ce redoutable plaideur; son autre souci, et celui-ci la préoccupait bien davantage, c'était l'avenir de Gasparie. Elle n'entrevoyait aucun mariage possible pour cette belle jeune fille. Un seul parti s'était présenté, et la bonne dame n'y songeait pas sans honte. Après son dernier procès, Me Graffin, enhardi par le mauvais état de ses affaires, lui avait écrit en lui demandant pour son fils la main de sa filleule, à quoi elle lui avait répondu fièrement qu'il n'y avait pas d'al-

liance possible entre les parchemins de son étude et les parchemins de Barbejas.

Elles connaissaient toute la population rurale des environs, depuis le riche paysan qui, comme *meste* L'Agasse, possédait de bonnes terres au soleil, jusqu'au pauvre chevrier dont le troupeau vagabond broutait dans la montagne. Souvent dans leurs promenades elles rencontraient de grands garçons en culottes courtes de drap vert, avec la jaquette de même, qui se hâtaient de tirer leur chapeau et auxquels elles donnaient familièrement le bonjour. Si d'aventure ils allaient du même côté, la conversation s'engageait aussitôt sur l'état des récoltes pendantes, le prix du seigle et autres détails de la vie agricole; mais, quelle que fût la difficulté du chemin, le jeune paysan se gardait bien d'offrir l'appui de son bras aux promeneuses. S'il s'agissait de franchir quelque ruisseau, il passait sur l'autre bord d'une enjambée; puis il s'arrêtait les mains dans ses poches et attendait tranquillement que les deux dames se fussent tirées de ce mauvais pas. Dans ses idées, c'eût été leur manquer de respect que de leur toucher seulement le bout des doigts. Naturellement aucun de ces personnages rustiques n'aurait osé lever un regard amoureux sur Gasparie, dont la beauté ne les frappait pas d'ailleurs;

ils la trouvaient bien moins jolie avec sa taille fine et son blanc visage qu'une robuste fille aux joues carminées, à l'allure solide, qu'une bonne campagnarde bien tannée par le grand air et le soleil.

Les muletiers qui s'attablaient pour souper dans la grande salle du *Mouton-Vert* ne faisaient pas longuement la veillée : dès qu'ils avaient bu leur dernier verre de vin, ils se hâtaient de gagner le premier étage, où ils couchaient par chambrées, dans les vastes pièces qu'occupaient jadis les sires de Gaubert. Aussitôt qu'ils s'étaient retirés et que tout était en ordre dans le cabaret, François s'en allait avec Jeannette au pavillon *des dames*, comme ils l'appelaient, et là ils commençaient joyeusement un nouveau service. Jeannette dressait le couvert et apportait le souper ; François, la serviette au bras et droit derrière la chaise de Gasparie, changeait les assiettes et versait à boire. Lorsque sa jeune maîtresse voulait le dispenser de ce service, il refusait d'obéir : « Ça me repose, disait-il, de voir manger si proprement et de manier encore l'argenterie. »

Trois années environ s'écoulèrent ainsi. Un dimanche, jour de la Pentecôte, en entrant dans la chapelle à l'heure de la messe, Mme de Roquevire se trouva face à face avec un homme d'un certain

âge, poudré à frimas, l'épée au côté et vêtu d'un habit vert galonné d'argent : c'était le chevalier de Roquevire. Cet odieux parent lui fit une grande révérence et resta droit à l'autre bout du banc, tandis qu'elle s'asseyait avec Gasparie. La bonne dame eut de grandes distractions durant le service divin : elle se rappelait avec un amer ressentiment ses désastres judiciaires, et déplorait avec de nouveaux regrets l'acte qui avait mis l'héritier de son défunt mari en possession de la fortune délabrée des Barbejas. En sortant de la chapelle, elle faillit oublier de faire son invitation au pauvre capucin, qui, depuis qu'elle avait quitté les Gipières, montait tous les dimanches au cabaret de Gaubert pour prendre chez elle sa tasse de café. Après avoir tourné un regard affligé vers son ancienne demeure, elle prit le bras de Gasparie et lui dit à voix basse : « Regarde cet étranger ; tu le connais, quoique tu ne l'aies jamais vu : c'est à lui que ton père a vendu la Ruine.

— Ah ! » fit Gasparie en pâlissant.

Mais elle se remit aussitôt, et suivant du regard le chevalier de Roquevire, qui s'éloignait du côté des Gipières, elle murmura : « Qui sait?... je pourrai peut-être un jour racheter l'héritage de ma famille !

— Peut-être ! répéta Mme de Roquevire, frappée

de cet espoir obstiné; ceux de ta race ont des pressentiments qui se vérifient. »

Après cette première rencontre, les deux dames retrouvèrent tous les dimanches le chevalier de Roquevire à la chapelle. Lorsqu'elles paraissaient, il se rangeait en faisant une profonde inclination, et restait debout, un peu en arrière du banc, comme pour leur donner le pas. Elles répondaient à son salut par une froide révérence, s'asseyaient discrètement en prenant soin de laisser libre la place qu'il aurait pu occuper, et entendaient la messe sans relever la tête, les yeux fixés sur leur livre d'heures.

Le quatrième dimanche, elles trouvèrent le chevalier au seuil de la chapelle. Il s'avança avec une politesse grave et leur présenta l'eau bénite. A ce geste, Mme de Roquevire s'arrêta confondue et regarda Gasparie. Celle-ci se déganta, toucha du bout de ses doigts roses les longs doigts osseux du chevalier, rendit l'eau bénite à sa marraine, et entra dans la chapelle les yeux baissés. Quelques jours après, le chevalier envoya son laquais présenter ses très-humbles devoirs à Mme de Roquevire, et lui fit demander en même temps à quel moment il pourrait se présenter devant elle sans la déranger. Lorsque la vieille dame reçut ce message, elle dit à

sa filleule : « Autrefois nous avons eu ainsi plusieurs entrevues pour régler mon douaire à l'amiable, et toujours il s'en est suivi quelque bon procès. Fasse le ciel que cette fois encore il ne s'agisse pas de quelque chicane !

— Vous ne pouvez pourtant pas vous dispenser de recevoir sa visite, observa Gasparie ; tenez, ma marraine, croyez-moi, débarrassez-vous de lui au plus vite, demain par exemple.

— Soit, » répondit-elle en soupirant.

Le chevalier de Roquevire vint en effet le lendemain. Il s'était attendu sans doute à trouver la pauvre veuve et sa filleule dans le cabaret, au fond de quelque petite chambre pauvrement meublée, se récréant à regarder par la fenêtre les passants qui faisaient halte devant le *Mouton-Vert* pour boire un verre de vin, et il demeura tout étonné lorsque François l'introduisit dans le pavillon des dames.

Elles étaient assises dans un petit salon dont quelques portraits de famille ornaient les lambris. Les fauteuils de bois étaient garnis de coussins moelleux ; le parquet était brillant et uni comme une glace ; enfin il y avait sur la cheminée une pendule à sonnerie qui provenait de la succession de feu M. de Roquevire. La vieille dame tricotait assise à côté d'un guéridon, et Gasparie travaillait à un ou-

vrage de broderie. Quand le chevalier entra, Mme de Roquevire posa son tricot et ses lunettes sur le guéridon, se leva lentement et fit une majestueuse révérence. François avait avancé un siége ; le chevalier s'assit après avoir fait ses baisemains, et commença un discours embrouillé sur tous les malheurs qui résultaient des procès de famille. La vieille dame l'interrompit dès les premiers mots.

« Eh ! monsieur, je suis fort de votre avis, lui dit-elle ironiquement, nous aurions dû nous entendre ; c'est dommage qu'il soit trop tard.

— Il n'est jamais trop tard pour reconnaître une injustice, répondit-il sentencieusement ; je viens vous proposer de revenir sur tous nos comptes...

— Ah ! grand Dieu ! monsieur, je ne veux pas, s'écria-t-elle épouvantée ; gardez tout ce que vous avez, je n'y prétends plus rien.

— Vous devriez pourtant, madame, désirer d'accroître votre bien, répondit-il en regardant Gasparie ; vous devriez avoir l'ambition de léguer quelque fortune à cette belle demoiselle, qui sans doute sera votre héritière.

— Il me reste un capital de quatre mille sept cents livres, c'est à elle que je le laisserai ; certainement je voudrais faire plus, » murmura la bonne

dame, attristée tout à coup par cette idée qu'elle n'avait presque plus rien à lui donner.

Gasparie laissa aller son ouvrage, prit la main de sa marraine, la garda dans les siennes et dit avec quelque hauteur en se tournant vers le chevalier : « Monsieur, je vous en prie, ne parlez plus de toutes ces choses; si votre conscience vous reproche d'avoir touché au bien d'autrui, faites l'aumône aux pauvres : c'est toujours une restitution.

— Ah! mademoiselle, vous êtes un ange! » s'écria le chevalier avec transport.

Le vieux plaideur s'essuya le front avec son mouchoir, comme il faisait à l'audience lorsqu'il était fortement ému. En ce moment, il eût été capable de conciliation, d'arrangements, de restitution, de tout ce qui est généreux et juste. Il se remit à discourir avec expansion, comme un homme exalté par quelque sentiment vif, par quelque secrète espérance. Il parla de la noblesse de sa maison, et se vanta discrètement d'être riche; il fit valoir enfin tous ses avantages avec l'adresse et la faconde d'un avocat qui sait mettre en relief les bons côtés d'une mauvaise cause.

Mme de Róquevire l'écoutait avec un certain étonnement, tandis que Gasparie, les yeux attachés sur sa broderie, travaillait sans distraction,

comme si elle eût été seule avec sa marraine dans le salon.

La bonne dame, fidèle aux habitudes hospitalières du pays, fit apporter une légère collation dont sa filleule dut faire les honneurs. Les fruits venaient d'être cueillis dans le jardin : c'étaient des poires blondes et parfumées, des bouquets de grosses cerises avec leur feuillage vert, et de petites fraises odorantes. Gasparie emplit un verre à patte de vin cuit et le présenta au chevalier, qui accepta en s'inclinant d'un air ravi. Après avoir bu une petite gorgée, il éleva son verre, et dit en se tournant vers la jeune fille :

« Je bois à vous, mademoiselle; que tous vos vœux soient exaucés.

— Cela dépend de vous, monsieur, répondit-elle spontanément.

— De moi ? s'écria-t-il.

— Oui, monsieur, poursuivit-elle d'un ton grave; mon désir le plus vif est de racheter un jour les biens de ma famille : consentirez-vous à me vendre la Ruine ?

— Oui, mademoiselle, répondit-il sans hésitation.

— Je prends acte de cette promesse, dit-elle vivement, et j'espère être en mesure de vous la rap-

peler à ma majorité. En attendant, monsieur, je vous demanderai de me faire savoir le prix que vous exigerez. »

Il réfléchit un moment, et répondit avec un sourire qui creusa plus profondément les rides de sa bouche plate et pincée :

« Oui, mademoiselle; avant peu vous saurez à quelles conditions vous pourrez rentrer en possession de la Ruine. »

Quand il fut parti, Mme de Roquevire s'écria :

« Je suis émerveillée! cet homme-là n'est pas reconnaissable. Assurément il médite quelque méchant tour, puisqu'il force ainsi son naturel. Ah! ma mignonne, avant d'entamer une affaire avec lui, il faut y songer à deux fois. Si tu parviens à racheter la Ruine, il trouvera moyen ensuite de te faire deux ou trois procès.

— Nous verrons bien! » répondit-elle gaiement.

Deux jours plus tard, Mme de Roquevire reçut une lettre dont elle reconnut sur-le-champ le cachet armorié.

« Tiens, ma petite reine, dit-elle à sa filleule, voici les conditions du chevalier; lis toi-même.

Gasparie déploya la lettre; l'écriture en était mauvaise, une véritable écriture de procureur,

large, désordonnée, inintelligible. Pour la lire couramment, il fallait l'étudier.

« Donne, donne, dit Mme de Roquevire en reprenant le papier ; j'ai l'habitude de lire des paperasses, je déchiffrerai cela mieux que toi. »

Lorsqu'elle eut achevé la première page, elle laissa tomber la lettre sur ses genoux et joignit les mains en s'écriant :

« Bonté divine ! je ne m'attendais pas à ceci.

— Les propositions de M. le chevalier sont donc extravagantes ? dit Gasparie ; ou bien il rétracte sa parole ?

— Non, il veut la tenir : il t'offre de te remettre en possession des biens de ta famille à une condition, à la condition de t'épouser ; oui, il te demande en mariage....

— Lui ! fit Gasparie avec un profond étonnement.

— Lui-même, dit la vieille dame en achevant de lire la lettre. Voilà ses conditions. »

Et comme Mlle de Barbejas gardait le silence, elle ajouta :

« Est-ce que tu persistes à vouloir rentrer en possession de la Ruine ?

— Non, répondit-elle avec un naïf et légitime orgueil ; M. le chevalier en demande un trop haut prix.

— Je vais me dépêcher de lui écrire que tu refuses, s'écria Mme de Roquevire. Eh! eh! le voilà débouté! et, quand je lui aurai signifié l'arrêt, il n'y aura pas moyen d'en appeler. Cette fois le méchant homme ne pourra pas nous envoyer du papier timbré. »

Le même jour, François alla porter aux Gipières la réponse de Mme de Roquevire. Lorsqu'il revint, la vieille dame l'interrogea.

« M. le chevalier a lu la lettre d'un bout à l'autre, répondit-il. J'étais devant lui, le chapeau à la main, et j'attendais. Il est resté un bon quart d'heure à réfléchir, ensuite il m'a congédié en me disant : « Tu présenteras mes très-humbles respects à « madame et à mademoiselle; j'aurai bientôt « l'honneur de leur faire ma visite. » Là-dessus, il est allé voir les maçons, qui bâtissent une belle terrasse, avec un escalier pour descendre au parterre.

— Est-ce qu'il va s'établir aux Gipières? murmura Mme de Roquevire avec inquiétude; nous aurions là un mauvais voisinage. »

Le dimanche suivant, les deux dames retrouvèrent le chevalier de Roquevire à l'entrée de la chapelle. Il leur offrit l'eau bénite, ensuite il alla reprendre sa place ordinaire à côté du banc. Sa figure

semblait amaigrie, il avait le teint blême et le front plissé.

« Le voilà bien mortifié ! » pensa Mme de Roquevire avec une certaine satisfaction.

Quelques jours plus tard, il vint faire sa visite. Sa contenance n'était nullement embarrassée; il s'assit d'un air aisé, et engagea la conversation sur la pluie et le beau temps. Un quart d'heure après, Gasparie se leva, fit une révérence, et sortit du salon.

« J'ai perdu en première instance, dit-il en la suivant des yeux.

— Je ne vous conseille pas d'en appeler, répliqua sèchement Mme de Roquevire.

— J'attendrai, fit-il en ouvrant sa tabatière; il n'y a pas péril en la demeure.

— Qu'entendez-vous par ces paroles? interrompit la vieille dame, outrée d'un tel aplomb.

— Eh! madame, vous avez assez de pénétration pour le présumer, répondit-il en lui offrant une prise de tabac. J'ai fait ma demande, elle a été repoussée : à dire vrai, je m'y attendais; mais les choses en restent là, sans préjudice aucun pour mes intérêts. Je n'ai pas de compétiteurs, et il ne s'en présentera point. Jetez les yeux autour de vous, et dites-moi si vous voyez, je ne dis pas en ces quar-

tiers, mais à vingt lieues à la ronde, un parti qui convienne à votre filleule. Personne ne se présentera pour l'épouser ; c'est ce qui fait mon espoir....

— Elle veut mourir fille, interrompit la vieille dame en colère.

— C'est son idée aujourd'hui, mais elle peut changer de résolution, répliqua le chevalier. J'attendrai, je vous le répète, j'attendrai.

— Monsieur, s'écria-t-elle exaspérée, si l'on gagnait le cœur d'une jeune fille comme on gagne un procès, vous l'emporteriez, je n'en doute pas ; mais le cas est bien différent : renoncez à cette poursuite et oubliez Mlle de Barbejas.

— Jamais, répondit-il froidement. Si elle s'obstiné à me refuser sa main, je me consolerai en songeant que du moins elle ne pourra la donner à un autre. »

Il se leva à ces mots, et avant de se retirer il ajouta :

« Je passerai le reste de la saison et peut-être tout l'hiver prochain aux Gipières ; me permettrez-vous, madame, de venir vous présenter mes devoirs de loin en loin ?

— De loin en loin, répéta la vieille dame, j'aurai, monsieur, l'honneur de vous recevoir. »

Lorsqu'il fut sorti, elle jeta les yeux autour d'elle en soupirant, et murmura :

« Il a raison, cette belle fleur s'épanouït pour lui seul dans ce désert. »

Gasparie avait alors dix-huit ans; elle ressemblait à sa mère; ses cheveux blonds frisaient naturellement sur le cou et sur les tempes, comme ceux de la belle Pauline, et formaient autour de son front de petites boucles légères. Elle avait les sourcils noirs et les grands yeux d'un bleu sombre des Barbejas, ainsi que certains airs de tête un peu altiers, qui rappelaient par moments la fière attitude de son aïeul. Comme les modes extravagantes de cette époque n'avaient pas pénétré jusque dans ce pays sauvage, elle ne portait ni souliers à hauts talons ni paniers, et ne mettait point de poudre. Néanmoins son ajustement ne manquait pas d'élégance; elle avait des rubans de toutes nuances que lui vendaient les colporteurs, des dentelles, des broderies et quelques petits joyaux qui lui venaient de sa mère. Le dimanche, lorsqu'elle était parée de son déshabillé à ramages et de sa petite coiffe plissée, rattachée par un nœud bleu de ciel, Mme de Roquevire la considérait d'un air mélancolique et ravi en murmurant :

« Comme elle est belle! »

VIII

VIII

Quelques mois s'écoulèrent encore dans une douce et monotone tranquillité ; le chevalier de Roquevire n'avait pas reparu trop souvent au cabaret de Gaubert ; il n'était pas tombé beaucoup de neige, et Gasparie avait pu faire presque tous les jours une longue promenade au soleil ; c'était à peu près toute la somme de bonheur qu'elle avait ambitionnée. On était aux premiers jours de printemps, les bois verdissaient, les arbres fruitiers étaient en fleurs ; déjà l'on avait vu des hirondelles. Un jour, le chevalier de Roquevire, qui était allé faire un voyage à Aix, se présenta inopinément à la porte du pavillon des dames. Il était en habit de cheval, l'éperon d'argent au talon et la cravache à la main.

« Excusez-moi, madame, si je me présente ainsi

au débotté, dit-il en entrant; j'avais hâte de vous avertir.... Vous ne savez rien des dernières nouvelles politiques?

— Rien absolument; répondit la vieille dame en ouvrant de grands yeux.

— Eh bien! sachez que la guerre recommence, reprit le chevalier en gesticulant; oui, madame, toute l'Europe est en feu.

— Je forme des vœux pour le succès des armes du roi, dit-elle, étonnée de cette véhémence.

— C'est une lutte universelle, poursuivit-il; les Autrichiens menacent d'entrer en Italie, et le roi d'Espagne envoie des secours en Piémont, une armée de vingt mille hommes qui passera par cette frontière.

— La nouvelle est-elle bien certaine? s'écria Mme de Roquevire.

— Si certaine que les Espagnols sont déjà dans la basse Provence; il y a deux régiments campés aux portes de la ville d'Aix; je les ai vus.

— En l'année 1713, nous étions ainsi menacés, dit Mme de Roquevire après avoir un peu réfléchi; mais la paix se fit, et il n'y eut aucun mal ni dommage. Cet été-là précisément, j'étais aux Gipières avec ma cousine, et nous y restâmes en toute sécurité. »

Le chevalier, qui se piquait d'être un grand politique, essaya alors d'expliquer à la bonne dame l'état de l'Europe et les causes de la seconde guerre de succession; il voulut lui faire comprendre que la paix du monde était pour longtemps troublée; mais elle n'entendit pas grand'chose à son discours, et ne parut pas fort effrayée non plus, lorsqu'il lui fit le tableau des dangers qu'elle et les siens allaient courir durant le passage des gens de guerre.

« Qu'avons-nous à craindre? dit-elle; ce sont des alliés; ils ne sauraient nous traiter en ennemis. Et tenez, je ne serai pas fâchée d'ouïr un peu de bruit autour de moi, de voir encore une fois, avant de mourir, des plumets et des uniformes, d'entendre les tambours, les trompettes, et tout ce beau fracas des gens d'armes!

— Elle est folle! » pensa le chevalier.

Avant de se retirer, il renouvela ses propositions de mariage, hardiment cette fois et avec une sorte d'insistance désespérée qui prouvait à quel degré de souffrance l'avait réduit la passion.

Mme de Roquevire l'écouta sans l'interrompre. La bonne dame n'était pas vindicative; pourtant elle éprouvait une certaine satisfaction, et elle ne put s'empêcher de dire à ce vieil ennemi de sa tranquillité: « Je vous le répète, monsieur, on ne

gagne pas le cœur d'une jeune fille comme on gagne un procès. En tel cas, il n'y a ni démarches, ni sollicitations, ni ruses, ni chicanes qui vaillent; vous avez perdu sans appel. Faites comme moi lorsque je vous avais pour adversaire et que j'avais perdu ma cause : retirez-vous, et tâchez de vous consoler. »

Il secoua la tête tristement, puis il soupira en apercevant, à travers la fenêtre, Mlle de Barbejas qui se promenait dans le jardin, et murmura au fond de son cœur : « Du moins elle mourra fille ! »

La nouvelle apportée par le chevalier était véritable : quelques jours plus tard, deux bataillons d'infanterie espagnole arrivèrent dans le pays; l'un suivit la rive droite de la Bléone pour gagner Digne; l'autre prit le chemin qui passe sous le pic de Cousson et fit halte devant le cabaret de Gaubert. Tous les paysans des environs étaient accourus pour voir ces étrangers et leur vendre du pain de seigle, des fromages, des pruneaux et des panerées de noix. Tandis que les soldats payaient sans marchander et faisaient leur repas au bord du chemin, les officiers entrèrent au *Mouton-Vert* et s'attablèrent dans la salle où le dîner était servi. François, en tenue d'aubergiste et grave comme un *alguazil mayor*, tran-

chait les viandes et versait à boire un vin des Mées qui valait le vin de Xérès. En ce temps-là, l'argent foisonnait dans la poche des sujets de Sa Majesté Catholique. Lorsque le bataillon se fut remis en marche, François entra dans la cuisine les bras en l'air comme un homme qui perd la tête, et s'écria en jetant dans le tablier de Jeannette une grosse pièce d'or : « Tiens ! cela s'appelle un doublon, cela vaut quatre-vingts livres !... Quatre-vingts livres un dîner d'auberge !... On voit bien que ce sont là de grands seigneurs.

— Ils ont de bien beaux chevaux ! dit Jeannette en se mettant à la fenêtre pour les voir encore.

— Les soldats ont bien payé aussi, reprit François : voilà les paysans qui rient là-bas en comptant leur argent. Et tous les jours, pendant trois ou quatre mois, il passera ainsi des troupes. Quelle bénédiction pour le pays ! »

Gasparie et la vieille dame avaient vu de loin arriver les Espagnols ; ensuite elles s'étaient prudemment retirées dans le pavillon, où elles étaient demeurées portes et fenêtres closes. François courut leur montrer sa recette et leur raconter comment cette soldatesque s'était comportée.

« C'est très-bien, dit la bonne dame d'un air satisfait. Ce chevalier de Roquevire m'avait un peu

inquiétée avec ses prévisions et ses frayeurs. A présent je vais dormir tranquille.

— Et ces messieurs ont-ils parlé des affaires publiques pendant le dîner? demanda Gasparie; disaient-ils quelque chose de cette guerre?

— Je n'en sais rien, mademoiselle, répondit le bonhomme. C'est très-incommode de les écouter : ils ne parlent ni français ni provençal. »

Les jours suivants, le passage des troupes continua sans interruption, et, comme le temps était déjà beau, elles campèrent échelonnées dans les montagnes qui forment un boulevard naturel de plusieurs lieues entre la France et le Piémont.

Ainsi que l'avait dit François, c'était une bénédiction pour ce pauvre pays. Les Espagnols payaient largement; cette belle monnaie d'or du nouveau monde, si mal frappée et d'un titre si pur, circulait entre les mains des paysans, des gagne-petit et des pourvoyeurs de toute sorte accourus sur le passage de l'armée. Aujourd'hui on parle encore à la veillée de cette époque prospère, et plus d'une ménagère garde comme une médaille, une relique, au fond de son armoire, quelque piécette d'or aux armes d'Espagne.

François perdait la tête; il pleurait de joie le soir en comptant sa recette. La grande salle était tou-

jours remplie d'uniformes et de chapeaux montés, et des personnages qui portaient les plus beaux noms de la monarchie espagnole avaient couché au cabaret de Gaubert.

« Encore une année comme celle-ci, disait le bonhomme, et mademoiselle sera si riche qu'elle pourra racheter la Ruine, la maison d'Aix et même les Gipières, si cela lui fait plaisir. »

Au milieu de tout ce mouvement, Gasparie vivait comme une recluse. Les fenêtres du pavillon étaient exactement fermées du côté de l'auberge, et l'on pouvait croire que ce petit corps de logis était inhabité. Mme de Roquevire et sa filleule ne sortaient guère que vers le soir pour prendre l'air dans le jardin, où elles étaient sûres de ne rencontrer personne. Parfois cependant la vieille dame s'avançait sur la terrasse et s'amusait à regarder les escadrons de cavalerie qui arrivaient, clairons en tête, au bruit d'une fanfare, ou bien les lourds bataillons d'artillerie traînant péniblement leurs engins sur cette route étroite et caillouteuse. Tout ce tumulte la réjouissait, et elle se moquait du chevalier de Roquevire, lequel venait souvent rôder aux environs d'un air inquiet, et s'informer si les gens de guerre n'avaient point commis de dégâts ni d'insolences au cabaret de Gaubert.

Un soir, au temps où les fleurs imperceptibles de la vigne exhalent une si délicieuse odeur, où le rossignol chante toute la nuit dans les haies d'aubépine, les deux dames veillaient dans le pavillon, à la clarté d'une petite lampe, autour de laquelle voltigeait un beau papillon nocturne : « C'est un papillon roux, dit la vieille dame avec satisfaction, signe de bonheur !

— Je ne veux pas qu'il se brûle; il faut le chasser dehors, » s'écria Gasparie en allant ouvrir la fenêtre.

En ce moment, on entendit le bruit d'une dispute du côté de la terrasse, et dans l'éloignement une troupe de cavaliers qui s'avançait. Gasparie se hâta de pousser le volet de la fenêtre; elle avait distingué sur le chemin une espèce de cavalcade marchant rapidement à la lueur d'une douzaine de torches qui semblaient voltiger comme de gigantesques lucioles rouges dans les ténèbres de la nuit. « Qui est-ce qui arrive si tard? dit la vieille dame étonnée; et quel est ce bruit que l'on fait là dehors? »

Elle n'avait pas achevé, qu'on frappa violemment à la porte du pavillon qui donnait sur la terrasse, et que des voix furieuses se firent entendre. François, dont l'aigre fausset dominait par-dessus toutes, s'écriait tantôt en provençal, tantôt en français : « Vous n'entrerez pas dans ce logis.... *segu n'ensu-*

qui qoouqun d'aqueli marrias! Retirez-vous; cet endroit-ci n'est pas une auberge!... »

Les autres vociféraient en espagnol et s'obstinaient à vouloir qu'on leur ouvrît le pavillon. Les servantes du cabaret étaient accourues avec les valets d'écurie, c'était une rumeur épouvantable. Enfin les Espagnols, irrités, se mirent en devoir de briser le lourd battant de chêne; mais au premier coup on tira les verrous à l'intérieur, la porte s'ouvrit, et Mme de Roquevire parut :

« Ces gens-ci ne sont que des valets, dit-elle après avoir jeté un coup d'œil sur les hommes arrêtés au seuil du pavillon; c'est à leur maître que je veux parler.

— Le voici, je pense, » dit François en tirant son chapeau, tandis que les Espagnols faisaient un pas en arrière, la tête découverte, et demeuraient immobiles dans un respectueux silence.

Deux jeunes cavaliers s'avançaient à la lueur des torches portées par des soldats; un groupe de cinq ou six officiers les suivaient à distance; tout ce monde-là venait de mettre pied à terre devant le cabaret.

« Monsieur, s'écria la vieille dame sans trop savoir à qui elle s'adressait, on n'est plus en sûreté ici; prenez-nous sous votre protection, je vous en conjure.

— Très-volontiers, madame, répondit en français un des deux cavaliers; est-ce que vous avez souffert quelque dommage, quelque injure?

— Oui, monsieur; ces hommes que vous voyez là ont voulu entrer chez moi par force.

— Vous demeurez dans cette petite maison? » interrompit le jeune homme en regardant à travers la porte, qui était toute grande ouverte.

L'intérieur du pavillon était éclairé, et l'on apercevait Mlle de Barbejas assise dans le petit salon, à la place où sa marraine lui avait dit de l'attendre. Elle écoutait avec un mouvement de tête inquiet ce qui se passait au dehors, et les clartés de la lampe, donnant en plein sur son beau visage, rendaient la blancheur de son teint encore plus transparente et plus douce.

« Oui, monsieur, j'occupe cette maisonnette, répondit Mme de Roquevire, et je m'estimerai fort heureuse si, par votre protection, je peux obtenir d'y vivre tranquille.

— Je vous le promets, madame, répondit le jeune homme; désormais personne n'osera plus vous troubler ainsi. Oubliez un ennui qui ne se renouvellera certainement plus. Il paraît que l'auberge s'est trouvée trop petite pour loger tout le monde ce soir. D'aillleurs les ordres sont arrivés tard; rien n'est prêt encore, à ce que je vois. » Il jeta un coup

d'œil vers les fenêtres illuminées du cabaret, puis il ajouta : « Tandis qu'on achève d'arranger mon appartement, voulez-vous me permettre, madame, de me reposer un moment chez vous?

— C'est bien de l'honneur que vous me ferez, répondit-elle; par ici, monsieur, et prenez bien garde : il n'y a qu'une marche devant la porte, mais elle est un peu haute. »

Le jeune homme lui offrit la main, congédia du geste ceux qui le suivaient, et entra avec son compagnon dans le pavillon des dames. A la vue de ces étrangers, Gasparie se leva, en faisant une profonde révérence.

« Ma filleule, Mlle Gasparie de Barbejas, » dit la vieille dame en la présentant.

Le jeune homme s'inclina, et, avant de s'asseoir, il dit avec un léger sourire, en se désignant lui-même d'abord, puis en désignant son compagnon :

« Don Philippe d'Espagne, don Juan de Zuniga, duc de Peñarande.

— Ah! monseigneur, que Votre Altesse me pardonne! s'écria Mme de Roquevire en faisant le geste de se jeter aux genoux de l'infant, qui la releva aussitôt; je ne me consolerai jamais d'avoir parlé avec tant de liberté à un si grand prince!

— Vous ne pouviez pas me reconnaître dans l'obs-

curité, fit-il en riant; mais, madame, je suis chez vous, et je vous prie de vous asseoir. » Puis, se tournant vers Gasparie, il ajouta gracieusement: « Vous aussi, mademoiselle. »

L'infant don Philippe, duc de Parme, était un petit jeune homme fluet et pâle, dont une certaine vivacité de physionomie et un air de dignité affable rachetaient un peu la laideur. Don Juan de Zuniga au contraire avait les beaux traits d'un Espagnol de pure race, un front élevé, de grands yeux fiers et calmes, le teint uni et d'une pâleur brune qui relevait l'éclat de ses dents blanches. Il comprenait le français, mais ne le parlait pas avec facilité, et assistait en quelque sorte à la conversation. De temps en temps, le prince lui adressait quelques mots en espagnol, auxquels il répondait dans la même langue avec un grave sourire. Il arrive si rarement aux princes de sortir du cercle où l'étiquette les tient enfermés, que, lorsqu'ils se trouvent par hasard au milieu des habitudes de la vie commune, tout ce qui est momentanément sous leurs yeux les intéresse et les amuse. L'infant considéra les portraits qui tapissaient la muraille, et questionna Gasparie sur sa famille. Lorsqu'il apprit qu'elle était orpheline, il voulut savoir le rang que son père tenait dans le monde. Mme de Roquevire ne se fit pas prier

pour lui dire la généalogie des Barbejas, en commençant par le roi mage, et elle lui montra leurs armoiries sur un petit cachet d'agate, monté en bague, que Gasparie portait au doigt.

« Voilà certes une illustre origine! s'écria don Philippe; je ne crois pas qu'il y ait auprès de la reine ma mère une seule dame qui puisse se vanter d'être d'aussi ancienne race; qu'en dites-vous, Zuniga?

— La plus antique noblesse ne remonte pas au delà du roi don Pélage, répondit l'Espagnol; Votre Altesse a raison, il n'y a pas chez nous un seul nom aussi ancien que celui de mademoiselle.

— Chez nous, elle serait grande d'Espagne! » s'écria le prince. Puis, changeant tout à coup de propos, il s'informa si Mlle de Barbejas aimait la danse et si elle allait souvent au bal dans les châteaux voisins.

« Monseigneur, il n'y a point de château dans ce pauvre pays, répondit la vieille dame en soupirant; l'hiver, les paysans se réunissent pour danser dans les étables; c'est un joueur de vielle qui fait l'orchestre; on mange des noisettes et des pommes, et l'on boit de la piquette; les filles et les garçons sautent l'un devant l'autre avec de gros rires; voilà le bal.

— Mais vous allez l'hiver à la ville? reprit l'infant en s'adressant cette fois à Gasparie.

— Non, monseigneur, répondit-elle; nous demeurons ici toute l'année. »

Don Philippe prit la broderie qui était sur le guéridon, et la déploya sur ses genoux en disant : « Voilà un merveilleux travail! Sans doute, mademoiselle, c'est l'œuvre de vos mains?

— Oui, monseigneur, » répondit-elle d'un air de modestie.

Il retourna dans tous les sens la longue bande de mousseline surchargée de broderies, et ajouta : « A quoi cela peut-il servir? Est-ce un falbalas?

— C'est une nappe d'autel, répondit-elle avec un léger sourire.

— Et quelle est l'église à laquelle vous destinez ce présent?

— Je le destine à notre pauvre chapelle, monseigneur.

— Il y a une chapelle ici? dit le prince; j'en suis bien aise : c'est demain dimanche, mon aumônier y dira la messe avant le départ. »

Là-dessus, il se leva, salua les deux dames d'une gracieuse inclination de tête, et se retira à la lueur des flambeaux que tenaient au poing quatre valets rangés devant la porte du pavillon.

Les deux dames ne dormirent pas de la nuit; l'étonnement, une sorte d'émotion, les tinrent éveillées. Mme de Requevire surtout était transportée. « Un prince de la maison de Bourbon, un infant d'Espagne m'a fait l'honneur d'entrer chez moi! » s'écriait-elle en rajustant sa cornette de nuit, tandis que Gasparie, assise au chevet du lit, disait d'un air pensif : « Qui nous eût prédit, il y a quelques mois, que nous recevrions une telle visite?... Mais, ma marraine, avons-nous bien rendu à Son Altesse tous les honneurs qui lui sont dus?... En vérité, nous ne nous sommes pas mises en frais de politesses pour elle comme pour M. le chevalier; nous ne lui avons pas offert la collation.

— Ma mignonne, on n'offre rien aux princes, répondit la bonne dame; quand ils veulent quelque chose, ils le demandent : l'étiquette le veut ainsi.

— Demain, Son Altesse descendra à la chapelle avec toute sa suite, reprit Gasparie; ce sera un beau coup d'œil.

— Te rappelles-tu le nom de ce seigneur qui accompagnait le prince? demanda Mme de Roquevire; j'étais si troublée dans le premier moment que je ne l'ai pas retenu.

— Il s'appelle don Juan de Zuniga, duc de Peñarande, répondit la jeune fille.

— C'est un beau jeune homme, reprit la vieille dame; seulement je trouve qu'il ne parle pas beaucoup, et qu'il a l'air si fier qu'on n'ose presque le regarder en face.

— Cela lui sied pourtant, » murmura Gasparie.

Le lendemain, les deux dames prirent un chemin détourné pour descendre à la chapelle. Mme de Roquevire aurait voulu que sa filleule mît sa plus belle robe et ses rubans de la plus vive nuance; mais Gasparie s'habilla simplement d'une robe de lisart fond blanc avec une petite mouche bleue, et elle enferma sa belle chevelure blonde sous une coiffe de dentelle dont le clair réseau laissait apercevoir le contour délicat de sa joue, et retombait en manière de voile sur son cou.

Lorsque les deux dames arrivèrent à la chapelle, toute la population rurale était réunie au dehors; il n'y avait personne dans la petite nef, au fond de laquelle on distinguait l'autel chargé de cierges déjà allumés, orné de fleurs artificielles à feuillage de clinquant, et devant l'autel un prie-Dieu recouvert d'un tapis de velours rouge à franges d'or. Le banc de bois était toujours à la même place, recouvert aussi d'un beau tapis de damas bleu. Au dehors de la chapelle, le chevalier de Roquevire, l'œil effaré, la tête découverte, interrogeait vainement une

douzaine de valets encore occupés à dérouler le tapis de pied qu'ils allaient étendre sur les dalles. En apercevant Mme de Roquevire, il s'écria : « Eh bien ! madame, ne l'avais-je pas prédit ?... On est exposé à tout quand on a le malheur de se trouver sur le chemin des gens de guerre.... Partout où ils passent, il y a quelque désordre.... Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici aujourd'hui, et que signifie tout cet appareil ?...

— C'est Son Altesse le duc de Parme qui va se rendre ici avec sa suite, répondit froidement la vieille dame ; ne saviez-vous pas qu'il a couché cette nuit au cabaret de Gaubert ?

— Est-il possible ? s'écria le chevalier ; il devait coucher à Mezel !

— Oui ; mais le logis lui ayant déplu, Son Altesse a poussé jusqu'ici, » répliqua Mme de Roquevire.

Un moment après, le prince arriva avec suite. Les Espagnols montaient de beaux chevaux qu'ils maniaient avec une grâce intrépide. Don Philippe salua les deux dames en passant, traversa la chapelle, et alla s'agenouiller sur le prie-Dieu, en face de l'autel. Mme de Roquevire et sa filleule s'arrêtèrent au seuil de la chapelle. Alors don Juan de Zuniga vint les inviter, de la part de Son Altesse, à

prendre place près de l'autel, et, offrant la main à la vieille dame, il les conduisit à leur banc. L'office divin fut célébré avec pompe : ce n'était plus une messe de capucin servie par un petit clerc en jaquette rapiécée; l'aumônier du prince officiait en chasuble de drap d'or; le calice ainsi que les burettes étaient en vermeil, les deux acolytes avaient des surplis blancs garnis de dentelle, et les encensoirs d'argent remplissaient la chapelle de parfums suaves. Jamais Gasparie n'avait senti, comme en ce moment, la vie dans toute sa plénitude. Toutes les facultés de son âme s'étaient subitement réveillées: Cet éclat, cette pompe, toutes ces grandeurs la charmaient. Le sang des Barbejas bouillonnait dans ses veines; elle se disait avec une orgueilleuse joie que sa race pourrait aller de pair avec cette vieille noblesse castillane dont les représentants étaient sous ses yeux, qu'elle était l'égale de ces grands d'Espagne qui, debout et gravement recueillis, priaient autour de l'infant. Une vague émotion se mêlait à ces fiertés, lorsqu'elle entendait, presque à ses côtés, le bruit d'un éperon qui résonnait légèrement sur les dalles, et qu'il lui semblait que quelqu'un qu'elle n'osait regarder se tournait vers elle.

A l'issue de la messe, l'infant s'arrêta un moment

devant la chapelle, et, apercevant les deux dames, il dit gracieusement à Mlle de Barbejas : « Je me rappelle que j'ai vu hier une magnifique nappe d'autel que vous destinez à cette petite église. Afin de compléter ce don, j'ai ordonné qu'on y joignît tous les ornements qui ont servi aujourd'hui.

— Monseigneur, je remercie Votre Altesse au nom de tous les fidèles qui fréquentent ce pauvre sanctuaire, » répondit Gasparie en fléchissant le genou avec un geste si noble et si charmant que le prince en fut frappé, et que, se tournant vers don Juan de Zuniga, il lui dit en espagnol : « *Que hermosa nina!*

— *Preciosa!* » murmura don Juan ; puis, jetant les yeux sur le groupe de paysans qui se tenaient à l'écart, le chapeau à la main, pétrifiés dans un respectueux étonnement, il ajouta : *Una açucena en un zarzal!*

Avant de remonter à cheval, le prince ajouta, en s'adressant à Mme de Roquevire : « Je serais fâché, madame, de partir sans vous voir encore une fois, et je vous invite à venir, avec Mlle de Barbejas, prendre le chocolat dans une heure. »

Il y avait au premier étage du cabaret de Gaubert une grande chambre, mal carrelée et point du tout

plafonnée, où couchaient jadis les anciens seigneurs. On y arrivait par un bel escalier tournant, dont les larges pierres avaient été usées par les gros souliers ferrés des muletiers. Les murs étaient nus de temps immémorial, et il manquait plus d'une vitre aux fenêtres, dépourvues de rideaux ; mais les valets de chambre tapissiers qui étaient à la suite du prince avaient en moins d'une heure changé l'aspect de cette pièce. Une tenture de Flandre cachait les lambris enfumés, et les carreaux avaient disparu sous un épais tapis. De légers guéridons en laque servaient de tables; les siéges étaient des pliants recouverts de housses frangées, et des rideaux de mousseline des Indes brodés en soie retombaient à gros plis devant les croisées. Dans une pièce plus petite, attenante à ce salon improvisé, était dressé le lit de l'infant, et il y avait dormi cette nuit-là.

A leur retour de la chapelle, les deux dames avaient trouvé chez elles don Juan de Zuniga, qui les venait querir de la part du prince. L'Espagnol avait passé par le jardin, et il tenait à la main deux roses blanches. Avant de quitter le pavillon, il offrit ces fleurs à Gasparie. La jeune fille les prit en rougissant et les mit à son corsage; mais une des roses se brisa et tomba : son tendre calice était

coupé près de la tige. Don Juan ramassa la fleur décapitée; seulement, au lieu de la présenter à Mlle de Barbejas, il la baisa et la mit dans son sein. Cette galanterie fit sourire la vieille dame. D'après tout ce qu'elle avait entendu dire du caractère espagnol, elle n'y vit rien qu'une politesse raffinée; pour Gasparie, ce fut comme une muette déclaration d'amour : elle pâlit, baissa les yeux et suivit sa marraine, le cœur palpitant, un faible sourire sur les lèvres.

La table était dressée au milieu du salon; des pyramides de sucreries s'élevaient sur les plateaux d'argent massif, et le chocolat moussait dans les tasses de vermeil. Lorsque les deux dames entrèrent, le prince sortit de sa chambre, et l'on resta debout autour de la table.

« J'emporte un agréable souvenir de ce pays, dit l'infant; j'y ai trouvé tout ce qu'on peut souhaiter en voyage, bon gîte et bonne compagnie.... Madame, ajouta-t-il en tirant une bague de son doigt et en la présentant à Mme de Roquevire, je vous prie de garder ceci en mémoire de moi.... Quant à vous, mademoiselle, fit-il en souriant et en se tournant vers Gasparie, je me réserve de vous offrir plus tard mon présent de noces.

—Je ne me marierai jamais, monseigneur, dit-elle

spontanément et avec un accent qui fit comprendre à tous que telle était son inébranlable résolution.

— C'est grand dommage! s'écria le prince un peu étonné. Que puis-je donc vous donner à présent? Je veux que vous ayez un souvenir de mon passage ici; demandez-moi quelque chose, une grâce quelconque. »

Elle secoua la tête; puis, avisant un volume ouvert sur le guéridon, à côté du prince, elle le désigna du doigt en disant : « Ce livre, monseigneur.

— La *Diane de Montemajor?* fit-il; mais vous ne savez pas l'espagnol.

— Je l'apprendrai, monseigneur, » répondit-elle presque à voix basse.

Mme de Roquevire prit glorieusement le chocolat que lui versa un des majordomes de l'infant; mais Gasparie ne fit que toucher des lèvres la mousse brune qui débordait de la tasse. Midi sonna : c'était l'heure du départ. Les Espagnols montèrent à cheval, le prince mit la main à son chapeau; don Juan de Zuniga jeta un long regard sur Mlle de Barbejas, qui était droite et immobile au bord du chemin; les clairons sonnèrent une fanfare, et la cavalcade partit au grand trot.

IX

IX

Gasparie n'avait pas impunément entrevu le monde et ses grandeurs ; elle en avait été comme éblouie, et il lui en était resté des souvenirs qui l'agitaient dans la solitude où elle était retombée. Son esprit était absorbé par d'inquiètes pensées, et son cœur troublé par de vagues aspirations. Elle avait fait acheter à Aix une grammaire espagnole, et l'étudiait avec une sorte de passion, afin de pouvoir lire le livre que le prince lui avait donné. L'espagnol a de grandes affinités avec le provençal ; les intonations de cette langue étaient restées dans son oreille, et souvent elle répétait tout bas les mots qu'elle avait retenus. Il lui fallut longtemps néanmoins pour entendre quelque chose aux plaintes amoureuses du berger Sireno et aux chansons de la bergère Amarillide ; mais lorsqu'elle eut enfin

saisi le sens de cette prose entremêlée de poésie, elle goûta un plaisir plein d'émotion à s'en nourrir. Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'elle répétait à demi-voix, avec un accent doux et plaintif :

¿ Pasados contentamientos,
Que queris ?
Dexadme, no me canseis !

ce que Florian, de bucolique mémoire, a traduit ainsi :

Oh ! souvenirs cruels et doux,
Laissez-moi ! Que me voulez-vous ?

Mais plus tard, lorsque la vivacité de ses premières impressions fut apaisée, Gasparie sentit une vague tristesse, un morne ennui, pénétrer dans son âme. Auprès de sa marraine, elle était plus affectueuse et plus grave qu'autrefois. Ordinairement son beau visage avait une expression de douceur calme ; mais parfois un attendrissement soudain altérait le son de sa voix, et elle se taisait, agitée par des émotions confuses et douloureuses. Mme de Roquevire ne s'apercevait pas de ces langueurs, de ces troubles secrets ; la bonne dame ne se souvenait pas d'avoir eu vingt ans ; jamais son cœur n'avait été jeune, et sa tranquille imagination n'avait jamais

rien deviné. Il arriva plusieurs fois que des soldats espagnols s'arrêtèrent malades ou fatigués au cabarêt de Gaubert. Gasparie les secourut avec empressement ; elle allait les voir accompagnée de sa marraine, et leur adressait timidement quelques mots dans leur langue; alors ils lui répondaient par ces exclamations d'admiration et de respect dont les peuples méridionaux sont si prodigues.

Quand l'automne eut jauni les feuilles, et que l'on vit passer des vols nombreux d'oiseaux voyageurs qui se dirigeaient vers le Midi, Gasparie dit en soupirant à sa marraine : « Voici l'hiver, le triste hiver!

— L'an dernier, tu disais que chaque saison avait ses plaisirs, répondit la bonne dame. Tu t'amusais, en temps de neige, à courir avec des sabots dans le jardin et à jeter du grain aux petits oiseaux. »

Le passage des troupes avait cessé depuis que les pluies d'automne avaient effondré les chemins. C'était à peine si l'on voyait arriver de loin en loin quelque muletier qui n'allait pas jusqu'à la frontière. Ces gens-là colportaient les nouvelles. Un jour ils racontèrent que l'armée espagnole avait pris ses quartiers d'hiver en Piémont, et que l'infant étai à la cour de son frère, le roi de Naples.

« Son Altesse ne repassera plus par ici, dit Mme de Roquevire en soupirant ; sans doute elle s'en ira de Naples dans son duché de Parme. Nous ne reverrons jamais cet aimable prince. »

Gasparie ne répondit rien et ne releva point la tête : elle continua de travailler, le visage tourné vers la fenêtre ; mais son cœur avait été tout à coup saisi d'une inexprimable tristesse. La froide saison était tout à fait venue ; le pic de Cousson avait son manteau de neige, et des bandes de corneilles voletaient effarées dans le ciel d'un bleu terne.

« Oh ! l'hiver ! le triste hiver ! » répétait Gasparie assise au coin du feu.

Un jour qu'elle était plus abattue et plus frileuse que de coutume, sa marraine lui dit : « Qu'as-tu, ma mignonne ? »

Cette question si simple fit tressaillir Gasparie ; elle passa la main sur son front comme pour chasser une pensée qui l'obsédait, et répondit avec un soupir : « En vérité, je ne sais pas....

— Je le sais, moi, s'écria la vieille dame ; tu t'ennuies. Eh bien ! il y a un remède à cela : l'année prochaine, nous irons passer l'hiver à Aix.... si Dieu me prête vie toutefois.

— Oh ! ma marraine ! » fit Gasparie, frappée seulement de ces derniers mots ; et elle se jeta tout en

pleurs dans les bras de la bonne dame, qui se prit à pleurer aussi.

Quand cette émotion fut un peu calmée, Mme de Roquevire dit en essuyant ses yeux : « Vraiment, je ne voudrais pas que le chevalier nous vît en ce moment ; il aurait le cœur trop réjoui. »

Quelques semaines s'écoulèrent encore ; on était en plein hiver ; la terre avait pris son manteau couleur feuille morte ; il ne restait pas une fleur dans le jardin ni dans les prés jaunis par la gelée, et la montagne de Cousson, avec sa cime couverte de neige et ses pentes tapissées de grands houx au feuillage noir, ressemblait à un gigantesque monument funéraire dressé en face du cabaret de Gaubert. Une après-midi, la veille des Rois, Mme de Roquevire et sa filleule étaient assises au coin de la cheminée, dans le petit salon : l'une venait de faire un léger somme ; l'autre lisait, accoudée au bras de son fauteuil, son livre ouvert sur les genoux.

« Mignonne, dit tout à coup la vieille dame, c'est demain ta fête : ce soir, Jeannette t'apportera un beau gâteau pétri de sa main, et tout à l'heure peut-être le chevalier de Roquevire viendra t'offrir, comme l'an dernier, une boîte de nougat ; mais je veux être la première à te faire mon petit présent. »

A ces mots elle tira de sa poche un ruban de ve-

lours passé dans un coulant qui figurait une étoile d'or à cinq rais, et le mit au col de Gasparie en lui disant : « Tu vois, ma reine, c'est ton étoile, l'étoile des Barbejas....

— Celle-ci est plus brillante, répondit-elle mélancoliquement et en embrassant la vieille dame ; merci, ma bonne marraine ! »

Quelques moments après, François ouvrit la porte du salon d'un air tout effaré, et dit précipitamment en regardant derrière lui : « Il y a là un jeune officier qui vient de descendre de cheval à la porte de l'auberge ; il a avec lui un valet qui porte une boîte. Je ne sais pas bien ce qu'il veut me dire, mais je crois qu'il demande mademoiselle....

— Prie-le d'entrer, » répondit Mme de Roquevire en se levant.

Gasparie resta assise ; elle était pâle d'étonnement et d'émotion.

« Le voici, » dit François en ouvrant tout à fait le battant de la porte.

C'était un Espagnol, et Gasparie se rappela aussitôt son visage : elle l'avait vu dans la chapelle, parmi la suite de l'infant. Il s'avança gravement, fit signe au valet de déposer le coffret sur la table, et, après s'être incliné devant les deux dames, il dit en espagnol à Gasparie : « Je suis un des gentilshommes

de Son Excellence le duc de Peñarande; monseigneur m'a commandé de venir complimenter Mlle de Barbejas à l'occasion de sa fête, et de lui offrir ces fleurs de sa part. »

Là-dessus il ouvrit le coffret, qui était garni de mousse fraîche intérieurement, et en tira un magnifique bouquet qu'il offrit à Gasparie. La jeune fille avait parfaitement compris ce qu'il venait de lui dire, et, dominant sa surprise, sa profonde émotion, elle lui répondit avec une dignité modeste et charmante :

« Remerciez pour moi Son Excellence; dites-lui que je suis fort sensible à cette marque de souvenir, et que je fais des vœux pour son bonheur.

-- Son Excellence est donc dans ces environs? s'écria Mme de Roquevire.

— Monseigneur est à Aix depuis avant-hier, répondit le gentilhomme, toujours en pur castillan.

— Y restera-t-il quelque temps encore? demanda Gasparie.

— Peut-être moins d'une semaine, répondit gravement l'Espagnol; si Dieu n'en ordonne autrement, pour la fête de la Chandeleur, Son Excellence sera à Madrid.

— Ah!... sitôt! » murmura Mlle de Barbejas.

Et se tournant vers le gentilhomme, elle le congédia d'un geste affable, sans faire un pas pour le

reconduire : dans ses idées, il était son inférieur, puisqu'il recevait des ordres de celui qu'elle considérait comme son égal.

« François, donne un louis au valet, » dit tout bas Mme de Roquevire. Puis, revenant vers sa filleule, elle s'écria : « Il a pourtant fait trente lieues, le digne gentilhomme, pour t'apporter ce bouquet!... Et cette Excellence, qui te fait l'honneur de se souvenir que c'est demain ta fête!... C'est de la plus fine galanterie. Tu dois être bien contente. »

Gasparie était assise, le front baissé sur son bouquet, et ses larmes tombaient entre les feuilles des roses, dont elle respirait le parfum avec une émotion muette. La vieille dame la considéra un instant avec étonnement ; puis, frappée comme d'un trait de lumière, elle murmura en levant les mains au ciel : « Ah ! grand Dieu ! la voilà comme sa pauvre mère !... »

Mme de Roquevire avait, à défaut de pénétration, un grand fonds de prudence ; elle jugea qu'il serait dangereux de sonder cet abîme de sentiments vagues et de contradiction qu'on appelle le cœur d'une jeune fille. Au lieu d'interroger Gasparie, elle alla chercher dans le fond d'une armoire un grand vase de faïence de Moustiers décoré de son blason, afin d'y placer honorablement ce beau bouquet de roses et de jasmins d'Espagne.

Le chevalier de Roquevire arriva sur ces entrefaites, sa boîte de nougat sous le bras, et l'air triomphant. A la vue du bouquet, il fronça le sourcil, et, n'osant se permettre une question directe, il dit, après avoir déposé son nougat sur la table : « Voilà certes une rareté ! On a aujourd'hui un art merveilleux pour faire pousser en hiver tout ce qui vient naturellement en été dans les jardins. Pourtant, on ne trouverait pas à dix lieues à la ronde un bouquet comme celui-là.

— Il vient de plus loin, » dit froidement Mme de Roquevire.

Le chevalier regarda autour de lui, fit rapidement dans son esprit quelques conjectures, et, ne devinant rien, il murmura, saisi d'inquiétude : « Eh ! eh ! il est tombé du ciel apparemment ; » puis il ajouta tout haut : « Moi, je n'aime pas les fleurs. »

Gasparie s'avança et retira le bouquet, comme pour ôter de devant ses yeux un objet déplaisant. Alors seulement il s'aperçut qu'elle avait pleuré. Cette remarque le remit en belle humeur.

« Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? lui dit-il ; je vous trouve toute dolente et le visage blanc comme cire ; c'est l'ennui de vivre seule qui vous pâlit ainsi : il faut vous marier....

— J'y songe, répondit-elle sérieusement.

— Avec qui donc, s'écria-t-il tout éperdu.

— Avec Dieu, » murmura-t-elle.

Il la regarda en hochant la tête, jeta un soupir et répliqua : « Eh bien! tant mieux! »

Le même jour, à la veillée, Mme de Roquevire dit à sa filleule d'une voix triste : « Tu veux donc te faire religieuse ?

— Hélas! répondit-elle avec un geste affirmatif.

— Après moi, mon enfant, reprit la vieille dame les larmes aux yeux.

— Est-ce que je voudrais vous quitter jamais! s'écria Gasparie en se mettant à ses genoux et en appuyant la tête sur l'épaule de la bonne dame avec un geste presque enfantin; c'est parce que j'avais le cœur bien triste que j'ai parlé ainsi.... »

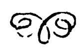
Sa marraine la baisa au front et lui dit doucement: « Va, cela passera!... » Puis, se rappelant les amours et l'inébranlable constance de la belle Pauline, elle ajouta plus bas : « Hélas! peut-être.... »

Environ une semaine après le jour des Rois, les deux dames sortirent vers midi pour se promener au soleil, le long du chemin. L'air était doux, le ciel d'un bleu pur, et les neiges immaculées de la région montagneuse s'étendaient en longues nappes blanches à l'horizon. Tandis que Mme de Roquevire

se reposait, assise dans un endroit abrité par les rochers, Gasparie était restée sur la lisière des prés, appelant le troupeau qui paissait et distribuant aux brebis les morceaux de pain qu'elle apportait dans son tablier. Avant de retourner près de sa marraine, elle fit encore quelques pas, et parcourut des yeux le chemin, du côté de la Basse-Provence. En ce moment, une troupe de cavaliers apparaissait distinctement au-dessous du hameau de la Braïsse, à une courte distance du cabaret de Gaubert. Ils pouvaient être une douzaine, et ce n'étaient pas des gens de guerre, car ils n'avaient en tête ni trompette ni guidon.

A la vue de cette cavalcade, la jeune fille devint si tremblante que ses genoux fléchirent, et qu'elle étendit ses bras comme pour chercher un appui. Dès qu'elle fut un peu revenue de son saisissement, elle se retourna vers la vieille dame et lui dit avec une émotion inexprimable : « Rentrons, ma marraine, rentrons.... Voici des étrangers.... Entendez-vous le pas des chevaux ?... Ils arrivent de ce côté....

— Est-ce qu'on t'apporterait encore un bouquet, ma mignonne? » s'écria la bonne dame, un peu émue elle-même et hâtant le pas.



X

X

C'était le fier don Juan de Zuniga qui arrivait ; il entra avec sa suite dans le cabaret de Gaubert, et un moment après il se présentait à la porte du pavillon.

Le pressentiment de quelque grand événement qui allait changer sa vie agitait Mlle de Barbejas. En rentrant, elle s'était assise dans le petit salon, pâle d'émotion, tressaillant au moindre bruit, et serrant dans ses mains la main de sa marraine, qui s'écriait : « Que se passe-t-il dans ton esprit, ma mignonne ?... Qu'est-ce que tu te figures donc ?... Tu t'étonnes de revoir ici ce gentilhomme ?... Cela n'a rien de surprenant, en vérité.... Il nous est arrivé quelque chose de plus extraordinaire, lorsque Son Altesse l'infant don Philippe s'est assis là, sur ce fauteuil, et qu'il

m'a demandé ta généalogie.... Allons, allons, remets-toi, ma petite reine. »

Ces paroles affectueuses ne produisaient pas un grand effet sur Gasparie; mais lorsque don Juan de Zuniga parut, elle reprit tout à coup son sang-froid. Se relevant avec une dignité modeste et calme, elle le salua, les yeux baissés, le front rayonnant d'une sereine fierté, de l'air d'une infante qui donne audience à un ambassadeur; ensuite elle se rassit près de sa marraine. L'Espagnol la considéra un moment avec une tendre admiration, une joie profonde et tranquille. Elle était d'une beauté éblouissante; les secrètes émotions de son âme se reflétaient dans ses yeux, dont les sombres prunelles avaient l'éclat du diamant noir. Une légère pâleur couvrait son visage; mais par instants une douce rougeur se répandait sur ses joues, comme si de fugitives lueurs eussent jailli des regards que don Juan arrêtait sur elle. Cette splendide beauté n'était relevée d'ailleurs par aucun artifice ; Gasparie n'avait pas changé de costume après sa promenade. Elle portait une simple robe de drap brun tissé dans nos montagnes ; sa petite coiffe plate n'avait ni pompons ni rubans; son grand fichu blanc était modestement croisé jusqu'au menton, et elle portait au cou le velours

noir avec l'étoile d'or que lui avait donné sa marraine. L'Espagnol se rapprocha d'elle, fit le geste de lui baiser la main; mais ses lèvres effleurèrent seulement la manchette blanche qui entourait le poignet; puis il se tourna vers Mme de Roquevire et dit en français, d'un ton grave et avec une nuance de fierté : « Je m'appelle don Juan de Zuniga, et je demande en mariage Mlle Gasparie de Barbejas. »

Un nuage passa devant les yeux de la bonne dame, elle eut comme un éblouissement; pourtant elle put répondre : « C'est à ma filleule de dire si elle accepte l'honneur que lui fait Votre Excellence. »

Alors don Juan se tourna vers Gasparie avec un geste de muette sollicitation. Elle arrêta sur lui un seul regard, baissa la tête en signe de consentement, et lui donna sa main.

« Ah! s'écria-t-il, vous comblez tous mes vœux!... Pardonnez-moi si je ne sais pas vous exprimer tout mon amour, tout mon bonheur....

— Parlez-moi en espagnol, lui dit-elle en souriant; je vous comprendrai bien.

— Est-il possible? fit-il transporté. Vous avez appris la belle langue espagnole!... » Puis il ajouta plus bas : « Vous m'aimiez donc? »

Elle arrêta sur lui un long regard, et fit un signe négatif.

« Ah! j'en crois vos yeux, reprit-il; j'en crois mon propre cœur, vous m'aimiez.... et j'en avais le pressentiment.... je le savais.... Votre souvenir était toujours présent à mon cœur.... Je suis revenu du fond de l'Italie pour vous envoyer ce bouquet le jour de votre fête, le jour des Rois, car vous portez un nom royal.... Et quand don Blas de Mora m'a dit l'accueil que vous lui aviez fait, mon cœur a été plein d'espérance.... J'ai compris que vous ne m'aviez pas oublié.... je suis venu....

—Ce gentilhomme m'a appris que vous deviez être à Madrid pour la fête de la Chandeleur, dit Gasparie, troublée au milieu de son bonheur par l'idée d'une nouvelle absence; le voyage est long, et ce jour approche.... Seigneur, vous allez donc partir?

— Je devrais être déjà près des frontières, répondit-il; le roi mon maître me rappelle auprès de lui, et il faut qu'après-demain je reprenne la route d'Espagne. Me laisserez-vous partir seul?... »

Gasparie troublée jusqu'au fond de l'âme, joignit les mains, regarda sa marraine les larmes aux yeux, et murmura : « Non, seigneur. »

Ils furent mariés le lendemain, à midi, dans la

petite chapelle, avec les dispenses données d'avance par Mgr d'Aix, dont Mgr de Digne était le suffragant, et ce fut le pauvre père capucin qui leur donna la bénédiction nuptiale. Après la cérémonie, Mme de Roquevire embrassa sa filleule et lui dit en pleurant : « Va, ma mignonne, sois heureuse, et n'oublie pas ta vieille amie!...

— Est-ce que je peux me séparer de vous jamais? s'écria Gasparie. Ma bonne marraine, vous viendrez en Espagne; vous m'accompagnerez, n'est-ce pas?...

— Oui, je finirai mes jours près de toi, répondit la vieille dame en la serrant dans ses bras; mais laisse-moi ici maintenant. Bientôt j'irai te rejoindre, et, vois-tu, je voudrais te porter quelque chose.... Ne devines-tu pas?

— L'acte de vente de la Ruine! s'écria-t-elle. Ah! j'y avais songé déjà!

— Ce printemps j'irai te trouver à Madrid, reprit Mme de Roquevire; je donnerai à bail le cabaret; et, comme François et Jeannette n'auront plus rien à faire ici, je les emmènerai. »

Les mariés partirent le lendemain dans la matinée. Le même jour, Mme de Roquevire descendit aux Gipières; elle avait du chagrin de cette séparation momentanée, et cherchait quelque distrac-

tion. Le chevalier de Roquevire se promenait devant sa maison le chapeau sur la tête, les bras croisés sur la poitrine. En apercevant la vieille dame, il s'écria avec une espèce d'éclat de rire : « Eh bien! madame, je vous fais mon sincère compliment, vous avez marié votre filleule ; on vient de me l'apprendre.... C'est un vrai roman.... Elle a épousé un étranger, un homme tombé des nues. »

La vieille dame s'assit sur la terrasse, offrit une prise de tabac au chevalier, et lui dit tranquillement :

« Je venais vous faire part de ce mariage ; tous mes vœux sont comblés : Mlle de Barbejas est convenablement établie : elle a épousé don Juan de Zuniga, grand écuyer de Sa Majesté Catholique, duc de Peñarande, marquis de Huelamo, comte de Fuensalida et trois fois grand d'Espagne.

— Ajoutez, si vous voulez, prince de la Ruine du chef de sa femme! fit le chevalier avec une fureur concentrée.

— Je vous prends au mot! » s'écria la vieille dame.

Et là-dessus elle lui offrit un prix élevé du domaine des Barbejas. Le chevalier de Roquevire prêta l'oreille à ces propositions, et il se consola un peu en vendant pour une somme exorbitante

la vieille tour à demi écroulée et la maisonnette, dont il avait fait une étable pour les brebis; mais après la signature de l'acte, lorsqu'il eut emporté ses sacs d'écus, il dit à Mme de Roquevire :

« Cette vente est défectueuse; il y a lieu de revenir sur plusieurs articles de l'acte : nous plaiderons! »

Toutes ces choses se passaient en l'an de grâce 1746. A la Révolution, aucun des personnages mentionnés dans ce récit n'existait plus. Depuis cette époque, la Ruine a achevé de s'écrouler, et il ne reste pas vestige de la vieille tour des Barbejas. Le cabaret de Gaubert a été vendu comme bien national; la façade n'a plus le même aspect, et il y a nombre d'années que *le Mouton vert* ne figure plus sur l'enseigne; mais on se souvient encore dans le pays du passage des Espagnols, et une des chambres du cabaret, celle qui touche à l'escalier tournant par lequel on monte au premier étage, s'appelle encore la chambre du prince.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

SYDONIE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET C[IE]
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SYDONIE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

SYDONIE.

I

Sur la côte occidentale de notre ancienne colonie de Saint-Domingue, entre Saint-Marc et les Gonaïves, l'on aperçoit, à deux lieues environ de la plage où les eaux tranquilles de l'Esterre se mêlent aux flots salés de l'Océan, une svelte colonne dont le fût décapité domine

une masse de décombres et semble un cénotaphe élevé à la mémoire de ceux qui habitèrent jadis ces lieux dévastés. Au delà de cette blanche aiguille qui se détache sur la verdure noirâtre des sassafras et des limoniers sauvages, gisent les ruines d'une vaste habitation. La façade, en partie écroulée, est festonnée de lianes qui pendent et se balancent devant les fenêtres béantes, à travers lesquelles on aperçoit des pavés de marbre, des lambris ensevelis sous le feuillage des plantes rudérales, et l'arceau surbaissé d'une voûte qui s'ouvre à fleur de terre au fond du corps de logis principal. En avant de la colonne, qui seule est restée debout, sur l'emplacement du péristyle, on reconnaît la terrasse, bordée de tamarins, au-dessous de laquelle s'étendait autrefois un jardin dessiné dans le goût français, orné de cascades artificielles, et coupé par des allées d'arbres indigènes taillés comme les tilleuls de Versailles. Sous les halliers qui couvrent aujourd'hui ce terrain, l'on retrouve encore quelques traces des anciennes cultures; les plantes d'Europe s'y sont propagées naturellement; le

lis royal, la tubéreuse embaumée, s'épanouissent à l'ombre du mapou blanc, des ketmies dont la fleur gigantesque ressemble à un lambeau de pourpre, et l'on respire, en traversant ces lieux déserts, comme un parfum de la mère patrie, qui se mêle aux arômes violents de la flore tropicale. L'Esterre roule ses eaux indolentes au pied de ces sauvages bosquets, qu'elle inonde dans la saison des pluies, et l'éternelle verdure de ses rives trace une ligne sinueuse et sombre à travers les savanes qui se déploient jusqu'à l'horizon. Au nord s'élèvent les montagnes du Chaos, dont les pics inaccessibles marquaient naguère la frontière espagnole; sous ces masses calcinées et coupées de gorges profondes, l'on aperçoit le fort démantelé de la Crête-à-Pierrot et les cimes ombreuses du morne de la Tranquillité. Vers l'ouest la plaine s'abaisse, par une pente insensible, jusqu'au rivage, et les nappes bleues de l'Océan miroitent au fond de ce paysage solitaire, dont aucune expression ne peut rendre le calme, la tristesse et la magnificence.

Ces champs silencieux, ces décombres for-

maient, avant les désastres de Saint-Domingue, le domaine d'une famille d'anciens créoles dont l'établissement sur les bords de l'Esterre remontait aux premiers temps de la colonie. Contre l'usage des riches colons, les Kernadec ne dépensaient point leurs immenses revenus dans la métropole ; ils se contentaient de vivre en grands seigneurs sur leur habitation, et d'y perpétuer de père en fils les fastueuses traditions de la société créole. Vers la fin du dernier siècle, cette opulente maison n'était plus représentée que par le baron de Kernadec, lequel n'avait qu'une fille, destinée à recueillir un jour une des plus grandes fortunes de la colonie.

A l'époque où s'accomplirent les événements que nous allons raconter, Mlle de Kernadec avait dix-sept ans. C'était une jeune fille d'un caractère simple et sincère, d'une âme tendre, d'un esprit naïf et réfléchi. Elle était vive et enjouée par accès, mais plus ordinairement sérieuse avec une nuance de mélancolie. Sa figure offrait le type rare et charmant de la grâce créole unie aux formes pures et développées des

anciennes races. Elle tenait de sa mère, qui était Anglaise, une longue chevelure blonde, un teint éblouissant, des yeux bleus dont le regard était à la fois fier et timide, riant et rêveur. Sa mère était morte jeune; elle ne l'avait point connue, et elle avait passé sa première enfance sur les genoux d'une belle négresse yolof, sa nourrice, et d'une demi-douzaine de berceuses qui prévenaient, adoraient ses moindres caprices. L'aveugle complaisance, la soumission sans bornes de ces femmes esclaves, auraient gâté peut-être un naturel moins heureux; mais cette influence fut nulle pour Sydonie; elle demeura ce que Dieu l'avait faite, un être faible et charmant, une angélique créature qui, sûre de l'obéissance passive de tout ce qui l'environnait, ne commanda jamais d'une voix impérieuse ni d'un geste altier à ses humbles esclaves.

Plus tard, une gouvernante française fut appelée à diriger l'éducation de la jeune héritière. Mlle Benoît avait vécu à Paris dans le meilleur monde, elle avait été lectrice et demoiselle de compagnie d'une dame de la cour;

à défaut de science et de talents, elle possédait un ton parfait, un esprit aisé, naturel, et cette facilité d'humeur, cette aménité, qui rendent si agréables les relations ordinaires de la vie. Ce qu'elle pouvait enseigner surtout, ce qu'elle apprit à son élève, c'était l'art d'être aimable, c'était l'irrésistible séduction de la beauté unie à la distinction, à la noblesse des manières et du langage.

Le baron de Kernadec, le jeune père de cette charmante fille, était un homme aimable et élégant; on aurait pu lui reprocher peut-être une sorte de frivolité, de paresse d'esprit qui le rendaient incapable d'application même pour les choses qui lui plaisaient le plus. Admirablement doué, comme presque tous les créoles, il ne possédait aucune instruction, et la vivacité de son intelligence suppléait seule à ce défaut de connaissances acquises. Sa position de fortune, l'habitude d'une autorité absolue, lui avaient donné de la décision et même une certaine hauteur; mais à travers cette dignité de maintien perçait une grande bonhomie. Il n'y avait d'ailleurs en lui rien de profond que

son amour pour sa fille ; il l'aimait avec toutes les faiblesses, toutes les admirations du père le plus tendre et le plus orgueilleux. Dans la crainte de lui donner une marâtre, il avait renoncé à se remarier ; et depuis que la gracieuse enfant qui faisait son bonheur et sa joie était devenue une belle jeune fille, son unique préoccupation était de lui choisir un mari, de trouver un homme digne de posséder ce précieux trésor. Tout ce qu'il y avait de jeunes gens à marier dans l'aristocratie coloniale tournait les yeux vers la belle héritière, plusieurs s'étaient présentés dejà; mais le baron avait secrètement formé d'autres projets et cherché ailleurs celui auquel il voulait donner la main de sa fille.

Celle-ci ignorait cependant ses intentions; comme toutes les jeunes personnes dont le cœur est libre et l'existence heureuse, elle vivait insouciante de l'avenir, confiante en sa destinée, et se reposant sur ceux qui l'aimaient du soin de son bonheur. Une fois seulement son père lui avait indirectement annoncé ses projets et avait sondé vaguement ses disposi-

tions : c'était un soir à table ; contre l'ordinaire, aucun convive étranger n'était assis à ce somptueux couvert, et l'on soupait tout à fait en famille. Sydonie était seule en face du baron et de Mlle Benoît; et comme elle déclara en riant qu'elle allait, pour la symétrie, faire mettre à sa droite Pallas, une petite guenon fort gentille qui se servait de la fourchette et se comportait en société comme une demoiselle bien élevée, le baron s'écria d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

« C'est choquant, en effet, le triangle que nous formons autour de cette table; il faut décidément qu'avant la fin de l'année qui va commencer nous ayons, en famille, un quatrième convive ; qu'en dis-tu, Sydonie?

— Moi, mon père! je dis que rien ne presse, répondit-elle du même ton; il sera toujours temps de se décider; en attendant, Pallas va avoir l'honneur de souper avec nous. »

Le premier jour de cette année 1791, qui fut si fatale à la colonie, un mouvement inaccou-

tumé régnait dès le matin dans l'habitation Kernadec. Les esclaves attachés au service intérieur allaient et venaient avec une activité joyeuse, comme des enfants que l'idée d'un plaisir, d'une récompense, réveille de leur nonchalance habituelle. Il s'agissait d'une fête à laquelle ils prenaient tous part, car personne n'était oublié dans la distribution des étrennes. Les huit cents noirs d'atelier, dont les cases formaient un village près de la sucrerie, étaient déjà réunis en bel ordre sous les cocotiers qui ombrageaient l'espèce de place où ils se divertissaient et dansaient le bamboula les jours de fête. Chaque escouade marchait sous les ordres d'un commandeur, lequel était aussi un esclave, quoique le maître l'eût investi d'une certaine autorité. Le géreur, l'économe, l'ingénieur, et quelques autres blancs attachés à la sucrerie, attendaient sur la terrasse le moment de présenter leurs vœux et leurs compliments de nouvelle année à M. de Kernadec et à sa fille.

Le baron achevait de se faire coiffer par son valet de chambre français, tandis qu'un do-

mestique noir déployait l'habit de taffetas brodé et la culotte courte qui, dans ce jour solennel, devaient remplacer le pantalon large et la simple veste de toile blanche.

Pendant que le baron terminait cette toilette de cérémonie, Mlle Benoît passa dans la chambre de son élève. Elle entra d'un pas furtif, en faisant signe aux mulâtresses, qui attendaient le réveil de leur jeune maîtresse, de se retirer, et déposa sur la toilette un petit tableau qu'elle apportait mystérieusement; après l'avoir arrangé de manière à frapper d'abord les regards de Sydonie, elle se tourna vers le lit, et murmura, en considérant à travers les rideaux de gaze cette tête d'ange qui reposait encore mollement endormie :

« Que Dieu comble sa vie de toutes les prospérités! que sa destinée soit aussi heureuse que la mienne a été triste et isolée jusqu'au moment où la Providence m'a amenée ici ! »

Jamais vœu plus fervent ne sortit d'un cœur

plus dévoué et plus sincère. La vieille fille, exilée à l'autre extrémité du monde, dans une famille étrangère, s'était attachée à son élève avec la tendresse infinie d'une âme que l'absence et la mort ont privée de tous les autres objets de son affection, et Mlle de Kernadec avait véritablement retrouvé en elle les soins et l'amour d'une mère.

Elle s'approcha, écarta le léger rideau, et dit à demi-voix :

« Bonjour, ma Sydonie! »

La jeune fille s'éveilla en souriant, et tourna vers elle son doux visage encore alangui par le sommeil.

« Mon cœur, je veux être la première à vous embrasser aujourd'hui, dit Mlle Benoît en la serrant contre son sein. Puisse l'année qui commence être aussi sereine, aussi heureuse que toutes les autres années que vous avez déjà passées en ce monde !

— Je suis sûre que vos vœux seront exau-

cés, ma bonne amie, répondit Sydonie en lui passant ses bras autour du cou avec un geste caressant et naïf; avant de m'endormir j'ai bien prié Dieu pour vous, pour mon père, pour moi, et il nous enverra à tous beaucoup de bonheur.

— Je ne lui demande que celui de vivre et de mourir près de vous, ma chère enfant, dit Mlle Benoît en serrant entre ses mains pâles et amaigries par l'âge les mains charmantes de Sydonie.

— Eh! ma bonne amie, répliqua la jeune fille avec une gaieté mêlée d'attendrissement, c'était inutile, puisqu'il ne peut pas vous manquer; moi, je n'ai pas songé à demander à Dieu ce bonheur-là : est-ce qu'il ne nous l'a pas accordé pour toujours! »

En parlant ainsi, elle avait machinalement tourné les yeux vers la toilette où Mlle Benoît avait placé le tableau.

« Oh! voilà mes étrennes! s'écria-t-elle avec une joyeuse surprise. C'est le tableau auquel

vous travailliez en cachette, ma bonne amie. Qu'il est joli! que je suis contente!

Mlle Benoît apporta le cadre et le plaça sur le lit.

« Que c'est joli! répéta Sydonie avec une sorte de ravissement. Quelle heureuse idée d'avoir ainsi réuni nos portraits, tout ce que j'aime au monde, près de moi, dans ce bosquet où je me plais tant! Tenez, ma bonne amie, il faut que je vous embrasse aussi en peinture pour ce charmant cadeau du jour de l'an. »

Elle envoya en souriant un baiser à la figure de Mlle Benoît qui s'était représentée dans un coin du tableau, et se reprit à le considérer avec admiration. C'était en effet un petit chef-d'œuvre. Le baron, en costume de planteur, était assis sous les ombrages du jardin et semblait écouter Sydonie, qui, penchée sur son épaule, lui montrait un bouquet de jasmin de Goa qu'elle venait de cueillir; le visage pâle,

doux et fatigué de Mlle Benoît, apparaissait timidement derrière ce groupe; au fond l'on apercevait la façade de l'habitation, la légère colonnade qui soutenait le péristyle, et dans le lointain, les cimes bleuâtres des montagnes du Chaos.

« Cette peinture, vous la conserverez toujours, mon enfant, dit Mlle Benoît avec un attendrissement mélancolique; elle vous rappellera votre vieille amie : chaque fois que vos yeux s'arrêteront sur ce tableau, vous songerez à celle qui vous aima uniquement sur la terre. »

Cette vague allusion aux séparations douloureuses que les lois de la nature rendent inévitables frappa Sydonie; des larmes voilèrent son regard, et elle murmura en appuyant son front à l'épaule de Mlle Benoît :

« Oh! je suis triste à présent! »

— Allons, c'est moi qui suis folle avec mes idées mélancoliques, s'écria la bonne institutrice; est-ce qu'il est permis d'être triste

aujourd'hui! Mon ange, vite, levez-vous, tout le monde est déjà sur pied dans l'habitation; venez donner et recevoir vos étrennes.

— Mon père sera bien content quand il verra celles que j'ai déjà reçues, » dit Sydonie en jetant encore un regard sur le cadre placé au pied du lit.

Les mulâtresses qui la servaient entrèrent alors et commencèrent à l'habiller. L'indolente créole, renversée au dossier de son siége, se laissait vêtir comme un enfant. L'une des mulâtresses releva ses longs cheveux sous un peigne d'écaille, et y mêla des nœuds de rubans; une autre lui chaussa des bas dont le réseau ressemblait à une fine dentelle, et des souliers de taffetas qu'elle ne portait qu'une matinée; une troisième déploya sa robe de linon brodé; toutes s'empressaient autour d'elle et sur un signe, un regard, prévenaient sa volonté.

C'était un ravissant tableau que Mlle Benoît aurait dû reproduire aussi sur la toile. Rien dans le luxe, le confort de nos habitations

appropriées à une température rigoureuse, ne peut donner une idée de l'arrangement de cette chambre où tout était disposé de manière à entretenir une perpétuelle fraîcheur. Les murs étaient revêtus d'un stuc brillant qui avait l'éclat et le poli du marbre; des nattes, si finement tressées qu'elles imitaient nos tissus, remplaçaient les tapis, et les siéges étaient recouverts en cuir brodé comme les riches soieries de la Chine. Trois larges fenêtres, devant lesquelles s'abaissait, en guise de jalousie, un treillis de jonc bariolé de vives couleurs, donnaient passage à la brise, dont le souffle frais murmurait continuellement contre les lambris. Le plafond peint en bleu représentait, d'après les procédés naïfs de la peinture chinoise, un ciel peuplé de papillons et d'oiseaux qui voltigeaient autour des étoiles. De grands vases de porcelaine du Japon, placés dans les encoignures, contenaient des gerbes de fleurs choisies parmi les espèces qui s'épanouissent dans l'ombre et n'exhalent que de faibles parfums. Les flots de gaze qui retombaient autour du lit laissaient apercevoir la croix et le bénitier de

cristal attachés au chevet. Une magnifique toilette, que le baron avait fait venir de Paris, était dressée au milieu de la chambre ; ce meuble, qui contrastait avec la décoration de l'appartement, en complétait l'élégance : c'était comme un échantillon du luxe de la vieille Europe au milieu de l'opulence créole, et Mlle de Kernadec y attachait un certain prix ; elle s'en approchait dès qu'elle était éveillée ; la glace, qui était destinée à réfléchir la jolie tête poudrée et fardée, les riches atours de quelque grande dame de la cour de Marie-Antoinette, reflétait chaque jour dans son cristal limpide les traits purs et charmants, le teint naturel, les blonds cheveux de la jeune créole ; elle s'y mirait avec une coquetterie ingénue et parfois se souriait à elle-même, contente mais non pas vaine de sa beauté.

Ce jour-là, lorsqu'elle se leva dans sa blanche parure, coiffée avec des rubans bleus dans ses cheveux, Mlle Benoît se prit à sourire et à la comparer aux blondes héroïnes des romans qu'elle aimait, à la douce Virginie, à la belle Clarisse Harlowe.

M. de Kernadec s'était déjà rendu dans la vaste pièce qu'on appelait la galerie, et qui précédait le salon de réception. Les employés attachés à la sucrerie avaient été admis et attendaient le moment de présenter leurs hommages à Mlle de Kernadec. La plupart étaient des Européens que la certitude d'amasser rapidement une petite fortune avait amenés aux colonies, et qui remplissaient leurs fonctions avec le zèle intéressé, la bonne volonté infatigable d'agents largements salariés. Aucun d'entre eux ne vivait dans l'intimité de la famille de Kernadec, ils avaient un logement à part sur la sucrerie; mais à certains jours le baron les recevait à sa table, et en toute occasion il les traitait d'égal à égal : la seule couleur de leur peau assignait leur rang et les tirait de la classe subalterne.

Au dehors l'on entendait un murmure confus de voix et le son rauque des kakois et des tambours; c'étaient les esclaves d'atelier, avec leur musique africaine en tête, qui préludaient au bamboula et frappaient le sol de la terrasse de leurs joyeux trépignements.

Sydonie entra dans la galerie, et alla se jeter dans les bras de son père en murmurant d'une voix émue ses compliments de bonne année. Le baron la serra contre son cœur avec un inexprimable sentiment de tendresse, et la retenant inclinée il lui passa au cou un collier de brillants ; puis il la releva et dit en la considérant d'un regard charmé :

« Ma Sydonie, tu n'avais que des pierreries de couleur; voici des diamants; ils te vont à ravir. »

Mlle de Kernadec jeta un coup d'œil sur ce riche cadeau et fit un petit geste de remerciement; puis passant ses bras au cou du baron, elle lui dit d'un ton à la fois caressant et grave :

« Mon père, je vais vous demander encore quelque chose pour mes étrennes, une chose que je désire extrêmement.

» Tu l'auras, mon enfant, s'écria le baron; parle, que veux-tu?

— Je veux la grâce de l'esclave qui est au

cachot, répondit-elle, je veux que vous lui pardonniez.

— Sais-tu, mon enfant, ce que tu me demandes? dit le baron à voix basse, d'un air surpris et soucieux; il ne s'agit pas d'une faute ordinaire....

— Il s'agit d'un châtiment terrible.... d'une chose qui n'est jamais arrivée ici, interrompit Mlle de Kernadec les larmes aux yeux; ce pauvre esclave doit mourir.... et c'est demain.... Mon père, mon père.... ne laissez pas s'accomplir une chose si horrible.... Rendez la vie à ce malheureux. Dieu ne veut pas qu'on dispose ainsi de ses créatures, il récompensera votre miséricorde.... Grâce! je vous en conjure, je vous en supplie à genoux.... »

Le baron, fort ému des larmes de sa fille, la serrait dans ses bras en la suppliant de se calmer; mais il hésitait à lui accorder la grâce qu'elle sollicitait si vivement, et semblait péniblement affecté. Il faut l'avouer, à ses yeux la mort de l'esclave condamné n'était pas un fait de grande importance, et il était bien plus

touché des pleurs de Sydonie que du sort de ce malheureux. Sa commisération n'était point mêlée de cette sympathie que nous inspirent les souffrances de nos semblables, et la bonté, la générosité naturelle de son cœur ne se réveillaient pas comme à l'aspect d'une autre infortune : c'était le préjugé du sang et de la couleur qui était devenu chez lui, comme chez tous les créoles, un sentiment naturel. Mlle de Kernadec, élevée dans les mêmes idées, les partageait sans examen ; à ses yeux un nègre n'était pas un homme ; mais elle avait horreur du sang, et la mort d'un individu de cette race dégradée n'était pas pour elle un fait sans importance ; elle ne mettait point en doute le droit qu'on avait de le condamner, elle n'accusait point d'injustice et de cruauté ceux qui avaient prononcé son arrêt ; mais, touchée d'une pitié profonde, elle voulait le sauver, elle avait résolu d'empêcher son supplice.

« Mon père, dit-elle avec un accent indicible de prière, de reproche, de suppliante tristesse, vous vous taisez ! vous balancez ! et pourtant

ce que je vous demande est en votre pouvoir! »

Le baron hochait la tête d'un air affligé, irrésolu; évidemment les supplications de Sydonie lui causaient plus d'embarras qu'elles ne lui inspiraient de pitié pour le malheureux esclave dont elle lui demandait la vie, et au fond de l'âme il était fort irrité qu'on l'eût instruite de sa condamnation. Enfin, ne sachant comment la consoler et lui ôter cette idée, il se tourna brusquement vers le groupe des employés, qui se tenait à distance, ne comprenant rien à cette scène dont ils n'avaient pas entendu un mot, et faisant signe au géreur de s'approcher, il lui dit:

« Savez-vous, monsieur Fantin, ce que ma fille me demande pour ses étrennes? La grâce d'Youna. Et, ma foi! je crois que je vais la lui accorder. »

A ce mot le géreur devint pâle comme la mort, sa figure prit une expression sinistre,

une colère contenue et mêlée d'effroi faisait frémir ses lèvres minces et blêmes. Il s'inclina et dit d'un ton à la fois humble et rogue :

« Vous êtes le maître, monsieur le baron ; je me permettrai seulement de vous faire observer qu'il ne s'agit point d'un coupable ordinaire, ni d'un crime comme il s'en commet tous les jours sur les habitations....

— Je le sais, interrompit M. de Kernadec ; il ne s'agit ni d'un vol, ni d'une rixe ; le fait est plus grave, il a été question de complot, de révolte. Mais sérieusement, nous n'avons plus aucune crainte ; on retiendra ce misérable au cachot pendant quelques mois.

— Retenir Youna ! s'écria le géreur avec une espèce d'éclat de rire ; mais, monsieur le baron, malgré la plus étroite surveillance, il ne se passera pas huit jours qu'il n'ait gagné les mornes, d'où il redescendra quand il lui plaira afin de marauder sur l'habitation et de guetter le moment de commettre un nouveau crime. Pour un tel scélérat il n'y a qu'une pri-

son sûre : c'est celle-là, ajouta-t-il en montrant la terre du pied; vous ne voulez pas l'y enfermer, monsieur le baron; vous allez ouvrir la cage à une bête féroce; je sais bien sur qui elle se jettera d'abord.

— On vous a rapporté des menaces de cet esclave, monsieur Fantin? demanda froidement le baron.

— Il m'a déclaré à moi-même qu'il me tuerait, répondit le géreur non moins tranquillement; je me tiendrai sur mes gardes, l'occasion ne se présentera pas de sitôt; mais l'on sait de quelle patience cette race-là est capable.

— Je ne veux pas exposer votre vie, monsieur Fantin, dit le baron redevenu soucieux, ma fille ne le veut pas non plus....

— Ce n'est pas seulement de ma propre sécurité qu'il s'agit, reprit le géreur; c'est de la vôtre, c'est de celle de votre famille, monsieur le baron. Cet esclave est soupçonné d'une tentative d'incendie; depuis longtemps je le faisais surveiller, c'était pour moi un continuel embarras.

— Vous en serez délivré, décidément il le faut! » lui dit à voix basse M. de Kernadec.

Sydonie, consternée de cette espèce d'explication, gardait le silence : ce qu'elle venait d'entendre l'épouvantait; elle entrevoyait vaguement des dangers auxquels elle n'avait jamais songé, et elle s'appuyait tremblante au bras de son père, tandis que les employés de la sucrerie venait l'un après l'autre la saluer cérémonieusement et lui répéter leur compliment banal.

Le baron, déjà distrait de l'impression pénible que lui avait causée cette petite scène, emmena doucement sa fille vers la porte de la terrasse, où l'on avait déposé deux immenses bannes remplies d'habillements. Il s'agissait de faire un cadeau à chaque esclave; et comme il y en avait à peu près huit cents sur l'habitation, c'était une munificence quasi royale. Lorsque Sydonie parut sous le péristyle, elle fut saluée par des acclamations qui n'ont pas d'équivalent dans notre langue. Les nègres, expansifs et bruyants comme des enfants, témoignaient

leur allégresse par des cris effroyables et une pantomime extravagante; la plupart dansaient à leur mode africaine, sans lever les pieds et avec des contorsions qui témoignaient avantageusement de la souplesse de leurs reins et de leurs jarrets. Ces visages, animés par la joie, offraient un échantillon de toutes les nuances de l'épiderme humain, sauf le blanc incarnat des enfants de la vieille Europe; mais les Congos couleur de suie et les Yolofs d'un noir d'ébène étaient en majorité.

Un des commandeurs, vieux nègre créole, né sur l'habitation, s'avança jusqu'au perron. Alors M. de Kernadec lui dit en élevant la voix et en montrant les monceaux de vêtements enfermés dans les bannes :

« Voici les étrennes de Mlle de Kernadec; il y en a pour tout le monde. Alcindor, je te charge de la distribution. »

Les cris de joie mêlés au son des tambours et au bruit des kakois firent trembler l'habitation. Certainement la formidable harmonie des

trompettes de Jéricho n'était pas plus étourdissante. La noire cohorte reforma ensuite ses lignes et retourna en bel ordre vers les cases.

« Ces pauvres nègres! dit Mlle de Kernadec en les suivant du regard, ils ne sont pas méchants; ils nous aiment!

— Oui, aujourd'hui qu'ils ont reçu leurs étrennes, » murmura le géreur entre ses dents.



II

Vers midi, lorsque le soleil au plus haut de son cours embrasa les cieux d'une éblouissante lumière, tout bruit et tout mouvement cessa dans l'habitation, comme si la nuit tranquille et noire eût remplacé le jour. A cette heure brûlante les blancs, énervés, assoupis, repo-

saient ordinairement dans leurs vastes chambres ouvertes à la brise. Les esclaves du service intérieur abandonnaient aussi leurs occupations. C'étaient pour la plupart des mulâtres sur lesquels cette atmosphère brûlante agissait faiblement; et la paresse, bien plus que l'influence de la température, causait leur inaction. Les nègres, au contraire, que la moindre fraîcheur crispe et transit, se baignaient pour ainsi dire dans les rayons du soleil et s'ébattaient sur la petite savane plantée de cocotiers qu'environnaient leurs cases.

Mlle de Kernadec, retirée dans sa chambre, ne dormait pas cependant. La tête appuyée sur ses frais oreillers, elle agitait avec un geste nonchalant un éventail de la Chine, ou jouait d'un air pensif avec le magnifique collier qu'elle avait roulé autour de son bras d'ivoire.

C'était la fatale sentence qu'elle n'avait pu faire révoquer qui causait sa préoccupation; elle ne pouvait éloigner de sa pensée cette image horrible, et ne prêtait qu'une vague attention aux paroles de Mlle Benoît, qui, assise

à ses côtés, tâchait de la distraire et de l'égayer. La bonne demoiselle lui parlait d'une fête projetée par le baron. Tout à coup Sydonie l'interrompit en lui disant :

« C'est une chose bien cruelle, n'est-ce pas, d'ôter la vie à un homme, même à un nègre?

— Il y a des cas où c'est une affreuse nécessité, répondit Mlle Benoît avec une pénible émotion. Ma chère Sydonie! vous avez fait tout ce que vous avez pu pour sauver cet homme; c'était impossible; il n'y faut plus songer.

— Non, je n'ai pas fait peut-être tout ce que je pouvais, tout ce que je devais, interrompit Mlle de Kernadec; qui sait si les craintes du géreur sont fondées et si ce malheureux est aussi dangereux, aussi méchant qu'on le croit? M. Fantin est comme tous les Européens qui viennent aux colonies; il redoute, il déteste les noirs, et n'hésite jamais quand il s'agit de les punir.

— C'est vrai, répondit Mlle Benoît en soupi-

rant, et cela fait frémir de songer qu'on n'essayera même pas de savoir si cet esclave est capable de repentir.

— Je vais trouver mon père, interrompit Mlle de Kernadec avec agitation ; il faut que je lui parle encore. »

Puis, comme frappée d'une idée soudaine, elle ajouta :

« Mais, non, ce n'est pas cela que je dois faire ; M. Fantin sera encore là pour répéter la même chose, et mon père ne démêlera pas la vérité. Je peux parler moi-même au condamné. Dieu, qui voit ma bonne intention, me donnera assez de pénétration et de prudence pour juger les sentiments et les dispositions de cette âme qui est si près de paraître devant lui. Ma chère demoiselle Benoît, venez, venez avec moi, je vous en conjure. »

Elle s'était levée vivement à ces mots et avait jeté sur sur ses épaules un fichu de soie des Indes. Au lieu de chapeau, elle noua autour de

sa tête un madras bariolé, et prit pour s'abriter du soleil un léger parasol.

« Chère enfant, dit l'institutrice, je suis prête à vous accompagner; mais cette généreuse action est au-dessus de vos forces peut-être. C'est un triste spectacle que vous allez chercher; la vue de cet homme vous fera frémir....

— N'importe, je ne reculerai pas, » répondit Mlle de Kernadec. Et, après avoir un instant réfléchi, elle ajouta avec conviction : « Oui, je sais ce qu'il faudra dire à ce malheureux; personne, j'en suis certaine, ne lui parlerait comme moi. Mon père est la bonté même; mais tout ce que Dieu m'inspire en ce moment ne se présenterait pas à sa pensée, et d'ailleurs les hommes les meilleurs n'ont pas l'âme compatissante comme nous autres femmes.

— Eh! bien, mon enfant, suivons votre généreuse inspiration, s'écria Mlle Benoît. M. le baron se serait peut-être opposé à cette bonne œuvre; mais je suis sûre qu'il ne vous blâmera pas lorsqu'elle sera accomplie. »

L'endroit qu'on appelait la prison était un petit édifice en maçonnerie situé derrière le moulin à sucre et à quelques centaines de pas de l'habitation. Son aspect ne répondait pas à l'idée que nous nous faisons d'un lieu de réclusion; ce n'était à proprement parler qu'une grande salle basse, où l'air et le jour pénétraient de toutes parts, et dont la porte n'était pas toujours exactement fermée. Il semblait d'abord qu'il était facile de s'échapper à travers de si faibles obstacles; mais l'on avait trouvé pour garder les prisonniers un moyen plus sûr que les serrures et les verrous : leurs pieds enfermés dans un cep ne pouvaient exécuter aucun mouvement et étaient cloués au sol, aussi lourds, aussi impuissants que s'ils eussent été de pierre; le captif retenu par ce redoutable engin n'avait plus besoin d'être autrement renfermé et surveillé.

Mlle de Kernadec, accompagnée seulement de sa vieille amie, sortit de l'habitation sans réveiller les esclaves qui faisaient la sieste sur les degrés de marbre du perron. Au dehors, l'air était embrasé; un silence profond

régnait sous les bosquets du jardin, et les fleurs inclinaient leur tête languissante sous les feuilles immobiles. Par moments la brise de la mer luttait faiblement contre cette chaleur torride et faisait frissonner les longues palmes de l'avoira de Guinée. Du côté des cases l'on entendait le bruit sourd des tambours et les cris confus des nègres qui dansaient le bamboula et la chica sous les cocotiers.

Aux colonies, une course de trois cents pas est une fatigue excessive. Lorsque Sydonie arriva près de la prison, sa poitrine était haletante, et une nuance d'un rose vif s'étendait sur sa joue en feu. A son aspect, le nègre qui servait de geôlier sortit précipitamment de la guérite où il se tenait nuit et jour, et attendit ses ordres d'un air stupéfait.

« Je veux entrer dans la prison, lui dit Sydonie; ouvre la porte. »

Le nègre obéit en murmurant quelques exclamations dans son patois créole. C'était un

Congo d'assez petite taille, trapu, d'un noir fuligineux, d'une figure hideuse. En passant devant lui, Mlle de Kernadec détourna la tête : elle savait qu'il cumulait les fonctions d'exécuteur avec celles de geôlier, et que c'était lui qui mettait aux quatre piquets les esclaves condamnés au fouet par le géreur. Lorsqu'il eut poussé le lourd battant de la porte, il jeta un coup d'œil dans la prison comme pour s'assurer que le captif n'avait pas bougé, et s'adressant à Mlle de Kernadec, il dit sans oser lever sur elle son regard sinistre :

« Maîtresse, n'approchez pas du prisonnier; ne vous mettez pas à la portée de son bras, quoiqu'il soit solidement attaché.... il a failli me tuer ce matin. »

Ce fut avec un sentiment inexprimable de terreur et de pitié que Mlle de Kernadec pénétra dans ce triste séjour, où le condamné attendait l'heure fatale; son cœur se serra en apercevant ce malheureux; elle s'appuya sur Mlle Benoît, car ses genoux tremblaient, et ob-

serva un moment en silence tout ce qui l'environnait.

Un rayon de soleil tombait dans la prison et la remplissait d'un jour clair et brillant. Au milieu de cette tranquille lumière, sur le fond blanc de la muraille, se détachait une figure semblable à une statue de bronze par sa couleur et son immobilité; les pieds, serrés dans le cep, étaient nus et meurtris; mais rien dans l'attitude, la physionomie du patient, ne décelait l'abattement moral ou la douleur physique. Le torse, rejeté un peu en arrière, était maintenu dans cette position par la corde qui liait les mains derrière le dos et s'enroulait ensuite à un fort madrier planté dans le sol. La tête, fléchie sur l'épaule, avait un caractère frappant, et il était difficile de deviner, au premier coup d'œil, à quelle race appartenait cet homme : ses formes athlétiques, la couleur de sa peau, semblaient indiquer une origine africaine; ses cheveux longs et fins, ses traits droits, réguliers, et qui en ce moment n'exprimaient rien qu'un calme farouche, une morne impassibilité, étaient ceux des indivi-

dus de race indienne qu'on rencontre encore dispersés dans les solitudes de l'île Saint-Vincent et de Porto-Rico.

Au bruit que fit Sydonie en entrant, il tourna vers la porte ses larges prunelles noires, puis ferma les yeux, courba la tête, et demeura sans mouvement.

Sydonie s'était approchée, et, recueillant ses forces, elle allait lui parler, lorsqu'elle aperçut sur le sol un petit volume entr'ouvert :

« Un livre de prières! dit-elle en le ramassant ; qui donc est venu ici? »

L'idée que ce livre pût appartenir au prisonnier ne se présenta pas à son esprit : il était à peu près inouï qu'un esclave d'atelier sût lire, et c'était un fait non moins étrange qu'il professât des sentiments religieux : ordinairement, après avoir acheté des nègres idolâtres, on les faisait baptiser sur les habitations, mais ils n'étaient nullement convertis pour cela; beaucoup d'entre eux ne portaient pas même un nom chrétien, tous persévéraient secrètement

dans le culte de leurs fétiches et leurs superstitions africaines.

Le premier mouvement de Mlle de Kernadec avait été un sentiment de tristesse et d'horreur, un effroi semblable à celui que lui aurait causé la vue d'une bête féroce blessée à mort; mais peu à peu elle revint de cette impression instinctive, et elle n'éprouva plus qu'une pitié douloureuse pour la triste créature qui agonisait sous ses yeux.

« Hélas! dit-elle en se serrant contre Mlle Benoît, ce malheureux est comme anéanti; on dirait qu'il ne me voit pas.... Quelles paroles faut-il lui adresser pour qu'il me comprenne? Comment réveiller cette âme abrutie? comment lui inspirer l'horreur de ses crimes et l'amener au repentir? »

Tandis qu'elle parlait ainsi, l'esclave soupira profondément et se détourna comme importuné par cette voix. Sydonie fit encore un pas vers lui, et reprit en le regardant avec une compassion craintive:

« Il est jeune, bien jeune pour mourir ! Comme il doit être affreux de se dire : « Je ne « marcherai plus sur la terre, je ne respirerai « plus la fraîcheur des nuits, je ne verrai plus « le soleil.... » Hélas ! l'âme la plus désespérée, la plus féroce, doit être domptée par la crainte de la mort. »

Alors elle se rapprocha encore du prisonnier et commença à lui parler d'une voix douce, en versant des larmes ; elle était sous l'influence d'une de ces excitations nerveuses qui donnent à la pensée plus d'énergie, à la voix un accent plus pénétrant. Ce discours sans suite, et dont les expressions étaient mesurées à l'intelligence de celui auquel il s'adressait, fit répandre des larmes à Mlle Benoît ; mais le malheureux prisonnier ne manifesta aucune émotion.

Immobile, insensible en apparence à cette voix compatissante qui s'élevait dans le silence de sa prison, il demeurait muet, et l'on aurait pu croire qu'il n'avait plus conscience de sa situation ni de son existence, si de temps en

temps un tressaillement intérieur n'eût soulevé sa poitrine et fait frémir tous les muscles de son corps.

« Oh ! mon Dieu, murmura Sydonie découragée, son âme est sourde.... Il ne m'entend pas, il est inaccessible au repentir; mon Dieu ! Oh ! prenez pitié de cette créature que je ne puis sauver ! »

Mlle Benoît, très-affectée de cette scène, prit la main de Sydonie et l'entraîna vers la porte; Mlle de Kernadec allait sortir, lorsque le prisonnier, tournant vers elle son œil à demi entr'ouvert, lui dit d'une voix sourde :

« Maîtresse, ne m'ôtez pas mon livre....

— Ce livre est à toi ! » s'écria Sydonie en se rapprochant.

Il fit un geste affirmatif.

« Tu sais lire ? reprit la jeune fille en ouvrant

le volume, tu lis les saints Évangiles ! tu as les sentiments d'un chrétien ! »

Au lieu de répondre, l'esclave leva les yeux au ciel et murmura les paroles du symbole.

Mlle de Kernadec le considéra un instant; puis, se rapprochant encore de lui, elle posa le livre sur ses genoux roidis : il fit un mouvement pour la regarder et fut pris d'une sorte de défaillance. La torture qu'il souffrait ne lui arracha ni un cri ni un soupir, mais l'excès de la douleur fit bleuir ses lèvres d'un rouge de corail, et saillir les muscles de son torse robuste. Mlle de Kernadec se rapprocha tout à fait, dénoua de ses mains la corde qui entrait dans les chairs meurtries du malheureux, et lui dit :

« Tu es chrétien : tu sais que Dieu te voit, et je suis certaine que tu ne me feras pas de mal. »

Ces paroles, cet acte spontané de confiance et de miséricorde, amollirent tout à coup la

farouche énergie du prisonnier; il joignit les mains et bégaya :

« Ma bonne maîtresse, le pauvre Youna mourra content à présent!

— Écoute, Youna, dit Mlle de Kernadec d'une voix ferme et douce, écoute et réponds-moi la vérité, la vérité que connaît le bon Dieu qui nous entend. Tu sais le crime pour lequel tu es condamné?

— J'en suis innocent, répondit-il avec fermeté.

— Tu sais que l'on t'accuse aussi d'avoir juré la mort de M. Fantin, le géreur de l'habitation?

— C'est la vérité.

— Ce matin j'ai demandé ta grâce à mon père, continua Sydonie, mais on m'a répondu que tu ne le méritais pas, que tu étais un homme méchant, capable de tous les crimes. Je n'ai pas pu le croire, j'ai voulu savoir la vérité par moi-même, et c'est pour cela que je suis venue. Tu es une créature du bon Dieu, quoique tu sois un esclave, et je voudrais te sauver. Je

te sauverai si tu veux te repentir de ta haine contre le géreur. Tu es chrétien, Youna, ajouta-t-elle en montrant le livre qu'elle avait rendu au prisonnier; je te croirai si tu promets sur le saint Évangile de respecter M. Fantin, d'être docile et fidèle envers tes maîtres....

— Je le promets, je le jure, ma bonne maîtresse! » répondit le prisonnier avec des sanglots, des élans de repentir et de reconnaissance, des transports dont les natures primitives sont seules capables.

Cet être abruti, farouche, était complétement dompté.

« Allons trouver mon père, s'écria Sydonie; à présent il faudra bien qu'il me donne les étrennes que je lui demandais ce matin! »

III

Quelques jours plus tard, Mlle de Kernadec se promenait vers le soir hors de l'enceinte du jardin et suivait lentement les rives de l'Esterre. La rivière en cet endroit se repliait autour d'un monticule et formait une sorte de presqu'île dont le sol humide nourrissait des arbres gi-

gantesques. La végétation primitive de ce coin de terre avait été respectée dans les défrichements successifs qui avaient changé ces plaines sauvages en champs fertiles ; jamais la bêche n'avait mordu la profonde couche de terre végétale où le cédrel et l'azédarac jetaient leurs racines vivaces et ombrageaient des plantes aussi hautes que nos arbustes d'Europe. Les marges de la rivière étaient couvertes de bambous, dont les longues feuilles satinées se balançaient sur les eaux avec un murmure éternel, et dans le lit même de l'Esterre croissaient des plantes aquatiques, des camaras, des codapails qui émaillaient le courant de leurs bouquets bigarrés.

C'était l'heure où les esclaves quittaient les champs, et l'on apercevait de tous côtés dans la plaine ces noirs bataillons de travailleurs qui regagnaient les cases. Les hattiers ou gardiens des bestiaux remontaient vers la savane voisine de l'habitation, où ils parquaient les troupeaux pendant la nuit, et chantaient des paroles inintelligibles sur un vieil air créole, en poussant devant eux le bétail à demi sauvage

qui errait tout le jour dans les prairies naturelles qu'arrose l'Esterre.

Le chemin qui conduisait de la petite ville des Gonaïves dans l'intérieur des terres côtoyait la rivière en cet endroit, et de temps en temps quelque habitant des mornes passait à cheval, suivi d'un noir à pied qui trottait près de lui, une main appuyée sur la croupe de sa monture ou bien c'était quelqu'un de ces marchands colporteurs qui s'en allaient la balle sur le dos débiter leur pacotille dans les campagnes et avisaient en ce moment à trouver un gîte pour la nuit. Tout ces gens-là saluaient de loin Mlle de Kernadec; ceux qui ne demeuraient qu'à deux ou trois lieues de l'habitation se considéraient comme des voisins, ils s'arrêtaient pour demander des nouvelles du baron et échanger quelques paroles avec sa charmante fille.

M. de Kernadec était allé ce jour-là aux Gonaïves, et on ne l'attendait que pour l'heure du souper.

« Asseyons-nous ici, dit Sydonie en s'arrê-

tant près d'un petit tertre qui séparait le chemin de la rivière et s'avançait comme un cap sur sa nappe verdâtre; mon père sera content de nous trouver sur son chemin.

— Il n'arrivera pas avant la nuit, observa l'institutrice; mais peu importe, il fera bon dehors par cette belle soirée : déjà l'air est d'une fraîcheur délicieuse. Sentez-vous la bonne odeur des camaras qui croissent là-bas parmi les roseaux ?

— Une odeur d'ambre, dit Sydonie en aspirant les suaves émanations répandues dans l'air; ma bonne amie, quelque caïman nage là-dessous entre deux eaux et rampe parmi les plantes aquatiques qui nous envoient leurs parfums.

— J'imagine que nous n'avons rien à craindre de cette affreuse bête! dit Mlle Benoît avec un léger frisson.

— Certainement elle ne montera pas jusqu'ici, répondit Mlle de Kernadec; si elle montrait son museau pointu hors de l'eau, je la mettrais en fuite seulement en lui jetant ce petit caillou : n'ayez donc pas peur....

— Je n'ai pas peur du tout, mais je n'irais pas volontiers me mouiller les pieds dans l'Esterre comme ces petites filles, » répondit la prudente institutrice en suivant du regard les jeunes mulâtresses qui, au lieu de rester derrière leur maîtresse, couraient au bord de l'eau en cueillant la hampe élégante des fléchières et d'autres fleurs de la redoutable famille des renonculacées.

Sydonie rappela vivement ses brunes esclaves, et, prenant leurs bouquets, elle se mit à faire une guirlande de ces fleurs vénéneuses et charmantes.

Les esclaves d'atelier avaient tous regagné leurs cases; un seul arrivait le dernier et remontait lentement le chemin; il conduisait un cabrouet, une petite charrette traînée par une paire de bœufs, et marchait en avant de son attelage l'aiguillon à la main, les pieds et les jambes nus comme l'esclave antique.

« C'est Youna, dit Mlle de Kernadec avec satisfaction, je suis charmée de le trouver sur

mon chemin ; » et, se tournant vers une de ses mulâtresses, elle ajouta :

« Va lui dire de laisser là son attelage et de s'approcher. »

L'esclave obéit et s'avança avec cette allure humble et flegmatique particulière aux individus réduits à une servitude absolue. L'expression de son visage n'avait pas cependant le même caractère de passive indolence ; son regard dénotait une nature un peu plus intelligente que celle du nègre au front déprimé, à la face plate et lippue.

« Youna, lui dit Mlle de Kernadec, je sais ce qui est arrivé hier sur la savane ; M. Fantin était en train de vendre quelques pièces de bétail, il a imprudemment excité un jeune taureau et cette bête furieuse l'aurait infailliblement tué si tu ne l'eusses secouru au péril de ta vie. C'est bien, Youna ; je suis contente. Voyons, quelle grâce veux-tu que je demande pour toi à mon père ? »

Tandis qu'elle parlait ainsi, la figure bronzée de l'esclave s'épanouissait de joie et d'orgueil; intrépide par tempérament, pénétré d'ailleurs d'une soumission absolue pour les volontés de Mlle de Kernadec, il n'avait pas attaché une grande importance à l'action courageuse dont elle le louait, il ne s'attendait pas à la moindre récompense. Au lieu de lui répondre, il se mit à marmotter des actions de grâces et à remercier le ciel qui lui avait donné une si bonne maîtresse.

« Réponds-moi donc, au lieu de me donner toutes ces bénédictions! reprit Sydonie en souriant; serais-tu content si, au lieu de t'envoyer aux cannes avec ton cabrouet, on te faisait monter sur le siége de la voiture, et si, à la place de ta veste de toile grise, on te mettait un habit galonné?

— Oh! maîtresse, je serais bien content de vous servir! répondit Youna suffoqué d'étonnement et de joie: car la faveur que lui promettait Mlle de Kernadec était une rare exception les esclaves de service étaient tous nés sur l'ha-

bitation, ils avaient été élevés sous les yeux des maîtres et représentaient une sorte d'aristocratie dans la population esclave.

— Est-ce que tu es de la côte d'Afrique? demanda Mlle de Kernadec.

— Non, maîtresse! répondit-il avec la singulière fierté du nègre créole qui regarde comme au-dessous de lui les esclaves africains, je suis né dans la colonie.

— Loin d'ici?

— Dans une habitation sur la baie de Samana; j'ai été baptisé au Grand-Baracon.

— Et l'on ne t'a pas donné un nom chrétien? observa Mlle de Kernadec.

— Si fait, maîtresse, je m'appelle Pierre, répondit vivement l'esclave; mais, comme il y avait beaucoup de petit monde du même nom sur l'habitation, on m'avait surnommé Youna.

— Youna! Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Mlle Benoît.

— C'est le nom d'une rivière qui traverse l'habitation et au bord de laquelle ma mère m'a mis au monde, répondit-il; ce fut ma mère qui la première m'appela Youna.

— Et tu travaillais aux cannes sur cette habitation, continua Sydonie, tu ne servais pas?

— J'étais cabrouetier comme ici, et le dimanche je servais Sa Révérence le P. Pamphile, un bon père capucin qui venait dire la messe pour l'atelier....

— C'est lui qui t'a appris à lire?

— Oui, maîtresse, dans un livre qu'il m'a donné; je n'en ai jamais vu d'autre.

— C'est le plus beau de tous, c'est l'Évangile! dit gravement Mlle de Kernadec.

— Voici M. le baron, il arrive plus tôt que nous ne l'avions pensé, » s'écria Mlle Benoît en regardant le long du chemin que remontait au grand trot un carrosse acheté à Paris, traîné par deux chevaux du Mecklembourg et conduit par un nègre à la livrée de Kernadec.

Youna courut ranger son cabrouet. Mlle de Kernadec descendit au bord du chemin en agitant son mouchoir et en faisant signe d'arrêter.

« M. le baron nous amène compagnie, » reprit Mlle Benoît en avisant quelqu'un qui était assis près de M. de Kernadec.

Par un naïf instinct de coquetterie, Sydonie jeta un coup d'œil sur sa toilette, et noua le ruban du chapeau de paille à l'anglaise duquel s'échappaient les boucles de sa magnifique chevelure.

« C'est un convive que le baron amène à souper, dit Mlle Benoît.

— Il ne nous l'avait pas annoncé, c'est singulier! observa Sydonie.

— C'est fort heureux, cela, continua Mlle Benoît en souriant. Ma reine, voilà quelqu'un qui va nous dispenser de Pallas à table pour la symétrie....

— Oh! ma bonne amie; que dites-vous là!..» murmura Mlle de Kernadec en rougissant et en jetant un regard furtif dans la voiture, qui venait de s'arrêter.

Le baron descendit avec un homme jeune

et fort élégant, qu'il présenta à Sydonie en disant :

« Ma fille, M. le comte de Boisgueydon, un de nos parents d'outre-mer, que nous n'avions pas le plaisir de connaître. »

Sydonie fit une timide et gracieuse révérence à ce beau jeune homme, dont elle avait entendu parler vaguement. Le baron ajouta avec bonhomie :

« Je ne connais pas précisément le degré de notre parenté, je sais seulement qu'il y a eu plusieurs alliances entre les Boisgueydon et la branche aînée des Kernadec.

— C'est un honneur que j'apprécie, et d'autant plus vivement, qu'il me donne quelques droits à la bienveillance de Mlle de Kernadec, dit alors le comte en prenant la main de Sydonie et en la pressant sur ses lèvres d'un air de tendre respect ; j'étais loin de penser que j'avais en Amérique une aussi charmante cousine, et

je n'espérais pas à mon arrivée un accueil aussi cordial.

— Vous venez de France, monsieur, balbutia Sydonie, de notre vieille Bretagne, peut-être ?

— Oui, mademoiselle, répondit-il, je viens d'un pays où la terre n'est pas, comme ici, verdoyante et belle au mois de janvier, et où je serais malheureux de retourner à présent que j'ai abordé à ce paradis terrestre qu'on appelle Saint-Domingue.

— Mon cher Boisgueydon, reprit le baron en se tournant vers Mlle Benoît, il faut que je vous présente aussi à notre excellente amie, à la seconde mère de ma Sydonie. Maintenant vous connaissez toute la famille au milieu de laquelle vous passerez, je l'espère, quelques jours. »

Le jeune homme s'inclina avec un geste de remercîment et d'acceptation.

« Nous allons, si vous le voulez, gagner à pied l'habitation, continua M. de Kernadec;

c'est une charmante promenade. Ma fille, n'es-tu point fatiguée déjà? tu pourrais prendre la voiture....

— J'aime bien mieux marcher et rester avec vous, mon père, » répondit-elle en s'appuyant d'un air caressant au bras du baron.

Le comte de Boisgueydon offrit le bras à Mlle Benoît avec la bonne grâce d'un jeune homme bien élevé, qui, sachant que l'on doit à toutes les femmes les mêmes égards, est également poli pour les douairières en cheveux gris et les jeunes filles aux tresses blondes. Cette simple marque de savoir-vivre, cette attention pour une personne qu'elle chérissait, disposa favorablement Sydonie : elle se prit à considérer à la dérobée son jeune parent, et les prévisions qui se présentaient confusément à son esprit ne lui causèrent aucun effroi. Le comte Alfred de Boisgueydon était un homme de vingt-six ans environ, brave, honnête et fier autant que quiconque. Il avait ce qu'on appelait alors un physique intéressant, des traits réguliers, de grands yeux bleus, une bouche

vermeille, un teint trop frais peut-être, mais que l'influence du climat des colonies devait infailliblement pâlir. Ses cheveux, d'un châtain clair, étaient couverts d'une couche de poudre et noués en queue, ce qui, à cette époque, semblait d'une prétention tout aristocratique ; car les adeptes des idées nouvelles, les partisans de la Révolution, avaient adopté la cadenette et renoncé à l'amidon parfumé, qui depuis cinquante ans saupoudrait toutes les têtes.

Mlle de Kernadec chercha dans toute la jeune noblesse coloniale quelqu'un qui pût être comparé à M. de Boisgueydon, et elle décida secrètement qu'il n'y avait pas du Cap-Français à Port-au-Prince, un cavalier aussi accompli.

Il n'y a point de crépuscule sous les tropiques ; cette mélancolique clarté qui sépare le jour des ténèbres n'y dure que quelques minutes : dès que le disque rouge du soleil se fut noyé dans les flots étincelants de la mer, les noires ombres enveloppèrent toute la création ; les étoiles ouvrirent leurs yeux brillants, et la nuit sereine régna dans les cieux. Les bosquets

du jardin formaient de grandes masses obscures autour desquelles voltigeaient comme des étincelles : c'étaient les mouches à feu qui sortaient réveillées de dessous les feuilles et se baignaient dans l'air humide du soir. La nature entière semblait frissonner sous les caresses de la brise et aspirer sa délicieuse fraîcheur ; les fleurs s'entr'ouvraient comme pour lui livrer leurs parfums, et le palmiste courbait sous son haleine ses feuilles sonores.

Une obscurité profonde régnait sous les allées que traversaient les promeneurs ; la robe blanche de Sydonie se détachait à peine sur ce fond sombre. Pourtant la jeune fille ne s'appuyait pas craintivement au bras de son père ; elle allait d'un pas ferme et léger, tournant de temps en temps la tête vers M. de Boisgueydon qui suivait du regard cette ombre svelte, cette forme charmante, dont il distinguait vaguement les mouvements gracieux.

« Mon cher comte, je vous demande bien pardon de vous promener ainsi au milieu des ténèbres ! s'écria le baron ; j'avais eu la pré-

tention de vous faire voir mes jardins, cependant !

— Ils me semblent magnifiques ! répondit M. de Boisgueydon avec le sincère enthousiasme du voyageur que ravit l'aspect d'une terre nouvelle, qu'enivrent les parfums divins qu'il n'avait jamais respirés.

— Demain vous verrez ! dit le baron ; et puisque vous avez été à Versailles, vous me direz si mes charmilles de citronniers nains ressemblent à celles du bosquet d'Apollon. »

La façade blanche de l'habitation était illuminée par les candélabres allumés dans le salon, dont toutes les fenêtres ouvertes laissaient apercevoir la décoration simple et magnifique. C'était, comme dans l'appartement de Sydonie, des peintures éclatantes, des lambris de marbre, des meubles sculptés en bois indigènes, et recouverts de nattes d'un travail admirable.

M. de Kernadec introduisit son hôte dans ce grand salon, et lui dit avec cordialité :

« Considérez cette maison comme la vôtre, mon cher comte, et laissez-moi espérer que vous vous y arrêterez longtemps....

— Monsieur le baron, comment reconnaître un accueil aussi bienveillant? répondit le jeune homme avec effusion et en serrant la main que lui tendait M. de Kernadec.

— Je n'ai pas beaucoup de relations en France, reprit le baron; les rapports entre nos deux familles ont été rares : pourtant je ne vous ai pour ainsi dire pas perdu de vue depuis votre sortie du collége, mon cher comte. J'apprenais de loin en loin vos succès dans le monde; et, lorsque les événements sont venus interrompre votre carrière, j'ai conçu avec joie l'espérance que vous viendriez à Saint-Domingue régler les vieilles affaires de cette succession, pour laquelle monsieur votre père plaide depuis vingt ans.

— D'après ce que j'ai appris en arrivant, mon voyage aurait été complétement inutile s'il n'avait pas eu d'autre but, répondit le comte; mais ce que je voulais surtout, c'était m'éloigner pour quelque temps et me dis-

trains des événements qui s'accomplissent en France.

— Il y a bien eu ici quelques perturbations, dit le baron ; mais à présent tout est tranquille, grâce au ciel! »

Sydonie, assise dans un fauteuil profond, le coude appuyé sur le marbre d'une console, ses pieds d'enfant croisés sur un tabouret de cuir, se reposait de sa longue promenade et se balançait paresseusement sur son siége suivant la conversation sans y prendre part.

Le baron prit familièrement le bras du comte Alphonse pour faire le tour du salon, et, s'arrêtant devant un portrait en pied qui décorait l'un des panneaux, il lui dit :

« Voilà le premier possesseur de cette habitation, le gentilhomme duquel nous descendons; il fut le premier colon qui vint s'établir sur les bords de l'Esterre. Ne trouvez-vous pas qu'il avait l'air d'un hardi compagnon! »

En effet, le trisaïeul du baron avait un pro-

fil d'aigle, un front impérieux, de longues moustaches, une vraie figure de flibustier, enfin.

« C'était un cadet de la maison de Kernadec, continua le baron; après la paix de Ryswick, il passa aux îles avec tout ce qui lui revenait de l'héritage paternel, c'est-à-dire le droit de s'appeler le chevalier de Kernadec et la bénédiction de ses parents. Dieu aidant, ses affaires prospérèrent, et il était, à sa mort, l'un des plus riches planteurs de la colonie. Ses descendants vécurent comme lui sur l'habitation et entretinrent toujours de bons rapports avec la famille de France. On se faisait part réciproquement de tous les événements importants : c'est ainsi que j'ai trouvé dans nos papiers des lettres relatives aux alliances avec les Boisgueydon. Il y a quelque trente ans, la branche aînée s'étant éteinte en Bretagne, la branche cadette fut appelée à succéder aux titres et aux biens de la famille. Mon père passa en France pour prendre possession de sa seigneurie. Elle était bien plus considérable par les honneurs

que par les revenus. Maintenant je possède encore sur la côte du Morbihan une lande couverte d'ajoncs, dont la rente annuelle s'élève bien à trois cents livres, et un vieil édifice environné de grosses murailles, couronné de toits pointus, qu'on appelle le château de Kernadec.

— Nous irons quelque jour le visiter, n'est-ce pas, mon père? dit doucement Sydonie. Il faudra bien que nous connaissions cette France dont nous parlons toujours.

— Oui, mais rien ne presse, répliqua gaiement le baron; j'ai bien d'autres projets à accomplir auparavant. »

Ce mot fort simple, dit tout naturellement, troubla pourtant Mlle de Kernadec; elle regarda furtivement Mlle Benoît : l'institutrice l'observait en souriant; et, tournant les yeux vers la galerie où l'on dressait le couvert, elle dit à voix basse :

« Cette pauvre Pallas!

— Oh! ma bonne amie, murmura Sydonie

en rougissant, vous pensez toujours à la symétrie du couvert! »

Au souper, lorsque le comte Alphonse prit place à côté de Mlle de Kernadec, le baron considéra d'un œil ravi le jeune couple, et adressa à Mlle Benoît un regard d'intelligence, auquel la bonne institutrice répondit par un sourire de mystérieuse satisfaction : en une minute ces deux personnes venaient de former des projets, d'heureuses espérances pour toute une vie, la vie de l'être qu'elles aimaient le mieux au monde.

L'hospitalité créole était semblable à l'hospitalité antique : l'arrivée d'un nouvel hôte était un événement heureux, une fête pour la famille, qui l'associait aussitôt à son intimité. Le baron observait scrupuleusement ces bonnes traditions : celui qui avait vécu chez lui avait une idée complète de la vie facile, élégante, somptueuse, des anciens colons de Saint-Domingue, des mœurs simples et polies de cette noblesse ruinée par les guerres du XVII[e] siècle, qui était venue fon-

der de si belles seigneuries dans le nouveau monde.

Qnoique fort habitué au luxe de la métropole, M. de Boisgueydon était un peu ébloui du luxe créole; ce qui le frappait surtout, au milieu de la richesse prodigieuse du service, c'était le contraste de ces richesses magnifiques avec la simple toilette des maîtres de la maison : le baron avait quitté son habit de taffetas, et s'était assis devant ce splendide couvert avec une petite jaquette de toile et une cravate dont les bouts retombaient négligemment sur sa chemise de batiste ; Sydonie portait une robe de mousseline blanche serrée à la taille par un ruban. Au moment où elle avait passé du salon dans la galerie, une des suivantes cuivrées était venue lui nouer autour de la tête un mouchoir des Indes ; cette espèce de turban, rayé de couleurs éclatantes, laissait échapper quelques boucles de sa chevelure dorée sur son cou d'albâtre et lui seyait à ravir.

Il y avait dans l'accueil que le baron faisait à son jeune parent quelque chose de particulièrement affectueux, qui déjà décelait ses in-

tentions : il se complaisait à former une foule de projets auxquels le comte était mêlé comme s'il eût dû passer toute sa vie sur l'habitation. L'excellent homme lui expliqua avec une bonhomie charmante son existence de millionnaire campagnard.

« J'ai une maison au Cap, lui dit-il ; mais ma fille préfère le séjour de l'habitation, et nous allons rarement à la ville. Comme il faut amuser un peu cette petite sauvage, je donne parfois des bals qui durent trois ou quatre jours, et auxquels on vient de toutes les paroisses environnantes ; il faudra, mon cher comte, que nous ayons bientôt une de ces petites fêtes et que je vous présente à tous nos bons voisins.

— Oh ! ce sera un beau bal ! s'écria Sydonie en levant sur le baron son regard heureux et brillant.

— Et j'espère que tu profiteras de cette occasion pour te parer de ton collier, dit gaiement M. de Kernadec.

— Le collier que vous m'avez donné pour

mes étrennes? répondit Sydonie, auquel ce mot rappela la grâce qu'elle avait obtenue. Savez-vous, mon père, que dès ce soir Youna passe à notre service? j'en ai dit en rentrant un mot à l'économe.

— Bien, ma fille; j'approuve tout ce que tu feras en faveur de ton protégé, dit le baron; M. Fantin m'a raconté qu'il s'était très-bien comporté hier. »

En quittant la table, le baron, précédé de deux esclaves qui portaient des flambeaux, conduisit le comte Alphonse dans la chambre qui lui était destinée, et où il le laissa au pied du grand lit d'acajou à colonnes environné d'un moustiquaire, dans lequel il allait se reposer entre des draps de toile de Hollande, garnis de dentelle pareille à celle que les femmes élégantes portent autour de leurs mouchoirs.

Sydonie passa dans sa chambre avec Mlle Benoît. En traversant la galerie, elle aperçu Youna qui, déjà couvert d'une jaquette à la livrée de Kernadec, se tenait dans le vestibule.

« Eh bien! lui dit-elle avec bonté, es-tu content? »

L'esclave balbutia quelques paroles d'un air morne.

« Qu'a donc Youna? dit Mlle Benoît en suivant Sydonie, je lui trouve la face crispée. »

La jeune fille rentra dans sa chambre et se laissa déshabiller silencieusement, en effeuillant d'un air heureux et pensif le bouquet qu'elle portait à sa ceinture.

« Ma chère Sydonie, il me semble que M. de Boisgueydon est d'une société infiniment agréable, dit Mlle Benoît avec intention; M. le baron lui fait grand accueil, et il paraît enchanté d'être ici.

— Il y passera probablement quelque temps, dit Sydonie.

— Je suis bien sûre que M. le baron se figure qu'il y restera toujours, s'écria l'institutrice, si toutefois vous y consentez, ma reine! »

IV

Le soleil levant baignait l'horizon d'une lumière vermeille, et les mornes appelés les Grands-Cahaux projetaient leur ombre allongée sur la vaste plaine au fond de laquelle le ciel et la mer formaient deux zones tranquilles, l'une d'un azur clair et radieux, l'autre d'un bleu

foncé, moiré par les courants de reflets verts et bleuâtres. Quelques voiles rapides fuyaient dans le lointain entre le ciel et l'eau, semblables à l'aile blanche des oiseaux qui se jouaient à la surface des flots endormis. Cette heure matinale est la plus belle de la journée sous les tropiques; des bruits doux et confus, des parfums ravissants s'élèvent de toutes parts; l'amoureux cocot-zin soupire dans le feuillage des goyaviers; l'abeille sauvage et le joyeux colibri bourdonnent autour des haies de citronniers, dont ils sucent, comme le papillon, la fleur odorante. La végétation, ranimée par l'air humide et frais de la nuit, a des nuances plus vives; et les fruits, qui, sur cette heureuse terre, ont un arome aussi suave que celui des fleurs, embaument la brise qui souffle sur les vergers où le bananier mêle sa feuille satinée aux noirs rameaux du pommier-cannelle.

Le lendemain de son arrivée, M. de Boisgueydon descendit dans le jardin, tandis que l'ombre des mornes s'étendait encore jusqu'au pied de l'habitation. Déjà M. de Kernadec et sa

fille se promenaient dans les allées sablées du parterre.

« Déjà levé, mon cher comte! s'écria le baron en allant au-devant de son hôte; je vois avec une satisfaction infinie que vous vous faites à nos habitudes créoles. Avez-vous bien reposé cette nuit? le bruit de l'atelier ne vous a-t-il point réveillé de trop bonne heure?

— Vraiment, monsieur, je ne pouvais me décider à dormir, répondit le comte; la nuit était si sereine et si belle que j'ai veillé fort tard accoudé sur ma fenêtre. C'est à regret que j'ai donné quelques heures au sommeil, tant je me complaisais dans mes pensées et mes impressions. »

En disant ces derniers mots, il regarda involontairement Sydonie qui, suspendue au bras de son père, l'écoutait sans lever les yeux, après avoir répondu par une timide révérence au salut qu'il lui avait adressé.

« Ma fille a un charmant projet en tête, dit le

baron; elle s'est levée de grand matin pour me le communiquer : il s'agit d'une surprise, ajouta-t-il d'un ton mystérieux.

— Ah! mon père, je ne vous confierai plus aucun secret! interrompit Sydonie en riant; vous n'avez pas bien saisi toute mon intention. »

Et, se tournant vers le comte, elle ajouta :

« C'est aujourd'hui sainte Paule, la patronne de Mlle Benoît; j'ai imaginé de lui donner une petite fête.

— Un bal, s'il vous plaît! dit gaiement le baron; c'est s'y prendre un peu tard, mais n'importe, ce soir nous danserons. Dans une heure les lettres seront prêtes; vingt nègres monteront à cheval sur-le-champ, et à midi les invitations seront distribuées dans toutes les habitations, depuis la Petite-Rivière jusqu'aux Gonaïves.

— Il ne s'agit plus que de donner des ordres, » dit Sydonie en faisant un signe.

Aussitôt, comme dans les contes des Mille

et une Nuits, un esclave parut, prêt à exécuter ses commandements.

« Approche, Youna, continua Mlle de Kernadec; approche, et écoute bien ce que mon père va t'ordonner. »

L'esclave s'avança avec un mouvement d'automate. Tandis que le baron lui donnait ses instructions, Mlle de Kernadec s'assit sur un des siéges à claire-voie disposés autour du parterre, et dit en levant sur le comte Alphonse ses beaux yeux languissants et doux :

« Nous fêtons aussi votre arrivée ce soir, et je voulais vous faire une surprise de ce bal improvisé; mais voilà que mon père vous met tout de suite dans le secret et que mon plan est à moitié manqué.

— Je n'en suis pas moins reconnaissant, répondit le comte avec émotion; l'intention a mille fois plus de prix à mes yeux que la chose elle-même.

— Maintenant, monsieur, reprit Sydonie

avec vivacité, vous allez m'aider, je vous prie, à décider ce que nous devons faire pour empêcher que Mlle Benoît ne s'aperçoive des préparatifs du bal. Pour cela, il faut que nous passions toute la journée hors de l'habitation. Où irons-nous? Il y a dans les mornes de charmantes promenades, des bois où l'on peut passer la grande chaleur du jour, et où vous chasseriez peut-être volontiers une heure ou deux avec mon père. Nous pourrions aussi descendre l'Esterre en canot jusqu'au bord de la mer et aller dîner dans l'ajoupa d'un de nos hattiers. Voyons, monsieur, décidez, choisissez vous-même le but qui vous plaira le mieux.

— Eh! que m'importe? murmura M. de Boisgueydon avec une expression qui troubla Sydonie; ne serai-je pas heureux de vous suivre partout où vous voudrez aller?... »

Le baron se rapprocha en souriant; il lui semblait que ce qu'il souhaitait le plus au monde commençait à s'accomplir, et, dans le fond de son âme, il se dit qu'il était un heu-

reux père, un homme heureux, et il rendit grâce au ciel.

Deux heures plus tard, un canot élégant glissait avec la rapidité d'un oiseau aquatique sur les flots tranquilles de l'Esterre. Un tendelet de soie abritait les promeneurs assis au centre de la légère embarcation ; Mlle de Kernadec et l'institutrice avaient pris place sur une espèce de sofa recouvert avec des nattes ; le baron et M. de Boisgueydon se tenaient à leur côté : l'un fumait à la mode créole, paresseusement renversé au dossier de son siége ; l'autre, absorbé dans un ravissement silencieux, tournait alternativement ses regards sur la belle Sydonie et sur le magnifique paysage à travers lequel l'Esterre roule ses eaux indolentes. Deux mulâtresses debout derrière leur jeune maîtresse agitaient lentement en guise d'éventail des feuilles de latanier cueillies sur la rive. Ces figures d'un bistre foncé, coiffées de madras couleur de pourpre, contrastaient avec la blanche et délicate figure de Sydonie, comme la morne corolle de l'ancolie ou de la cinéraire avec les frais boutons de la rose du Bengale.

Quatre nègres rameurs se penchaient en cadence sur leurs avirons et fendaient l'eau d'un effort vigoureux. Youna, immobile au gouvernail, le buste et la tête nus sous cet ardent soleil, ressemblait à une colossale statue de granit noir arrachée aux nécropoles de l'antique Égypte.

Parfois l'embarcation quittait les eaux profondes de la rivière et s'engageait dans d'étroits canaux, au-dessus desquels les branches entrelacées des campêches formaient des dômes de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Les lianes qui nouaient leurs souples rameaux aux troncs des arbres jetaient d'une rive à l'autre leurs guirlandes élégantes et se balançaient entraînées par le courant. Aucune voix humaine ne s'élevait le long de ces rives solitaires; on n'entendait rien que le murmure égal de l'eau et le faible cri des crabiers qui cherchaient leur proie entre les joncs. Cependant une espèce d'éclat de rire se faisait entendre de loin en loin sous le feuillage : c'était l'oiseau moqueur, qui, réveillé par le bruit des rames, prenait son vol en chantant. Quand les grands arbres

épaississaient l'ombre et que leurs hautes ramées achevaient de cacher l'azur du ciel, un frais courant d'air régnait sous ces longues voûtes de verdure et agitait les roseaux sonores. Alors Sydonie s'enveloppait en frissonnant dans son mantelet de linon et se rapprochait encore de Mlle Benoît, qui aspirait avidement ces vives fraîcheurs et disait avec un soupir :

« Ah! quel bonheur! j'ai presque froid! »

L'embarcation descendit ainsi jusqu'à l'embouchure de l'Esterre. Il y avait en cet endroit plusieurs petits étangs qu'on appelait les Lagons et dont les bords étaient couverts d'une végétation admirable. L'immense troupeau de l'habitation pâturait dans ces prairies naturelles, et les hattiers y avaient leurs ajoupas recouverts de feuilles de latanier. Quelques-unes de ces demeures rustiques étaient environnées de bananiers, de palmistes et d'orangers. Ces petits vergers, disséminés au milieu des eaux, ressemblaient aux jardins flottants de Montezuma, aux

corbeilles immenses de fleurs et de feuillage que des mariniers promenaient sur le lac fameux de Mexico.

A cet aspect, le comte Alphonse, ravi d'admiration, s'écria que le plus beau royaume du vieux monde, sa patrie, ne valait pas à ses yeux ce coin de terre où étaient réunies toutes les merveilles de la création, et, dans son enthousiasme, il accusa la Providence divine d'avoir inégalement distribué ses dons à la surface du globe : d'un côté une nature inerte, morte la moitié de l'année sous un linceul de brouillards glacés ; de l'autre, un ciel resplendissant, une verdure éternelle, les couleurs les plus vives et les plus doux parfums. Sydonie l'écoutait avec un sourire pensif.

« Hélas ! dit-elle enfin, ne croyez pas que Dieu ait fait un si injuste partage. Cette terre, plus riante et plus belle que la vôtre, a des attraits perfides. Le ciel n'est pas toujours bleu comme aujourd'hui ; à chaque pas, au milieu de cette magnifique végétation, l'on rencontre des dangers terribles. »

Et, comme le comte regardait autour de lui d'un air peu convaincu, elle ajouta :

« Vous voyez cette jolie liane dont la fleur, couleur de nankin, ressemble à la campanule d'Europe? Eh bien! c'est un poison si violent qu'il tue presque sur l'heure. Et là-bas, dans ces halliers, ne distinguez-vous pas de petites pommes d'un rose vif, sur un arbre que vous prendriez pour un myrte s'il n'était pas couvert de son fruit maudit? Il s'appelle le mancenillier, et son ombre est mortelle, dit-on; nos nègres n'en approchent jamais.

— Mademoiselle, répondit le comte en souriant, ceci ne prouve rien en faveur de nos tristes climats. J'ai vu dans nos campagnes de fort vilains champignons, qui sont aussi des poisons redoutables.

— Mais il y a ici des bêtes féroces que certainement l'on ne rencontre jamais sous vos froides latitudes, » dit alors le baron, qui depuis un moment suivait d'un regard attentif le léger remous des ondes.

Sur un signe qu'il fit, les rameurs s'arrêtèrent, et la barque demeura immobile au milieu du courant. L'eau était si claire et si transparente en cet endroit, qu'on apercevait distinctement les myriades de crustacés qui traînaient leurs longues pattes sur le fond de sable blanchâtre, et les plantes aquatiques qui couvraient le lit de la rivière. M. de Kernadec attira le comte près de lui, et, désignant du doigt quelque chose de semblable au tronc dépouillé d'un bananier qui flottait entre deux eaux, il lui dit à voix basse :

« Voyez-vous ?... »

Le comte aperçut alors un gigantesque lézard qui nageait lentement et sans troubler les flots; ses yeux verts et fixes ressemblaient à des boules de verre; il tenait sa formidable mâchoire entr'ouverte comme pour saisir une proie. Sydonie s'était levée aussi. A l'aspeet de l'horrible amphibie, elle s'écria avec effroi :

« Un caïman !... mon Dieu ! on dirait qu'il suit l'embarcation !...

— Enfant, n'aie pas peur, dit le baron en s'asseyant auprès d'elle : nous sommes parfaitement en sûreté ici. Voilà pourtant les rencontres auxquelles on est exposé sur ces eaux limpides, ajouta-t-il en se tournant vers le comte Alphonse ; l'imprudent qui serait tenté de s'y baigner risquerait d'être dévoré. »

M. de Boisgueydon était brave, il en avait donné la preuve en plusieurs rencontres : pourtant la vue de ce hideux lézard lui causait une sorte de frisson, une impression instinctive d'étonnement et d'horreur qui se peignait sur sa physionomie. Youna s'en aperçut. Depuis un moment il avait abandonné le gourvernail à l'un des rameurs et il suivait aussi des yeux les mouvements du monstre. Tout à coup il se redressa d'un air d'orgueil sauvage, en jetant sur le comte un regard indéfinissable, et d'un bond il se précipita daus l'eau, son couteau à lame droite et bien affilée entre les dents. A cet acte de folle intrépidité, Sydonie et Mlle Benoît jetèrent un cri de surprise et de terreur ; M. de Boisgueydon se pencha en dehors de l'embar-

cation comme pour porter secours à l'esclave, ou voir du moins comment il allait sortir de ce péril extrême ; et le baron dit tranquillement :

« Voilà bien l'aveugle bravoure des nègres ! Celui-ci veut nous prouver qu'aucun danger ne l'épouvante.... Ceci est un jeu, un amusement pour lui. »

Le comte et M. de Kernadec suivaient avec anxiété ses mouvements ; Sydonie se détournait en frémissant et cachait son visage contre l'épaule de Mlle Benoît ; les deux mulâtresses regardaient l'eau d'un œil fixe, attentif et calme.

Youna nageait dans la direction du caïman, qui depuis un instant paraissait l'attendre immobile : il s'apprêtait à l'attaquer ; mais l'instinct timide du monstre l'emporta cette fois sur sa férocité : il plongea précipitamment et disparut entre les mangles. Alors l'esclave demeura encore un moment sur l'eau, comme pour constater que la fuite de son redoutable ennemi l'avait laissé maître du champ de bataille ; puis il arracha quelques feuilles de codapail

flottant, et, revenant vers l'embarcation, il sauta par-dessus le bord et se remit à son poste.

« Youna, s'écria Mlle de Kernadec, à l'avenir je te défends de chasser ainsi le caïman : tu n'essayeras de tuer ces horribles bêtes qu'avec le bon fusil à deux coups que te donnera mon père.

— Un fusil à deux coups! s'écria l'esclave, l'œil brillant de joie ; merci, maîtresse !

— Tu es brave et de sang-froid, mon garçon! dit le comte Alphonse; c'est hardi, ce que tu viens de faire. »

Au lieu de répondre à cet éloge, Youna se détourna d'un air indifférent, et, jetant à l'une des mulâtresses les larges feuilles de codapail qu'il venait de cueillir, il dit avec un flegme singulier :

« Tiens, Finette; tu as laissé tomber ton paquet de feuilles de latanier, je suis allé te chercher un autre éventail. »

L'embarcation aborda cependant au fond d'une petite crique formée par un bras de l'Esterre, et qu'on appelait le lagon des Palmistes, parce que ces beaux arbres y croissaient en abondance. Un vieux hattier, qui depuis quarante ans soignait le haras de l'habitation, y avait construit son ajoupa ; c'était un nègre de la côte d'Or, tatoué au visage d'une façon bizarre ; l'âge n'avait pas diminué sa vigueur, et sa tête était encore couverte d'une laine noire et frisée.

« Bonjour, papa Vulcain, lui dit familièrement Mlle de Kernadec ; nous venons déjeuner chez vous, et j'entends qu'il ne nous en coûte pas moins de vingt escalins, entendez-vous ? »

Le vieux nègre fit claquer ses doigts en signe de satisfaction et sortit en courant.

« Monsieur le comte, dit Sydonie avec une douce gaieté, mon père oublie de vous faire les honneurs de céans ; prenez la peine de

vous asseoir à côté de Mlle Benoît sur ce tronc d'arbre ; il n'y a pas d'autres siéges ici. »

En effet, l'ameublement du hattier était tout à fait primitif ; sa demeure n'était qu'un vaste hangar recouvert de feuilles de latanier, au centre duquel deux grosses pierres et un tas de cendres marquaient la place du foyer. Des blocs de bois grossièrement équarris tenaient lieu de chaises, et un filet suspendu aux solives par des cordes d'agave servait de lit. Quelques calebasses et diverses coquilles, qui peut-être auraient été d'un grand prix aux yeux d'un naturaliste, composaient tous les ustensiles de ménage, dont la pauvreté ne ressemblait pas à la misère, car elle n'impliquait l'idée d'aucune privation. Le site était admirable. Les eaux du lagon baignaient d'un côté le petit espace circulaire et environné de palmistes, au centre duquel le hattier avait élevé son ajoupa. Un figuier marron avait poussé naturellement contre cette demeure rustique, et ses rameaux couverts de grandes fleurs roses cachaient une grande partie du toit. Plus loin que le

rideau de palmistes qui bordait le lagon, s'étendaient des terres submergées où croissaient des forêts de mangliers, puis, encore au delà, la mer immense qui déroulait sa nappe azurée jusqu'à l'horizon.

M. de Boisgueydon, arrêté à l'entrée de l'ajoupa, contemplait ce paysage avec une admiration silencieuse; il était dans cette situation de cœur et d'esprit où une sorte d'émotion se mêle à toutes nos impressions et les rend à la fois plus vives et plus concentrées. Mlle Benoît, voyant le comte Alphonse si absorbé dans ses pensées, lui dit en souriant :

« Votre curiosité ne se lasse pas, monsieur; tout ici vous frappe, tout est nouveau pour vous.

— Il est vrai, mademoiselle, répondit-il; je n'avais jamais rien vu, rien éprouvé de semblable, et mes propres impressions même me causent une sorte d'étonnement : jamais je n'ai senti l'existence avec tant de puissance; jamais je ne me suis trouvé aussi heureux! »

Sydonie leva les yeux sur M. de Boisgueydon avec une naïve satisfaction, et lui dit timidement :

« Ainsi, dans notre île à moitié sauvage, vous ne regrettez ni le grand monde, ni la société de Paris, ni la vie que vous meniez en France? »

M. de Boisgueydon la regarda avec une expression tout à la fois tendre et sérieuse; puis il dit d'un ton grave :

« Je ne sais, hélas! quelle sera ma destinée; mais, s'il me fallait retourner en France, si je me retrouvais un jour au milieu de ce monde brillant où j'ai vécu, seul, comme je l'étais autrefois, je me rappellerais avec un inexprimable regret le temps que j'aurais passé à Saint-Domingue; et, dans les salons de Versailles, j'envierais le sort de l'esclave qui vit sous cet ajoupa, dans cet endroit charmant où j'aurais passé les meilleurs moments de ma vie. »

Le vieux hattier avait allumé un grand feu sur la savane, et on l'apercevait de loin faisant en plein air les préparatifs du repas.

« C'est Vulcain qui est aujourd'hui notre cuisinier, dit le baron ; il va nous faire déjeuner à la mode des anciens flibustiers, et certainement, mon cher comte, vous lui ferez compliment de ce régal. Allons, mes filles, ajouta-t-il en s'adressant aux mulâtresses, mettez vite le couvert. »

Les bancs des rameurs ajustés parallèlement et recouverts de feuilles de bananier servirent de table ; une pyramide de fruits encore attachés au rameau et entremêlés avec les panicules embaumées des palmistes remplaça le surtout d'orfévrerie. Bientôt le hattier posa sur la nappe verte et lustrée un calalou avec des herbages et du poisson, un quartier de cabri boucané et une tortue cuite dans sa carapace et arrosée de jus d'orange aigre mêlé de piment. Ces mets indigènes étaient accompagnés

de quelques bouteilles de vieux vin de France, auxquelles l'on goûta gaiement dans des tasses de noix de coco.

Cependant les heures de la matinée s'écoulaient rapidement ; le soleil atteignait au zénith et embrasait l'atmosphère. La brise de mer qui commençait à souffler tempérait à peine cette lourde chaleur, dont l'influence jetait dans une sorte de somnolence tous les êtres animés. Les convives réunis autour de la table cédaient peu à peu à un mol accablement ; couchés à demi sur les brassées de feuilles fraîches dont le sol de l'ajoupa était jonché, ils tombaient graduellement dans cette langueur des sens qui précède le sommeil. La conversation cessa entièrement ; dans ces moments d'ineffable repos, c'est une fatigue même de parler, quoique la pensée demeure nette et précise. Au bout d'une demi-heure, le baron et Mlle Benoît étaient tombés dans un léger assoupissement ; mais Sydonie demeurait éveillée en face du comte Alphonse, dont elle n'était séparée que par la largeur de la table.

Mlle de Kernadec, un peu embarrassée de

cette espèce de tête-à-tête, appuya son front sur sa main et ferma ses blanches paupières : mais apparemment elles n'étaient pas aussi bien closes que pendant le sommeil, car le regard du comte Alphonse pénétrait comme un amoureux rayon jusqu'au cœur de la jeune fille qu'il contemplait avec une muette admiration.

Tandis que les blancs faisaient la sieste dans l'ajoupa du hattier, les nègres assis dehors à l'ombre du figuier marron fumaient leur cachimbo en achevant les vins de France. Youna s'était éloigné sans prendre sa part du déjeuner, et avait été visiter le haras. Le vieux Vulcain, tout en continuant de trinquer avec les rameurs, tournait de temps en temps les yeux vers la savane, et disait entre ses dents :

« Ce grand garçon, c'est le diable même!... le voilà à cheval sur Typhon.... une bête enragée qui rue comme un poulain et mord comme un caïman.... Ah! Dieu! bon Dieu! il va se faire tuer!... »

L'on eût dit en effet qu'Youna, poussé par un sauvage instinct de courage, prenait plaisir à affronter le danger d'une chute qui aurait été mortelle ; penché sur le cou du cheval qu'il montait à cru et dont il serrait les flancs entre ses genoux robustes, il galopait à travers les cardasses et les buissons de bayonde, dont les mille dards l'eussent couvert d'horribles blessures s'il était tombé. Mais il semblait se faire un jeu de cette rude fatigue et de ce péril, et il continua son étrange promenade jusqu'au moment où le son rauque et prolongé du buccin retentit dans la savane. C'était le signal de rejoindre l'embarcation. Youna abandonna alors le cheval indompté, qui prit la fuite en hennissant, et il descendit en courant vers le rivage. Les promeneurs étaient déjà remontés dans l'embarcation.

En se remettant au gouvernail, Youna jeta les yeux sur le comte Alphonse qui venait de reprendre sa place à côté de Mlle de Kernadec, et, le désignant aux rameurs, il leur dit à demi-voix dans son patois créole, avec une expression bizarre d'orgueil et de défi :

« Guetté petit blanc France si lala! il n'a pas capab' monté Typhon comme Youna!... »

Le canot remonta lestement l'Esterre en suivant les sinuosités du rivage, qui, parfois échancré profondément, formait des baies tranquilles toutes couvertes de plantes aquatiques, ou bien de longues passes bordées d'îlots dont le terrain composé d'alluvions nourrissait une végétation puissante. L'aspect de cette nature riante et sauvage, la douceur de l'air, le silence et la tranquillité de ces solitudes, éveillaient dans l'âme de Sydonie des impressions inconnues; pour la première fois elle sentait dans son cœur le vague pressentiment d'autres émotions, et, rêveuse, étonnée, elle n'osait plus lever les yeux sur M. de Boisgueydon, qui, absorbé lui-même dans ses sensations, la contemplait avec un secret ravissement.

Le soleil disparaissait dans les flots de la mer lorsque le canot aborda. Aussitôt Sydonie prit Mlle Benoît par la main en lui disant :

« Venez vite, ma bonne amie; allons chan-

ger de toilette. J'avais oublié de vous dire que nous avons du monde à souper ce soir. »

En faisant un signe d'intelligence à son père, elle le laissa seul avec M. de Boisgueydon et emmena l'institutrice.

Une heure plus tard, les appartements étaient illuminés et Sydonie amenait triomphalement Mlle Benoît dans le salon. La bonne institutrice reconnut partout son chiffre entouré de guirlandes, et, lorsque Mlle de Kernadec s'avança en lui présentant un magnifique bouquet, elle se jeta tout attendrie dans les bras de la charmante jeune fille en s'écriant :

« C'est aujourd'hui ma fête!... je l'avais oublié, ma reine! et vous me donnez un bal!... un bal à moi!... Eh bien, je prétends l'ouvrir avec M. le baron.... et vous, ma toute belle! Allons, donnez la main à votre cavalier. »

Le comte Alphonse s'avança et conduisit Mlle de Kernadec à l'entrée du salon dont elle

allait faire les honneurs. Les voitures commençaient à arriver, tous les riches planteurs de la contrée se rendaient avec leurs familles à l'invitation du baron; la fleur de l'aristocratie était là, et certainement l'on n'eût pas rencontré, à cette époque, dans les salons de la noblesse de France, des femmes plus gracieuses et plus élégantes, des cavaliers d'un plus grand air.

La fête fut animée, brillante, magnifique. Aux colonies, le goût de la danse est une passion commune à toutes les castes; les créoles, quelle que soit la nuance de leur épiderme, s'y livrent avec emportement, avec délice. Le nègre danse le bamboula tant que ses muscles vigoureux ont assez de puissance et d'élasticité pour le soutenir: il ne s'arrête que quand il tombe. La jeune fille blanche, élevée dans l'indolence, qui ne marche presque jamais, pour laquelle le plus léger travail est une fatigue, passe toute une nuit à mouvoir en cadence ses pieds d'enfant; une force factice anime son corps délicat et souple comme un roseau; et lorsque les bougies pâlissent, lors-

que le premier rayon du jour pénètre dans la salle du bal, elle figure encore, vive, animée, infatigable, à la dernière contredanse.

Mlle de Kernadec dansait ainsi. Elle était divinement belle cette nuit-là. Par une intention de simplicité, qui était à son insu une coquetterie raffinée, elle portait une robe de satin blanc des Indes, sans aucun ornement ; un seul rang de perles séparait sur son front les boucles de sa chevelure blonde, et elle avait attaché à son corset un bouquet de jasmin de Goa, dont la couleur, d'un rose pâle, se confondait avec la suave blancheur de son teint. En la voyant dans cette parure, qui était presque celle d'une mariée, traverser le salon, conduite par le comte Alphonse, M. de Kernadec dit à l'oreille de l'institutrice :

« Ne trouvez-vous pas que notre petite fête ressemble à un bal de fiançailles ?

— Je crois que, le jour où il vous plaira d'avoir un bal de noces, Sydonie ne fera aucune objection, répondit Mlle Benoît du même ton. Monsieur le baron, vous avez réussi : si je

ne me trompe, le gendre de votre choix est le mari selon son cœur. »

Comme elle achevait ces mots, elle vit derrière elle, à travers la jalousie baissée d'une fenêtre, le visage noir d'Youna qui du dehors regardait dans la salle du bal. Les traits de l'esclave avaient une expression qui la frappa, et elle murmura en s'éloignant :

« Quelle figure a cet homme ! on dirait qu'il voit encore devant lui la gueule ouverte du caïman. »

Dès le lendemain, le baron annonça qu'il voulait donner à M. de Boisgueydon le plaisir d'une partie de chasse dans les mornes. Il s'agissait d'aller, comme les anciens boucaniers, poursuivre, dans les sombres forêts qui couvraient le versant des Grands-Cahaux, les cabris et les bœufs sauvages dont la race avait été apportée des côtes d'Espagne par les premiers vaisseaux qui abordèrent au Nouveau-Monde. Cette chasse n'était pas sans dangers, et Sydo-

nie en voyait les préparatifs avec une secrète inquiétude; au moment du départ, elle accompagna les chasseurs jusque sur le perron, devant lequel on avait amené les chevaux, et, considérant d'un œil alarmé la meute impatiente, les piqueurs nègres armés de leurs longs coutelas et prêts à marcher en avant de cette petite expédition, elle dit en soupirant et en regardant le comte :

« Ah! mon père, je ne serai pas tranquille jusqu'à votre retour! »

Les chasseurs et leur suite se mirent en marche, et Mlle de Kernadec, arrêtée au seuil de l'habitation, les suivit un moment des yeux puis, toujours préoccupée d'une crainte vague, elle appela Youna. L'esclave assistait aussi au départ; on eût dit qu'il se faisait une obligation d'être toujours à portée de recevoir les ordres de Sydonie et de pouvoir accourir sur un mot, sur un signe.

« Youna, lui dit-elle, la chasse est parfois

dangereuse dans les mornes; suis ton maître; tu es le plus courageux, le plus brave de ses gens; te sachant près de lui, je serai sans inquiétude.... »

En entendant cette recommandation et cet éloge, l'esclave répondit d'un air triste et ravi :

« Oui, petite maîtresse, mon pied sera toujours dans son ombre et j'aurai ma mancette à la main. »

Il montra, en disant ces mots, la lame affilée qu'il portait à la ceinture, et qui était en effet une arme sûre, redoutable, dans la main d'un homme déterminé.

Toute la journée, les travailleurs occupés dans les pièces de cannes au pied des mornes entendirent les coups de fusil qui, répétés par les échos, ressemblaient au bruit du tonnerre. Dès que le soleil commença à baisser sur l'horizon, Mlle de Kernadec se rendit dans la galerie pour y attendre le retour des chasseurs. Mais l'astre radieux se coucha dans les flots de

la mer, la nuit sereine et sombre s'étendit sur la plaine, qu'ils n'étaient pas revenus encore. Sydonie, effrayée de ce retard, envoya des noirs munis de torches de bois-chandelle sur le chemin des mornes; elle sortit elle-même accompagnée de Mlle Benoît, suivie de ses mulâtresses, et gagna l'allée de palmistes par laquelle les chasseurs avaient passé le matin. Inquiète, saisie d'un funeste pressentiment, elle versait des larmes, et disait à Mlle Benoît qui tâchait de la rassurer.

« Je suis certaine qu'un accident funeste est arrivé à mon père ou à M. de Boisgueydon.... Ah ! quelque chose me dit que je ne dois rien craindre pour mon père.... Youna était près de lui en cas de danger.... D'ailleurs il est accoutumé à chasser dans les mornes; il connaît le péril, il sait l'éviter.... Mais le comte est exposé à des attaques dont il ne saura pas se défendre.... Il peut avoir succombé !... Mon Dieu !... s'il était mort !... »

Elle tremblait de tous ses membres et invo-

quait le ciel tout éperdue. Mlle Benoît, ne pouvant obtenir qu'elle rentrât à l'habitation, la fit asseoir au bord de l'allée, et envoya prévenir le géreur, qui alla de son côté, avec une partie des noirs d'atelier, au-devant du baron.

Les nègres qui travaillaient du côté des mornes déclarèrent que jusque vers la tombée de la nuit ils avaient entendu des coups de fusil dans les gorges des Grands-Cahaux, mais qu'au moment où ils quittaient les pièces de cannes ce bruit avait cessé et la chasse semblait finie. Il était évident qu'un accident imprévu, et non une poursuite obstinée, attardait les chasseurs, et Mlle Benoît elle-même, tout en essayant de rassurer Mlle de Kernadec, commença à former les plus sinistres conjectures. Enfin, sur les onze heures du soir, l'on entendit dans le chemin qui descend des mornes, deux cavaliers arrivant à toute bride : c'étaient M. de Kernadec et le comte de Boisgueydon. En apercevant, à la lueur des torches, un groupe arrêté dans l'allée, ils mirent pied à terre, et le baron prit sa fille dans ses bras en s'écriant :

« Ma pauvre chère enfant!... j'ai craint un moment de ne plus te revoir !... »

Elle le regarda avec une expression indicible de frayeur et de joie ; puis se tournant vers le comte, elle lui dit les larmes aux yeux :

« Vous non plus vous n'êtes pas blessé ?...

— Nous sommes sains et saufs l'un et l'autre, répondit le baron; mais c'est un miracle du ciel!....

— Youna vous a quittés? reprit Sydonie, s'apercevant qu'il arrivait seul avec le comte.

— Le pauvre Youna est mort peut-être en ce moment, dit M. de Kernadec d'une voix triste ; ma fille, il m'a sauvé la vie....

— Ah ! j'en avais le pressentiment ! » murmura Sydonie pénétrée d'une douloureuse émotion.

L'on rentra à l'habitation, et alors seulement Mlle de Kernadec s'aperçut que les vêtements de son père et ceux de M. de Boisgueydon étaient déchirés et couverts d'éclaboussures

sanglantes ; ce dernier avait une des manches de sa veste de chasse emportée et le bras bandé avec un mouchoir.

« Vous avez reçu une blessure! s'écria Sydonie en pâlissant.

— Une blessure légère, répondit avec sang-froid M. de Boisgueydon ; je la sens à peine ; monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au baron, veuillez me dire maintenant quelles sont ces bêtes féroces qui nous ont si rudement attaqués.

— Ce sont ces animaux carnassiers qui tiennent du loup et du chien sauvage et qu'on appelle des casques, répondit M. de Kernadec ; ils sont devenus fort rares et je n'en avais jamais rencontré. Nous avions chassé fort heureusement tout le jour, continua-t-il en s'adressant à Sydonie, et nous regagnions l'endroit où nous avions laissé nos chevaux, lorsque les chiens s'arrêtèrent tout à coup en manifestant une grande inquiétude ; ils se couchaient à nos pieds malgré les cris des piqueurs et tremblaient de tous leurs membres. Nous

étions alors à plus de deux lieues dans les mornes, au fond d'une gorge bordée de bois d'une grande hauteur et à travers laquelle les eaux avaient frayé un sentier étroit qui serpentait entre les halliers, de manière que souvent on ne voyait rien à deux pas devant et derrière soi. Tout à coup je vis dans l'ombre noire d'un hallier deux prunelles brillantes comme celles d'un chat. Le comte, qui marchait devant moi s'avança en levant le canon de son fusil; au même instant le casque s'élanca sur lui, le saisit au bras qui tenait le fusil et le renversa.... Alors.... alors.... je n'ai plus rien vu. Racontez vous-même ce qui s'est passé, monsieur le comte....

— Alors j'ai pris le pistolet que j'avais à la ceinture, et, l'appuyant contre la gueule ouverte du casque, je lui ai fait sauter le crâne, dit tranquillement M. de Boisgueydon.

— Le casque fit en tombant un hurlement terrible, continua le baron; au même instant je vis la croupe d'une bête fauve qui bondissait dans le feuillage, et je sentis sur mon épaule

un poids qui me fit lâcher mon fusil. Mais aussitôt Youna, qui était derrière moi, enfonça son couteau dans le cou de l'animal, qui se précipita alors sur lui et le renversa dans le ravin.... Youna se remit sur ses genoux et plongea son couteau dans le ventre de la bête, que j'achevai d'un coup de fusil. C'était la femelle du casque; en entendant le cri du mâle blessé à mort, elle était venue à son secours. Elle expirait aussi, mais après avoir horriblement mordu le pauvre Youna, qui, couché près d'elle, perdait tout son sang. Nos piqueurs l'emportèrent à demi mort jusqu'à l'endroit où nous comptions retrouver nos chevaux; mais ces animaux, ayant entendu les hurlements des casques, avaient rompu leurs longes et s'étaient échappés. Il a fallu plusieurs heures pour les chercher et les ramener. Nos gens étaient excédés de fatigue, nous les avons laissés en arrière; ils ont fait un brancard sur lequel ils rapporteront le blessé, si toutefois il peut arriver jusqu'ici..... »

Lorsque le baron cessa de parler, Sydonie,

qui l'écoutait debout près de lui, se mit à genoux, et dit en saisissant ses mains, qu'elle mouilla de larmes :

« Mon père, promettez-moi que vous n'irez plus jamais chasser dans les mornes....

— Jamais qu'avec ta permission, répondit le baron en serrant contre sa poitrine cette belle tête éplorée.

— Et vous aussi, monsieur, vous faites la même promesse? reprit-elle en se tournant vers le comte avec un mouvement naïf; si vous saviez combien j'ai pleuré ce soir! »

M. de Boisgueydon, fort ému, prit la main qu'elle avançait vers lui et la pressa de ses lèvres.

« Remets-toi, ma Sydonie! dit le baron; tu vois bien que nous sommes vivants et bien portants, pourquoi pleures-tu?..... Emmenez-la dans sa chambre, mademoiselle Benoît, ajouta-

t-il en se tournant vers l'institutrice, tâchez de la calmer. Nous avons besoin de repos aussi ; le comte souffre de sa blessure peut-être plus qu'il ne le dit. »

Le lendemain matin de bonne heure, Mlle de Kernadec, ayant été avertie qu'Youna avait été transporté à l'infirmerie, s'y rendit aussitôt avec Mlle Benoît. L'infirmerie, était un grand corps de logis situé à l'écart, derrière les cases à nègres, et divisé en plusieurs salles. Au lieu de mettre Youna avec les autres malades, on l'avait déposé dans la pièce qu'occupait le chirurgien attaché à l'habitation. Le blessé était couché sur une espèce de lit de camp et ne donnait pas signe d'existence; sa tête était rejetée en arrière, son regard fixe, son corps immobile et roide; tout annonçait qu'il était frappé du mal redoutable qui, sous ces brûlantes latitudes, complique souvent les blessures même légères et les rend presque toujours mortelles. Le baron était déjà accouru près du malade et interrogeait le chirurgien avec anxiété, lorsque Sydonie entra.

« Juste ciel ! dit-il, vous croyez que cet homme est perdu sans ressources ?

— Sa blessure n'est pas profonde, répondit le chirurgien ; mais les premiers symptômes du tétanos se déclarent, et je n'ai pas grand espoir. Ce n'est pas le premier noir que vous voyez succomber à cette maladie, monsieur le baron. vous savez qu'il n'y a pas de remède....

— Elle se guérit quelquefois par une violente commotion morale, dit vivement M. de Kernadec : je vais essayer.... »

Il se rapprocha du malheureux et lui dit à haute voix :

« Youna, en récompense du dévouement que tu as montré hier, je t'affranchis ; dès à présent tu n'es plus mon esclave, tu es libre.

— Tu es libre, Youna, répéta Mlle de Kernadec qui s'était rapprochée aussi ; allons, aie bon courage... et prends ceci, je le veux.... »

Elle s'empara de la tasse qu'une négresse présentait en vain au malade, et, l'appuyant

contre ses dents serrées, elle essaya elle-même de le faire boire.

Youna fit un effort comme pour joindre les mains, ses traits s'animèrent, il remua les lèvres, et un éclair de bonheur brilla dans son regard. Le chirurgien, qui l'observait attentivement, dit alors au baron :

« Je crois qu'il ne mourra pas : monsieur, vous lui avez véritablement sauvé la vie en lui donnant la liberté. »



V

Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de M. Boisgueydon. Il était établi à l'habitation Kernadec comme un homme qu'on ne laissera jamais repartir ; pourtant aucune proposition directe n'avait eu lieu, et le mot de mariage n'avait pas même été prononcé. Le baron, à

peu près certain des sentiments de sa fille, ne la consultait pas sur ses projets; il la laissait s'abandonner sans inquiétude, sans prévision, au penchant qui l'entraînait et dont elle ignorait encore le nom. Elle devinait sans doute les desseins de son père; mais, dans la chaste ignorance de son cœur, elle voyait dans M. de Boisgueydon non l'homme qu'elle aimait, mais celui que la volonté paternelle avait préféré: dans cette âme docile et tendre, le sentiment du devoir se confondait avec l'amour. Le comte était dans la situation tout à la fois douce et pénible d'un homme dont la félicité est mêlée d'inquiètes espérances. Malgré les encouragements tacites que lui donnait le baron, il n'osait croire encore à son bonheur. Il était éperdument épris de Sydonie, et souvent il se demandait ce qu'il deviendrait s'il était abusé dans son secret espoir, si, au lieu du futur époux de sa fille, M. de Kernadec ne voyait en lui que le parent digne d'une cordiale hospitalité, si la belle Sydonie ne répondait que par une froide bienveillance, une faible amitié, à l'amour qu'elle lui avait inspiré. Lorsqu'il concevait ces

aqpréhensions, il tombait dans d'amères tristesses que la présence même de Mlle de Kernadec ne pouvait dissiper, et qu'il expliquait par l'inquiétude où le jetait le silence de sa famille, dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis son arrivée à Saint-Domingue.

Un matin, de très-bonne heure, le comte Alphonse entra dans la chambre de M. de Kernadec, une lettre à la main, le visage triste et troublé.

« Vous avez des nouvelles de France ! s'écria le baron.

— Oui, monsieur, répondit-il ; de mauvaises nouvelles ; le parti républicain a aboli la noblesse, il abolira aussi la royauté. Mon père, consterné de la tournure que prennent les événements, a résigné ses emplois, il est rentré dans la vie privée. Mais il n'y a pas trouvé le repos ni la sécurité. Depuis mon départ il s'était retiré à Boisgueydon, pensant y vivre tranquille ; mais les révolutionnaires ont pillé et incendié le château. Mon père a couru les plus grands dangers ; et maintenant, retiré chez un de ses

anciens compagnons d'armes, il attend le moment d'aller rejoindre tant de bons gentilshommes passés à l'étranger. Hélas! c'est un exil! et peut-être mon devoir serait d'aller le partager.

— Monsieur le comte, dit spontanément le baron de Kernadec, puisque votre père se décide à quitter la France, c'est ici qu'il doit venir. Partez, allez le chercher, et, pour le décider à passer la mer, dites-lui qu'une famille qu'il peut considérer comme la sienne l'attend à Saint-Domingue, que vous y avez laissé un père et qu'il y trouvera une fille.

— Quoi! monsieur, balbutia le comte avec une profonde émotion, vous me permettez d'espérer.... de prétendre à un si grand bonheur!...

— Il y a longtemps que je vous destinais Sydonie, dit le baron attendri; quoiqu'une foule de prétendants se soient offerts, je vous l'ai gardée: rendez-la heureuse....

— Ah! son bonheur est certain s'il dépend de moi! s'écria le comte Alphonse; mais, monsieur, elle ne connaît pas vos intentions, je n'ai pas son aveu....

— Allons la trouver, dit le baron en souriant.

— Oh! monsieur, pas tout de suite...je tremble!... répondit le comte respirant à peine; si elle démentait votre promesse, s'il fallait renoncer à l'espoir que vous me faites concevoir!

— Venez! s'écria le baron en l'entraînant; quand je vous dis que je réponds de son consentement. »

Le déjeuner était déjà servi dans la galerie; Sydonie et Mlle Benoît attendaient.

« Ma fille, dit le baron en entrant, voilà notre hôte qui se dispose à nous faire ses adieux; il s'en va en France chercher son père, M. le marquis de Boisgueydon. Mon cher Alphonse, ajouta-t-il en s'adressant au comte, voulez-vous dire à quelle intention vous allez nous l'amener?

— Pour qu'il ait l'honneur de vous demander mademoiselle votre fille en mariage, répondit en tremblant M. de Boisgueydon?

— Eh bien! ma fille, dit gaiement le baron,

que répondrons-nous alors à un bon vieux gentilhomme qui aura fait deux mille lieues pour demander ta main? »

Sydonie se jeta tout éperdue dans les bras du baron; peut-être ce qui la touchait et la frappait le plus à ce moment, c'était cette idée d'une prochaine absence et le chagrin de voir partir le comte Alphonse; elle pleurait et gardait le silence, si bien que M. de Kernadec un peu inquiet murmura :

« Est-il possible que tu hésites, mon enfant! Si tu voyais la physionomie de ce pauvre comte!... »

Elle se retourna alors, lui tendit la main, et dit avec un sourire mêlé de larmes :

« Vous serez de retour bientôt? »

Il y avait plusieurs navires en partance dans la rade du Cap, et il fut décidé que M. de Boisgueydon quitterait l'habitation le surlende-

main, afin de s'embarquer sur le premier vaisseau qui mettrait à la voile. On pouvait compter sur des traversées de trente à quarante jours, et le comte devait selon toute apparence être de retour à Saint-Domingue vers le milieu de l'été.

Le soir qui précéda son départ, la famille demeura réunie plus tard que d'habitude dans le salon. Le baron et Mlle Benoît faisaient par contenance une partie de cartes; Sydonie était assise un peu à l'écart, près d'une fenêtre, avec M. de Boisgueydon. Tous deux gardaient le silence, absorbés dans la douleur d'une si prochaine séparation. La jeune fille tourna les yeux vers la pendule, dont l'aiguille allait sonner l'heure de ces tristes adieux, et elle murmura en frissonnant :

« Minuit déjà ! »

Le comte lui dit alors :

« Dans un moment nous serons séparés. Demain je serai loin d'ici. Que deviendrai-je

alors?... quelle affreuse solitude autour de moi! je ne vivrai que par mes souvenirs.... Ah! je voudrais pouvoir emporter, avec votre image, une partie de ce qui vous environne, ce bouquet que vous avez gardé tout le jour, cet éventail, ce ruban qui touche votre bras, le parfum de vos cheveux!...

— Ainsi, murmura Sydonie en retenant ses larmes, vous seriez heureux d'avoir sous les yeux quelque chose qui vous rappelât à chaque instant d'une manière vive ce pays, cette maison, ces personnes que vous regrettez? Vous seriez heureux d'emporter un tel souvenir?

— Ah! s'écria le comte, c'est donc votre portrait que vous voulez me donner!...

Elle se leva sans lui répondre et alla chercher le petit tableau que Mlle Benoît lui avait donné pour ses étrennes.

« Tenez, dit-elle, c'est la chose du monde qui a le plus de prix à mes yeux; emportez-la, elle est à vous.

— Un moment viendra où vous reprendrez

ce don précieux, s'écria le comte; alors tout mon bonheur me sera rendu, aucun pouvoir humain, aucune nécessité, aucun devoir ne pourra plus m'éloigner de vous! »

Au point du jour, M. de Boisgueydon se mit en route avec le baron, qui avait voulu l'accompagner jusqu'au Cap. Sydonie, cachée derrière les jalousies de sa chambre, les vit monter dans la chaise que le postillon nègre lança aussitôt au grand trot. Lorsque la légère voiture eut disparu au fond de l'avenue, la jeune fille se jeta tout en larmes dans les bras de Mlle Benoît, et s'écria saisie d'un fatal pressentiment :

« C'en est fait, mon Dieu! les heureux jours de ma vie sont passés!... tout mon bonheur s'en va avec lui!

VI

Le jour même du départ de M. de Boisgueydon, à l'heure de la promenade, Youna se trouva sur le passage de Mlle de Kernadec; c'était la première fois qu'il paraissait devant elle depuis qu'il était guéri de ses blessures. En le voyant elle s'arrêta et lui dit avec bonté :

« Eh bien ! Youna, tu as quitté l'infirmerie ; te voilà guéri tout à fait, n'est-ce pas ?

— Oui, grâces au bon Dieu, c'est fini ; je n'ai plus de mal, répondit-il avec une expression de contentement qui ne lui était pas ordinaire. Maîtresse, si vous sortez en voiture aujourd'hui, je monterai sur le siége.

— Tu n'y es plus obligé, dit Mlle de Kernadec en souriant ; maintenant tu peux te reposer tout le long du jour, aller où bon te semble et faire ce qui te plaît ; tu es ton maître. »

Youna secoua la tête d'un air attristé et garda le silence.

« Mon père t'a affranchi, continua Mlle de Kernadec ; il l'a dit au géreur, qui a dû faire les formalités nécessaires : n'as-tu pas reçu ta patente de liberté ?

— La voici, maîtresse, répondit-il en tirant un papier renfermé dans la poche de sa jaquette.

— Mon brave Youna, tu vois bien que tu

ne nous appartiens plus, reprit Sydonie avec bienveillance; c'est fini, je ne peux plus rien te commander; tu es ton maître, te dis-je, tu es libre.

— Je suis libre de vous rendre ma patente de liberté, répondit-il en tendant le papier à Sydonie; tenez, maîtresse, je n'en veux pas.... Je veux toujours vous obéir et vous servir.

— Je te garderai près de moi de grand cœur, dit Mlle de Kernadec, touchée de ce dévouement et de cette simplicité; mais je ne veux pas reprendre ton titre d'affranchissement. C'est bien, c'est entendu, Youna, tu restes à mon service, et dès demain tu reprendras tes fonctions. Aujourd'hui tu peux te reposer encore; je ne me promènerai pas en voiture. »

Le départ du comte, l'absence momentanée de M. de Kernadec, avaient jeté Sydonie dans une extrême tristesse; il s'était fait tout à coup autour d'elle une sorte de solitude et de silence qui l'accablaient d'une peine inconnue, d'une

vague et continuelle souffrance. Le temps, qui naguère emportait si rapidement les belles heures de sa vie, se traînait maintenant d'un pied de plomb pendant ses longues journées et, comme toutes les âmes nouvellement éprouvées par la douleur, elle ne savait ni s'y soumettre ni s'en distraire; inquiète, étonnée des mouvements de son propre cœur, elle disait ingénument à Mlle Benoît :

« Hélas! ma bonne amie, je ne me faisais point d'idée de l'attachement qu'on peut concevoir pour une personne que l'on connaît à peine, et de la douleur que cause son absence.... Par moments, je me reproche cette tristesse excessive. J'éprouve une sorte d'effroi de ce qui se passe dans mon âme!... Ah! si mon père m'ordonnait maintenant de ne plus songer à M. de Boisgueydon, que j'aurais de peine à lui obéir! Combien j'aurais été malheureuse s'il m'avait choisi un autre mari! Je le sens à présent, ma bonne amie, il n'est pas toujours facile d'être une fille soumise et de faire son devoir! Et même quand tout vous

sourit en ce monde, quand on a comme moi le père le plus tendre, et que l'avenir promet la plus heureuse destinée, on n'est pas à l'abri du chagrin; car je me trouve bien malheureuse en ce moment et je pleure sans pouvoir me consoler. »

Quatre jours plus tard, un exprès venant du Cap apporta à Mlle de Kernadec des lettres de son père et de son fiancé. Le comte était au moment de s'embarquer, et il écrivait à Sydonie des adieux mêlés de tristesse et d'espérance; la pensée du retour tempérait la douleur du départ. M. de Kernadec annonçait à sa fille qu'après avoir conduit à bord le cher voyageur, il reprendrait immédiatement le chemin de l'habitation. D'après la date de ces lettres, le navire sur lequel s'était embarqué M. de Boisgueydon avait dû mettre à la voile ce jour-là même de grand matin, et le baron en route déjà devait probablement arriver la nuit suivante.

Après cette lecture, recommencée plus d'une fois et interrompue par des soupirs et des

larmes, la pauvre Sydonie alla vers la fenêtre et murmura en regardant la mer :

« C'est là qu'il est maintenant, et peut-être bien loin déjà.... Peut-être en ce moment tourne-t-il pour la dernière fois ses regards vers notre île. Oh ! triste, triste séparation !

— Mais votre père revient, dit Mlle Benoît en relisant la lettre du baron ; sans doute il sera ici ce soir. Ma Sydonie, nous veillerons pour l'attendre.

— Que cette journée va me paraître longue ! murmura la jeune fille.

— Tâchons de nous distraire un peu, mon cœur, reprit vivement l'institutrice : je vous propose d'aller faire une visite à ces bonnes petites demoiselles de Mibrail, qui n'ont pas pu venir à notre dernier bal.

— Nous irons si cela vous plaît ou vous paraît convenable, ma bonne amie, » répondit Mlle de Kernadec d'un ton mélancolique.

Il était alors huit heures du matin, et Mlle Be-

noît décida qu'il fallait partir tout de suite : avec de bons chevaux l'on pouvait arriver à l'habitation Mibrail avant la grande chaleur du jour ; le temps était favorable d'ailleurs ; une légère brume répandue dans l'atmosphère affaiblissait les rayons du soleil dont la lumière semblait plus pâle, et le vent qui soufflait par intervalles devait fraîchir encore, selon toute apparence, vers l'heure de midi. Mlle Benoît donna ses ordres, et un quart d'heure après la voiture s'avança au perron. C'etait une espèce de cabriolet monté sur quatre roues et fermé par des ridelets de soie qui interceptaient le jour et la poussière sans empêcher l'air de circuler dans l'intérieur. Youna était sur le siége, et un grand nègre mozambique, faisant fonctions de valet de pied, se tenait à la portière. Mlle Benoît remarqua qu'au lieu de chevaux l'on avait attelé des mules, et elle en demanda la raison.

« C'est que nous allons traverser les Mornes, répondit Youna. La route est assez belle, mais elle longe des précipices. Les mules ont le pied

plus sûr que les chevaux, et, en cas de mauvais temps, elles ne sont pas si effrayées.

— Il n'y a pas d'apparence d'orage, dit Mlle Benoît en regardant le ciel; le temps est magnifique. »

Youna hocha la tête et répondit :

« Les oiseaux de mer volent en troupe du côté des lagons; le crabier se tient tranquille au bord de l'eau : peut-être que la journée ne s'achèvera pas comme elle commence. »

Sydonie, assise au fond du léger équipage, n'entendit pas l'observation d'Youna; Mlle Benoît n'eut pas l'air d'y prendre garde, et l'on partit.

A vol d'oiseau, il n'y avait guère que deux lieues de l'habitation Kernadec à l'habitation Mibrail; mais les sinuosités du chemin triplaient la distance. Une fois qu'on avait quitté la plaine on entrait dans une route tracée à travers la chaîne de montagnes appelée les Petits-Cahaux, et l'on parcourait un paysage solitaire où l'on

apercevait à peine quelques traces de culture. Des forêts vierges couvraient les collines de leur base à leur sommet, et formaient ainsi d'immenses cônes de verdure déchirés çà et là par des roches nues et calcinées.

L'habitation Mibrail, située au milieu des Mornes, sur un vaste plateau environné de bois, appartenait à une famille d'anciens créoles qui, comme les Kernadec, s'étaient établis dans l'île dès les premiers temps de la colonie. Mais leur fortune n'avait pas prospéré comme celle de leur voisin de la plaine : ils n'étaient pas riches et vivaient, en simples campagnards, du revenu borné de leur domaine. Une vingtaine de noirs cultivaient leurs caféières et leurs plantations de cotonniers, et quelques hattiers conduisaient jusque dans les savanes de la partie espagnole le nombreux bétail que deux fois l'année on allait vendre sur les marchés de la plaine. La grande case, construite en bois et recouverte d'un toit d'essente, était la même qu'éleva le premier possesseur du sol ; ceux qui l'habitaient avaient conservé dans toute leur simplicité les mœurs des anciens colons; en ce

moment, trois générations y vivaient réunies sous l'autorité patriarcale de l'aïeul, un beau vieillard encore plein de vigueur et d'activité.

Lorsque Sydonie arriva, les dames de la famille étaient réunies dans la galerie qui servait de salon et de salle à manger; l'aïeule et la mère, assises dans leurs grands fauteuils d'acajou, surveillaient le travail d'une demi-douzaine de négresses qui cousaient assises par terre, et les deux demoiselles de Mibrail faisaient réciter le catéchisme à une troupe de négrillons aussi turbulents, aussi malins que les gamins de nos écoles primaires. En entendant une voiture, elles coururent sur l'esplanade qui s'étendait devant la case, et firent une exclamation de joie en reconnaissant Mlle de Kernadec et sa compagne; ces visites de bon voisinage étaient les seules distractions, les seuls plaisirs de leur solitude. Elles s'emparèrent de Sydonie et l'amenèrent dans la galerie en lui faisant mille caresses. A l'aspect des nouvelles venues, les négrillons partirent de tous côtés comme un vol de corneilles, et allèrent s'abattre sur l'esplanade autour de la voiture, dont ils se prirent

à considérer avec admiration les harnais élégants et la doublure de damas cramoisi.

Il n'y avait pas la moindre trace de luxe chez les Mibrail; mais l'aisance et le bien-être se révélaient dans tous les détails de leur intérieur. L'ameublement de la galerie consistait seulement en une longue table de bois de cèdre et en quelques siéges commodes, quoique grossièrement façonnés. De vieilles gravures tirées de l'Ancien Testament ornaient les lambris, et de grosses nattes fabriquées par les négresses de l'habitation servaient de tapis ; mais les dames de Mibrail avaient des robes de toile des Indes d'une éblouissante blancheur, des souliers de soie qui tenaient à peine sur leurs pieds fins et cambrés, des madras de couleur noués autour de la tête, et cette fraîche et simple toilette ne différait en rien de celle que portait ordinairement la fille du baron de Kernadec, la plus riche héritière du quartier de l'Ouest. Mme de Mibrail embrassa Sydonie, la fit asseoir à l'endroit de la galerie le plus exposé au courant d'air, comme l'on met chez nous les gens qu'on veut bien recevoir près de la cheminée; puis

elle fit apporter le café. Après ces premières formalités de la politesse créole, la conversation s'engagea.

« Nos messieurs seront bien désolés en rentrant ce soir, dit l'aïeule; ils ne soupçonnaient pas que nous aurions une aussi aimable visite, et ils sont allés dans nos vieilles plantations de café du Morne-Noir chasser les pintades marronnes. Jésus! c'est qu'il faut aller loin pour trouver le gibier maintenant; depuis que les gens de couleur prétendent aller de pair avec nous, il n'en est point qui ne se promène hardiment, le fusil au bras, jusque sur nos habitations. De mon temps cela ne se passait pas ainsi.

— Jusqu'ici le dommage est peu de chose, ma mère, dit Mme de Mibrail avec douceur; nous n'avons pas trop à nous plaindre des petits propriétaires nos voisins.

— Plus tard, vous verrez! vous verrez!... murmura la vieille dame en hochant la tête.

— Allons, ma bonne maman, ne nous attristons pas de tout cela! s'écria l'une des jeunes

filles avec l'insouciante gaieté de son âge. Tant pis si les griffes, les marabouts, les mulâtres, les métis et toute cette race noirâtre chassent notre gibier, il nous restera bien toujours un quartier de cabri marron à mettre sur la table lorsque Mlle de Kernadec nous fera, comme aujourd'hui, le plaisir de venir dîner avec nous. »

Les deux demoiselles de Mibrail étaient de jeunes personnes mignonnes, fraîches et jolies, deux fleurs charmantes écloses dans un désert. L'aînée, une belle brune aux yeux doux et brillants, dit à Sydonie avec un soupir :

« Je sais que le bal auquel vous nous aviez invitées a été charmant; mais jugez si nous aurions pu y danser de bon cœur : mon frère s'était embarqué la veille pour retourner au Mexique.

— Hélas ! dans quel chagrin vous deviez être alors ! dit Sydonie en lui serrant la main.

— Ma mère ne pouvait d'abord se consoler, reprit d'un ton plus bas Mlle de Mibrail ; main-

tenant, cela va mieux; on s'accoutume à tout, même à l'absence de ceux qu'on aime, surtout quand ils sont heureux; mon frère est retourné à Mexico pour se marier.

— Que Dieu le protége! que bientôt il soit de retour, après un heureux voyage! » dit Sydonie en soupirant au souvenir de celui qui en ce moment voguait aussi sur la mer immense.

La température n'est jamais très-élévée sur les plateaux des Mornes, et les courants d'air étaient ménagés avec tant d'intelligence qu'on ne s'apercevait pas de la chaleur dans la galerie de l'habitation Mibrail. Après le dîner, les dames restèrent assises autour de la table dans un doux *far-niente*, s'entretenant, à la mode des créoles oisives, de tous les petits événements arrivés dans le pays. On était malheureusement à une époque où des faits insignifiants en apparence avaient leur importance. La vieille Mme de Mibrail raconta que, le soir précédent, l'on avait eu une espèce d'alerte sur l'habitation: les noirs d'atelier étaient sortis furtivement de leurs cases et avaient passé une partie de la

nuit dans les bois, où ils avaient caché une de leurs idoles.

« Ma mère, il vaut mieux paraître ignorer leur faute que de les en punir, dit Mme de Mibrail; ce n'est pas la première fois que nos nègres vont adorer ainsi leur fétiche.

— Oui, depuis quelque temps l'on tolère cette abomination, répliqua vivement la vieille dame; mais le ciel sait où cette indulgence va nous conduire! Mes enfants, je vous dis que le noir est l'ennemi du blanc, comme le diable est l'ennemi de Dieu!

— Voilà ma bonne maman qui retombe dans ses idées sinistres, dit l'une des demoiselles de Mibrail à l'oreille de Sydonie; nous ne savons comment la distraire des prévisions qui la tourmentent, depuis que les gens de couleur ont fait connaître leurs prétentions et que quelques ateliers se sont révoltés dans le quartier du nord.

— Il faudra l'amener chez nous pour quelques jours, répondit Sydonie; là elle verra quelques blancs vivant en toute sécurité au mi-

lieu d'un millier de nègres. D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi dans tout le quartier de l'ouest? Pourquoi nos esclaves se révolteraient-ils ? nous ne leur avons jamais fait de mal. »

Vers quatre heures après midi, les aboiements des chiens qui gravissaient le plateau se firent entendre.

« Voilà nos chasseurs qui rentrent déjà ! » dit Mme de Mibrail étonnée.

Les deux jeunes filles coururent au-devant de leur père et de leur aïeul.

« Vous voici de bien bonne heure, s'écria l'aînée : vous avez deviné que nous avions aujourd'hui charmante compagnie; Mlle de Kernadec et Mlle Benoît ont dîné avec nous.

— J'espère que nous les garderons jusqu'à demain; car, selon toute apparence, nous aurons un orage dans la soirée, dit gaiement M. de Mibrail.

— Quel bonheur ! Vous allez rester avec nous, ma chère Sydonie, s'écria la jeune fille.

— C'est impossible, répondit-elle; ma bonne Julie, il faut que je retourne ce soir à l'habitation, il le faut absolument. »

Le vieux Mibrail alla consulter le baromètre suspendu près de la fenêtre.

« Mademoiselle, dit-il, j'ai reconnu vers midi les premiers signes de l'orage : au lieu de continuer la chasse, nous avons rebroussé chemin; le baromètre confirme mes observations; l'orage n'éclatera peut-être qu'au coucher du soleil. Cependant il serait imprudent de vous mettre en route.

— Mon père arrive cette nuit, dit vivement Sydonie; quel serait son étonnement, son inquiétude même, s'il ne me trouvait pas à l'habitation !

— En ce cas, mademoiselle, partez, partez sur-le-champ, reprit M. de Mibrail après avoir attentivement observé l'état du ciel. Vous arriverez probablement plus tôt que le mauvais

temps ; mais il faut que votre cocher ne ménage pas son attelage.

— C'est Youna qui nous conduit : je suis tranquille, » dit Mlle de Kernadec.

Les dames de Mibrail l'accompagnèrent jusqu'à la voiture.

« Ma chère Sydonie, vous êtes légèrement vêtue, enveloppez-vous de ceci, dit Julie de Mibrail en déployant un grand carré de soie pourpre brodé de rosaces blanches qui se détachaient sur le fond comme des fleurs d'argent.

— Quel magnifique tissu ! s'écria Mlle Benoît ; c'est comme un manteau royal !

— Il n'y en a point de pareil dans toute l'île, dit Mlle de Mibrail ; c'est mon frère qui me l'a apporté de Mexico. »

A ces mots, elle s'avança pour le jeter sur les épaules de Sydonie ; mais Youna, se détournant sur son siége, montra du doigt au fond de la voiture une mante que sa jeune

maîtresse mettait de coutume lorsqu'elle se hasardait à sortir les jours de mauvais temps.

« Merci, Youna, dit-elle avec surprise; tu avais donc deviné que nous aurions peut-être de la pluie aujourd'hui?

— Ce matin, le crabier se tenait tranquille entre les joncs, je l'ai dit, » murmura-t-il, et, relevant la tête, il ajouta : « Maîtresse, sans perdre une minute, à présent il faut partir. »

La voiture descendit hardiment au grand trot le versant du morne, et Youna lança ses mules au galop dans un chemin uni, mais bordé de précipices. Les deux femmes, effrayées de ce train désordonné, se serraient l'une contre l'autre sans proférer une parole. Pourtant le soleil brillait encore, quoique environné de vapeurs qui semblaient se condenser dans l'atmosphère; la brise était tout à fait tombée, et un silence profond régnait dans les airs. Vers l'est, un nuage noir flottait sur la croupe des montagnes de la partie espagnole et grandissait rapidement; bientôt ses flancs, d'un

bleu plombé, atteignirent les cimes plus rapprochées des Mornes, et en quelques moments une sorte de crépuscule blafard remplaça le jour. La voiture franchissait alors une rampe étroite qui tournait entre les Mornes. D'un côté s'élevait la crête chauve de ces masses granitiques, dont la base était ensevelie dans d'inextricables halliers qui s'étendaient jusqu'à la marge du chemin; de l'autre s'ouvraient des gouffres, à demi masqués par des réseaux de verdure qui se balançaient entre les deux bords de la ravine, semblables à des ponts aériens. Le long de la route croissaient de hauts palmistes, dont le tronc droit et couronné d'un chapiteau de feuillage s'élançait du milieu des obscures ramées et dominait les plus grands arbres.

Au point culminant de ce passage, Youna arrêta les mules et descendit de son siége. Après avoir observé d'un œil attentif les nuages amoncelés, les profondeurs désertes du ciel et la nature immobile et muette, il se rapprocha de Mlle de Kernadec et lui dit avec une inquiétude contenue ·

« Petite maîtresse, il n'y a pas un oiseau dans l'air; les bêtes fauves se taisent et se cachent au fond des bois : voilà le mauvais temps qui vient.

— L'orage menace, répondit Sydonie en avançant la tête; mais il n'est pas encore tombé une goutte de pluie. Allons, mon brave Youna, nous sommes à moitié chemin, tu as un bon attelage, tu es un habile cocher : en avant.

— Maîtresse, je suis sûr que mes mules raseront ces précipices sans broncher, répondit-il; mais, par un temps comme celui-ci, il n'est pas prudent de courir.

— Cet homme a raison, dit Mlle Benoît; le tonnerre va éclater, et nous l'attirerions sur nous peut-être. Au lieu de poursuivre notre route, cherchons un abri sous les arbres. »

Tout à coup un bruit sec et semblable au sifflement d'un boulet lui coupa la parole. La vibration de l'air agita les feuilles des arbres qui frémirent comme par un grand vent, et la montagne trembla jusque dans ses profondeurs

caverneuses. Youna s'était jeté à la tête des mules qui se cabraient et reculaient épouvantées. Mlle Benoît, fort effrayée, fit descendre Sydonie et l'entraîna sous un bouquet de palmistes au bord de la route. En ce moment la foudre éclata de nouveau, une raie de feu déchira les nuages et l'on entendit dans les airs un coup sec suivi d'une détonation comparable à celle d'une ligne d'artillerie.

« Le tonnerre est tombé ici! » murmura Youna, aveuglé par les éclairs et frappé d'une sorte de commotion qui l'ébranla de la plante des pieds à la racine des cheveux.

Aussitôt il chercha des yeux Mlle de Kernadec : elle était assise au bord de la route, le visage appuyé sur ses mains; Mlle Benoît était derrière elle; droite comme le tronc d'un palmiste, la tête baissée sur la poitrine et les bras pendants. Pendant quelques minutes, les éléments semblèrent se confondre dans un impétueux tourbillon qui menaçait de détruire tous les êtres animés; puis un mugissement sourd

annonça que la nuée crevait, et la pluie commença à tomber.

Alors Youna remit le soin de contenir l'attelage au nègre mozambique, lequel, frappé de terreur, s'était accroupi sous la voiture ; ensuite il alla vers Mlle de Kernadec en s'écriant :

« Rassurez-vous, maîtresse; cette grosse pluie empêchera le tonnerre de tomber. »

Au même instant il s'aperçut que le déshabillé de Mlle Benoît était brûlé sur le côté du haut en bas, comme si l'on eût promené sur elle un tison enflammé. Il la regarda au visage; elle avait les yeux fixes et ouverts, la bouche légèrement contractée. Il l'appela ; elle ne répondit pas. Il la toucha légèrement au bras ; elle tomba comme un corps inerte privé de son point d'appui par une faible secousse. La malheureuse institutrice était morte frappée par la foudre qu'avait attirée sur elle la flèche élevée du palmiste. Youna se pencha vers Mlle de Kernadec, et, n'osant la toucher, il l'appela d'une voix tremblante.

« J'ai peur!... mon Dieu, j'ai peur! s'écria la jeune fille éperdue en se couvrant le visage pour ne pas voir la lueur sinistre des éclairs.

— Oui, maîtresse, fermez les yeux et restez là tranquille, » dit Youna.

Et, avec une singulière présence d'esprit, il imposa silence d'un geste au nègre épouvanté; puis, soulevant le corps de l'institutrice, il le cacha non loin de là sous les halliers. Il attendit encore quelques moments, ensuite il se rapprocha de Mlle de Kernadec, qui n'avait fait aucun mouvement, et il lui dit :

« Venez, maîtresse; il faut essayer de traverser la ravine avant que les grosses eaux barrent le passage. »

Elle se releva en appelant Mlle Benoît, et, ne l'apercevant pas à ses côtés, elle s'écria :

« Ma bonne amie !... où êtes-vous ?

— Elle a marché devant, petite maîtresse, répondit Youna; nous la retrouverons.

— Que dis-tu?... Mlle Benoît s'est éloignée sans me parler? Elle m'a laissée seule et s'est mise en marche à travers cette tempête effroyable! s'écria Sydonie avec un étonnement qui domina pendant quelques instants ses angoisses et sa terreur.

— Oui, maîtresse, elle s'en est allée, » répondit Youna.

Mlle de Kernadec regarda autour d'elle avec une expression de doute, de stupéfaction; ensuite elle s'écria :

« Allons, allons la rejoindre! »

Elle s'élança dans la voiture, qui aussitôt partit rapidement et l'emporta tout éperdue. Lorsque Youna fut ainsi parvenu à l'éloigner de l'endroit funeste où un si grand malheur était arrivé à ses côtés, sans qu'elle s'en fût doutée, il arrêta la voiture et apprit à Mlle de Kernadec cet étrange et terrible événement.

D'abord elle ne voulut pas le croire, et lui commanda de retourner sur ses pas; mais bientôt, succombant à son saisissement et à sa douleur, elle éprouva une sorte de défaillance et demeura renversée au fond de la voiture dans une complète immobilité. Youna profita de l'anéantissement où elle était plongée, et, lançant son attelage avec une hardiesse incroyable, il descendit à fond de train le versant dangereux des Mornes. L'ouragan était dans toute sa furie, le tonnerre ne cessait de gronder et la pluie tombait à torrents. Il fallait l'adresse et le sang-froid d'Youna pour passer dans les terrains déjà inondés et traverser la plaine. Il y parvint; avant la nuit close, Mlle de Kernadec arrivait à l'habitation. Ses mulâtresses l'emportèrent tout éplorée dans sa chambre et la mirent au lit, tandis que le géreur, averti du triste événcment, envoyait un exprès au-devant du baron pour le prévenir et hâter son retour.

Mlle de Kernadec passa la nuit dans une sorte de délire. La tempête continuait et ses bruits formidables la faisaient frissonner et

trembler. Elle appelait en pleurant Mlle Benoît; puis elle se levait et se traînait jusqu'à la fenêtre ; les yeux tournés vers la mer, qui se confondait avec le ciel noir, et dont elle croyait entendre les vagues irritées, elle priait Dieu pour les voyageurs, pour les pauvres naufragés près de périr dans cette tourmente. Il lui semblait qu'un navire en détresse tirait des coups de canon près du rivage, et qu'elle voyait sur les flots des lueurs vacillantes.

Le jour parut enfin et éclaira un sinistre tableau. La pluie avait cessé, mais les vents soufflaient par rafales de tous les points du compas ; la mer était horrible, et les vagues jetaient leur écume blanche bien avant dans les terres basses qui bordaient l'embouchure de l'Esterre. A cet aspect, la malheureuse Sydonie leva les mains au ciel en s'écriant :

« Mon Dieu ! j'avais vécu trop heureuse jusqu'ici !... Vous m'avez punie de mon bonheur... Vous m'avez tout ôté peut-être dans ce jour funeste !... »

Le baron arriva dans la matinée. Sa douleur, sans être aussi violente que celle de sa fille, fut extrême. Il éprouvait aussi de vives inquiétudes pour M. de Boisgueydon ; le navire sur lequel il s'était embarqué avait dû courir de grands dangers s'il n'avait pas gagné la haute mer avant l'ouragan ; la moindre faute dans sa manœuvre avait pu causer sa perte, et il fallait attendre dans de cruelles anxiétés des nouvelles qui pouvaient tarder trois ou quatre mois.

Le même jour, six nègres conduits par Youna, allèrent chercher dans les Mornes le corps de la pauvre institutrice ; elle fut inhumée dans le cimetière de l'habitation, au fond d'une vallée solitaire où reposaient dejà plusieurs générations de maîtres et d'esclaves, car les Kernadec avaient voulu qu'une même sépulture les réunît dans cet enclos funèbre. La triste cérémonie se fit à l'insu de Sydonie, et ce ne fut que longtemps après qu'elle apprit où étaient les restes mortels d'une personne qui lui avait été si chère.

VII

Le temps, qui apaise les plus vives douleurs, calma les regrets de Sydonie. Quoiqu'elle n'eût aucune nouvelle de M. de Boisgueydon, les mortelles inquiétudes qu'elle avait conçues d'abord s'affaiblirent aussi, et il ne resta plus enfin dans son âme qu'une tristesse mêlée de

mélancoliques espérances. Quatre mois s'étaient écoulés depuis le départ du comte, et le moment approchait où l'on pouvait attendre son retour. Mlle de Kernadec commençait à ressentir l'espèce de félicité que donne la seule espérance d'un événement longtemps souhaité; mais ce bonheur était mêlé de passagères angoisses. Bien que l'on n'eût mentionné aucun sinistre causé par l'ouragan, elle n'était pas complétement rassurée, et elle frissonnait lorsqu'en sa présence on parlait d'un naufrage.

Les événements qui s'accomplissaient d'ailleurs dans la colonie la tenaient dans une certaine inquiétude. Tout était tranquille encore dans l'ouest; mais la lutte entre les blancs et les hommes de couleur avait commencé dans le quartier du nord et il s'en était suivi de grands désordres : les esclaves en avaient profité pour se révolter, et plusieurs habitations avaient été incendiées.

Une lettre de M. de Boisgueydon arriva enfin : elle était datée de Southampton. Le comte avait appris, en arrivant en France, que son père s'était réfugié en Angleterre : il était allé le

rejoindre immédiatement, et tous deux se disposaient à s'embarquer pour la Jamaïque, d'où il leur serait facile de passer à Saint-Domingue. Ce parti était plus sûr, et surtout plus prompt, attendu la difficulté de trouver un navire faisant voile directement pour un des ports de la colonie française. A cette nouvelle, Sydonie éprouva une sorte de réaction morale : son âme, longtemps comprimée par la douleur, sembla renaître à toutes les espérances, à la sérénité, au bonheur de son existence première; il lui sembla qu'elle allait encore être heureuse; après avoir lu la lettre de M. de Boisgueydon, elle la serra contre son cœur, et murmura en levant au ciel ses yeux baignés de larmes d'attendrissement et de joie :

« Mon Dieu! mes mauvais jours sont passés.... mon bonheur revient avec lui!... »

Trois semaines environ s'écoulèrent. Tout était tranquille sur l'habitation Kernadec et aux environs; pourtant le baron éprouvait des inquiétudes sur la situation générale de la colonie.

De nouvelles insurrections avaient éclaté dans le quartier du nord: les nègres révoltés incendiaient les habitations et tuaient, avec des cruautés inouïes, les blancs qui tombaient entre leurs mains; la plaine du Cap était dévastée, et l'on craignait de nouveaux malheurs. La grande Assemblée coloniale avait eu recours à l'étranger dans cette situation extrême. Ne pouvant être secourue à temps par la métropole qu'elle accusait d'ailleurs de ces désastres, elle s'était adressée à lord Effingham, gouverneur de la Jamaïque, et avait invoqué le protectorat de l'Angleterre.

Un soir, vers la fin d'août, le baron et sa fille veillaient seuls dans la galerie; la journée avait été brûlante et l'atmosphère était encore remplie d'une lourde chaleur; la brise de mer était si faible, qu'elle n'agitait pas le feuillage léger des tamarins, et que son doux murmure s'éteignait sur le rivage. Mlle de Kernadec, nonchalamment renversée dans son fauteuil et les yeux fermés à demi, était tombée dans une vague rêverie. Le corps affaibli, la poitrine oppressée par cette température énervante, elle

avait dénoué ses longs cheveux, dont le poids la fatiguait, et une de ces brunes suivantes, les soulevant à deux mains, séparait lentement entre ses doigts cuivrés ces magnifiques tresses couleur d'or; une autre mulâtresse, assise aux genoux de Sydonie, agitait un grand éventail de plume emmanché d'un bambou, et répandait sur le visage moite de la belle créole de passagères bouffées de fraîcheur. Le baron, assis à quelques pas de sa fille, fumait sa longue pipe chargée de macouba.

« Mon père, lui dit tout à coup Sydonie, avez-vous eu des lettres ce soir?

— Oui, mon enfant, répondit-il; mais il n'y a rien de nouveau. Les ateliers se battent toujours contre la milice dans la plaine du Cap. Sur la demande de l'Assemblée coloniale, le lord Effingham a expédié des armes. L'on dit aussi qu'il a envoyé un vaisseau de cinquante canons en croisière de ce côté de l'île.

— Pourquoi donc? Nous sommes bien tranquilles ici, » observa Sydonie; et, après un silence, elle ajouta timidement:

« Il me semblait que vous auriez pu recevoir quelque lettre de la Jamaïque ?

— Ce n'est pas une lettre que j'attends, c'est M. de Boisgueydon lui-même, répondit le baron en souriant.

— C'est vrai ; vous avez bien raison, mon père, dit vivement Sydonie : à quoi bon écrire quand on peut venir ?... »

Elle se releva à ces mots et s'accouda sur la fenêtre en regardant dehors.

« Jésus ! s'écria-t-elle, que c'est étrange ! Voyez, mon père, voyez cette clarté qui brille là-bas dans le ciel : on dirait la fumée d'une fournaise. »

En effet, une lueur rougeâtre apparaissait à l'horizon, tantôt vive et brillante, tantôt subitement obscurcie par un nuage qui se dissipait promptement dans les airs. La crête des Mornes se découpait en noir sur ce fond lumineux, et tout le reste du paysage était plongé dans une obscurité profonde.

« Il y a certainement un incendie là-bas derrière les Mornes, dans la direction de l'habitation Mibrail ! dit M. de Kernadec.

— Il faut envoyer au secours, » s'écria Sydonie avec une douloureuse émotion.

Presque au même instant le géreur, M. Fantin, entra dans la galerie, le visage pâle et bouleversé.

« Monsieur le baron, dit-il, une troupe de nègres révoltés descend des Mornes..... Ils ont mis le feu à l'habitation Mibrail et commis les atrocités les plus exécrables. En ce moment, ils sont déjà dans la plaine. Certainement nous allons être attaqués. »

Le baron se leva avec le geste d'un homme de cœur qui se trouve tout à coup en face d'un péril imprévu, extrême, et qui sent que le salut de tout ce qui l'environne dépend de sa résolution et de son courage.

« Monsieur Fantin, dit-il d'une voix brève,

retournez à l'atelier, réveillez les commandeurs et que personne ne bouge, si ce n'est par mon ordre, sous peine de la vie. Faites fermer les portes de la sucrerie; qu'on apporte ici toutes les armes, que tous les employés se réunissent autour de moi. »

Comme M. Fantin sortait pour exécuter les ordres du baron, il rencontra Youna à la porte de la galerie.

« Tu viens du dehors? lui dit-il.

— J'ai été jusqu'à la lisière du verger, répondit Youna. Malgré l'obscurité de la nuit, j'ai reconnu une troupe de gens qni s'avancent dans le plus grand silence de l'autre côté de l'Esterre.

— Il faut couper la corde du bac! s'écria le géreur.

— C'est déjà fait, dit Youna; la barque est en dérive.

— N'importe, malgré les caïmans, ils passeront à la nage, murmura M. Fantin; et, s'ils

ont des intelligences dans l'atelier, nous sommes perdus ! »

Mlle de Kernadec ne proférait pas une parole, ne versait pas une larme ; elle se tenait près de son père, une main appuyée sur son bras, les yeux fixés sur lui dans l'attitude d'une impassible résignation. En voyant Youna, elle lui fit signe d'approcher et lui dit :

« Cette nuit, entends-tu, pendant toute cette nuit, tu te tiendras près de mon père.

— Youna, fais fermer exactement partout, ajouta le baron ; dès que M. Fantin et les autres employés seront ici, qu'on barricade la grande porte, que tous les gens de service s'enferment avec moi ; nous avons des fusils, des balles, de la poudre de chasse, et nous saurons bien nous défendre ! »

Dès que Youna fut sorti, le baron prenant entre ses mains la tête de sa fille, lui dit en la baisant au front :

« Ma Sydonie, mon trésor, il faut que je te cache pendant que nous allons repousser ces misérables à coups de fusil. Tu aurais grand'-peur si tu restais ici.

— Mon père, je ne vous quitte pas, s'écria Sydonie en étreignant le baron avec l'énergie d'une résolution désespérée; si vous êtes en danger, je veux rester près de vous....

— Enfant! est-ce que j'ai quelque chose à craindre; moi? interrompit M. de Kernadec; regarde ces murailles, ces épais contre-vents. Nous sommes ici comme dans un fort, à l'abri d'un rempart que cette négraille ne pourra pas démolir.

— Mais le feu! le feu! interrompit Sydonie; ils ont brûlé l'habitation Mibrail!

— Une maison de planches! répliqua le baron avec une tranquillité affectée; ma Sydonie, je te le répète, il n'y a point de danger; ta présence à mes côtés est inutile, elle m'inquiéterait; je vais te conduire dans un endroit où tu n'entendras pas les coups de fusil. Je t'en supplie, viens avec moi, viens, ma fille! »

Il l'entraîna avec une sorte d'autorité dans sa chambre à coucher et referma la porte derrière lui. Cette chambre, très-vaste, était située au centre de l'habitation, dont les divisions intérieures étaient formées par d'épaisses murailles. Le baron ouvrit une porte cintrée masquée par les lambris, et, descendant deux marches, il éclaira avec le flambeau qu'il tenait à la main une petite pièce où il n'y avait pas d'autres meubles qu'une lourde table, une chaise et un coffre-fort.

« Ma fille, reprit le baron, tu m'as quelquefois demandé où je mettais tout l'argent que m'apporte M. Fantin, c'est ici. Ce réduit n'est connu que de moi seul; tu vas y demeurer une heure ou deux.... Je te laisse cette lumière. Reste, mon enfant; reste là, tranquille, je le veux.... »

Il la serra contre sa poitrine et sortit précipitamment en refermant la porte. Ensuite il alla ouvrir à Youna qui revenait prendre ses ordres; et, lui montrant la porte secrète, il lui dit;

« Ma fille est là.... quoi qu'il arrive, je te la confie. Allons! allons la défendre! »

Les esclaves du service intérieur étaient armés déjà; c'étaient pour la plupart des nègres créoles, nés sur l'habitation, et dont la fidélité n'était pas suspecte. Les femmes avaient d'abord cherché leur jeune maîtresse; ensuite, saisies d'épouvante, elles se réfugièrent dans sa chambre, où elles se mirent à prier Dieu.

M. de Kernadec et tous les blancs de l'habitation étaient réunis dans la galerie et dans le grand salon où quelques mois auparavant dansaient les joyeux quadrilles. Debout derrière les fenêtres, ils observaient par les lucarnes pratiquées dans les solides contre-vents ce qui se passait au dehors. Tout paraissait tranquille; un silence lugubre régnait dans la campagne; seulement les chiens enfermés dans le chenil aboyaient avec fureur. Tout à coup la flamme brilla dans l'obscurité, et sa clarté sinistre fut le signal de l'attaque. Une troupe de noirs s'avança vers la terrasse en poussant d'affreux hurlements.

« Ils ont mis le feu à la sucrerie, s'écria le géreur, la flamme monte.... Ah! voilà nos nègres qui ont quitté les cases!...

— Certainement, ils ont déjà égorgé leur commandeur, et nous allons avoir affaire à toute cette légion de diables, dit froidement Youna.

— Tu crois que les révoltés entraîneront l'atelier? s'écria le baron.

— A présent j'en suis certain, répondit Youna; voilà l'incendie qui gagne, et les nègres des cases jettent des brassées de cannes sèches pour augmenter le feu. »

Les révoltés s'avançaient en désordre. L'un d'eux tenait une espèce de drapeau dont l'on reconnaissait à la lueur des flammes la forme et la nuance. C'était un grand carré de soie rouge semé de rosaces d'un blanc d'argent et attaché à l'extrémité d'un bambou par un lien informe, quelque chose de semblable à une longue chevelure de femme dont les ondes noires flottaient sur les plis du drapeau couleur de sang. Youna reconnut l'écharpe de

Mlle de Mibrail, et les tresses soyeuses dont l'extrémité balayait le sol lorsque le hideux Africain, qui tenait le bambou, abaissait ce sinistre étendard.

« Oh ! murmura-t-il les dents serrées, ils ont tué la jeune demoiselle ! »

Le baron l'entendit, et, tournant la tête, il lui dit avec une expression singulière :

« C'est son père qui aurait dû la tuer, pour qu'elle ne tombât pas entre leurs mains ! »

Alors, appuyant le canon de son fusil à la lucarne, il ajusta le nègre qui portait le fatal drapeau et l'étendit roide mort. A ce signal, les hommes postés aux autres fenêtres firent feu tous à la fois, sur cette multitude, qui recula avec d'horribles cris, laissant le sol de la terrasse couvert de morts et de blessés. Ils étaient cinquante nègres contre un blanc. Pourtant l'avantage des armes et de la position rendait la défense possible. Cette horde féroce

aurait été repoussée, si un funeste hasard ne lui eût fourni le moyen d'attaquer la porte que leurs armes n'auraient pu ébranler. Des bois de charpente avaient été apportés ce jour-là même pour des réparations; les nègres roulèrent une énorme poutre sur la terrasse, et s'en servirent comme d'un bélier pour enfoncer la porte. Tandis que les uns faisaient jouer cette espèce de machine, les autres apportaient des planches et s'en couvraient de manière à arrêter les balles, qui tombaient amorties sur les assaillants. Bientôt les ventaux de cèdre se disloquèrent, et la porte tomba. Alors il n'y eut plus de lutte ni de défense : les blancs furent égorgés sans avoir le temps de recommander leur âme à Dieu.

Le baron était à l'entrée de la galerie; il avait jeté son fusil et tenait son épée à la main; mais avant d'avoir fait un mouvement il avait reçu dix blessures mortelles. Il s'affaissa, perdant tout son sang, et roula sur les degrés du perron, en murmurant le nom de sa fille. Youna était près de lui; il le vit mourir.

Les nègres allumèrent de grands feux au mi-

lieu de toutes les salles de l'habitation; bientôt d'ardents brasiers rougirent les pavés de marbre, et la fumée se répandit sous les lambris dorés comme sous le toit d'un ajoupa.

Les nègres, enivrés déjà par le sang, commencèrent une horrible orgie. Bientôt les cris des mulâtresses, qu'ils suppliciaient après avoir assouvi sur elles leurs désirs immondes, se mêlèrent à des chants effroyables. Des tonnes de tafia avaient été défoncées, tous les vins pillés; les nègres étaient ivres et dansaient en hurlant autour des restes sanglants de leurs victimes. Ils mutilèrent ces tristes dépouilles, et les mains pieuses qui vinrent les ensevelir plus tard ne recueillirent que d'informes lambeaux. Les nègres cherchèrent longtemps Mlle de Kernadec. Son malheureux père avait prévu les supplices, les outrages, la mort affreuse qui l'attendaient, si elle tombait entre leurs mains, et sa dernière pensée avait été le regret de la laisser vivante.

Du moment où les nègres avaient envahi l'habitation, Youna n'avait pas reparu. Caché dans le passage qui séparait la galerie de la

chambre à coucher du baron, il en avait fermé la porte en dedans, et les nègres qui ne connaisaient pas les divisions intérieures de l'édifice, n'avaient pas pris garde à cette issue.

Le tumulte s'apaisa enfin : une partie des révoltés abandonna ces lieux dévastés pour s'en aller aux cases avec les noirs d'atelier; les autres s'endormirent autour des brasiers fumants dans la galerie et dans le grand salon.

A la fin de cette horrible nuit, Youna se hasarda à entr'ouvrir la porte du passage et à regarder dans la galerie. Une vingtaine de nègres dormaient étendus sur les carreaux souillés de sang; la porte était gardée par une sentinelle accroupie sur le perron.

Youna rentra dans la chambre ; il tenait à la main une clef qui lui avait été remise par le baron de Kernadec, il la lui avait donnée en expirant, sans proférer une parole. Youna ouvrit la porte secrète et appela Sydonie en tremblant. Elle se releva et s'avança pâle, défigurée, comme une morte qui sortirait de son tombeau.

« Mon père! » dit-elle. Et comme Youna

hésitait à répondre, elle ajouta avec un calme effrayant :

« Tu n'oses pas me le dire.... Mon père est mort.... »

En prononçant ces mots ses jambes faillirent, ses yeux se fermèrent; elle s'évanouit.

Au lieu d'essayer de la ranimer, Youna saisit une des couvertures du lit et en enveloppa ce corps inerte, de manière à le cacher entièrement. Puis le soulevant sur son bras comme un léger fardeau, il sortit de la chambre et traversa hardiment la galerie. Le jour grandissait; mais les nègres ivres et fatigués sommeillaient encore.

A la porte, la sentinelle arrêta Youna, et dit en lui barrant le passage :

« Où vas-tu, compère, avec cela?

— J'emporte ma part du pillage, répondit brusquement Youna. Arrière !... Laisse-moi! »

A ces mots il descendit le perron et s'enfonça dans les jardins. Comme la veille, les oiseaux gazouillaient entre les haies de citronniers; les fleurs entr'ouvraient leur calice embaumé, et la nature entière s'éveillait souriante aux premières clartés du jour.

Youna gagna les bords de l'Esterre et chercha des yeux l'embarcation : c'était l'unique moyen de salut. Par un hasard providentiel, elle avait été appareillée la veille pour une promenade. Il déposa Sydonie sur les coussins et se mit à ramer. La barque fuyait rapidement; elle eut bientôt franchi l'espace découvert qui séparait les jardins de l'entrée des lagons. Alors Youna l'abandonna un instant au fil de l'eau et se rapprocha de Mlle de Kernadec. Il souleva en tremblant la couverture qui l'enveloppait et la contempla avec une muette angoisse. Elle ne faisait aucun mouvement; ses mains étaient froides ainsi que ses lèvres, dont l'incarnat avait pris une teinte violette. Youna la voyant ainsi immobile et sans souffle, se coucha au fond de la barque en s'écriant avec un affreux désespoir :

« Elle est morte, morte! »

Cependant l'air frais du matin ranima Mlle de Kernadec; elle reprit connaissance et se souleva en regardant autour d'elle d'un air étonné; mais bientôt la mémoire lui revint, et elle se mit à appeler son père avec des pleurs et des sanglots. Youna s'était mis à genoux près d'elle, le cœur pénétré tout à la fois d'une grande douleur et d'une joie inexprimable.

« Béni soit le bon Dieu! disait-il; vous voilà sauvée, petite maîtresse! vous avez un grand chagrin; Dieu qui vous l'a envoyé, vous consolera! Nous allons trouver le vieux Vulcain, un brave homme : vous serez en sûreté dans son ajoupa.... et, quand la maréchaussée sera venue et qu'on aura coupé la tête à tous ces brigands, vous retournerez à l'habitation.

— Jamais, jamais! s'écria Mlle de Kernadec; je ne veux pas revoir l'endroit où l'on a assassiné mon père!... »

En rentrant dans les lagons, elle se rappela

tout à coup la promenade qu'elle y avait faite quelques mois avant, le lendemain de l'arrivée de M. de Boisgueydon, et, saisie d'une inexprimable douleur, elle s'écria :

« O ! Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne m'avez vous pas fait mourir alors au milieu de tous ceux que j'aimais, dans toute la plénitude de mon bonheur ! pourquoi conservez-vous ma misérable vie ! »

La barque arriva enfin au lagon des Palmistes ; le vieux Vulcain n'avait pas quitté son ajoupa, et il ignorait les désastres de la nuit précédente. En apprenant que le maître ainsi que tous les blancs avaient été massacrés et l'habitation livrée au pillage, il se jeta aux pieds de Sydonie en versant des larmes, et lui offrit sa vie en jurant de venger la mort de son bon maître.

« Rassemble les hattiers, lui dit Youna à voix basse ; aujourd'hui même il faudra aller

donner la sépulture chrétienne à tous ces pauvres morts. »

La matinée était calme et magnifique ; pas un nuage, pas un souffle de vent ne troublait la sénérité de l'atmosphère. La mer, unie comme une glace, battait de son remous presque insensible les forêts de palétuviers qui barraient l'embouchure de l'Esterre. Au delà de cette longue ligne de verdure, l'on apercevait la voilure blanche d'un navire qui longeait la côte.

« C'est un Anglais, dit le hattier ; le voilà qui hisse son pavillon.

Presque aussitôt une embarcation, qui semblait cachée dans une des échancrures de la côte, manœuvra pour atteindre le vaisseau.

« Petite maîtresse, dit Youna à Mlle de Kernadec, qui, assise dans un coin de l'ajoupa,

pleurait et cachait son visage comme pour fuir la clarté odieuse du jour ; petite maîtresse, voilà des blancs qui se réfugient à bord du navire.

— Je veux y aller aussi, dit Sydonie en se levant avec une soudaine énergie ; je veux quitter cette terre maudite où j'ai tout perdu !... Youna tu vas me conduire à bord ; ce que je deviendrai, je n'en sais rien : Dieu ordonnera.... »

Elle alla rejoindre d'un pas ferme l'embartion ; Youna prit les rames.

Le navire n'était qu'à une demi-lieue du rivage ; mais il fallait faire un assez long circuit entre les touffes de mangliers qui croissaient dans les eaux douces de la rivière. Au milie du trajet, Mlle de Kernadec dit à Youna :

« Tu es un fidèle serviteur, et je désire te récompenser : demande-moi ce que tu voudras.

— Je veux la permission de vous suivre et

de vous servir, répondit-il ; gardez le pauvre Youna près de vous, petite maîtresse; emmenez-le, il sera votre esclave jusqu'à la mort. »

A mesure que l'embarcation approchait du navire, l'on semblait faire des dispositions pour la recevoir ; il y avait beaucoup de monde sur le pont, et un officier se tenait contre les bastingages, où l'on avait déja jeté l'échelle. Quoique la mer fût magnifique, il était assez difficile de monter à bord par l'escalier de cordes goudronnées qui pendait au flanc du vaisseau. Youna fit signe à Mlle de Kernadec de s'envelopper dans sa robe, et la soulevant d'un seul de ses bras, il franchit l'échelle et la déposa sur le pont. Au même instant, un jeune homme assis sur le gaillard d'arrière se releva vivement et en jetant un cri : c'était M. de Boisgueydon. Son père l'accompagnait. Tous deux reçurent Sydonie, et pendant quelques moments l'on n'entendit dans ce groupe que des paroles entrecoupées, des pleurs étouffés. Youna était resté à l'écart, immobile et l'œil

fixe, son visage avait repris subitement l'expression de douleur farouche que Mlle Benoît avait remarquée naguère. Au moment où Sydonie, appuyée au bras du marquis, allait descendre dans l'entre-pont, il l'arrêta, et, s'agenouillant devant elle; il lui dit.

« Petite maîtresse, n'oubliez pas votre esclave! »

Et s'élançant par-dessus les bastingages, il tomba et disparut sous les flots.

Mlle de Kernadec passa à la Jamaïque sur le vaisseau anglais qui avait recueilli les victimes échappées aux massacres des 26 et 27 août 1791. Quelques mois plus tard elle épousa M. de Boisgueydon, qui l'amena aussitôt en Angleterre. Ses possessions, d'abord administrées par un nouveau gêreur qui périt aussi sous le couteau des esclaves révoltés, devinrent un désert stérile entre les mains des nègres libres, et furent définitivement perdues pour elle quelques années plus tard.

Aujourd'hui il existe encore sur la côte de Bretagne un antique château dont l'Océan baigne les murs; il est habité par un noble vieillard, par une femme âgée, qui achèvent paisiblement leurs jours dans cette solitude. Souvent, lorsque le soleil couchant disparaît en baignant de ses rayons enflammés l'horizon immense, la vieille dame regarde un petit tableau suspendu dans la salle et qui lui rappelle de tristes souvenirs; puis tournant les yeux vers l'Océan, elle dit avec un soupir.

« C'est là-bas, là-bas, qu'était l'habitation Kernadec ! »

FIN.

CLÉMENTINE

PARIS — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

CLÉMENTINE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861

CLÉMENTINE.

I

Onze heures sonnaient à l'horloge du château de la Roche-Farnoux, et la nuit sereine était faiblement éclairée par la lune. L'astre aux froids rayons promenait son disque pâle à travers de légers nuages et répandait un crépuscule transparent sur les plateaux arides qui séparent la haute Provence des fertiles rivages du littoral. Les grandes murailles, les hautes tours du château se dessinaient en noir sur le front éclarci du ciel, et couvraient de leur ombre les maisonnettes du village de Farnoux.

Tout mouvement avait cessé dans le vieux manoir comme dans les humbles demeures des vassaux; aucun bruit ne s'élevait aux alentours, on n'entendait pas même les chiens de garde lâchés dans la première cour. C'était à peine si le silence universel

était troublé de loin en loin par le vol de quelque oiseau nocturne qui, après avoir plané longtemps, s'abattait tout à coup sur le faîte crénélé du mur où s'abritait sa nichée.

Pourtant une fenêtre située à l'un des angles du château était encore entr'ouverte, et si quelque hibou curieux était venu se percher au balcon qui faisait saillie au-dessus d'une espèce de gouffre formé par la pente du roc, s'il eût regardé à travers la profonde embrasure, son œil jaunâtre aurait été ébloui par la lumière de la lampe posée sur une table de chêne, au milieu de la bibliothèque.

Cette bibliothèque était une pièce de médiocre grandeur, tapissée de rayons où, pêle-mêle avec une centaine de volumes, gisaient les paperasses poudreuses accumulées depuis trois siècles dans les archives de la famille de Farnoux.

Des coquilles d'une médiocre valeur et des échantillons de minéralogie, jetés en guise de serre-papiers sur les manuscrits, témoignaient du peu de soin qu'on prenait de cette collection et du peu de prix qu'on attachait à ces vieilles éditions, qui, pour la plupart cependant, portaient sur leur titre le nom des Estienne et des Elzevir.

Quelques livres plus modernes étaient épars sur la table, à côté d'une écritoire de faïence blanche, toute diaprée de taches d'encre et de signes hiéroglyphiques, comme celles dont se servent les écoliers. A cette heure avancée, deux personnes veillaient encore, assises en face l'une de l'autre, aux

côtés de la table, et dans ce nocturne tête-à-tête elles n'échangeaient guère que quelques monosyllabes. Immobiles et absorbées dans une silencieuse occupation, elles formaient un naïf et charmant tableau.

L'une écrivait, penchée sur un lourd pupitre, dont la basane usée attestait les longs services : c'était une jeune fille parfaitement belle. Ses formes, tout à la fois sveltes et fortes, annonçaient un complet développement. Quoique ses traits fussent encore d'une délicatesse presque enfantine, l'ovale pur de son visage, la régularité de son profil, donnaient à sa beauté un caractère de perfection incomparable.

Elle était habillée à la mode du temps et avec une élégance fort recherchée pour une demoiselle qui vivait cachée dans un vieux château, au fond de la province la plus reculée du royaume. Elle portait une robe de lisard blanc brodé en couleur, avec une jupe bouffante de même étoffe, et le ruban noir serré à son cou soutenait une croix de pierres fines.

Ses cheveux, disposés en grosses boucles étagées sur les tempes, formaient derrière la tête un épais chignon, pareil à un nœud de soie brune entremêlée de fils d'or. Le bonnet posé sur cette magnifique chevelure s'élevait droit sur le front comme une pyramide; nous renonçons à en donner une idée, car il faudrait recourir aujourd'hui à un glossaire pour décrire ce léger édifice de dentelles et de rubans, pour expliquer lequel de ces précieux bouts

de chiffons s'appelait le croissant, le solitaire, le firmament, etc., etc.

Le personnage assis de l'autre côté de la table était un jeune garçon à peu près du même âge que cette charmante demoiselle; mais, tandis qu'elle était déjà dans toute la fleur de sa beauté, il avait encore les formes grêles, les traits indécis de l'adolescence.

Les boucles épaisses de sa chevelure, qu'il portait longue et séparée sur le front, retombaient en ce moment sur sa joue fraîche et ronde. Sa tête était penchée sur la table, et ses jolis yeux, d'un bleu sombre, étaient fixés avec une naïve anxiété sur une feuille de papier blanc pliée en forme de caisse.

Il observait au fond de cette espèce de prison une collection d'insectes, lesquels relevaient leurs antennes et agitaient leurs pattes microscopiques à travers une poignée d'herbe fraîche.

« Ah! mon Dieu! quel malheur! s'écria tout à coup le jeune naturaliste; le bupreste galonné a dévoré toutes mes émeraudines et toutes mes coccinelles!

— C'est évident, mon cousin, dit la jeune fille sans relever la tête, une moitié de votre collection d'insectes vivants dévore journellement l'autre moitié.

— C'en est fait, il faut que j'extermine toutes ces bêtes féroces, » reprit le petit entomologiste en enfonçant une longue épingle dans les élytres cuivrés du scarabée, qui se reposait triomphant et repu sous une feuille de plantain.

Il plaça ensuite l'insecte sanguinaire dans une boîte de carton où étaient alignés déjà une foule de ces brillants coléoptères qu'il collectionnait en secret, au lieu de repasser ses auteurs latins et de répéter ses leçons. Après quoi, se levant sans bruit, il vint s'accouder au dossier de l'immense fauteuil où était assise la jeune fille. Celle-ci continua un moment la lettre commencée, comme si elle ne se fût point aperçue que son petit cousin avait quitté sa place; puis, se retournant tout à coup, elle effleura du bout de sa plume les yeux du jeune homme et lui dit en riant :

« Ah! curieux! vous lisez par-dessus mon épaule!

— Je vous assure que non, ma cousine, s'écria-t-il ingénument; j'avais les yeux fermés, et je crois que j'allais m'endormir. Est-ce que j'aurais osé d'ailleurs? Est-ce que je veux surprendre vos secrets?

— Ah! vous vous figurez que j'en ai des secrets! interrompit-elle. Puis, se retournant tout à fait avec un geste de familiarité fraternelle et tendre, elle ajouta : Je n'ai point de secret, Antonin, surtout pour toi. Lis si tu veux.

— Vraiment, M. l'abbé a raison; tu pourrais me donner des leçons d'écriture, ma chère Clémentine, dit-il en s'asseyant sans façon au bras du fauteuil; voilà des caractères moulés. Moi, j'ai beau m'appliquer, je ne fais que des pattes de mouche.

— C'est une suite de ta passion pour les insectes, dit-elle en riant; je crois que tu traînes toujours quelqu'une de ces bestioles au bec de ta plume.

— Voilà que nous ne nous faisons pas faute de nous tutoyer comme autrefois, interrompit Antonin. Ah! si ma mère nous entendait! Aussi, quelle idée de m'avoir défendu de dire tu et toi? Pourquoi dois-je te porter maintenant tous ces respects et te parler avec tant de cérémonie?

— Parce que je ne suis plus une petite fille, mon petit cousin, répondit-elle avec un sérieux adorable; parce qu'il n'est pas séant de prendre ces libertés enfantines avec une demoiselle de dix-sept ans passés.....

— C'est bon, c'est bon, interrompit Antonin; cela ne m'empêchera pas de te tutoyer quand nous serons seuls, car autrement je ne trouverais rien à te dire. Oui oui, je n'y manquerai pas quand nous chasserons aux papillons, quand nous jouerons au volant sur l'esplanade, quand nous veillerons ici, en cachette, comme ce soir.

— C'est cela, interrompit-elle à son tour, tu voudrais toujours babiller et jouer avec moi comme un franc écolier. Allons, monsieur le baron, un peu de tenue s'il vous plaît, asseyez-vous là, posément, et, puisque vous voulez connaître mes petits secrets, lisez cette lettre. »

A ces mots, elle se rangea pour lui faire place sur le vaste fauteuil où tous deux tenaient à l'aise comme dans un canapé; puis elle avança le pupitre,

et, une main appuyée au bras d'Antonin ; elle suivit des yeux pendant qu'il lisait :

A MADEMOISELLE CÉCILE DE VERVEILLES, AU COUVENT DES DAMES BÉNÉDICTINES DE L'ADORATION PERPÉTUELLE DU SAINT-SACREMENT, A PARIS.

« La Roche-Farnoux, ce 20 mai 17...

« Ma chère Cécile,

« Quoique je n'aie pas rempli la promesse que j'avais faite de t'écrire aussitôt après mon arrivée, je me suis bien gardée de l'oublier, et je t'assure que depuis notre séparation je n'ai pas passé un seul jour sans songer à toi. J'ai soigneusement renfermé dans un coffret tous les gages d'amitié que je reçûs en partant de mes chères compagnes; tous ces petits objets sont pour moi de précieuses reliques, et je ne souffre pas qu'aucune main y touche, ni même que personne les regarde. Le mystère que j'en fais a tourmenté longtemps M. le baron Antonin de Barjavel, mon cousin. Il aurait donné tout au monde pour savoir ce qu'il y avait dans ce coffret que je n'ouvràis jamais que quand j'étais seule, et dont j'ai toujours la clef dans ma poche. Comme il est extrêmement curieux.... »

« Par exemple! murmura Antonin. »

« Comme il est extrêmement curieux, » répéta la jeune fille en posant son doigt effilé sur la ligne commencée, et Antonin continua : « il parvint à me surprendre tandis que je considérais ce qu'il appelait mon trésor, et demeura tout confondu en voyant au fond du coffret mes images, mes chapelets et mes agnus.

« Ah ! ma chère Cécile, combien la vie du monde est différente de la vie du couvent ! Ne t'imagine pas toutefois que tout est dissipation et vanité autour de moi, que j'ai beaucoup de divertissements, et que l'on voit ici grande compagnie. C'est tout le contraire ; il venait plus de visites en un jour dans le parloir de notre maison qu'on n'en reçoit ici dans toute l'année. Ne va pas croire non plus que j'habite une jolie maison de campagne entourée d'arbres, de prairies et de parterres où coulent des fontaines.

« Le château de Farnoux est situé sur un rocher où il n'y a pas un brin de verdure, et l'on y mourrait certainement de soif, si on n'avait la précaution de garder dans une citerne l'eau qui tombe du ciel. C'est comme une Thébaïde, et sans doute le désert où vécut le grand saint Antoine n'avait pas un aspect plus aride et plus désolé que les environs de la Roche-Farnoux. Le château n'est pas régulièrement bâti comme notre couvent ; il ressemble à une forteresse. L'architecture en est fort ancienne, à ce que l'on dit, et c'est pour cela qu'il y a des murailles si hautes, des fenêtres si petites, des passages si som-

bres et des escaliers si étroits. L'enceinte en est si vaste, que je n'ose m'aventurer toute seule à travers les corridors. Il y a au rez-de-chaussée de grandes salles inhabitées depuis cent ans et plus, où je ne suis jamais entrée.... »

« Parce que tu es toujours transie de peur, dit Antonin en s'interrompant ; il te semble à chaque détour que tu vas rencontrer l'homme noir ou la Tarasque...

— Je suis revenue de ces enfantillages, répondit la jeune fille en tâchant de sourire.

— Cependant tu ne te hasarderais pas à aller, la nuit, toute seule, continua le petit baron; tu aurais peur de rencontrer un revenant. En ce moment même, tu n'es pas tout à fait rassurée, et tu n'oserais rester ici sans moi. Eh! eh! ce n'est pas sans raison: tu pourrais voir des choses terribles : chacun sait que les esprits hantent volontiers les vieux châteaux, et qu'ils se montrent de préférence sur le minuit.

— Tais-toi, Antonin, tais-toi, interrompit-elle avec un tressaillement involontaire; ne parlons pas de cela; il me semble que je vais avoir peur...

— Et tu dis que tu n'es plus une petite fille! s'écria le malicieux garçon en riant aux éclats; voyez un peu cette grande demoiselle qui a peur des loups-garoux, à dix-sept ans passés!

— Eh bien ! oui, je ne suis qu'une enfant, une enfant comme toi, répliqua-t-elle piquée ; et retirant sa lettre, elle ajouta : C'est ennuyeux de passer son

temps à lire comme les grandes personnes; veux-tu jouer aux osselets, mon petit cousin ? »

Il haussa les épaules, et ramenant la missive sur le pupitre, il reprit : « La Roche-Farnoux est certainement l'endroit le plus triste de la terre; pourtant M. le marquis de Farnoux, mon grand-oncle, le préfère à tous les domaines qu'il possède en d'autres pays. C'est ici qu'il s'est retiré en quittant la cour, et depuis nombre d'années il n'a bougé de cette solitude.

« Comme il est veuf et n'a point d'enfants, tout ce qui reste de notre famille s'est réuni autour de lui. Hélas ! la mort a frappé souvent sur notre maison, et nous ne sommes pas nombreux ici. Maintenant il n'y a plus auprès de mon grand-oncle que mes deux tantes, mon jeune cousin et moi, la dernière venue à la Roche-Farnoux. Je confesse, ma chère Cécile, que j'y serais morte d'ennui et de tristesse, si je n'y eusse retrouvé Antonin.... »

« C'est bien aimable de ta part, de parler de moi en ces termes à tes amies, dit le petit baron en se rengorgeant.

— Lis, lis toujours, murmura Clémentine avec un léger sourire. »

Il continua : « Antonin et moi avons été élevés ensemble jusqu'à la mort de ma pauvre mère; je l'aime beaucoup, malgré ses défauts, je puis l'avouer entre nous : d'abord, il est paresseux, si paresseux, que M. l'abbé Gilette, son précepteur, un savant homme s'il en fut, dit qu'il y a presque perdu

son latin. Moi, je l'accuse, en particulier, d'être parfois un peu taquin, extrêmement étourdi et, comme je t'en ai donné la preuve, passablement curieux.»

« Est-ce tout ? » fit Antonin en repoussant la lettre d'un air d'indignation comique et en jetant un regard courroucé sur sa cousine, laquelle ne répondit que par un mouvement de tête et lut tout haut à son tour :

« Toutefois je l'aime tendrement, mon jeune cousin, et s'il fallait nous quitter encore, j'en serais sensiblement affligée. Ses légers défauts sont rachetés par mille belles qualités. Il a beaucoup d'esprit, l'humeur fort douce et le cœur d'un vrai gentilhomme; mais, fût-il moins aimable, je lui serais tout de même affectionnée par reconnaissance : c'est la seule personne qui m'aime ici !... »

« Ne crois pas cela, Clémentine, interrompit-il d'un air de faible conviction.»

Elle sourit avec amertume et répéta : « Lui seul m'aime ici, je le sais bien. Je suis orpheline : ni mon grand-oncle ni mes tantes ne remplacent les parents que j'ai perdus; mais Antonin est véritablement mon frère, et, quand il sera un homme, je pourrai compter sur lui. »

« C'est, vrai, dit-il attendri ; c'est vrai, ma bonne Clémentine. »

Ils s'embrassèrent avec effusion, et après un moment de silence, la jeune fille dit d'un ton pénétré :

« Va, ton amitié seule m'aide à supporter les

peines que j'éprouve. Je n'ai pas exprimé la moitié de ce que je sens dans cette lettre. Ah! mon cher Antonin, sans toi je serais morte certainement, je serais morte de chagrin. Je suis comme une étrangère ici, et, je le vois chaque jour plus clairement, ma tante Joséphine ne m'aime guère, et ma tante de Barjavel ne m'aime pas du tout.

— Ma mère s'occupe de toi cependant, observa Antonin. Souvent elle te fait venir dans sa chambre, tandis que ma tante Joséphine n'aime pas à te voir auprès d'elle : ne l'as-tu pas remarqué ?

— Oui, mais elle me donne parfois des petits noms d'amitié, et elle prend garde à ce qui me fait plaisir ou peine. Ce matin même je m'en suis aperçue. Il est venu des marchands colporteurs, et on les a fait monter dans la salle verte. J'y étais par hasard, et j'allais me retirer bien vite, car, vois-tu, je ne me soucie guère de ces beaux ajustements dont on m'oblige à me parer ; mais ma tante Joséphine, qui entrait en ce moment, m'a retenue pour me faire choisir une robe, et, comme elle s'est aperçue que je regardais à peine ces étoffes qu'on déployait devant nous, elle a murmuré avec un soupir : « Vous n'avez goût à rien, ma pauvre enfant ; il faut pourtant vous parer et tâcher d'être gaie, sinon mon oncle sera mécontent. »

« M. le marquis entrait justement dans la salle ; personne ne s'y attendait, car midi n'avait pas sonné, il s'en fallait d'un grand quart d'heure. Mon oncle s'est avancé en toussant, et en chevrotant, et

en regardant de tous côtés comme d'habitude. Tu sais combien il est sévère sur la tenue et l'étiquette. Il s'est aperçu sur-le-champ que j'étais en robe courte, et, venant droit à moi, il s'est écrié : « Dieu me pardonne, mademoiselle ! je crois que vous êtes en cornette et en déshabillé. Ce négligé messied à une fille de votre condition, et vous ne devez pas paraître ainsi devant moi. »

« J'ai voulu m'excuser, mais la voix m'a manqué. J'étais si tremblante, que mes genoux ployaient et que ma tante Joséphine a avancé la main pour me soutenir.

« C'est moi, mon oncle, qui suis en faute, a-t-elle dit. J'ai retenu Clémentine au moment où elle allait s'habiller. Je vous supplie de recevoir mes excuses. » Puis, me serrant la main, elle a ajouté tout bas : « Mon cœur, choisissez le taffetas rose vif, faites la révérence, et montez vite à votre chambre; car vous étouffez, vous allez pleurer. » Ma belle-tante ne me dit jamais de ces mots-là, Antonin.

— C'est qu'elle est d'un caractère très-réservé, répondit-il. Jamais elle ne parle familièrement à personne, pas même à moi, son fils unique; pourtant elle m'aime, je n'en puis douter.

— Tu la crains cependant.

— C'est vrai, cousine; aussi je ne lui ai jamais désobéi.

— Pas même quand elle t'a défendu de me tutoyer, dit Clémentine en souriant; pas même quand

elle t'a signifié qu'il fallait jeter par les fenêtres toutes tes collections de chenilles?

— Oh! c'est différent, ceci, s'écria Antonin avec feu; je serais capable de braver les ordres de ma mère et même la colère de mon oncle, quand il s'agit de toi et de mes insectes.

— Merci, dit la jeune fille en riant de tout son cœur et en agaçant du bout de l'ongle un beau scarabée noir, lequel rôdait autour du pupitre et traînait péniblement une féverole attachée à l'une de ses pattes en guise de boulet; merci, Antonin. Je suis charmée de voir de quel dévouement tu es capable pour moi et pour toutes ces petites bêtes. »

Puis, changeant tout à coup de propos, elle ajouta avec un soupir :

« C'est demain dimanche, jour de repos et de récréation. Comme nous allons nous ennuyer du matin au soir!

— Après la messe nous demanderons la permission de jouer au volant, répondit Antonin; cela nous servira de prétexte pour aller jusqu'à l'extrémité de la terrasse. Là je te montrerai une chose extrêmement curieuse, un nid de fourmis noires; elles sont en train maintenant de faire leur récolte, et tu les verras au travail.

— Cela nous fera toujours passer un moment, dit Clémentine avec un léger bâillement; mais ensuite?

— Ensuite, nous tâcherons de nous amuser comme tout le monde s'amuse ici, dit naïvement Antonin.

— C'est-à-dire point du tout, répliqua la jeune fille. »

Antonin réfléchit un peu, puis il dit avec conviction :

« La Roche-Farnoux est, à ce qu'on assure, un des plus beaux châteaux qu'on puisse voir ; on y vit à souhait et à profusion, comme dit M. l'abbé. Bonne chère, beaux habits, beaucoup de valets, un train royal. Pourtant ma mère, ma tante Joséphine, toi, moi, tout le monde s'y ennuie prodigieusement. Je voudrais bien savoir pourquoi.

— Je le sais, moi, répondit Clémentine ; c'est qu'il n'y vient jamais personne et qu'on rencontre toujours face à face les mêmes visages.

— Tu as raison, dit vivement Antonin ; tu as raison, et la preuve, c'est que ma mère, ma tante et toi-même, vous étiez d'humeur plus gaie il y a deux mois, lorsque M. de Champguérin venait presque tous les jours, rendre ses devoirs à mon oncle.

— M. de Champguérin est retourné à la cour, murmura Clémentine sans répondre à cette remarque de son cousin ; il est reparti pour longtemps ; nous ne le reverrons que l'année prochaine peut-être.

— Peut-être plus tôt, dit Antonin ; aujourd'hui il y avait une petite fumée là-bas derrière la colline.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu crois que cela nous annonce ? demanda Clémentine avec émotion et en tournant les yeux vers la fenêtre.

— Cela nous annonce qu'il y a du monde au châ-

teau de Champguérin, puisque les cheminées fument. »

La jeune fille ne releva pas cette observation; elle garda le silence, et, la tête penchée sur le pupitre, elle se mit à pourchasser le scarabée, qui fuyait à reculons et trébuchait à chaque grain de sable tombé sur la basanne.

Puis, comme l'horloge sonna, elle compta les heures et dit en se levant au douzième coup :

« Minuit, déjà minuit! Viens vite, Antonin; il est temps de nous retirer.

— Un moment, répondit-il, quelqu'un pourrait entrer ici. Laisse-moi cacher mes livres et mes boîtes.

— Tu crains que M. l'abbé n'y mette la main et n'exécute de plein saut les ordres de ma belle-tante.

— Le digne homme s'en garderait; il m'enseigne ce qu'il peut de grec et de latin. Lorsqu'il s'aperçoit que je n'ai pas envie de prendre ma leçon, il fait semblant de s'endormir et me laisse feuilleter tout à mon aise mes livres d'histoire naturelle. Allons, ajouta-t-il en prenant le flambeau, allons, peureuse, je vais te reconduire jusqu'à la porte de ta chambre, ensuite je regagnerai la mienne à tâtons.

— C'est singulier, dit la jeune fille en promenant autour d'elle un regard pensif et animé, il me semble que je n'ai pas peur ce soir. Donne-moi le flambeau, je retournerai seule à ma chambre. C'est plus

prudent; tu fais toujours du bruit avec tes talons, et ma belle tante pourrait nous entendre.

— Soit, dit Antonin d'un air goguenard, nous allons voir ce grand courage. »

Ils se séparèrent après s'être fraternellement serré la main. Le petit baron descendit lentement l'escalier en limaçon de la bibliothèque, et sa jolie cousine s'engagea dans un de ces longs corridors qui serpentaient à travers l'édifice et reliaient les divers corps de logis.

Elle s'en allait d'un pas léger, la tête haute, et regardait sans frémir son ombre passer sur la muraille; pourtant, à mesure qu'elle avançait, elle pressait le pas et prêtait l'oreille avec quelque inquiétude aux bruits confus de la nuit. Enfin elle atteignit son appartement.

Tout y était tranquille et silencieux comme lorsqu'elle en était sortie une heure auparavant. A la lueur de la veilleuse qui brûlait dans la cheminée, elle aperçut sa femme de chambre profondément endormie sur un fauteuil.

« Çà, Josette, dit-elle en la réveillant, pousse le verrou et dépêche-toi de me déshabiller.

— Ah ! mademoiselle, excusez-moi, je reposais un peu, répondit la suivante en se relevant en sursaut; on dirait qu'il se fait tard; le jour n'est pas loin peut-être.

— Tant mieux ! » murmura Clémentine avec un accent singulier d'émotion et de secrète joie.

Lorsque Josette l'eut déshabillée, elle fit sa prière;

puis, avant de se mettre au lit, elle alla ouvrir sa fenêtre et, accoudée sur le balcon de pierre, elle regarda à travers les ombres transparentes de la nuit, elle regarda longtemps les crêtes chauves de la montagne, qui s'élevait comme un rempart entre Champguérin et la Roche-Farnoux.

II

Avant de poursuivre ce récit, il est à propos de dire dans quelles circonstances le marquis de Farnoux s'était retiré du monde, et comment il était venu se fixer dans ce vieux château, bâti au milieu d'une contrée déserte et à peu près sauvage.

M. de Farnoux appartenait à une de ces anciennes familles provençales dont la fortune, obérée pendant les guerres civiles, s'était lentement rétablie à la cour. Dans sa première jeunesse, il avait été page de la reine Anne d'Autriche ; plus tard, il eut une charge qui le plaça près de la personne du roi. Toute sa vie s'était écoulée dans cette haute servitude, et pendant un demi-siècle il en avait accompli les devoirs minutieux avec une si scrupuleuse exactitude, il avait fait si assidûment sa cour, qu'on l'avait surnommé tout d'une voix le parfait courtisan.

Il s'était marié jeune encore à une riche héritière, laquelle ne lui donna pas d'enfants et mourut en lui laissant de grands biens. La pauvre femme l'avait fort aimé, quoiqu'il lui eût donné beaucoup de rivales, et qu'à l'exemple du roi son maître, il n'eût point fait mystère de ses amours.

Ce grand seigneur. cet heureux courtisan, était arrivé à l'apogée de sa fortune, lorsqu'il annonça tout à coup la résolution de renoncer au monde. C'était un parti irrévocable, car il déclara en même temps qu'il venait, avec l'agrément du roi, de résigner toutes ses charges. On parla tout un jour de cette nouvelle à Versailles, on fit des conjectures infinies, on tâcha d'expliquer la détermination de M. de Farnoux.

Les uns l'attribuèrent à quelque diminution dans la faveur du roi, d'autres assurèrent que c'était une conversion, et que le marquis abandonnait la cour pour s'enfermer chez les capucins ; mais un bon gentilhomme, son commensal et son ami, lequel avait été comme lui page de la feue reine, expliquait plus naturellement le fait.

« Eh ! eh ! disait-il, le digne seigneur s'aperçoit qu'il n'est plus à la fleur de l'âge ; le temps est passé où les dames l'appelaient le beau Farnoux et se disputaient son cœur. Se voyant ainsi sur son déclin, il a sagement résolu de quitter le monde où il a tenu si longtemps une place si haute et si enviée. Ainsi devraient finir tous les courtisans, il ne leur est pas permis d'avoir le visage ridé et la taille

voûtée. En ce pays, il faut être toujours jeune, galant, triomphant : à la cour, le roi seul a le droit de vieillir.

Le marquis avait deux sœurs dont il ne s'était jamais occupé ni guère soucié, car elles ne portaient point le nom de Farnoux, étant nées du second mariage de la marquise douairière, laquelle, après quelques années de veuvage, avait épousé un homme de robe. Après cette espèce de mésalliance, la bonne dame s'était retirée du monde et n'avait revu son fils qu'à de rares intervalles.

Le marquis ne s'était point mêlé d'établir ses sœurs, et encore moins de faire la fortune de leurs maris. Il ne leur avait jamais donné d'autre marque de souvenir et d'intérêt que de leur envoyer ses vœux pour le jour de l'an, et de les faire complimenter à chaque événement important arrivé dans la famille. Jamais il n'était allé personnellement leur rendre visite, et il ne connaissait pas leurs enfants.

En quittant Versailles, il se rendit à Paris, où il n'était pas venu depuis nombre d'années, et le même soir il se fit conduire chez ses sœurs en grand carrosse, son coureur en avant, un écuyer à la portière et trois ou quatre laquais suspendus derrière la lourde machine, aux panneaux de laquelle resplendissaient les armoiries de la maison de Farnoux.

Les sœurs du marquis habitaient un petit hôtel sur le quai de la Tournelle. L'aînée, qui se nommait Mme de Saint-Elphège, était veuve depuis longtemps et avait entièrement consacré sa vie à l'éducation

de deux filles charmantes, dont l'une était déjà mariée. L'autre sœur du marquis, ne pouvant suivre son mari, un brave officier de marine qui naviguait dans les Indes occidentales demeurait chez Mme de Saint-Elphège avec sa fille unique, récemment mariée aussi. Toutes ces personnes formaient une famille nombreuse, et dont la société était fort recherchée. Le petit hôtel du quai de la Tournelle était assidûment fréquenté par la bonne compagnie. Une fois la semaine il y avait cercle, et les beaux esprits y foisonnaient aussi bien que les gens de qualité.

Le vieux courtisan descendit de son carrosse, appuyé au bras de son écuyer, et gravit le perron en toussant et en traînant les jambes. Quand le petit laquais qui se tenait dans l'antichambre eut entendu son nom, il courut ouvrir les deux battants et annonça tout effaré M. le marquis de Farnoux. Il y eut un moment de stupéfaction dans le salon, où la famille était réunie ; tout le monde se leva en silence, et Mme de Saint-Elphège s'avança en s'écriant :

« Ah ! monsieur le marquis, qu'on était loin de s'attendre ici à l'honneur de votre visite ! Est-il possible que j'aie enfin le bonheur de vous recevoir chez moi ? Quel heureux événement !

— J'en suis moi-même comblé de joie, » répondit le marquis avec une profonde révérence et en se laissant conduire à la place d'honneur près de la cheminée.

Ensuite il jeta un coup d'œil autour du salon. Il n'y avait en ce moment aucun étranger, et les trois nièces du marquis étaient seules debout devant lui. C'étaient des beautés de genre différent, et que, dans la société tant soit peu précieuse de l'hôtel Saint-Elphège, on avait surnommées les trois Grâces.

La plus âgée n'avait pas vingt ans ; la plus jeune, qui n'était point mariée encore, venait d'accomplir sa dix-septième année. Elles étaient habillées presque pareillement, à peu près comme les portraits qui sont restés des femmes célèbres de cette époque, avec les cheveux frisés en spirale, la taille longue et busquée, la gorge un peu découverte, des nœuds de rubans dans la coiffure, et un fil de perles au cou.

Le vieux marquis demeura tout charmé à leur aspect. Bien que ses regards fussent accoutumés à rencontrer les triomphantes beautés de la cour, il n'avait jamais vu d'aussi ravissantes personnes. Après les avoir un instant contemplées, il se tourna vers ses sœurs et leur dit gravement :

« Madame de Saint-Elphège, madame de Sénanges, présentez-moi donc mes nièces. »

Mme de Sénanges prit par la main une des trois Grâces, et dit en souriant :

« Monsieur le marquis. voici ma fille unique, ma chère Éléonore. Nous avons eu l'honneur de vous faire part, il y a quelque mois, de son mariage avec le baron de Barjavel.

— Vous vous êtes un peu trop hâtée peut-être de

la marier, répondit le marquis en hochant la tête ; les Barjavel sont d'assez bonne maison, je le sais, une famille languedocienne très-puissante autrefois, mais à peu près ruinée par les guerres du temps de la ligue.

— Oui, monsieur le marquis, comme la vôtre, au service du roi, répondit fièrement la jeune femme. Seulement, les Barjavel n'ont pas su, comme vous, relever leur fortune.

— C'est pourquoi je persiste à dire qu'on s'est trop hâté de vous marier, belle brunette, répliqua familièrement le marquis. J'aurais mieux fait pour vous. N'en parlons plus.

— Ma fille aînée s'est mariée aussi avec votre agrément, se hâta de dire Mme de Saint-Elphège. J'ai eu l'honneur de vous présenter son mari, un brave officier.

— Un officier de fortune, interrompit le marquis toujours du même ton tranchant et familièrement poli. A la vérité, on reconnaît en lui de grands talents, et, s'il n'est pas tué, il pourra faire son chemin. N'a-t-on pas vu de nos jours un homme qui avait fait ses premières armes en robe noire, par-devant messieurs du Châtelet, devenir lieutenant général des armées du roi et maréchal de France? Votre mari, ma belle nièce, n'a pas une pire origine que M. de Catinat. »

A ce compliment équivoque, la jeune femme rougit et baissa les yeux sans répondre, en reculant derrière sa mère.

« Il raille, cousine, lui dit tout bas la petite baronne de Barjavel d'un air d'indignation.

— Voici ma seconde fille, ma Joséphine, dit Mme de Saint-Elphège en amenant devant le marquis une petite personne fraîche, blonde, gracieuse et jolie comme un ange.

— J'espère qu'on n'a pas encore songé à la marier, cette mignonne-là, s'écria M. de Farnoux en flattant du bout des doigts la joue rose de l'aimable jeune fille; sa physionomie annonce un charmant naturel. Il faut la garder, ma sœur. Les filles qu'on établit ne comptent plus dans une famille; elles ont beau conserver pour leurs parents la même amitié, le même respect, il y a toujours là un mari, un étranger, un intrus qui leur est plus cher que père et mère et dont elles ne peuvent plus se séparer. »

A cette espèce de boutade, les belles nièces se regardèrent, surprises et presque courroucées; mais le respect leur ferma la bouche. Mme de Saint-Elphège tâcha de prendre la chose en plaisanterie, et dit en souriant :

« Soyez tranquille, monsieur le marquis; si vous nous faites encore l'honneur de venir nous voir, nous aurons grand soin d'éloigner les gendres.

— Bien obligé, ma sœur; vous n'aurez pas à prendre cette peine, répondit le marquis. Je viens vous faire mes adieux. Ayant résolu de quitter le monde, j'ai résigné toutes mes charges. Ce matin je suis parti de Versailles pour n'y plus retourner.

— Que dites-vous, monsieur? s'écria Mme de

Saint-Elphège avec un profond étonnement. Tout lui semblait possible de la part de son frère, tout, excepté la nouvelle qu'il venait de lui annoncer. Elle était convaincue que le vieux courtisan ne pouvait pas plus exister hors de l'atmosphère de la cour que les espèces qui peuplent l'Océan hors de leur élément naturel.

— Ma résolution vous surprend, continua le marquis d'un ton léger à travers lequel perçait une secrète amertume. Que voulez-vous, ma sœur! on se lasse de tout, même des choses les plus enviées et des plaisirs les plus vifs. La chasse me fatigue, les comédies m'ennuient, et je ne m'amuse plus au bal. Je n'ai jamais aimé le jeu, et aujourd'hui je m'endors au lansquenet, tandis que des dames que je ne veux pas nommer me gagnent mon argent. Bref, j'ai reconnu, à des signes certains, que les vanités du siècle n'étaient plus rien pour moi, et j'ai résolu de me faire ermite. Toutefois je ne suis point disposé à me priver de tous les agréments de cette misérable vie : j'aime toujours les habits magnifiques, les beaux meubles, la bonne chère, et je prétends vivre toujours en grand seigneur dans ma solitude.

— Cela est d'autant plus aisé, que vous pouvez choisir entre plusieurs ermitages également agréables, dit en souriant Mme de Sénanges : d'abord votre château de Nanteuil en Valois, ensuite celui de Maligny et votre belle terre du Gatinais. Toutes ces résidences ont l'avantage de n'être qu'à quel-

ques lieues de Paris, et vous y aurez toujours compagnie.

— C'est pour cela qu'elles ne sauraient me convenir, répondit le marquis. Afin de rompre définitivement avec le monde, je m'en vais à la Roche-Farnoux.

— A la Roche-Farnoux! répétèrent les deux dames; mais c'est un endroit où l'on ne peut arriver en carrosse, un pays de loups!

— L'air y est extrêmement sain, répondit le vieillard; je m'y porterai bien. »

Les jeunes nièces du marquis s'étaient peu à peu retirées au fond du salon, et, n'osant se remettre devant leur métier à tapisserie, elles babillaient tout bas, comme pour laisser toute liberté au grave entretien qu'on venait d'aborder près de la cheminée.

Mme de Saint-Elphège s'assit à côté du marquis, et lui dit d'un air affligé qui n'était pas feint :

« Mon frère, votre résolution me cause une sensible douleur, car j'en envisage toutes les suites. Nous allons vous devenir tout à fait étrangères. Lorsque vous viviez à Versailles, nous n'avions pas souvent, il est vrai, la satisfaction de vous rendre nos devoirs; mais nous pouvions, en quelques heures, accourir près de vous, si vous nous aviez mandées. Maintenant vous serez à deux cents lieues de nous, et si vous persistez à rester dans la retraite que vous avez choisie, nous ne vous verrons plus.

— Au contraire, ma sœur, répondit tranquillement le marquis, au contraire, nous pourrons nous

voir chaque jour, car je viens vous proposer de venir avec moi à la Roche-Farnoux. Vous êtes veuve, vous êtes libre par conséquent, et rien ne s'oppose à ce que vous vous retiriez près de moi avec votre seconde fille. »

A cette proposition inattendue, Mme de Saint-Elphège garda le silence et baissa la tête avec un geste imperceptible de refus, tandis que sa sœur murmurait consternée: « Il faudrait donc se quitter! Hélas! nous avons passé notre vie sous le même toit et élevé ensemble nos enfants. Qu'il serait cruel de nous séparer ainsi! »

A cette espèce de reproche, le marquis releva les sourcils d'un air surpris, secoua sa vaste perruque et se rengorgea dans sa cravate de dentelle; puis, au lieu de provoquer une réponse plus explicite, il changea brusquement de propos et se prit à discourir sur les agréments de la saison et la beauté du temps, qui lui permettraient de faire son voyage en carrosse découvert.

Après un quart d'heure de cette conversation, il se leva, et s'affermissant à grand'peine sur ses jambes goutteuses, il dit d'un ton dégagé:

« Je pars dans une huitaine de jours, et j'espère vous emmener, ma chère Adélaïde. Si Mme de Sénanges était veuve et libre comme vous, je la presserais de nous accompagner et de demeurer avec moi. En l'absence de son mari, s'il lui plaisait de nous visiter, elle serait la très-bienvenue à la Roche-Farnoux. Eh! eh! qui m'aime me suive! Je com-

blerai les personnes qui vivront autour de moi, et, à la fin.... j'ai quatre-vingt mille livres de rentes que je n'emporterai pas. Bien des gens voudraient me persuader que le vrai moyen de n'être point seul durant les dernières années de ma vie, ce serait de me remarier; mais ce n'est qu'à la dernière extrémité que je ferais une pareille sottise. Mes sœurs, je vous baise les mains. »

Les deux dames balbutièrent quelques paroles de dévouement et de respect; mais Mme de Saint-Elphège n'osa articuler ni un consentement ni un refus. En rentrant, elle dit à sa sœur :

« Je suis atterrée. Si je le laisse partir seul, nous sommes déshéritées, c'est certain.... Voilà nos filles qui reviennent; ne leur parlons de rien encore, mais je crois que j'irai à la Roche-Farnoux.

— Quoi! ma sœur, vous êtes décidée déjà! s'écria Mme de Sénanges les larmes aux yeux. Quel sacrifice!

— Il est inévitable, répondit Mme de Saint-Elphège avec fermeté. Considérez notre situation, la médiocrité de notre fortune et le danger où nous sommes de perdre ce grand héritage. Le marquis nous a indirectement menacées de se remarier. Il n'y a pas à balancer, ma sœur; je dois le suivre et ne le plus quitter jusqu'au jour où je lui aurai fermé les yeux.

— Me préserve le ciel de souhaiter sa fin! dit en soupirant Mme de Sénanges; mais c'est une consolation pour moi de penser qu'il est bien vieux.

— En effet, cet exil ne peut durer longtemps, murmura Mme de Saint-Elphège. Joséphine est presque une enfant ; elle sera bien jeune encore quand je la ramènerai. »

Les trois Grâces entrèrent en ce moment ; il vint beaucoup de monde, et l'on se divertit comme de coutume à d'agréables passe-temps. La musique, la conversation et la bassette occupèrent la compagnie, qui se retira fort tard, environ sur les dix heures. Mme de Saint-Elphège passa aussitôt dans sa chambre en emmenant sa fille cadette. Celle-ci comprit à l'instant qu'il s'agissait de quelque communication importante, et se prit à sourire lorsque sa mère lui dit : « Renvoyez Finette et fermez la porte, ma chère enfant ; j'ai à vous parler. »

Mlle de Saint-Elphège était ce soir-là d'une beauté surprenante; on l'avait fort admirée, et plus d'un charmant cavalier lui avait prodigué ses galants respects. Elle jouissait encore secrètement de son triomphe et se répétait à elle-même les doux propos, les discrètes flatteries dont l'agréable bruit l'avait poursuivie toute la soirée. Avant de se rapprocher de Mme de Saint-Elphège, qui s'était assise et défaisait lentement ses manchettes gaufrées, elle alla vers la table de toilette, se pencha devant la glace avec un geste charmant de satisfaction, de naïf orgueil, et dit avec un léger sourire :

« Eh bien ! ma mère, vous allez me parler encore de quelque proposition de mariage que vous êtes en train de refuser ?

— Non, ma fille, répondit Mme de Saint-Elphège; non, ce n'est pas de mariage qu'il s'agit. » Et après un moment de silence, elle ajouta d'un air d'enjouement forcé et en tâchant de sourire : « A moins toutefois que vous n'ayez l'ambition d'épouser votre oncle, M. le marquis de Farnoux.

— Moi, ma mère !... s'écria la jeune fille en changeant de visage.

— Rassurez-vous, se hâta de répondre Mme de Saint-Elphège. Ma fille, je n'ai pas parlé sérieusement, il n'est point question de vous sacrifier ainsi, et ce que j'exige de votre raison, de votre obéissance, est mille fois plus facile. »

Alors elle lui apprit la proposition du marquis et l'intention où elle était de l'accepter. Mlle de Saint-Elphège entendit sans beaucoup s'émouvoir cette déclaration. Comme presque toutes les personnes fort jeunes, elle avait une certaine légèreté, une grande confiance en l'avenir et une disposition obstinée à voir le beau côté de toutes choses. Après avoir attentivement écouté sa mère, elle s'écria gaiement: « Mon oncle veut donc nous emmener au bout du monde, et nous partons dans huit jours, sans délai ni rémission ? Voyez pourtant à quoi sont exposées les vieilles filles de dix-sept ans passés ! Si j'eusse été mariée à seize ans comme ma sœur et ma cousine, je ne serais point exilée à la Roche-Farnoux. »

Le lendemain on commença les visites d'adieu et les préparatifs du départ, tout cela sans trop de peine ni de regret. On se consolait tacitement ; on espé-

rait, sans se l'avouer, un prompt retour, en considérant les infirmités et l'âge avancé du marquis.

La compagnie qui fréquentait l'hôtel du quai de la Tournelle fut consternée pourtant à la nouvelle de ce prochain départ. Les beaux esprits composèrent à ce sujet des sonnets et des devises où figuraient des amours éplorés et un astre près de s'éclipser dans un brumeux lointain.

Mlle de Saint-Elphége fit un demi-volume de ces pièces de vers et de ces emblèmes; elle accueillait avec satisfaction ces hommages désolés, car en réalité elle ne regrettait personne, son cœur était libre, et elle se laissait emmener avec la plus tranquille résignation dans ce vieux manoir que les habitués de l'hôtel Saint-Elphège comparaient à l'horrible rocher où l'oracle envoya jadis l'innocente Psyché.

III

Trois semaines plus tard, par une fraîche soirée d'avril et un beau clair de lune, le marquis et toute sa suite arrivaient à la Roche-Farnoux. Il avait fallu laisser les carrosses au dernier village; car au delà le chemin n'était guère praticable que pour les piétons et les bêtes de somme.

Le marquis était seul dans sa chaise à porteurs; Mme de Saint-Elphège et sa fille allaient en litière. Les pauvres femmes assises côte à côte dans cette espèce de boîte, se serraient l'une contre l'autre, et souvent frissonnaient en mesurant de l'œil les précipices que côtoyait le sentier à peine frayé qu'on appelait la route du haut pays; elles tremblaient chaque fois que le mulet de devant secouait ses grelots et prenait une allure un peu vive. La belle Joséphine, qui, en vraie Parisienne qu'elle était, n'avait guère parcouru que les allées du bois de Vincennes et les boulingrins du Luxembourg, s'écriait toute transie de peur:

« Seigneur mon Dieu! où sommes-nous! Qui donc peut vivre en ce pays sauvage? Il n'est pas sûr que nous arrivions vivantes! Ah! ma mère! un si affreux chemin doit aboutir directement au fond de quelque précipice! »

Puis sa gaieté, sa bonne humeur naturelle l'emportant sur ses frayeurs, elle se comparait en riant à ces héroïnes des romans de chevalerie qui allaient ainsi par monts et par vaux à travers de lointains royaumes.

Les voyageurs atteignirent enfin le dernier plateau de cette longue chaîne de montagnes qu'ils gravissaient depuis plusieurs heures, et ils aperçurent à la clarté de la lune les toits inégaux, les sombres murailles et la lourde façade du château. Au pied de cette noire et muette demeure, on distinguait, sur le penchant du roc, les maisonnettes

couvertes en tuiles rouges des paysans et le mur d'enceinte qui les protégeait. Déjà toutes les lumières étaient éteintes, et le plus profond silence régnait dans le bourg; l'on n'apercevait non plus aucune clarté aux fenêtres du château.

« Je crois, mordieu! que personne ici ne m'attend! s'écria le marquis, faisant arrêter sa chaise devant la porte unique du bourg, laquelle était fermée; est-ce qu'on n'aurait pas reçu mes ordres? »

Le premier maître d'hôtel, qui venait derrière à cheval, s'avança tout tremblant et affirma qu'une partie des gens étaient partis dès la veille pour préparer les appartements et le souper. Évidemment ils n'étaient pas encore arrivés, et l'on n'était pas prévenu au château ni dans le bourg de l'arrivée du seigneur de Farnoux.

Mme de Saint-Elphège et sa fille jetèrent un coup d'œil autour d'elles et demeurèrent blotties au fond de leur litière, tandis qu'on heurtait à coups redoublés à la porte du bourg. Le marquis était sorti de sa chaise et frappait le sol de sa canne en fulminant des menaces. Cependant on ne se pressait point d'ouvrir, et les valets de pied, las de heurter, commençaient à lancer des pierres contre la porte; ils parlaient d'y mettre le feu, lorsqu'un rustre en chemise parut derrière le guichet, et apostropha tout d'abord le seigneur de la Roche-Farnoux et les gens de sa suite des noms de contrebandiers et de voleurs.

Le marquis furieux daigna lui expliquer lui-

même qui il était, en lui promettant de le faire pendre. L'on entendit aussitôt le grincement des doubles verrous et le choc de la barre qu'on retirait précipitamment; puis la porte s'ouvrit comme d'elle-même, et laissa apercevoir une étroite ruelle non pavée et bordée de constructions boiteuses qu'on eût plus aisément prises pour des toits à pourceaux que pour des maisons : c'était la grande rue du bourg.

Le marquis était rentré dans sa chaise à porteurs; il commença à gravir avec son cortége cette pente roide, tandis qu'un valet courait en avant pour faire ouvrir le château. Au bruit de cette cavalcade, tous les habitants, réveillés en sursaut, s'étaient précipités aux lucarnes ouvertes, en guise de fenêtres, sur la façade de leurs logis.

Mlle de Saint-Elphège entrevoyait, du fond de sa litière, ces figures basanées qui n'osaient se montrer en plein clair de lune et regardaient furtivement à travers les volets délabrés, comme si elles se tenaient là en embuscade. La pauvre fille eut presque peur, et elle murmura à l'oreille de sa mère ;

« Voyez, madame, voyez un peu ces visages farouches ! Ce sont les vassaux de mon oncle, de vrais paysans; je n'en avais jamais vu. Comme ils sont laids ! »

Les clefs du manoir seigneurial étaient, depuis nombre d'années, entre les mains d'un gentillâtre du pays, lequel avait pris le titre de concierge et

gouverneur du donjon de la Roche-Farnoux. C'était lui qui percevait les redevances, surveillait les corvées et faisait balayer une fois l'an les appartements du château. Cet important personnage allait se mettre à table, lorsque le tintement précipité de la cloche et une voix tonnante qui l'appelait par son nom retentirent simultanément jusqu'au fond de la tourelle qu'il habitait avec son valet.

Le bonhomme faillit tomber à la renverse quand il apprit que le marquis de Farnoux montait la grande rue du bourg et allait arriver dans quelques moments. Il passa son baudrier sur sa jaquette de panne, se coiffa de travers d'un chapeau qu'il ne mettait qu'aux bonnes fêtes, et arriva tout juste à temps pour recevoir le marquis à l'entrée de la cour d'honneur.

Les deux dames suivaient de près ; mais, au moment où leur litière passait la première porte, le mulet de devant s'abattit, et le valet qui le montait faillit se tuer en tombant sur le pavé. Quoique Mme de Saint-Elphège ne fût point superstitieuse, cet accident la frappa comme un sinistre présage ; elle se détourna en frémissant et dit d'une voix troublée :

« Ma fille, j'ai mal fait peut-être de vous amener ici !...

— Pourquoi donc, ma mère? répliqua-t-elle avec gaieté ; pourquoi regretteriez-vous d'être venue? La Roche-Farnoux ne me paraît pas, à la vérité, l'endroit du monde le plus agréable ; mais, s'il plaît

à Dieu, nous n'allons pas nous y installer pour toujours!... »

Les valets passèrent devant avec des flambeaux qui se trouvaient heureusement dans les bagages. En entrant dans le vestibule, le marquis se tourna vers le concierge-gouverneur, qui le suivait chapeau bas, et lui dit sèchement :

« Monsieur de La Graponnière, il paraît qu'on n'a pas reçu mes ordres ici ?

— Non, certainement non, monsieur le marquis, balbutia-t-il en s'inclinant jusqu'à terre ; je suis au désespoir !... Ah ! monseigneur, qu'allez-vous penser d'une telle réception ?

— C'est bon, c'est bon, interrompit le marquis en considérant la taille robuste, la forte encolure et le visage légèrement enluminé du gentilhomme campagnard. Vous n'avez presque pas vieilli, La Graponnière ; vous avez l'air d'un jeune homme ; cela me réjouit de vous voir si vigoureux et si frais. Vous avez, si j'ai bonne mémoire, une dizaine d'années de plus que moi ?

— Davantage, monseigneur, davantage, ce me semble, » répondit-il sans hésiter, et oubliant sans doute, ainsi que le marquis, que celui-ci lui avait fait l'honneur de le tenir sur les fonts et d'être son parrain l'année même qu'il quitta le château paternel pour aller à la cour et qu'il entra dans les pages de la reine régente.

La Graponnière ouvrit lui-même les portes de la première salle et se hâta d'avancer des siéges au-

tour d'une table sur laquelle les laquais avaient provisoirement planté leurs flambeaux, puis il se mit à essuyer avec sa manche la poussière semi-séculaire qui faisait couche sur les meubles, et à balayer avec son chapeau les toiles d'araignée. Il y avait des années que le soleil ni l'air ne pénétraient plus dans cette vaste pièce, dont les croisées restaient toujours fermées ; l'atmosphère était froide, imprégnée d'humidité comme dans une cave.

Les deux dames s'assirent, en frissonnant et en se serrant l'une contre l'autre, sur un des coffres de voyage qu'on venait de monter. Tandis qu'elles se reposaient et considéraient avec un certain effroi ce que promettaient ces premiers arrangements, le marquis faisait le tour de la salle d'un pas ferme, les mains derrière le dos et les yeux levés vers les lambris. La Graponnière le suivait tout effaré, lui demandant ses ordres, et observant avec confusion l'empreinte visible que chacun de ses pas traçait sur le plancher poudreux.

Le bonhomme tremblait dans l'attente et l'effroi d'une explosion de colère, et il demeura stupéfait lorsque le marquis, se retournant tout à coup et le regardant en face, lui dit d'un air agréable :

« Je suis, parbleu ! content de me trouver ici. C'est dans cette salle que je me tenais ordinairement pour être à portée de m'échapper à l'heure des leçons. Eh ! eh ! voici la table sur laquelle je jouais aux cartes avec ma grand'tante, une Farnoux qui est morte sans alliance, âgée de près de cent ans....

Qu'on ouvre les chambres, afin que j'aille aussi m'y reconnaître.

— Sur-le-champ, monseigneur, s'écria La Graponnière; je vais moi-même....

— Un moment, interrompit le marquis en s'asseyant enfin; l'air de la Roche-Farnoux m'a donné un appétit furieux, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps : je veux souper. »

A cette déclaration précise, le maître d'hôtel, qui venait de jeter un coup d'œil dans les cuisines, leva les mains au ciel d'un air effaré, et le premier valet de chambre hasarda la proposition d'ordonner aux habitants du village d'apporter sur l'heure tout ce qu'il y avait chez eux de bon à manger. Le marquis haussa les épaules et reprit en regardant ses gens de travers : « Mon vieux La Graponnière, je casse pour aujourd'hui mon maître-d'hôtel et te donne sa charge : que vas-tu me faire servir?

— Mon propre souper, monseigneur, répondit hardiment La Graponnière, mon propre souper; un lapin en sauce piquante et une salade de pois chiches, si vous daignez accepter.

— C'est parfait! s'écria le marquis; il y a nombre d'années que je n'ai fait un repas semblable. »

On mit le couvert avec les gobelets, les assiettes festonnées et les flacons au long col qui se trouvaient encore sur le dressoir. Un moment après, La Graponnière revint escorté de son valet, et plaça triomphalement sur la table les mets, dont un par-

fum caractéristique révélait le haut goût. Un fromage de chèvre, un pain de méteil assez dur et une bouteille de gros vin complétaient le repas.

Le marquis fit asseoir Mme de Saint-Elphège à sa droite et Mlle de Saint-Elphège à sa gauche. La Graponnière, faisant fonction de maître d'hôtel, découpa et servit le gibier; mais les deux dames ne purent seulement toucher à ce ragoût relevé avec des condiments indigènes, ni aux pois chiches noyés dans des flots d'huile verte; elles durent se contenter de l'unique plat de dessert, et, pour la première fois de leur vie, elles soupèrent avec du pain et du fromage.

Le marquis, au contraire, mangeait de grand appétit la sauce à l'ail, les légumes en salade, et buvait à plein verre le vin noir et capiteux que lui versait La Graponnière. Il fit toutefois des excuses à sa sœur et à sa nièce du repas qu'elles venaient de prendre, et leur cita à ce propos un des faits mémorables de sa vie. Lui étant de service auprès du roi à Fontainebleau, Sa Majesté alla un jour à la chasse et se trouva vers le soir, presque à jeun, bien loin dans la forêt. Il y avait aux environs quelques métairies où l'on aurait pu se procurer un repas complet; mais le roi ne mange que ce qui est acheté par les officiers de sa bouche. On fit approcher *le coureur de vin*, lequel suivait toujours la chasse à cheval, portant, comme *en cas*, une collation enfermée dans un baudrier de drap rouge, et un flacon d'argent rempli de vin d'Espagne. Le roi avait grand'faim ; il

soupa avec une pomme d'api, une orange confite et une douzaine de macarons. Ce fut le premier gentilhomme de service qui lui donna la serviette et lui versa à boire pendant ce mémorable repas.

Après ce récit, le marquis se leva de table et passa dans sa chambre à coucher, précédé par La Graponnière.

IV

Mme de Saint-Elphège et sa fille gagnèrent l'appartement qu'on leur avait préparé à la hâte ; c'était celui de la grand'tante du marquis, de cette vieille demoiselle de Farnoux, qui avait vécu près de cent ans. Mlle de Saint-Elphège fit le tour de la chambre, visita les portes, regarda dans la cheminée, dont le manteau faisait saillie à hauteur d'homme, et s'arrêta un moment devant le lit à quenouilles, large de six pieds et caché sous des rideaux de drap gros vert ; ensuite elle vint s'asseoir près de la table où l'on avait mis les flambeaux, et dit tranquillement : « Ma mère, il me semble que je dormirai mieux sur cette chaise que dans ce grand lit, car je me figure que les chauves-souris et beaucoup d'autres vilaines bêtes nichent dans les plis des rideaux.

— J'ai fait monter le matelas de notre litière, répondit en soupirant Mme de Saint-Elphège. Tâchons, ma fille, de nous reposer un peu. Jésus ! qu'il fait froid ! Ne vous semble-t-il pas que l'on respire ici un air moisi ?

— Ce sont tous ces vieux meubles qui répandent comme une odeur de vétusté; il semble que tout ce qu'on touche va tomber en poussière.

— N'êtes-vous point fatiguée, mon enfant?

— Non, ma mère ; j'ai dormi aujourd'hui dans la litière. Reposez-vous ; moi, je préfère veiller encore jusqu'à ce que le sommeil me gagne. Que je voudrais avoir un livre, un ouvrage quelconque ! »

Elle se prit à fureter dans le tiroir de la table, et trouva un lé de tapisserie commencé.

« Voyez ! dit-elle en l'étalant sur ses genoux, voici une broderie entreprise il y a au moins un demi-siècle. Je me figure que quelque méchante fée m'a conduite ici pour l'achever, et que, lorsque j'aurai mis le dernier point au bout de ce canevas, nous quitterons la Roche-Farnoux.

— En ce cas, follette, dépêchez-vous, » dit en souriant tristement Mme de Saint-Elphége. Puis, se mettant à genoux sur le prie-Dieu, elle baissa son visage sur ses mains jointes pour cacher à sa fille les larmes qui, malgré elle, coulaient de ses yeux. La pauvre femme pensait à l'hôtel du quai de la Tournelle, à sa chambre, des fenêtres de laquelle on apercevait le cours de la Seine et les tours de Notre-Dame.

La jeune fille, au contraire, ne pensait guère à ce qu'elle avait laissé, et conservait son insouciante gaieté. Elle se sentait si jeune, il y avait en elle tant d'espoir et de vie, que rien ne pouvait l'abattre ni l'attrister. Ses prévisions n'allaient pas au delà du lendemain, et si elle songeait confusément à l'avenir, c'était avec une grande confiance en sa destinée. Ce soir-là même, au lieu de partager les impressions mélancoliques de Mme de Saint-Elphège, elle chantonnait en travaillant à ce vieil ouvrage de tapisserie qu'une dame de Farnoux semblait lui avoir légué.

Les deux dames se couchèrent tard; mais ni l'une ni l'autre ne put dormir pendant cette première nuit. Dès que leurs yeux se fermaient, elles étaient brusquement réveillées par des bruits vagues et soudains, de sourds frôlements : c'étaient les hirondelles nichées dans l'embrasure des fenêtres, qui, prenant les clartés de la lampe pour le point du jour, heurtaient les vitrières de leurs ailes; c'était une légion de souris qui trottaient, effarées, entre le mur et la tapisserie.

Vers le matin cependant, Mlle de Saint-Elphège s'endormit, tandis que sa mère se levait sans bruit et allait se promener sur le rempart qui s'avançait comme une terrasse devant les fenêtres de son appartement.

Les gens qui avaient dû précéder le marquis arrivèrent dans la matinée; ils s'étaient égarés en prenant un chemin de traverse, et avaient traîné à

grand'peine avec eux le reste des bagages. On commença aussitôt à arranger et à décorer les principaux appartements du château. Le marquis transporta dans cette antique demeure le luxe qui l'environnait à la cour. Pendant près d'une année, on travailla à réparer et à embellir ces grandes chambres délabrées, ces salles à peu près nues que La Graponnière ne faisait jamais balayer, et où l'araignée avait si longtemps filé en paix ses réseaux impalpables.

Lorsque les tentures et les meubles eurent été renouvelés partout, Mme de Saint-Elphège s'avisa de demander au marquis comment il ferait arranger la bibliothèque.

Le vieux courtisan parut étonné de la question; il n'avait peut-être jamais ouvert en sa vie d'autre livre que l'almanach de la cour, et méprisait fort les belles-lettres.

« Qu'est-ce que cette chambre qu'on appelle la bibliothèque ? dit-il en allongeant les lèvres d'un air dédaigneux ; une espèce de grenier où sont entassés quelques bouquins rongés de poussière. Il est inutile d'y rien changer.

— Mais, mon frère, observa Mme de Saint-Elphège, les papiers, les titres de votre maison sont parmi ces vieux livres.

— N'en prenez point souci, madame, répondit fièrement le marquis ; les titres de la maison de Farnoux ne sont point dans ses archives; ils sont écrits partout dans l'histoire de Provence et dans

les anciennes chartes. Nous n'avons que faire de nos parchemins pour établir nos droits et ce que nous sommes. »

V

Après cette installation complète, on put juger que la résolution du marquis était irrévocable, et qu'il passerait le reste de ses jours à la Roche-Farnoux. Ce séjour était cependant des moins agréables, malgré les arrangements magnifiques qu'on y avait faits. Les embellissements intérieurs n'en avaient pas changé l'aspect général, et le paysage qu'on découvrait des fenêtres était toujours aussi triste.

Il n'aurait pas été impossible peut-être de créer autour du château un terrain artificiel et d'y faire croître quelques arbres; mais aux yeux du marquis c'était chose tout à fait inutile. Comme il ne s'était guère promené que dans les jardins des résidences royales, il ne faisait pas grand cas des sentiers bordés d'arbustes, des parterres irrégulièrement tracés sur des pentes de terrain, et encore moins des beautés agrestes de la campagne. En fait de paysage, il n'aimait que ceux des tapisseries de Flandre, et

jamais de sa vie il n'avait été tenté de cueillir une fleur sauvage.

La maison du marquis se composait d'une livrée nombreuse, de quelques serviteurs exclusivement attachés à sa personne, et de deux individus qui sortaient tout à fait des rangs de la domesticité. Le premier était un pauvre prêtre ne possédant que sa soutane et son bréviaire ; il avait le titre d'aumônier, et desservait la chapelle du château.

Le second — c'était La Graponnière — remplissait les fonctions d'écuyer de main, et accompagnait partout son maître. Tous deux avaient leur couvert à la table du marquis, faisaient sa partie d'hombre, et aidaient les dames de la maison à lui tenir compagnie. Il y avait ainsi autour de lui comme une petite cour qui le servait avec crainte et soumission.

La domination qu'il exerçait sur son entourage était facile, absolue, car elle se basait sur la plus puissante de toutes les influences, l'influence de l'intérêt personnel. Chacun savait que l'héritage du vieux seigneur enrichirait ceux qui l'avaient servi et qui l'entouraient de complaisances, de respects assidus.

D'abord Mme de Saint-Elphège essaya de s'accoutumer à cette vie tout à fait séparée du monde ; elle voulut sincèrement se complaire dans ces nouvelles habitudes, mais elle avait malheureusement trop d'esprit pour s'amuser avec des gens qui en avaient si peu. Les soirées surtout lui semblaient mortellement longues. On les passait dans la salle qui pré-

cédait la chambre du marquis. L'aumônier et La Graponnière dormaient les yeux ouverts dès qu'ils n'avaient plus les cartes à la main, et prenaient part à la conversation en faisant de loin en loin un geste d'automate.

Quant à M. de Farnoux, il ne causait pas, il racontait, il racontait toujours les mêmes histoires. Le vieux courtisan avait assisté à tous les événements considérables de l'époque; il avait vu de près tous les personnages fameux de ce temps-là; mais il n'était rien resté dans son esprit des faits historiques dont il avait été témoin, et il ne parlait guère des gens célèbres qu'il avait connus.

C'était un homme sans portée, un valet de haute naissance, qui avait passé sa vie à servir le roi son maître, comme il l'appelait, et dont l'intelligence s'était exclusivement appliquée à retenir les puérilités du cérémonial et de l'étiquette. Sa conversation roulait ordinairement sur les circonstances difficiles où il s'était parfois trouvé quand il avait l'honneur d'être un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, et sur les faits mémorables qui s'étaient passés sous ses yeux à propos du bougeoir ou de la chemise de nuit du roi.

Il expliquait à fond les devoirs et les prérogatives du grand maître, du grand chambellan, du premier maître d'hôtel, etc.; il définissait les questions de préséance et établissait clairement auquel de ces grands officiers appartenait l'honneur de tirer la manche droite du roi ou de lui ôter ses chausses.

Ces discours amusèrent d'abord Mlle de Saint-Elphège; mais lorsqu'elle sut à peu près par cœur le cérémonial de la cour, elle n'écouta plus son vieil oncle qu'avec des distractions intérieures, des bâillements étouffés, et lorsqu'il lui eut raconté pour la vingtième fois la même anecdote, elle commença à la trouver insipide.

Au bout de quelques mois, la santé délabrée du marquis s'était tout à fait rétablie ; il dormait tout d'un somme, mangeait bien, buvait sec, et avait coutume de répéter chaque jour, à la fin de ses quatre repas, que l'air de la Roche-Farnoux était un remède souverain à toutes les infirmités. Il n'y avait pas trouvé cependant la fontaine de Jouvence; son visage conservait toutes ses rides, il maigrissait à mesure qu'il revenait en santé, et sa peau desséchée prenait graduellement une couleur de momie.

A ces signes, les anciens du bourg qui avaient connu la vieille demoiselle de Farnoux prédirent que le marquis vivrait cent ans; les gens de sa maison, au contraire, se figuraient que son aspect caduc annonçait le terme prochain de ses jours.

VI

Pendant cette première année, Mme de Saint-Elphège tomba dans une maladie de langueur qui ne lui causait pas de grandes souffrances ; elle n'était peut-être pas encore mortellement frappée, mais un continuel ennui, une sourde et secrète mélancolie la minaient ; elle dépérissait lentement, sans avoir conscience de sa situation.

Mlle de Saint-Elphège résistait mieux que sa mère à cette monotone existence; les vives et tenaces espérances de la jeunesse la soutenaient ; elle parlait de l'hôtel du quai de la Tournelle, de sa famille absente, de tout ce qu'elle avait quitté, comme si elle entrevoyait le terme prochain de son exil.

Environ trois ans plus tard, la vie uniforme des habitants de la Roche-Farnoux fut troublée par un triste événement : Mme de Saint-Elphège mourut. A ses derniers moments, elle fit promettre à sa fille d'achever courageusement l'œuvre à laquelle toutes deux s'étaient dévouées, et de rester auprès du marquis, pour que l'immense héritage de la maison de Farnoux ne sortît point de la famille.

Peu de temps auparavant, Mme de Sénanges avait perdu son mari; mais les deux sœurs n'eurent point la consolation de se revoir. Mme de Sénanges arriva pour pleurer avec sa nièce et pour faire la partie de son frère, lequel avait de l'humeur lorsqu'il était forcé de jouer avec l'abbé Gilette et La Graponnière seulement.

Quelques années s'écoulèrent encore, et dans ce laps de temps le bruit courut une fois dans le château qu'un jeune gentilhomme du pays, ayant demandé la main de Mlle de Saint-Elphège, avait été refusé, parce que le marquis avait déclaré que sa nièce devrait quitter la Roche-Farnoux, si elle était mariée. La même année Mme de Sénanges mourut presque subitement.

Ce dernier événement affecta le marquis, il eut peur de s'ennuyer; La Graponnière devenait sourd, l'abbé Gilette tenait mal ses cartes et jouait avec une distraction inouïe; Mlle de Saint-Elphège avait souvent une physionomie fort triste, et le soir, dans la salle, on sentait un certain vide, surtout autour de la table de jeu. Mais les rangs éclaircis se reformèrent bientôt: la mort, qui laissait s'accumuler tant d'années sur la tête de M. de Farnoux, frappa coup sur coup dans sa famille.

La sœur aînée de Mlle de Saint-Elphège, cette charmante personne qui avait épousé un officier de fortune, mourut de douleur en apprenant que son mari avait été tué à la bataille de Steinkerque; elle laissa une petite orpheline déjà belle à miracle,

comme toutes les femmes de cette maison. Peu de temps après, la baronne de Barjavel perdit aussi son mari. Elle restait presque sans fortune, et il n'y avait pas à hésiter; un mois plus tard, elle se retirait avec son fils unique, un enfant de six ans, à la Roche-Farnoux.

L'arrivée de la jeune veuve combla le vide dont le marquis s'était un moment aperçu; il lui fit grand accueil, et témoigna qu'il était particulièrement charmé de la revoir. Quoiqu'il ne pût souffrir les enfants, il ne vit point de trop mauvais œil le petit Antonin, et ne tarda pas à lui donner une marque de sa bienveillance, en confiant son éducation à l'abbé Gilette, lequel échangea alors ses fonctions d'aumônier contre celles de précepteur. Un religieux, dont le couvent était à quatre ou cinq lieues de la Roche-Farnoux, vint dès lors tous les dimanches pour dire la messe dans la chapelle.

La baronne de Barjavel ne s'était point étonnée en arrivant à la Roche-Farnoux: l'aspect de ce vieux château, de cette contrée aride, de ce paysage sans ruisseaux et sans arbres, ne l'avait point contristée. C'était une femme belle et austère, qui vivait beaucoup en elle-même, et se fortifiait dans l'orgueil de sa vertu. Elle considérait tous ses devoirs comme également sérieux, et accomplissait avec la même exactitude les plus puériles et les plus importantes obligations.

Son vieil oncle lui témoignait des égards particuliers; parfois même il retrouvait en lui parlant

quelques-unes des formules galantes que les gens du bel air employaient près des dames au temps où on l'appelait le beau Farnoux.

Lorsque le deuil de la jeune veuve fut fini, le marquis conçut un instant un projet inouï, dont elle seule eut connaissance. Un matin il passa dans son appartement et lui demanda cérémonieusement sa main. A cette proposition, la jeune femme demeura un moment interdite, stupéfaite ; ensuite elle refusa gravement, avec douceur et fermeté.

« C'est bien, ma nièce, répondit-il après l'avoir attentivement écoutée ; d'après votre réponse, je vois que vous ne vous remarierez jamais : cela me contente ; de cette manière, vous resterez toujours près de moi. »

Mlle de Saint-Elphège aurait désiré que la fille unique de sa sœur fût élevée comme le petit Antonin, à la Roche-Farnoux ; mais le marquis déclara qu'elle devait rester dans le couvent où on l'avait mise à la mort de sa mère, ajoutant qu'il ne voulait la voir que lorsqu'elle serait une grande demoiselle. Tous ceux qui l'entendirent sourirent intérieurement à ce propos : le marquis avait alors quatre-vingts ans passés, et la petite fille sept ans à peine. Pourtant il eut le temps d'accomplir ses intentions, et le jour arriva où il put dire à Mlle de Saint-Elphège :

« Il y a longtemps que je n'ai entendu parler de cette petite fille qui est chez les dames du Saint-Sacrement. Si je ne me trompe, elle va sur ses

dix-huit ans à présent; ma nièce, elle tiendrait fort bien sa place ici, ce me semble; il faut qu'elle vienne. »

La volonté du marquis s'accomplit sans délai, et un soir la jeune orpheline, Mlle Clémentine de L'Hubac, arriva à la Roche-Farnoux. Mlle de Saint-Elphège n'éprouvait qu'une médiocre affection pour cette nièce qu'elle n'avait jamais vue; pourtant lorsqu'elle la reçut à l'entrée du château, son cœur s'émut profondément.

L'aspect de cette jeune fille lui fit faire un subit et douloureux retour vers le passé; elle se rappela le jour où, gaie, heureuse, confiante en l'avenir, elle était arrivée aussi à la Roche-Farnoux, et avait résolûment franchi le seuil de cette demeure où sa mère entrait frappée d'un fatal pressentiment. A ce souvenir, ses yeux se remplirent de larmes, et elle murmura en embrassant Clémentine :

« Hélas! mon enfant, vous voici donc aussi ! »

Le marquis attendait la nouvelle venue dans la salle verte; elle s'avança sans oser le regarder, et le salua en fléchissant le genou comme pour lui marquer sa soumission et son respect. Il la releva aussitôt, la considéra un moment, fit le simulacre de l'embrasser, et dit en se tournant vers Mlle de Saint-Elphège :

« Voilà, certes, une belle personne! sa physionomie annonce qu'elle a beaucoup d'esprit; nous la ferons jouer à l'hombre. »

Mme de Barjavel accueillit Clémentine avec la

bonne grâce réservée qu'elle mettait en toutes choses. Antonin seul eut une grande joie en revoyant la charmante pensionnaire ; ils avaient passé ensemble les premières années de leur vie dans le petit hôtel du quai de la Tournelle, et s'aimaient véritablement d'une fraternelle affection.

Il y avait alors vingt ans accomplis que le marquis s'était retiré à la Roche-Farnoux ; jamais depuis cette époque on ne l'avait vu malade, et les facultés de son esprit se soutenaient comme la vigueur de son corps. Il marchait d'un pas ferme, la taille droite, la tête haute, et faisait encore trembler tout le monde quand il élevait la voix. L'égoïsme impérieux, l'opiniâtreté naturelle de son caractère s'étaient même fortifiés à mesure qu'il vieillissait, et il y avait certainement en lui plus d'énergie et de passion qu'autrefois, lorsque le joug d'une illustre domesticité pesait sur lui, et qu'il était à toute heure aux ordres du roi son maître.

VII

Le lendemain du jour où Clémentine et son jeune cousin avaient fait une si longue veillée dans la bibliothèque, la cloche de la chapelle sonna de bonne

heure le premier coup de la messe. A cet appel, tout le monde se disposa à se rendre dans la salle verte. On désignait ainsi la pièce qui précédait l'appartement du marquis, parce qu'elle était tendue d'une verdure de Flandre, sorte de tapisserie de grand prix, représentant des arbres en charmilles et des boulingrins gazonnés, dans la perspective desquels coulaient des cascades fantastiques.

Cette décoration, d'un ton clair et tendre, reposait la vue de l'aride paysage qu'on voyait à travers les croisées. L'ameublement, d'une lourde richesse, était dans le goût de l'époque et contrastait avec l'architecture simple et sévère de la salle. Un tableau placé au-dessus du chambranle sculpté de la large cheminée frappait d'abord les regards : c'était le portrait en pied du marquis en habit de cour.

Avant le second coup de la messe, Mlle de Saint-Elphège et la baronne de Barjavel entrèrent presque en même temps dans la salle verte. Sans se haïr précisément, ces deux femmes, n'avaient l'une pour l'autre aucune sympathie, et ni la proche parenté qui les unissait, ni l'habitude de se voir chaque jour, n'avait jamais donné à leurs relations un caractère d'intimité. Bien qu'elles fussent à peu près du même âge, il y avait entre elles des contrastes frappants : l'une était une vieille fille aux traits effilés, au teint pâle; l'autre, une femme dont la beauté souveraine rayonnait d'un éclat à peine affaibli.

Les raffinés, les beaux esprits qui fréquentaient jadis l'hôtel du quai de la Tournelle et composaient des sonnets sur le départ de la belle Joséphine, auraient certes hésité à reconnaître la plus jeune des Grâces dans cette personne au front mélancolique, à la taille roide et fluette, qui marchait en serrant les coudes et faisait la révérence tout d'une pièce. La pauvre fille se coiffait et s'habillait encore comme lorsqu'elle avait quitté Paris, et le vieil oncle, auquel cette toilette surannée plaisait beaucoup, lui disait parfois en manière de compliment :

« Ma nièce, vous me représentez tout à fait une dame de la cour de la feue reine. »

La baronne parut surprise en voyant Mlle de Saint-Elphège, et levant les yeux vers le cadran, qui marquait le quart avant neuf heures, elle lui dit :

« Nous nous sommes trop pressées, ma cousine; le père Cyprien ne faisait que de mettre pied à terre quand on a sonné le premier coup de la messe, et nous allons attendre longtemps.

— Le père Cyprien est descendu dans la chapelle sans s'arrêter ! s'écria Mlle de Saint-Elphège; c'est sans doute parce qu'il ne s'est trouvé personne ici pour le recevoir.

— Pardonnez-moi, ma cousine, répondit la baronne, j'y étais, et Sa Révérence s'est reposée un moment. »

La tante Joséphine pinça les lèvres d'un air contrarié. Mme de Barjavel s'était levée pour aller

regarder si la grande horloge du château marquait la même heure que le cadran de la salle verte. Après un instant de silence et d'hésitation, Mlle de Saint-Elphège reprit :

« Savez-vous, ma cousine, si le père Cyprien a passé, en venant, par Champguérin ?

— Oui, sans doute, répondit la baronne sans tourner la tête ; il m'a même annoncé l'arrivée de M. de Champguérin et sa prochaine visite. »

A cette nouvelle, le cœur de la vieille fille tressaillit ; une faible rougeur se répandit sur ses traits et leur rendit une fraîcheur passagère ; mais cet éclat s'évanouit comme une lueur, et Mme de Barjavel, en quittant la croisée, se retrouva encore en face de la même figure soucieuse et blême.

L'humeur mélancolique de Mlle de Saint-Elphège ne se manifestait que par des signes involontaires, et jamais il ne lui était échappé une parole qui pût faire supposer qu'elle n'était point satisfaite de son sort. Personne n'avait reçu la confidence de ses regrets, de ses espérances déçues, de l'ennui qui la consumait depuis si longtemps et que trahissait sa physionomie éteinte. Aussi Mme de Barjavel fut-elle singulièrement étonnée lorsqu'elle l'entendit s'écrier en se levant brusquement :

« Jésus-Dieu ! toutes les journées qu'on passe ici sont mortellement longues ; mais celle-ci va me sembler éternelle ! L'heure s'est arrêtée, je crois, entre les aiguilles immobiles de cette horloge ! Le commun des hommes s'afflige de la marche rapide du

temps : qu'on amène à la Roche-Farnoux ceux qui trouvent la vie trop courte ! »

Mme de Barjavel regarda du côté de la porte comme pour s'assurer que personne n'avait entendu ce discours; puis elle dit tranquillement :

« Vous ne vous êtes donc pas encore habituée ici, ma cousine ?

— Non, pas tout à fait; vous le voyez, répondit-elle avec amertume; et vous ?

— Moi, je ne pense pas comme vous, dit la baronne avec un sourire sérieux ; quoi qu'il puisse advenir, la Roche-Farnoux sera pour moi un séjour de prédilection....

— Apparemment vous y avez trouvé le bonheur ? interrompit Mlle de Saint-Elphège d'un ton presque ironique.

— Oui, ma cousine, » répondit Mme de Barjavel, toujours avec la même physionomie grave et sérieuse.

La vieille fille hocha la tête d'un air peu convaincu; dans ce mouvement, ses yeux rencontrèrent le miroir en face duquel elle était assise près de sa cousine, et qui reflétait leur image comme deux portraits dans le même cadre. Le contraste la frappa douloureusement; elle considéra un moment ce visage dont le temps avait respecté la beauté correcte, ces yeux fiers et brillants, cette attitude de reine; puis, faisant un triste retour sur elle-même, sur sa beauté flétrie et consumée dans le long martyre des espérances vaines, des illusions déçues, des som-

bres impatiences, elle pensa qu'en effet Mme de Barjavel avait été heureuse, puisqu'elle était encore belle.

La Graponnière entra en ce moment; après avoir fait ses révérences, il recula de quelques pas, et resta debout près de la porte.

« Prenez un siége, monsieur, » dit la baronne avec une inclination de tête.

Il salua derechef et s'assit sur un pliant en attendant la permission de parler. L'écuyer de main avait un peu vieilli; il était fort sourd; sa taille commençait à se voûter, et le vermillon de sa joue avait perdu sa vive nuance; cependant tout le monde au château affectait de dire qu'il avait encore l'air d'un vert compagnon. C'était une manière de faire la cour au marquis, lequel s'était réellement persuadé que son filleul avait dix bonnes années de plus que lui, ce qui, tout bien calculé, donnait à La Graponnière plus d'un siècle d'existence. Le marquis se figurait qu'il ne pouvait mourir tant qu'il voyait devant lui cette espèce d'avant-garde; la seule présence de son écuyer de main suffisait pour le mettre en belle humeur, et depuis longtemps il ne l'appelait plus autrement que son vieux La Graponnière.

Mlle de Saint-Elphège jeta les yeux sur cette figure ridée, et dit en soupirant :

« Quand j'arrivai ici, ce bonhomme était déjà sur le retour de l'âge, et ma pauvre mère avait bien des années de moins que lui ; pourtant elle est morte

depuis longtemps, et il vit encore : l'air de la Roche-Farnoux tue les personnes jeunes et prolonge la vie des vieillards.

— Je le crois, répondit la baronne; celui-ci commence à se dessécher petit à petit; c'est signe de longévité. »

Au dernier coup de la messe, Clémentine entra dans la salle, parée comme le voulait son grand-oncle, et son livre d'Heures à la main. Elle fit ses trois révérences avec la gravité, la modestie et la bonne grâce d'une demoiselle bien élevée, puis elle s'assit un peu à l'écart et demeura en silence, les yeux baissés et la taille droite, comme il convenait à une pensionnaire des dames du Saint-Sacrement; mais sa physionomie démentait ce tranquille maintien : l'expression de sa bouche, l'éclat de son teint, décelaient sans doute à son insu quelque émotion intérieure, quelque vive et secrète satisfaction, car Mlle de Saint-Elphège en fut frappée :

« Ma nièce, lui dit-elle, qui donc vous a parlé ce matin? vous paraissez contente?

— Non, ma tante, en vérité, répondit-elle naïvement et le front couvert d'une rougeur subite; personne ne m'a parlé, si ce n'est Josette.

— Et que vous a-t-elle dit? demanda négligemment Mlle de Saint-Elphège.

— Qu'elle avait fait un bien mauvais rêve », répondit Clémentine, toujours du même ton ingénu.

Le vague soupçon qui avait traversé l'esprit de la vieille fille se dissipa aussitôt; elle ne chercha plus

à pénétrer ce qui se passait dans l'esprit de sa nièce, et se borna à lui dire en manière d'avertissement : Pendant la messe, M. le marquis a les yeux sur tout le monde; il ne faudrait pas avoir des distractions et sourire derrière son livre d'Heures.

Un moment après l'abbé Gilette entra en saluant gauchement et en jetant les yeux de tous côtés, comme s'il eût cherché quelqu'un jusque sous les meubles.

« Votre élève n'est donc pas avec vous, monsieur l'abbé? demanda Mme de Barjavel.

— Il arrive sur mes pas, certainement, madame la baronne, se hâta de répondre le digne homme en regardant avec anxiété du côté de la porte; tantôt je l'ai vu habillé, et son valet de chambre était en train de lui remettre ses gants, son mouchoir, son chapeau.

— Ne cherchez pas à l'excuser, monsieur l'abbé, interrompit Mme de Barjavel d'un ton sévère; encore un moment, et il se sera fait attendre. Voilà M. de La Graponnière qui se range près de la porte; on ouvre, M. le marquis va paraître, et Antonin n'est pas ici! Je suis très-mécontente.

— Le voilà, ma tante, le voilà! » dit vivement Clémentine, qui venait d'apercevoir le petit baron remontant à toutes jambes la grande cour.

Une toux sèche se fit entendre et annonça la présence du marquis; un valet ouvrit les deux battants, et La Graponnière s'inclina jusqu'à terre en étendant la main. Au même instant, Antonin entra dans

la salle, tout rouge, tout essoufflé, et composant son maintien. Le marquis ne parut que quelques secondes après lui et ne put s'apercevoir de son absence.

« On n'a rien à lui dire, il ne s'est pas fait attendre, » murmura Clémentine en respirant profondément, comme une personne soulagée d'une grande inquiétude.

Le marquis s'avança ferme sur ses jambes, une main appuyée au bras de La Graponnière et tenant de l'autre une longue canne à pomme d'or. Il portait un habit bleu-clair chamarré de passements d'argent ; un large baudrier soutenait son épée, et une écharpe nouée sur le côté maintenait sa longue taille. Son chapeau à bords retroussés en triangle et orné d'une ganse de pierreries était posé sur une vaste perruque dont les anneaux retombaient sur les épaules. Son visage, sillonné de rides innombrables, était comme encadré dans cette énorme frisure, et n'avait, pour ainsi dire, plus rien de vivant que deux prunelles noires d'une mobilité et d'un éclat singuliers.

Chacun s'était approché en rendant ses respects ; le marquis répondit par une simple inclination de tête et jeta autour de lui un rapide coup d'œil. Ensuite il dit de sa voix cassée :

« Qu'a donc le baron de Barjavel ? Son ajustement me paraît un peu chiffonné, et il a le visage rouge comme s'il avait pris un coup de soleil. »

Antonin devint pourpre et se hâta d'arranger son

rabat, qui, en effet, retombait de travers sur les boutonnières mal fermées de son justaucorps.

« Prends garde! murmura Clémentine, qui s'était insensiblement rapprochée en étalant sa grande jupe bouffante de manière à le cacher un peu; prends garde, tes souliers sont tout poudreux. »

Personne n'entendit ces paroles; mais le marquis en saisit l'intention, et, au grand étonnement de tout le monde, il s'écria d'un air de bonne humeur :

« Voilà Mlle de L'Hubac fort en souci pour la tenue de son cousin. Je l'approuve si elle l'a grondé. Allons, monsieur, offrez la main à cette belle demoiselle, et ne marchez point trop vite derrière moi. »

A ces mots, il passa le premier, frappant le carreau avec sa canne et s'appuyant à peine au bras de La Graponnière. En descendant, Clémentine ralentit le pas, de manière qu'elle put dire au jeune baron :

« Ma belle-tante est fâchée, je t'en avertis. Mais d'où viens-tu donc ainsi, le visage tout en feu et tes habits en désordre, comme si tu avais couru les champs? Je suis sûre que tu étais à la poursuite de quelqu'une de ces vilaines petites bêtes que tu tiens dans des prisons de papier.

— Tais-toi! répondit Antonin d'un air triomphant; j'ai trouvé le capricorne vert doré, celui qui sent la rose. Il est là dans ma poche. »

Mlle de L'Hubac haussa les épaules et dit en lui pinçant légèrement les doigts : « Étourdi que tu es! Et si cette bestiole se met à chanter pendant la

messe? Il fallait tout d'abord la cacher dans la bibliothèque.

— Le temps m'a manqué, répliqua-t-il vivement. Comme je revenais en toute hâte, j'ai rencontré M. de Champguérin, lequel m'a arrêté...

— Ah! murmura Clémentine en retirant instinctivement sa main tremblante de la main du petit baron; tu l'as vu, il t'a parlé! »

Ils arrivaient au seuil de la chapelle, et Antonin n'eut pas le temps de répondre. Mlle de L'Hubac entendit la messe avec des distractions si évidentes, que, pour la seconde fois, la tante Joséphine l'observa, préoccupée de certains soupçons.

Mlle de Saint-Elphège n'avait pas naturellement une grande pénétration; mais ce qui s'était passé jadis dans son propre cœur la rendait en ce moment clairvoyante. Elle se rappelait le temps, bien éloigné déjà, où une circonstance insignifiante, un nom prononcé par hasard, la jetaient dans de secrètes agitations, et où elle priait ainsi, son livre d'Heures toujours ouvert à la même page et le regard errant sur les vieux vitraux de la chapelle. Il lui sembla que Clémentine avait cette physionomie tout à la fois radieuse et pensive, parce que M. de Champguérin était de retour, et une commisération mêlée de jalousie s'éveilla dans le cœur vide et desséché de la vieille fille. A l'issue de la messe, elle s'empara de sa nièce, bien résolue à ne pas la perdre de vue un seul moment pendant cette journée.

On dînait à midi, selon l'antique usage, et chaque

jour, en sortant de table, le marquis faisait ce qu'il appelait sa promenade, c'est-à-dire qu'il parcourait trois fois de long en large la terrasse du château, s'arrêtant à chaque tour devant le parapet pour regarder les toits du village et le chemin pierreux qui conduisait à la Roche-Farnoux. La Graponnière se tenait près de lui, chapeau bas, l'avant-bras étendu et le poing à la hauteur du coude; puis venaient les dames, le parasol à la main et la robe troussée sur les côtés, comme il était alors d'usage pour sortir à pied. Le petit baron accompagnait ce groupe, grave de son mieux, et restait en arrière quand il pouvait pour observer les processions de fourmis noires qui parcouraient le sol calciné de la terrasse.

Ce jour-là, le marquis allait d'un pas si leste, que son écuyer de main s'essoufflait à le suivre; au premier tour, il s'arrêta droit devant le parapet et les yeux fixés sur le chemin.

« Holà! qu'est-ce que tout ce monde là-bas? fit-il en désignant plusieurs cavaliers qui descendaient les pentes roides de la montagne dont le sommet brûlé s'élevait en face de la Roche-Farnoux; mon vieux La Graponnière, mets tes lunettes, et dis-moi si tu reconnais cette livrée.

— Non, monseigneur, même avec mes lunettes, je ne saurais apercevoir ce que vous distinguez si bien avec vos yeux, répondit obséquieusement La Graponnière.

— Moi, je vois très-bien d'ici des jaquettes ver-

tes, dit étourdiment le jeune baron. Ces gens-là sont à M. de Champguérin, et le voilà lui-même qui chevauche devant eux.

— Voyez un peu quel escadron! s'écria le marquis avec ce mouvement dédaigneux des lèvres qui lui était particulier; sans doute ces laquais vêtus comme des dragons vont sonner le cavalquet en traversant le village? Quel train et quelle suite pour un Champguérin! »

A ces mots Mlle de Saint-Elphège fit un geste d'approbation tacite; Clémentine rougit d'indignation, comme si elle eût reçu une offense personnelle, et Mme de Barjavel, se tournant vers le marquis, lui dit tranquillement :

« Je croyais, monsieur, que les Champguérin étaient presque aussi anciens que les Farnoux?

— Je n'en disconviens pas, répliqua vivement le marquis : ils datent d'un siècle après nous; mais voilà longtemps qu'ils sont en décadence. Le père de celui-ci n'était pas un grand personnage, bien qu'il eût une charge qui lui donnait bouche à cour. Il mangeait au serdeau avec les garçons de la chambre, et n'avait jamais l'honneur de faire aucun service autour de la personne du roi. Son fils n'a pas avancé sa fortune non plus, quoiqu'il soit tout pétri d'ambition et qu'il ait toujours tourné ses visées vers un riche établissement; mais on ne trouve pas facilement des héritières empressées de se marier avec un gentilhomme ruiné. »

Il y avait dans ces dernières paroles une allusion

que Mlle de Saint-Elphège comprit seule et qui amena sur ses lèvres un sourire amer. Clémentine garda le silence, et ce fut Mme de Barjavel qui releva pour la seconde fois cette espèce d'attaque.

« Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle, toujours avec le même sang froid; mais il me semble précisément que M. de Champguérin avait fait un grand mariage, qu'il avait épousé une héritière....

— Laquelle est morte sans avoir hérité, répliqua le marquis en ricanant, de manière que Champguérin est resté un mince seigneur comme ci-devant, et qu'il se trouve de plus chargé d'un enfant, d'une fille inhabile à succéder aux droits de sa mère. Voilà en effet un bel établissement et le moyen de relever une maison! Demandez à ma nièce de Saint-Elphège ce qu'elle en pense.

— Je pense que M. de Champguérin tentera de rétablir sa fortune par un nouveau mariage, répondit la vieille fille en tournant les yeux vers Clémentine. »

Mais personne ne comprit l'expression de ce regard et la secrète intention de ces paroles.

Le marquis remit sa main sur le bras de La Graponnière, frappa un coup de sa longue canne sur les dalles, et commença son second tour de promenade. Quand il fut de retour devant le parapet, il s'arrêta encore et reprit du ton de dignité cérémonieuse dont il ne se départait que par moments :

« Malgré ce que j'en ai dit, je tiens M. de Champ-

guérin pour un parfait gentilhomme; je déclare que je suis fort son serviteur, et que je me trouve fort honoré de ses visites.

— C'est un seigneur tout à fait poli et de très-bonne conversation, se hasarda à dire La Graponnière; par malheur, il ne joue pas l'hombre.

— Eh! eh! nous pourrions essayer, répondit le marquis; il serait toujours de ta force, mon vieux La Graponnière. Puis il ajouta sentencieusement: Ma nièce de L'Hubac est la seule personne ici qui ait des dispositions véritables pour ce jeu savant, difficile et profond. Il faudra pourtant user encore bien des jeux de cartes avant qu'elle le sache; mais je lui prédis dès aujourd'hui, que dans dix ans elle le jouera comme moi: c'est alors que je ferai volontiers ma partie d'hombre!

— Dans dix ans? miséricorde! murmura la jeune fille en regardant involontairement sa tante Joséphine.

— C'est singulier, observa le petit baron en suivant des yeux le groupe qui s'avançait, voilà M. de Champguérin qui arrive par le chemin d'en haut, et ce matin même je l'ai vu là-bas, près de la grotte aux Lavandières.

— Plaît-il? Que dites-vous, Antonin? fit la tante Joséphine en se tournant avec le geste d'un chien de garde qui dresse l'oreille et flaire dans l'air.

— Seigneur Dieu! murmura Clémentine derrière son cousin, vas-tu avouer maintenant que tu te promenais à l'heure de la messe! »

Le petit baron se mordit les lèvres et hésita, cherchant une réponse qu'il ne put trouver, car il ne savait pas faire un mensonge. A son grand étonnement, sa mère intervint et le tira d'embarras.

« Antonin se trompe, dit-elle froidement à Mlle de Saint-Elphège; il est impossible d'apercevoir, des fenêtres du château, quelqu'un qui se promène aux alentours de la grotte aux Lavandières.

— Il n'y a pas de doute, mon cousin, vous vous êtes trompé, ajouta vivement Clémentine, à moins toutefois que vous n'ayez la vue assez perçante pour reconnaître quelqu'un à travers ces grands rochers sous lesquels passe le chemin.

— La chose me paraît absolument impossible, dit La Graponnière en relevant ses gros sourcils. »

Le jeune baron s'inclina d'un air convaincu, comme si, après ces trois autorités, il ne lui était plus permis d'ouvrir la bouche; puis, tandis que le marquis commençait son troisième tour de promenade, il trouva moyen de se rapprocher de sa cousine et de lui dire à demi-voix :

« J'ai vu M. de Champguérin ; je l'ai vu, puisque je lui ai parlé. A la vérité, j'ai cru deviner qu'il n'était pas charmé de la rencontre.

— Tais-toi, mais tais-toi donc ! » interrompit-elle en lui montrant du coin de l'œil la tante Joséphine, qui se retournait pour les écouter.

Le marquis acheva sa promenade du même pas égal et ferme, ensuite il regagna la salle verte. Après avoir remis à La Graponnière sa canne, ses

gants et son chapeau, il s'assit sur son grand fauteuil à dossier, en invitant les trois dames à se placer autour de lui; le jeune baron resta debout à ses côtés; l'écuyer de main se mit discrètement derrière le fauteuil de son maître.

Quiconque eût observé en ce moment le groupe qui entourait le vieux seigneur se serait facilement aperçu que tous les visages n'avaient pas leur expression habituelle, et que la visite qu'on attendait était loin de paraître à tout le monde un événement indifférent. Mlle de Saint-Elphège, le buste roide, les mains croisées sur ses genoux, dans une attitude immobile, pinçait de temps en temps les lèvres avec un mouvement qui décelait un fiel intérieur, une irritation contenue. Clémentine, assise près de sa tante, avait les yeux baissés sur l'éventail dont elle ouvrait et refermait machinalement les fragiles bâtons; une secrète émotion précipitait les battements de son cœur, et par moments une rougeur fugitive passait sur sa joue, comme les reflets d'une flamme cachée entre les parois d'un vase d'albâtre. Mme de Barjavel elle-même, cette femme d'une sérénité si froide, semblait avoir perdu quelque chose de son inaltérable tranquillité; elle relevait avec une fierté plus gracieuse son front de reine, et tournait parfois vers la porte un regard presque impatient.

Enfin le pas des chevaux résonna sur le pavé sonore de la grande cour, et quelques moments après on annonça M. de Champguérin. A ce nom, le mar-

quis se leva en secouant son immense perruque, avança trois pas et s'inclina à plusieurs reprises, tandis que les dames, debout à leur place, faisaient une profonde révérence.

M. de Champguérin entra de très-bonne grâce et présenta ses respects.

« Monsieur, lui répondit le marquis avec de nouvelles révérences, je vous supplie d'agréer mes très-humbles services et de me tenir pour l'homme du monde qui vous est le plus passionnément dévoué. »

Après avoir débité cette formule de compliment qu'il adressait invariablement depuis trois quarts de siècles à toute personne de qualité, le vieux courtisan reprit sa place, et montrant à M. de Champguérin le siége le plus rapproché du sien, il l'invita du geste à s'asseoir ; puis, il lui dit d'un ton moins solennel :

« Eh! eh! votre arrivée me surprend agréablement ; on ne s'attendait guère ici, monsieur, à l'honneur de votre visite, et même ma nièce de Saint-Elphège a maintes fois pronostiqué que vous ne reviendriez pas avant quelque vingt ans.

— Mademoiselle s'est occupée de moi pendant mon absence! c'est trop de bonté, et j'en éprouve une sensible joie ! s'écria M. de Champguérin avec une affectation de reconnaissance et de respect qui fit jaillir un éclair de colère des yeux de la vieille fille.

— Et je pensais comme ma nièce, continua le

marquis ; à votre âge, monsieur, je ne visitais pas si souvent mes domaines. Nous étions tous ainsi de notre temps ; l'air de la province nous paraissait malsain, et il fallait un ordre du roi pour exiler les jeunes gens de la cour.

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, répondit en souriant M. de Champguérin ; mais il me semble qu'il y a bon nombre d'années déjà que je suis en ce monde, et que naturellement je dois être désabusé de tout ce qui séduit les jeunes gens. »

A ces mots, il leva machinalement les yeux vers le miroir où se réfléchissait sa belle figure, comme pour constater cependant que les années ne lui avaient encore rien ôté, et que, quoique l'heure où il avait eu ses quarante ans révolus fût déjà sonnée, il conservait tous les avantages de la jeunesse. Ce rapide coup d'œil amena sur ses lèvres fines et vermeilles un vaniteux sourire ; il posa son chapeau sur la canne à bec de corbin qui lui servait de cravache, fit légèrement sonner les longs éperons d'argent dont ses bottes molles étaient armées, et reprit d'un ton dégagé :

« Je suis dégoûté du monde et fort revenu de toute ambition ; à votre exemple, monsieur le marquis, j'ai résolu de finir mes jours dans la retraite, et c'est pour toujours, cette fois, que je reviens à Champguérin. »

A cette déclaration inattendue, le cœur de Clémentine tressaillit d'une joie si violente, que son visage en pâlit. Mlle de Saint-Elphège changea aussi

de couleur; elle devint blême d'étonnement et de colère. Quant à Mme de Barjavel, elle fit simplement un geste de tête, comme pour manifester que cette nouvelle lui était agréable.

Le marquis s'agita dans son fauteuil, leva les yeux au ciel et s'écria :

« A votre âge, monsieur, vous avez quitté le monde! c'est trop tôt!

— Trop tôt et trop tard, ajouta Mlle de Saint-Elphège.

— Ceci ne se comprend guère, ma nièce, observa le marquis après réflexion.

— Je m'explique, poursuivit imperturbablement la vieille fille; j'ai dit trop tôt, parce que M. de Champguérin pourra attendre longtemps un événement qu'il désire peut-être, trop tard, parce qu'en restant à la cour il a généreusement dépensé le meilleur de son bien.

— Il est vrai, mademoiselle; je me suis à peu près ruiné au service du roi, répondit froidement M. de Champguérin.

— C'est un malheur inouï! répliqua Mlle de Saint-Elphège d'un air d'intérêt et de sympathie hypocrite ; une foule d'honnêtes gens ont fait leur fortune précisément de la même manière, monsieur que vous avez détruit la vôtre.

— Ils ont été plus heureux que moi et sans doute plus avisés, lui répondit-il toujours du même ton; parfois, je le reconnais, j'ai manqué de sagesse. » Puis, arrêtant sur elle un regard indéfinissable

d'ironie et de secret dédain, il ajouta : « Peut-être, mademoiselle, m'accusez-vous aussi, dans le fond de votre âme, d'avoir manqué de patience ?

— Il vous en fallait certainement pour attendre les faveurs de la cour, » répondit évasivement Mlle de Saint-Elphège, déjà intimidée et fuyant devant l'ennemi qu'elle avait imprudemment provoqué. Et presque aussitôt, comme pour achever de l'apaiser, elle ajouta : « Excusez-moi, monsieur, j'oubliais de vous demander des nouvelles d'une petite personne qui doit vous être bien chère ; où l'avez-vous laissée, cette jolie enfant ?

— Vous lui faites trop d'honneur, mademoiselle, répondit-il sèchement ; elle m'a accompagné dans mon voyage et se trouve actuellement à Champguérin.

— Votre fille, monsieur, votre petite Alice ? dit vivement Clémentine ; que je voudrais la voir !

— Vous me la présenterez, dit sérieusement le marquis ; je serai charmé d'avoir sa visite.

— Est-ce qu'elle pourra venir jusqu'ici ? demanda Clémentine.

— Certainement, mademoiselle, répondit en riant M. de Champguérin : elle y viendra comme elle est venue de Paris, entre les bras de sa nourrice ; mais je crains qu'elle ne vous aborde pas avec tout le respect convenable, et que vous ne puissiez comprendre son petit jargon.

— N'importe, monsieur, répondit le marquis d'un ton gracieux ; je tiens à ce que vous me pré-

sentiez cette demoiselle de Champguérin à la bavette ; cela me fera plaisir de la revoir un jour lorsqu'elle sera grande et belle comme ma nièce de L'Hubac.

— Bonté divine ! cela arrivera ainsi peut-être ! » pensa Mlle de Saint-Elphège.

Chacun fut frappé de la même idée, et tous les regards se tournèrent involontairement vers le marquis avec une sorte de stupeur ; mais le vieux seigneur ne s'aperçut point de ce mouvement, presque aussitôt réprimé ; il n'avait jamais soupçonné que ceux qui l'entouraient ne fussent pas parfaitement contents de leur sort, et que, puisqu'il se portait bien et se plaisait à la Roche-Farnoux, tout le monde ne s'y trouvât pas complétement heureux.

Aussi, se redressant sur son fauteuil, reprit-il d'un air allègre :

« Pour mon compte, Champguérin, je trouve que vous avez bien fait de revenir. Faites-moi souvent l'honneur de monter à la Roche-Farnoux ; tout le monde sera charmé de votre visite. Quand votre fille sera grandelette, elle fera amitié avec mes nièces, qui la recevront de leur mieux.

— Je ne doute pas de leurs bontés pour Alice, et je leur en rends grâces, » répondit-il avec un geste de remercîment qui s'adressait à Mme de Barjavel, laquelle s'inclina et ne répondit que par un sourire bienveillant. Clémentine, émue et joyeuse, murmura en joignant ses belles mains : « Je l'aimerai de tout mon cœur, ce petit ange ! »

Lorsque M. de Champguérin prit congé, le marquis insista pour le reconduire jusqu'au bas des degrés.

VIII

Les trois dames étaient restées à leur place.

« La tête de mon oncle s'affaiblit, dit Mlle de Saint-Elphège avec un dépit concentré; voyez un peu quel accueil et quels empressements pour un homme qu'il avait tantôt en si petite estime, dont il rabaissait si fort la fortune et le mérite!

— Si l'esprit de mon oncle baisse, sa santé se raffermit, répondit Mme de Barjavel d'un ton flegmatique où perçait cependant une maligne intention; il ira loin encore, ma cousine, vous aurez le temps de vous accoutumer à la Roche-Farnoux. »

Le petit baron, qui jusque-là était resté bouche close, osa risquer alors son mot dans la conversation.

« Madame, dit-il en s'adressant à sa mère d'un ton respectueux, veuillez me permettre une question : d'où vient que mon oncle n'a point demandé à M. de Champguérin des nouvelles de la cour? Est-ce qu'il ne se soucie plus du tout de savoir ce qui se passe dans le monde?

— Je ne sais, mon fils, car il ne m'en a rien dit, répondit simplement Mme de Barjavel.

— Moi, je l'ai deviné, dit Mlle de Saint-Elphège, depuis plusieurs années mon oncle a cessé de s'informer de tous ceux qu'il a connus autrefois, il se garde même de prononcer leur nom ; jamais il ne parle de ses contemporains, et il ferait mauvais visage à quiconque s'aviserait de lui donner de leurs nouvelles. Or, savez-vous pourquoi ? parce qu'il ne veut pas qu'on lui apprenne qu'ils sont tous morts.

— Le voici ! dit vivement la baronne ; Antonin, faites mettre la table de jeu et placez-vous derrière votre oncle pour suivre la partie. »

Le jeu commença. Dès les premiers tours, Clémentine cessa de suivre des yeux les cartes qui passaient sur le tapis, et, se retirant peu à peu dans l'embrasure d'une fenêtre, elle y resta le visage tourné vers le rideau entr'ouvert et le regard errant sur la campagne.

Le petit baron, assis à deux pas derrière son oncle, tournait ainsi le dos à sa belle cousine et se sentait tout près de s'endormir, comme La Graponnière, les yeux ouverts.

« Monsieur, lui dit tout à coup le marquis en se retournant, c'est singulier comme vous sentez bon, vous sentez la rose. Est-ce que vous avez un bouquet ?

— Non, monsieur, en vérité, répondit-il en rougissant.

— Pourtant je ne me trompe pas, vous sentez la rose, répéta le marquis en posant son jeu et en se tournant tout à fait.

— C'est ton maudit capricorne vert doré, dit tout bas Clémentine derrière son cousin; donne, que je le jette par la fenêtre.

— Plaît-il ? fit le marquis en prêtant l'oreille; voilà, je crois Mlle de L'Hubac qui parle à l'oreille de son cousin » Et, après les avoir un moment considérés, il ajouta d'un air moitié riant, moitié grondeur : « Tirez-vous donc de là, baron; depuis que vous regardez mon jeu, il ne me vient pas une belle carte; vous me portez malheur aujourd'hui. Allez faire compagnie à votre cousine, qui s'ennuie toute seule à la fenêtre. Je persiste à croire que vous avez un bouquet pour elle dans votre poche.

— Un bouquet! et où l'aurait-il pris? bon Dieu! murmura Mlle de Saint-Elphège ; est-ce qu'il a jamais fleuri une rose à la Roche-Farnoux ! »

IX

Vers le déclin du jour, les dames quittèrent la salle pour faire, comme de coutume, une courte promenade hors des murs du château. La baronne

et Mlle de Saint-Elphège n'allaient pas au delà d'un petit oratoire bâti au bord du chemin, et dont les degrés formaient une espèce de siége. De cet endroit, la vue embrassait presque entièrement l'horizon et parcourait à vol d'oiseau tous les alentours.

Ordinairement les deux dames s'asseyaient au pied de l'oratoire, tandis que le petit baron et sa cousine se promenaient en compagnie de l'abbé Gilette sur cette masse de pierres calcinées qu'on appelaient la Roche-Farnoux.

Le bon abbé avait entrepris de décrire les espèces végétales qui croissaient sur ces couches calcaires. et il composait un herbier pendant ces promenades.

De son côté, le petit baron travaillait à sa collection d'insectes et pourchassait toutes les variétés de sauterelles qui vivaient sur ces pentes arides, entre les tiges grêles de l'hysope et de la lavande.

Ce jour-là, les deux femmes s'arrêtèrent comme de coutume devant l'oratoire ; mais, par une sorte d'accord tacite, elles s'isolèrent autant que possible l'une de l'autre sans se séparer. La baronne tira un livre de sa poche et se mit à lire avec une attention si soutenue, que sa cousine put se considérer comme tout à fait seule et libre de suivre ses propres pensées.

La vieille fille soupira et jeta un long regard sur le paysage. De cette place, où elle venait s'asseoir presque chaque jour depuis tant d'années, on voyait

une ligne blanche s'allonger sur la croupe grisâtre de la montagne ; c'était le sentier mal tracé qu'on appelait la route du bas pays. Mille fois Mlle de Saint-Elphège s'était dit dans le fond de son âme qu'elle donnerait avec joie la moitié de sa vie pour pouvoir reprendre ce chemin, dût-elle franchir à genoux les rudes versants de la montagne.

En ce moment, elle avait perdu l'espoir et presque la volonté de voir finir son exil; inquiète, abattue, secrètement dévorée par un mal indéfinissable, par une passion jalouse mêlée d'amour et de haine, elle s'acharnait à creuser les soupçons qu'elle avait conçus, et commentait dans son esprit les incidents de la matinée. Son regard triste errait perdu à l'horizon, où se découpait nettement la silhouette noire de quelques pins courbés sur des abîmes. Après avoir réfléchi et rêvé ainsi longtemps, elle se tourna vers la baronne et lui dit en poursuivant tout haut son idée :

« Je crois, ma cousine, qu'il se trame sous nos yeux des choses contraires au bien et à la tranquillité de notre famille. »

Mme de Barjavel posa son livre sur ses genoux et releva la tête sans mot dire.

« Oui, ma cousine, poursuivit Mlle de Saint-Elphège, je prévois les desseins d'un homme ambitieux qui espère rétablir quelque jour sa fortune avec les biens de la maison de Farnoux. Savez-vous pourquoi M. de Champguérin n'a fait que reparaître dans le monde, pourquoi vous le voyez déjà de re-

tour ? C'est parce qu'il a le désir, la volonté d'obtenir la main de ma nièce.

— C'est impossible, répondit sans s'émouvoir la baronne.

— Impossible ! pourquoi ? demanda aigrement la vieille fille.

— Parce que M. de Champguérin sait, à n'en point douter, que le marquis de Farnoux lui refuserait la main de Mlle de L'Hubac.

— Mais il se gardera de la lui demander, interrompit Mlle de Saint-Elphège ; actuellement il tentera de se faire aimer de Clémentine et d'obtenir une promesse qu'elle tiendrait plus tard, n'en doutez pas ; mon oncle ne sera pas immortel...

— Ainsi vous croyez que le moment viendra où vous partirez de la Roche-Farnoux? interrompit à son tour Mme de Barjavel.

— Oui, je le crois encore, répondit la pauvre fille. »

La baronne se tourna vers l'oratoire, qui était dédié à saint Roch, et désignant la niche où l'on voyait la statuette du patron des pestiférés en habit de pèlerin, son bourdon à la main et son fidèle bouledogue derrière lui, elle dit tranquillement :

« Ma cousine, vous êtes comme cette figure, toujours debout en habit de voyage, les yeux tournés vers le chemin et toute prête à partir ; cependant bien des années ont passé et passeront encore pendant lesquelles vous resterez comme elle à la place où vous êtes. Au nom du ciel ! résignez-vous en per-

sonne sage, en personne chrétienne, et ne fondez aucun espoir sur la mort de notre oncle.

— Votre conseil est bon, et je le suivrai, ma cousine, répondit Mlle de Saint-Elphège d'un air de froide déférence et avec une amertume mal contenue; je vois d'ailleurs que vous êtes prévenue en faveur de M. de Champguérin, et qu'à grand'peine vous me croirez peut-être lorsqu'il aura gagné le cœur de ma nièce, lorsqu'elle voudra l'épouser.

— C'est impossible! » répéta la baronne avec un léger sourire et en reprenant sa lecture.

Durant cet entretien, Clémentine, le jeune baron et l'abbé Gilette poursuivaient leur promenade. L'abbé, le corps penché et la soutane retroussée dans ses poches, errait çà et là, fouillant tous les plis du terrain pour trouver un panicaut à tête bleue, qui devait compléter la série de ses chardons.

Antonin le suivait en manœuvrant son filet de gaze, et jetait des cris de triomphe lorsqu'il était parvenu à attraper quelque grande sauterelle aux ailes jaunes bordées de noir, quelque cigale au corselet d'acier qui claquetait encore, enivrée par les derniers rayons du soleil.

Le jeune entomologiste, peu curieux de botanique, considérait d'un air de commisération le digne précepteur, qui plongeait intrépidement la main dans les touffes de chardons et se piquait rudement aux sépales dont les pointes aiguës protégeaient une triste fleur couleur de plomb.

« Monsieur l'abbé, lui disait-il, croyez-moi, laissez là toutes ces vilaines plantes hérissées de dards, et chassons ensemble l'argus-corydon et le grand-flambé ; le bon Dieu n'a fait croître ni roses, ni violettes sur ces rochers, mais il y a mis de beaux papillons ; ce sont des fleurs vivantes qu'on cueille dans l'air avec ce petit réseau de soie. Je les aime bien mieux que ces affreux chardons bleus dont vous emplissez votre herbier.

— Bien, bien, nous verrons, monsieur, répondait le bon abbé en se courbant derechef sur le sol, il me manque encore la chardonnerette à fleurs jaunes. »

X

Clémentine avait lentement poursuivi sa promenade et était allée attendre le bon précepteur et son élève à une place où elle aimait à se reposer. En cet endroit du chemin s'élevait un rocher à pic au pied duquel il y avait une excavation naturelle dont les parois inégales et peu profondes formaient, à hauteur d'homme, un cintre surbaissé. Cette voûte, d'où suintaient constamment de larges gouttes d'eau, était tapissée de plantes qui se plaisent dans les lieux sombres ; à l'entrée croissaient des ar-

bustes sauvages, de grandes ronces dont les enfants du bourg n'avaient jamais laissé mûrir les fruits violets.

Dans le fond de cette espèce d'antre, où il eût été malaisé de pénétrer, on apercevait à travers le feuillage noir des ronces et les longues tiges cendrées des hippophaes une ouverture produite par l'écartement de deux couches calcaires que quelque convulsion du monde antédiluvien avait placées debout comme le chambranle d'une porte.

Un souffle d'air passait continuellement à travers ce ténébreux soupirail, et répandait sous la voûte une vive fraîcheur. L'eau qui tombait par gouttes du rocher filtrait lentement au dehors et formait une petite mare sur le bord de laquelle on avait planté quelques saules dont le tronc seul avait grandi, et qui végétaient presque sans feuillage, noirs et tordus comme des arbres morts.

Lorsqu'une température brûlante ne desséchait pas ce rustique bassin, les femmes du village venaient y blanchir leur linge. Cet usage, que les seigneurs de Farnoux toléraient de temps immémorial, était passé en droit, et les gens du pays, comme pour consacrer cette prise de possession, avaient appelé ce creux de rocher la grotte aux Lavandières.

Mlle de L'Hubac s'assit pensive sur le tronc renversé d'un de ces vieux saules dont les racines altérées plongeaient en vain dans la source tarie, et suivit d'un regard distrait les deux amateurs d'his-

toire naturelle qui vaquaient à quelques pas de là, l'un courbé vers la terre, explorant patiemment chaque tas de pierres où pouvait croître un brin d'herbe, l'autre le nez en l'air et promenant d'une main agile son filet dans le vide.

La pauvre enfant songeait à la rencontre dont lui avait parlé le petit baron. L'espèce de mystère que M. de Champguérin avait fait de cette promenade matinale aux environs du château jetait son esprit dans d'involontaires conjectures, et ravivait un souvenir qui depuis plusieurs mois la préoccupait souvent et troublait profondément son cœur.

Après s'être assurée que nul œil curieux ne s'ouvrait sur elle aux alentours, elle tira un papier de sa poche et le lut lentement. C'était la lettre commencée la veille dans la bibliothèque et qu'elle avait furtivement achevée dans sa chambre, après la visite de M. de Champguérin. La dernière page de cette missive ne présentait pas ces caractères réguliers, ces lignes correctes qu'admirait tant le petit baron; l'écriture en était inégale, tremblée, et, vers la fin, les mots, presque effacés, tombaient en désordre dans la marge.

Clémentine demeura longtemps les yeux baissés sur ce papier, relisant avec émotion ses propres confidences, et répétant tout bas ce passage:

« Oh! chère, bien chère Cécile, si tu savais ce qui s'est passé ici aujourd'hui! Je viens de voir une personne qui arrive de Paris, qui est allée peut-être te demander à la grille, qui aurait pu me donner

de tes nouvelles, et à laquelle je n'ai pourtant osé faire la moindre question. Cette personne, dont je ne t'ai pas encore parlé, c'est M. de Champguérin-les-Templiers, un gentilhomme du pays, notre plus proche voisin, car son château n'est guère qu'à deux lieues de la Roche-Farnoux.

« Lorsque j'arrivai ici, au commencement de l'hiver dernier, M. de Champguérin, qui demeure ordinairement à la cour, était en congé dans ses terres. Il avait perdu sa femme depuis quelques mois, et le chagrin qu'il ressentait de cette mort le tenait éloigné du monde. Pourtant il paraissait consolé, et avait même quitté son deuil quand je le vis pour la première fois, si bien que j'aurais ignoré qu'il était veuf, si ma tante Joséphine ne lui eût parlé, en ma présence, de feu Mme de Champguérin.

« D'abord il venait très-rarement rendre ses devoirs à mon oncle, ensuite ses visites devinrent plus fréquentes, et en vérité on ne s'ennuyait plus ici quand il y était. Je voudrais bien te faire son portrait, ma chère Cécile, mais je ne saurais. Il faudrait avoir autant d'esprit que lui pour t'expliquer en quoi consistent l'agrément de sa conversation et l'excellence de son langage. Quant à sa personne, je peux t'en montrer d'ici l'exacte ressemblance. Te rappelles-tu ce grand tableau, à l'entrée du cloître, qui représente saint George enfonçant son épée dans la gorge du dragon? Eh bien! c'est la frappante image de M. de Champguérin; ce sont ses grands yeux noirs, son port de tête, son air

tranquille et fier. Je n'aurais jamais pensé que le visage d'un homme pût ressembler si parfaitement à celui d'un saint devant lequel on se prosterne et qu'on prie à genoux.

« Durant tout l'hiver dernier, M. de Champguérin ne discontinua point ses visites; malgré le vent et la pluie, il montait deux fois la semaine à la Roché-Farnoux, et sa présence nous aidait fort à supporter les ennuis de la mauvaise saison. De cette manière, le temps s'écoula tout doucement, et le printemps revint, le beau printemps qui réjouit toute la création.

« Une après-midi, le ciel était si clair et le soleil si brillant, que ma tante de Barjavel fut tentée de descendre la Roche-Farnoux. Elle me permit de l'accompagner, et nous nous en allâmes assez loin, par des chemins qui ne ressemblent guère, je t'assure, aux jolies allées de ce grand jardin où nous nous sommes si souvent promenées ensemble.

« Comme nous arrivions à un endroit qu'on appelle la grotte aux Lavandières, ma belle tante se retourna en jetant un petit cri. « Écoutez, me dit-elle un peu émue; c'est étrange! on dirait le galop d'un cheval entre ces rochers. »

« Au même instant, nous aperçumes un cavalier qui courait à bride abattue sur ces pentes rapides. Il pouvait s'y tuer sous nos yeux. Mon sang se glaça dans mes veines, et ma belle tante devint toute pâle de frayeur. C'était M. de Champguérin qui descendait ainsi le chemin bordé de précipices. En nous

voyant, il ralentit l'allure de son cheval, et au moment de nous joindre il mit pied à terre.

« — Ah! monsieur, s'écria ma belle-tante, que vous m'avez causé une mortelle frayeur!

« — Madame, répondit-il, j'espérais cette rencontre, et j'eusse passé sans hésiter sur des abîmes.

« Puis il ajouta en soupirant :

« — Je suis monté à la Roche-Farnoux pour prendre congé de M. le marquis. Une lettre arrivée ce matin me force à partir sur-le-champ.

« — Quoi! monsieur, demain? s'écria ma tante.

« — Ce soir même, madame; il a fallu m'y résoudre, répondit-il d'un air qui marquait bien l'affliction où le jetait ce brusque départ. J'en fus si touchée, que les larmes me vinrent aux yeux.

« Après s'être un moment entretenu avec ma belle-tante, il se tourna vers moi et me dit du même air attristé :

« — Mademoiselle, je viens prendre aussi vos ordres pour Paris; qu'avez-vous à me commander?

« J'étais toute tremblante et me sentais au cœur quelque chose qui m'étouffait; pourtant j'eus encore assez de présence d'esprit pour lui faire ma révérence et lui répondre d'une voix intelligible :

« — Je vous suis obligée, monsieur. Si vous voulez me faire le plaisir d'aller voir au couvent des dames du Saint-Sacrement Mlle Cécile de Verveilles et de la complimenter de ma part, j'en aurai une sensible reconnaissance.



« — Soyez persuadée, mademoiselle, que je m'acquitterai de votre commission avec tout le zèle imaginable, me répondit-il vivement; soyez certaine que j'aurai l'honneur de voir Mlle de Verveilles.

« Puis, s'adressant de nouveau à ma tante, il l'assura que les personnes qu'il laissait à la Roche-Farnoux seraient toujours présentes à son souvenir.

« En parlant ainsi, il avait cueilli au bord du chemin une petite branche d'hysope.

« — Je l'emporte, dit-il. Cette fleurette, éclose près de la grotte aux Lavandières, est mille fois plus belle à mes yeux que toutes les roses des jardins de Versailles.

« Un moment après il partit. Ma belle-tante le suivit des yeux jusqu'à l'endroit où tourne le chemin, ensuite elle s'en retourna lentement; moi, je restai à la même place tant que je pus entendre le galop de son cheval, et après je m'en allai aussi.... Depuis ce jour, je tombai dans une mortelle tristesse. Ma tante Joséphine assurait que M. de Champguérin ne reviendrait jamais, et j'avais fini par le croire.

« Mais ma tante ne disait pas la vérité; aujourd'hui même, M. de Champguérin était de retour. Oh! ma chère Cécile, je l'ai revu; mais j'étais si interdite, si troublée en le regardant, en l'écoutant parler, que je n'ai pas osé lui demander s'il s'était souvenu de t'aller faire une visite à la grille. Peut-être ne m'enhardirai-je jamais jusqu'à lui adresser

cette question. Écris-moi, ma Cécile, s'il s'est rappelé sa promesse; dis-moi, dis-moi bien tout l'entretien que vous avez eu ensemble....

« En commençant cette lettre, je ne pensais pas la finir ainsi; il ne me semblait pas qu'il y eût tant de secrets dans le fond de mon âme; je les ai découverts à mesure que je t'écrivais. O ma plus chère amie, je viens de te confier des choses que je ne m'étais pas encore avouées à moi-même.... »

Clémentine était si absorbée dans cette lecture, qu'elle n'avait pas aperçu le petit baron, qui se rapprochait d'elle avec précaution et en faisant un détour pour arriver derrière l'espèce de siége où elle était assise. Quand il se fut ainsi glissé auprès d'elle, il avança brusquement la main par-dessus son épaule et se saisit de la lettre en s'écriant : « Voyons un peu la fin de ces grandes confidences ! Je suis curieux de savoir ce que tu dis encore de moi à Mlle de Verveilles.

— Antonin, je t'en prie, ne lis pas ! s'écria Mlle de L'Hubac en se levant tout éperdue.

— Ah! ah! je suis donc bien maltraité dans cette dernière page! fit-il en riant. »

Clémentine essaya de reprendre sa lettre; mais l'espiègle tournait autour d'elle en élevant la feuille déployée au-dessus de sa tête et en répliquant d'un air narquois :

« Laisse donc! je veux montrer à M. l'abbé cette écriture moulée....Je veux lui dire les beaux propos que tu tiens sur mon compte et les belles épithètes

dont tu m'honores : paresseux, curieux à l'excès.... Voyons le reste. »

Il se mit à courir à reculons en cherchant la dernière page :

« Arrête! Antonin!... je t'en supplie, s'écria Clémentine avec un accent si profond de douleur et d'effroi que le petit baron s'arrêta court.

— Qu'est-ce? qu'as-tu donc? dit-il. »

Elle reprit la lettre, qu'il lui abandonna sans résistance, et se rassit en sanglotant.

« Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce donc? s'écria Antonin tout ému; ma bonne Clémentine, je te demande bien pardon de t'avoir contrariée.... Tiens, j'en conviens, je suis un étourdi, un méchant, un véritable écolier, un petit garçon; mais je me repens de t'avoir affligée.... Pardonne-moi.... »

Elle lui tendit la main en se couvrant le visage de son mouchoir. « Allons, allons, ne pleure plus, reprit-il d'un ton caressant et en la forçant à relever la tête, ne pleure plus; je vais te montrer l'endroit où j'ai trouvé le capricorne qui sent la rose; c'est dans le tronc de ce vieux saule; viens voir. »

Elle se releva en souriant et en essuyant d'une main la trace de ses larmes, tandis que de l'autre elle cachait sa lettre au plus profond de ses poches. Antonin lui montra, dans le tronc du saule, le creux où s'abritait l'insecte parfumé, et entreprit de lui décrire les mœurs des cérambix; mais s'apercevant bientôt que sa cousine écoutait avec distraction cette dissertation savante, il s'interrompit brusquement

et dit en lui donnant un petit coup sur le bout des doigts :

« Ah ! mauvaise ! tu boudes encore ! Mais qu'est-ce qu'il y a donc dans cette lettre? J'ai bien le droit de le savoir. Ne me disais-tu pas, hier soir encore, que tu n'avais point de secrets pour moi ?

— Oui, je disais cela hier, murmura-t-elle en soupirant.

— Et aujourd'hui ? demanda le petit baron en ouvrant de grands yeux moqueurs.

— Aujourd'hui c'est la même chose, répondit-elle avec une affectation de légèreté, mais il ne me plaît pas que tu relises tous les compliments que je t'ai adressés ; tu es déjà bien assez glorieux sans cela, Dieu merci ! Çà, monsieur le baron, donnez-moi la main et allons retrouver ma belle-tante. »

XI

Quelques jours plus tard, la famille était rassemblée comme d'habitude dans la salle verte, à l'heure du dîner. La pendule ne marquait pas encore midi, et l'on était dispersé dans cette vaste pièce, où cent personnes auraient été à l'aise.

« Bonté divine ! regarde donc monsieur de La Gra-

ponnière, dit tout bas le petit baron à sa cousine; quelle tenue ! Le justaucorps de velours et le chapeau bordé! Est-ce qu'il est de noces aujourd'hui ?

— Le voilà qui ouvre la porte, dit rapidement Clémentine; vite, range-toi, j'entends mon oncle. »

Un moment après, le marquis entra, marchant sans s'appuyer sur son écuyer de main, et dans un costume qui surprit tout le monde. Il avait mis un des habits de cour renfermés depuis vingt ans dans ses coffres, et pris une perruque dont la frisure retombait majestueusement jusqu'à la hauteur du coude. Son pourpoint de damas orange, brodé noir et argent, laissait entrevoir une chemise garnie de dentelle, et ses chausses, pareilles, étaient attachées avec des aiguillettes dont les ferrets étaient en pierreries. D'une main il tenait sa longue canne, et de l'autre un chapeau à plumes dont le ruban de forme était semé de petits diamants.

« Qu'est-ce que ceci signifie, et que va-t-il donc se passer céans ? murmura Mlle de Saint-Elphège avec une vague inquiétude.

— Est-ce qu'il est question ici de quelque cérémonie ? demanda madame de Barjavel.

— Quel magnifique habit! dit le petit baron à l'oreille de Clémentine : je t'assure qu'avec ce pourpoint jaune foncé, chamarré de noir, mon oncle ressemble tout à fait à ce beau papillon qu'on appelle le grand-flambé.... »

Le marquis salua gravement ses nièces et regarda

du côté de la fenêtre, comme pour s'assurer de la sérénité du temps, puis il dit à haute voix :

« Mon vieux La Graponnière, il faut que ma chaise à porteurs soit prête quand je sortirai de table; au lieu de faire ma promenade ordinaire, je veux aller rendre sa visite à M. de Champguérin. »

A cette déclaration inouïe, il y eut un moment de silence et de stupéfaction ; ce fut une impression analogue à celle qu'aurait pu produire la vue de la grosse tour du château voltigeant dans l'espace et allant se poser au sommet de la montagne voisine. Mlle de Saint-Elphège revint la première de son étonnement, et murmura avec ironie :

« Voilà certes un beau dessin et une grande idée !

— Je veux rendre sa visite à M. de Champguérin, répéta le marquis ; il faut donner sur-le-champ tes ordres, mon vieux La Graponnière. Ces dames m'accompagneront en litière, et le baron suivra à cheval.

— Monsieur, je vous suplie de considérer que vous n'êtes point habitué à faire de si longues promenades, dit Mlle de Saint-Elphège d'un air de respectueuse insistance.

— Il y a deux lieues d'ici à Champguérin, et la route est mauvaise, ajouta La Graponnière.

— Et cette grande fatigue pourrait nuire à la santé de monsieur le marquis, » observa timidement l'abbé Gilette.

Pour toute réponse, le vieux seigneur mit son chapeau sur sa tête et dit d'un ton de maître : « Je par-

tirai au sortir de table; que tout le monde se tienne prêt. »

Puis il s'achemina le premier vers la salle à manger en redressant sa taille osseuse et en faisant craquer le talon de ses souliers à rosette.

« Cette promenade ne saurait lui être nuisible, dit Mme de Barjavel en le suivant.

— Eh! eh! il pourrait bien en mourir, répliqua froidement Mlle de Saint-Elphège.

— C'est la première fois que je vais me promener de l'autre côté de la montagne, dit le petit baron à sa cousine; que je suis aise! il doit y avoir beaucoup d'insectes là-bas.

— Est-il possible, mon Dieu! nous allons à Champguérin! murmura Clémentine, tremblante d'émotion et de joie.

— Il y a vingt ans passés que M. le marquis n'est sorti de l'enceinte du château, dit l'abbé Gilette à l'écuyer de main; j'ai l'idée qu'un peu de mouvement lui sera salutaire. »

La Graponnière secoua la tête.

« Monsieur l'abbé, répondit-il sentencieusement, les vieilles gens sont comme les vieux meubles; ils ne durent qu'autant qu'ils restent en place. »

XII

A ces mots, le bonhomme courut faire préparer les équipages, mais la chose se trouva des plus difficiles. Si les litières et la chaise à porteurs étaient encore sous les remises, il n'y avait plus un seul cheval dans les écuries; tous étaient morts de vieillesse devant le ratelier. La livrée aussi était en désarroi, les grands laquais qui jadis se campaient si fièrement derrière le carrosse avaient pris des allures d'invalides; les porteurs de chaise n'étaient plus propres à faire leur rude service; le coureur lui-même, un grand gars autrefois agile et léger comme un daim, était devenu obèse dans la grasse oisiveté où il vivait depuis si longtemps.

La Graponnière parvint cependant à disposer la cavalcade. Il mit en réquisition tous les mulets de bât qui se trouvaient dans le bourg, pour porter les litières, et fit endosser la livrée du marquis à quelques paysans, afin de les transformer en porteurs de chaise. Tout était prêt lorsque, au sortir de table, le marquis s'avança dans la cour d'honneur.

« Mon vieux La Graponnière, dit-il du même air

que le roi Louis XIV quand il nommait les courtisans qui devaient monter dans ses carosses, donne la main à Mme la baronne et mets-la dans la première litière; ma nièce de Saint-Elphège et ma nièce de L'Hubac iront dans la seconde; derrière elles, mes gens viendront en bon ordre. Et vous, baron, ajouta-t-il en se tournant vers Antonin, êtes-vous prêt à partir ?

— Oui, monsieur, répondit-il; nous allons vous suivre tout doucement à pied avec monsieur l'abbé.

— Fi donc! interrompit le marquis, est-ce que vous êtes fait pour aller sur vos jambes? Il vous faut monter à cheval, monsieur le baron.

— Excusez-moi, monsieur, répondit-il; mais c'est impossible...

— Comment, impossible!

— Je n'ai jamais été à cheval et ne sais pas même de quelle main on tient la bride.

— Corbleu! que me dites-vous là? Un jeune gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir et qui serait d'âge à entrer dans les pages de Sa Majesté, un baron de Barjavel ne sait pas monter à cheval! Mais que lui a-t-on appris pour lors? Monsieur l'abbé, c'est à vous que je m'adresse. »

Le pauvre abbé s'avança le dos courbé en balbutiant une excuse.

« Vous allez me répondre que vous ne pouvez pas enseigner vous-même l'équitation à votre élève, reprit le marquis; mais il y a ici La Graponnière qui doit-être un parfait écuyer: il fallait que mon

petit-neveu fît tous les jours avec lui quelques tours de manége.

— Je n'aurais, certes, pas mieux demandé! dit glorieusement La Graponnière, lequel n'avait jamais eu d'autre monture qu'un baudet du même poil que celui de Sancho Pança.

— Il n'importe, continua le marquis ; mon neveu saura toujours bien se tenir en selle pour faire une promenade. Allons, monsieur le baron, le pied à l'étrier, je vous prie.

— Je vous supplie de m'excuser, monsieur.... je ne saurais en vérité.... balbutia Antonin en jetant autour de lui un regard de détresse.

— Morbleu ! » fit le vieux seigneur en fronçant le sourcil et en regardant son petit-neveu d'un air qui fit trembler tout le monde.

Ce fut Clémentine qui la première osa prendre la parole.

« Hélas ! monsieur, dit-elle d'un ton suppliant, ne vous fâchez pas. Il est certain que mon cousin ne saurait vous obéir : comment voulez-vous qu'il mette le pied à l'étrier ? il n'a point de cheval.

— C'est un fait positif, ajouta respectueusement La Graponnière ; le dernier cheval des écuries de monsieur le marquis est mort de gras-fondu il y a cinq ans passés.

— En ce cas, j'excuse mon neveu et je lui permets d'aller à pied, » dit le marquis d'un air radouci. Et saluant ses nièces, il entra dans la chaise à porteurs.

XIII

La cavalcade défila lentement et traversa le bourg en suivant l'espèce de chemin tortueux, bordé de masures, qu'on appelait la grande rue. Le coureur du marquis, ce gros homme qui s'était reposé durant plus de vingt ans, allait en avant tout essoufflé, le poing sur la hanche et brandissant sa canne à pommeau d'argent.

Ensuite venait la chaise, doucement portée par deux robustes manants en livrée jaune et noire, qui étaient les couleurs de la maison de Farnoux. Les glaces baissées laissaient apercevoir, comme dans le fond d'une boîte doublée de satin cramoisi, la petite figure parcheminée du marquis, encadrée dans les flots de sa perruque noire.

La Graponnière marchait d'un pas un peu lourd à côté de la chaise, et prenait de temps en temps la liberté de faire tout haut quelque réflexion chagrine sur la longueur du trajet et le mauvais état du chemin.

Les deux litières suivaient au petit pas des mulets, lesquels, harnachés pour la circonstance, s'avançaient fièrement, le poitrail couvert de leur

tablier de franges et de sonnailles, la tête ornée de pompons de laine de toute couleur.

Quelques valets faisaient cortége, et, bien loin en arrière, l'abbé Gilette et son élève venaient en se promenant à travers champs.

Lorsque la cavalcade eut gravi les rampes escarpées qui aboutissaient au sommet de la montagne, le marquis ordonna de faire halte, afin que bêtes et gens pussent souffler et se reposer un peu. Les litières s'arrêtèrent. La Graponnière s'assit en soupirant sur un des bâtons de la chaise à porteurs, et la livrée se tint respectueusement debout à distance.

Les cimes rocheuses de la montagne s'affaissaient en cet endroit, et formaient une sorte de plateau où croissaient les espèces végétales qui se plaisent dans les sites âpres et battus des vents. Des restes d'anciennes constructions couvraient tout cet espace et le disputaient aux plantes sauvages ; les touffes odorantes du romarin et de quelques ombellifères aux petites fleurs pâles cachaient à demi les voûtes effondrées et les larges assises de grès coquillier qui marquaient, rez terre, l'enceinte écroulée d'un vaste édifice.

Le chemin traversait ces décombres, et passait devant les débris d'un mur circulaire qui indiquait la place où s'élevait jadis la tour seigneuriale. Cette ruine dominait encore toute la contrée, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on découvrait une campagne absolument déserte et non moins stérile que les environs de la Roche-Farnoux.

Le marquis avança la tête hors de sa chaise, comme pour reconnaître le terrain, et dit en se renfonçant aussitôt entre ses carreaux de soie cramoisie :

« Nous voici sur les domaines de M. de Champguérin ; je reconnais les ruines de l'ancien château et les roches à pic qui lui servaient de boulevard ; il y a nombre d'années cependant que je n'avais passé par ici. Et toi, mon vieux La Graponnière ?

— Moi de même, monsieur le marquis, répondit piteusement l'écuyer de main, mais je n'avais pas si bien gardé la mémoire de ce champ-ci ; il me semble, en vérité, qu'autrefois la montagne n'était pas si élevée.

— Quoi ! c'est là l'ancien château de Champguérin ! s'écria Clémentine en regardant autour d'elle; juste ciel ! il n'en reste pas pierre sur pierre.

— Cela n'a rien d'étonnant, attendu qu'il a été incendié et rasé durant les guerres de religion, répondit La Graponnière. Il conste de certains papiers que la tour de Champguérin, comme on l'appelait alors, était un château presque aussi beau que celui de la Roche-Farnoux.

— Lequel soutint à la même époque un siége mémorable, ajouta le marquis. Gaëtan de Farnoux, mon troisième aïeul, le défendit très-vaillamment contre les huguenots qui venaient de prendre la tour de Champguérin.

— Quel malheur qu'ils ne l'aient pas emporté

d'assaut ! ils l'auraient rasé aussi ! pensa Mlle de Saint-Elphège.

— Les Champguérin ne se sont plus relevés depuis ce temps-là, continua le marquis ; au lieu de reconstruire la tour, ils allèrent prendre gîte ailleurs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; enfin le grand-père de celui-ci s'établit là-bas, sous la hauteur.

— Est-ce que le nouveau château est aussi beau que l'ancien ? demanda Clémentine en parcourant du regard les plateaux inférieurs, où l'on n'apercevait aucune trace d'habitation.

— C'est une vraie taupinière, répondit dédaigneusement le marquis ; je n'en voudrais pas pour y loger mes chiens. »

Et aussitôt il donna l'ordre de se remettre en route.

XIV

La cavalcade descendit avec précaution le versant de la montagne, et pénétra, par un chemin à peine tracé, dans une gorge étroite, au fond de laquelle les pluies d'hiver avaient laissé de loin en loin quelques flaques d'eau. Ces petits bassins naturels, que les ardeurs de l'été devaient bientôt tarir, étaient

bordés de jasmin jaune et de buissons d'églantiers dont les rameaux formaient de longues guirlandes de feuillages d'un vert foncé et de fleurs d'un pâle incarnat.

A l'aspect de ces fleurs sauvages, Clémentine se pencha hors de la litière en s'écriant d'un air ravi :

« Les belles petites roses ! que je voudrais en avoir un bouquet.

— Ma nièce de L'Hubac a les goûts champêtres, dit le marquis du fond de sa chaise à porteurs. Allons, charmante bergerette, mettez pied à terre et cueillez toutes les fleurs de ces buissons. Voici justement votre cousin qui vous aidera.

— Profitez bien vite de la permission, » dit Mlle de Saint-Elphège en poussant légèrement Clémentine, qui s'élança toute joyeuse hors de la litière et alla tomber presque entre les bras du petit baron, qu'elle entraîna aussitôt dans le creux du ravin. Mlle de Saint-Elphège les suivit un moment des yeux comme frappée d'une idée subite. « Eh ! eh ! se dit-elle avec satisfaction, il me semble que mon oncle saisit toutes les occasions de rapprocher ces deux enfants. Si, par miracle, il voulait une seule fois dans sa vie faire un mariage ! Le ciel veuille lui inspirer cette bonne intention ! Ah ! M. de Champguérin, vous ne seriez revenu que pour assister aux noces de Clémentine ! »

Tandis que la vieille fille se complaisait dans ces réflexions, le marquis riait dans sa chaise, et disait à l'écuyer de main qui marchait à ses côtés :

« Regarde, mon vieux La Graponnière, regarde donc le petit baron, comme il parle avec feu à Mlle de L'Hubac, comme il fourre les mains au milieu des ronces afin de lui donner les plus belles fleurs, et s'égratigne bravement pour l'amour d'elle !

— A son âge, monsieur le marquis, vous faisiez encore mieux, répondit gaillardement La Graponnière.

— C'est vrai, » murmura le vieux seigneur avec une expression de fatuité comique.

Sans se douter qu'on les observait ainsi, Antonin et Clémentine faisaient ensemble un gros bouquet, et en effet le petit baron affrontait les épines acérées des églantiers pour atteindre les plus belles fleurs ; mais, après les avoir examinées, il les jetait aussitôt à sa cousine en lui disant avec dépit :

« Tiens, je croyais y trouver l'arlequin doré ou le gribouri à bandes ; mais, que le ciel me confonde ! il n'y a rien sur la tige, rien entre les pétales, que des pucerons et de vilaines fourmis noires !

— Quel malheur ! répondit Clémentine d'un air de commisération ironique ; mais va, console-toi, nous le trouverons un peu plus loin, ton arlequin doré, là-bas peut-être, au détour du sentier. »

Elle courut en avant, et bientôt s'arrêta subitement les mains jointes et en s'écriant avec un naïf transport :

« Que c'est beau, mon Dieu ! je vois des arbres !... »

Les flancs de la montagne, profondément déchirés

en cet endroit, formaient une vallée toute pleine d'ombre et de fraîcheur. C'était comme une oasis jetée au milieu de ces terrains bouleversés et stériles dont l'œil se fatiguait à mesurer l'étendue. Au-dessous des rocs grisâtres, rayés de bandes fauves, dont les immenses parois dominaient le vallon, il y avait une couche de terre humide et grasse où croissaient les plus beaux arbres de nos climats, le chêne gaulois, le gai peuplier, le tremble aux feuilles d'argent.

Un filet d'eau murmurait sous ces ombrages, à travers une prairie naturelle, où il y avait moins d'herbes que de fleurs ; le clocher d'une petite chapelle abritée au pied des rochers se montrait entre les feuillages, avec sa croix fleuronnée, et plus loin encore, à l'endroit où commençait la zone aride des terres argileuses, on apercevait quelques pauvres maisons groupées au hasard : c'était le village de Champguérin.

L'habitation seigneuriale était bâtie sur un tertre adossé aux dernières ramifications de la montagne ; elle dominait ainsi tout à la fois l'entrée du vallon et le triste paysage qui se déroulait inculte et désert jusqu'à l'horizon lointain.

« Quelle bicoque ! s'écria le marquis en reconnaissant la demeure de M. de Champguérin.

— Il doit régner aux environs une grande humidité, observa La Graponnière.

— Voilà ce qui s'appelle un véritable ermitage ! dit Mlle de Saint-Elphège.

— C'est un site tout à fait sauvage, ajouta la baronne, qui avait soulevé le rideau de sa litière pour contempler cette verte solitude.

— Que c'est beau, mon Dieu! répéta Clémentine en détournant la tête pour respirer les fraîches émanations que le vent lui apportait de la vallée.

— Il y a un ruisseau là-bas! murmura le petit baron transporté de joie, c'est là que je vais rencontrer enfin des espèces que je n'ai jamais vues que dans les livres! »

Et, dans l'excès de sa satisfaction, il tira à demi une boîte de sa poche et reprit en la montrant à Clémentine :

« Viens ce soir dans la bibliothèque et tu verras.... J'aurai là dedans des gyrins, des dytiques et beaucoup d'autres jolis insectes qui égratignent l'eau de leurs pattes.

—Silence! interrompit Clémentine; voilà M. l'abbé derrière nous, il peut t'avoir entendu.

— N'aie pas peur, répondit Antonin; il est tout absorbé dans ses chardons; depuis plus d'une semaine, il est à la recherche de la chardonnerette jaune, et il se flatte de la trouver ici. »

XV

Le château neuf de Champguérin était un édifice sans caractère, monté de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, avec un perron de quelques marches et une girouette sur la crête du toit. Il était précédé par une cour assez vaste, à l'un des angles de laquelle s'élevait le pigeonnier avec sa ceinture de carreaux vernissés et sa toiture festonnée.

Par delà cette première enceinte, il y avait un jardin entouré de murailles et complanté avec une certaine symétrie. L'ensemble de ces constructions avait un aspect négligé qui accusait les longues absences du maître; la façade, mal crépie, montrait çà et là ses assises de pierres inégales; les croisées, dégarnies de contrevents, n'avaient pas toutes leurs vitres, et les murs de clôture présentaient de larges brèches sur lesquelles les plantes rudérales commençaient à étendre leurs tiges ligneuses.

En ce moment la porte principale était fermée; personne ne se montrait aux environs, et l'on aurait pu douter que le château fût habité, n'eût été le bruit que faisaient dans une arrière-cour les valets de chiens et la meute rentrant au chenil.

Apparemment quelque vedette avait signalé la cavalcade, car lorsqu'elle arriva devant le château, M. de Champguérin parut immédiatement, et vint ouvrir lui-même la portière de la chaise, du fond de laquelle le vieux seigneur lui disait avec de majestueuses inclinations de tête :

« Monsieur, je vous présente mon très-humble respect; j'avais si fort à cœur de reconnaître l'honneur que vous m'avez fait dernièrement de monter à la Roche-Farnoux, que je n'ai pas attendu les délais d'usage pour vous rendre visite.

— J'en suis comblé de joie, monsieur le marquis, répliqua le descendant ruiné de Champguérin; mais j'éprouve en même temps une extrême confusion de votre présence en un lieu si peu digne de vous recevoir.

— Entrons toujours, dit le vieux seigneur; je suis bien aise de me retrouver en ces lieux, et je tiens pour certain que mes nièces ne sont pas fâchées de m'avoir accompagné.

— Je les supplie aussi de recevoir mes excuses pour la manière dont elles sont reçues ici », dit M. de Champguérin en s'approchant afin de les aider à descendre de litière.

Mlle de Saint-Elphège répondit à ces civilités par une froide révérence et se plaça aussitôt entre lui et Clémentine, qui le saluait timidement et cachait à demi son visage, couvert d'une rougeur subite, derrière le bouquet de fleurs d'églantier dont elle feignait de respirer le léger parfum.

Alors M. de Champguérin offrit la main à la baronne, qui sourit imperceptiblement et lui dit d'un ton gracieux :

« Certes, monsieur, j'étais loin de penser que j'aurais un jour le plaisir de venir ici.

— J'avoue que le bonheur de vous y recevoir était la chose du monde à laquelle je m'attendais le moins, » répondit avec feu M. de Champguérin.

Ces paroles, qui s'adressaient à la baronne, vibrèrent dans le cœur de Clémentine; la pauvre enfant tournait en ce moment les yeux vers M. de Champguérin, et il lui sembla qu'un tendre regard, un amoureux rayon était tombé furtivement sur elle.

On entra dans une pièce du rez-de-chaussée dont l'aspect rappela tout à fait à Mlle de Saint-Elphège la grande chambre où elle avait couché le jour de son arrivée à la Roche-Farnoux. Les murs étaient tapissés d'une brocatelle jaune que l'humidité avait diaprée de taches fauves. Les siéges, boiteux pour la plupart, étaient recouverts d'une étoffe de soie fanée et zébrée d'innombrables déchirures.

Une pendule dont le balancier était immobile depuis nombre d'années, quelques vieux portraits grimaçants contre les panneaux, un miroir verdâtre dans un grand cadre d'ébène, complétaient l'ameublement de cette salle de réception.

Les fenêtres, qui s'ouvraient de plain-pied sur le jardin, étaient dégarnies de rideaux, et les vitres fêlées tremblaient dans leurs châssis de plomb. Le

jardin n'était plus qu'une espèce de terrain vague où quelques vieux ifs élevaient encore leur tête sombre au milieu d'un parterre de mauves et d'orties. La vasque desséchée d'une fontaine faisait perspective au fond d'une tonnelle dont les piliers renversés gisaient dans l'herbe, et partout les rubus, armés d'épines cruelles, étendaient leurs rameaux tenaces.

La vue était bornée de ce côté par le mur d'enceinte; mais le temps avait pratiqué dans cette clôture une large brèche, à travers laquelle on apercevait comme dans un cadre la chapelle assise au pied des rochers, et tout alentour un terrain crayeux parsemé de croix noires. Cette petite église solitaire, ce cimetière de village avec ses croix debout dans le sol crevassé, ces sombres rochers, couleur de plomb, sillonnés de longues raies rouges, formaient un si mélancolique tableau, que le marquis lui-même en fut frappé. Dès qu'il eut jeté les yeux de ce côté, il détourna la vue en s'écriant :

« Si j'étais seigneur de Champguérin, il y a longtemps que j'aurais fait démolir cette vieille chapelle de Notre-Dame des Templiers, et défendu à mes paysans de planter en face des croisées de mon château ces allées de croix blanches et noires. »

Puis aussitôt, et comme pour se rasséréner l'imagination, il ajouta en regardant les portraits de famille :

« Voilà des visages qui ne me sont pas inconnus; j'ai dansé plus d'une sarabande avec cette char-

mante personne qui porte des rubans de velours nacarat entremêlés dans sa frisure. C'était une de vos proches parentes, Champguérin?

— Une sœur de ma bisaïeule, répondit-il en souriant; vous lui faites beaucoup d'honneur, monsieur le marquis, en vous souvenant que vous avez dansé jadis avec elle.

— Il y a nombre d'années déjà, poursuivit-il satisfait, mais bien des gens se souviennent de plus loin. N'est-ce pas, mon vieux La Graponnière ?

— C'est un fait certain, monsieur le marquis, répondit sans sourciller l'écuyer de main.

— Monsieur, continua le marquis, avez-vous connu ma tante de Farnoux ?

— Celle qui est morte sans alliance, âgée de près de cent ans? ajouta Mlle de Saint-Elphège.

— Je ne pense pas avoir eu cet honneur.

— Tant pis ! C'était une personne d'un mérite extraordinaire et fort passionnée pour votre famille. Elle a été en commerce de bon voisinage et d'amitié avec toutes les dames de Champguérin, lesquelles demeuraient ici tandis que leurs maris suivaient la cour.

— C'était, certes, une grande consolation pour les pauvres abandonnées! murmura ironiquement Mlle de Saint-Elphège.

— Pour en revenir à cette belle personne que je retrouve là en peinture, continua le marquis, je vous avouerai, Champguérin, que j'en ai été fort

épris, et que je faillis demander sa main. Ce fut ma tante de Farnoux qui m'en détourna.

— Sans doute par un effet de l'amitié particulière qu'elle portait aux Champguérin! dit à demi-voix Mlle de Saint-Elphège.

— Au lieu de me marier, j'entrai dans les pages, reprit le marquis, et ce ne fut qu'après nombre d'années que j'épousai une d'Amberville. C'était une grande alliance; pourtant je n'y aurais pas songé, si Sa Majesté n'eût daigné m'en suggérer l'idée et la conclure pour moi. Est-ce qu'on a le temps de se marier soi-même lorsqu'on a l'honneur d'être un des quatre premiers gentishommes du roi et qu'on est bien pénétré de l'importance et de la grandeur de ses fonctions ! »

Là-dessus le vieux courtisan, se remémorant les devoirs de sa charge, entama un profond commentaire que le seul La Graponnière écouta attentivement, bien qu'il l'eût déjà entendu plus de cent fois.

Malgré sa présence d'esprit et son aplomb d'homme du monde, M. de Champguérin ne pouvait dissimuler entièrement une sorte de gêne et d'inquiétude; il semblait tout à la fois heureux et embarrassé de l'honneur qu'on lui faisait, et ses empressements mêmes avaient quelque chose de contraint. Mlle de Saint-Elphège remarqua que deux ou trois fois il avait tourné la tête d'un air soucieux et donné brusquement du geste quelques ordres au valet qui se montrait à la porte.

XVI

Lorsque le marquis eut suffisamment discouru sur les honneurs de la cour, il ramena sa canne entre ses jambes, s'appuya des deux mains sur le pommeau, et se reposa en promenant sur son auditoire un regard satisfait. Alors Mlle de L'Hubac, qui était assise pour ainsi dire à l'abri de sa tante, s'avança un peu et dit en rougissant à M. de Champguérin :

« J'aperçois du monde là dehors ; est-ce que c'est votre petite Alice qu'on promène, monsieur ?

— Oui, mademoiselle, répondit-il en tournant les yeux vers le jardin ; c'est elle, en effet.

— Champguérin, vous allez me la présenter, dit le marquis ; je serai charmé de la voir. »

M. de Champguérin alla lui-même ouvrir la porte, et revint en amenant par la main une adorable petite fille d'environ trois ans, blonde, souriante et blanche comme un lis. Un béguin de toile, garni de fine dentelle, couvrait en partie sa chevelure et laissait apercevoir les deux grosses émeraudes qu'elle portait aux oreilles. Sa chemisette, relevée au coude par un ruban, cachait à peine ses

bras potelés, et sa robe, sur le devant de laquelle s'étalait un tablier de fil de lin bien amidonné, traînait légèrement par derrière : elle ressemblait ainsi à une de ces petites infantes d'Espagne peintes par Velasquez, qui portent d'un air si royal le hochet et la bavette.

Le marquis se baissa pour flatter du bout des doigts la joue arrondie de cette jolie enfant, puis il lui dit de son air le plus gracieux :

« Mademoiselle, Dieu vous fasse grande et sage ! Je n'ajoute pas belle ; vous l'êtes déjà. Quand vous aurez l'âge de ma nièce de L'Hubac, nous songerons à vous établir, et je vous promets un beau présent de noces !

— Décidément, ses idées tournent au mariage ! dit entre ses dents Mlle de Saint-Elphège ; il n'a que ce mot à la bouche aujourd'hui. »

La petite Alice fit la révérence en ouvrant ses jolis yeux bleus d'un air stupéfait, comme si elle venait, à son grand étonnement, d'entendre parler une tête de bois. En effet, le marquis, droit dans son fauteuil, les traits immobiles et ses mains desséchées sur les genoux, n'avait presque plus l'apparence d'un être vivant.

L'enfant le considéra encore un moment d'un œil attentif, puis tout à coup, saisie de frayeur, elle se détourna vivement et cacha son visage dans le sein de Mlle de L'Hubac, qui se baissait pour l'embrasser.

« Je vous avais avertie, mademoiselle, qu'elle

n'était pas capable de se présenter devant vous avec tout le respect qu'elle vous doit, dit M. de Champguérin en souriant.

— Qu'a-t-elle donc, cette mignonne ? s'écria Clémentine en la caressant et séchant ses larmes, est-ce que nous lui faisons peur ? Allons, mon bel ange, ne pleurez plus, relevez la tête et faites la révérence à ces dames. »

La petite fille obéit docilement, et, le cœur encore gros de sanglots, elle présenta son front ingénu à la baronne et à Mlle de Saint-Elphège ; puis d'elle-même elle alla se jeter derechef entre les bras de Clémentine, qui, touchée de ce mouvement naïf, la serra contre son cœur en s'écriant : « Que je serais contente, si je pouvais vous garder toujours avec moi, ma petite reine ! »

Mme de Barjavel, qui semblait suivre la conversation avec une indifférence distraite, donna suite sur-le-champ à ce propos.

« Mon oncle, dit-elle en se rapprochant du marquis, avez-vous entendu Clémentine ? Elle serait ravie de faire dès à présent amitié avec la petite Alice. Priez donc M. de Champguérin d'amener souvent sa fille à la Roche-Farnoux.

— C'est une faveur qu'il ne peut me refuser, » murmura le vieux seigneur.

En ce moment une femme parut à l'entrée de la salle ; elle portait un costume étranger, et sa figure présentait les traits caractéristiques des races du Nord. Au lieu d'entrer, elle s'arrêta avec un geste

timide et inquiet, et parut attendre qu'on lui rendît Alice.

« C'est la nourrice de ma fille, dit M. de Champguérin ; une pauvre créature née dans les Highlands et qui ne parle guère que son patois écossais.

— Eh! bon Dieu! comment s'est-elle décidée à quitter son pays? s'écria Mlle de Saint-Elphège ; est-ce vous, monsieur, qui l'avez fait venir de si loin?

— Non, mademoiselle, répondit-il avec une amertume qu'il n'essayait pas de contenir ; c'est la mauvaise fortune du roi Jacques, laquelle a amené en France une multitude de gens nobles, de *lairds*, comme ils disent, suivis de leur famille, de leurs amis, de leurs adhérents, de leurs serviteurs, de leurs vassaux, de tout un peuple enfin....

— Feu Mme de Champguérin appartenait à une de ces familles exilées, dit Mlle de Saint-Elphège avec un perfide intérêt ; c'était, je crois, une maison puissamment riche, dont les biens n'étaient pas confisqués à l'époque de votre mariage, et de laquelle les Champguérin auraient hérité, s'il vous était né un fils au lieu d'une fille?

— C'est parfaitement exact, » mademoiselle; répliqua laconiquement M. de Champguérin.

XVII

Le marquis se leva et, avant de prendre congé, il fit le tour du salon, comme pour reconnaître tous les portraits de famille; ensuite, se dirigeant vers le jardin, il voulut se promener dans le parterre dévasté. M. de Champguérin le suivait en donnant la main à la baronne, et pendant ce court trajet, il eut le temps de lui dire d'un air de confusion douloureuse :

« Ah! madame, vos yeux doivent être affligés de de tout ce que vous voyez ici!...

— C'est un triste séjour, je m'en aperçois, répondit-elle avec un regard expressif; mais vous n'y êtes pas pour le reste de votre vie; vous avez la certitude qu'un jour vous le quitterez enfin....

— Je me consume dans ce désir, je vis avec cette espérance! » murmura-t-il en baissant encore la voix.

Le marquis fit le tour du jardin sans pouvoir reconnaître la place où il s'asseyait avec la charmante demoiselle dont il était épris avant d'entrer dans les pages de la reine régente; le banc de pierre abrité sous une charmille n'existait plus, et la mu-

raille, ruinée en cet endroit, laissait apercevoir l'intérieur d'une cour où des palefreniers et des valets de chiens étaient en train de panser les chevaux et d'apprêter un attirail de chasse.

« Eh! eh! monsieur de Champguérin, dit le marquis en passant, vous vous disposez à courre la bête demain? Quel train! quel équipage!

— L'équipage obligé d'un gentilhomme campagnard, répondit-il avec un sourire forcé.

— Qu'est donc devenu monsieur mon petit-neveu? fit le marquis en s'avisant tout à coup qu'Antonin n'était pas là; il paraît que nous l'avons perdu en route.

— Il est resté en arrière, balbutia Clémentine; mais sans doute il n'y a pas de sa faute.

— Voyez un peu cette petite fille! interrompit le vieux seigneur, elle me tiendrait tête, je crois, si j'ajoutais un mot contre son cousin. Allons! pour cette fois, je veux bien passer la chose sous silence. Ne vous inquiétez pas, mademoiselle; nous le retrouverons en chemin, ce bel oiseau couleur du temps. Mon vieux La Graponnière, fais avancer ma chaise.

— Adieu, petite belle, adieu, ma reine! adieu mon cœur! dit Clémentine en donnant à l'enfant un baiser après chaque parole; souvenez-vous de répéter tous les jours qu'on a promis de vous conduire à la Roche-Farnoux. »

La petite fille lui rendit ses caresses, salua tout le monde d'un geste enfantin, et courut se

réfugier dans le giron de sa nourrice, qui l'attendait, assise à l'écart.

XVIII

Quelques moments après, la cavalcade s'était remise en marche. A l'entrée du vallon, elle rencontra l'abbé Gilette et son élève, assis tous deux sur un quartier de roche et se séchant au soleil.

Le petit baron, ruisselant comme un fleuve, attendait philosophiquement, en piquant ses insectes dans une boîte de carton posée sur ses genoux, que toute l'eau qu'avaient absorbée ses vêtements se fût écoulée.

Le bon abbé arrangeait, de son côté, les plantes qu'il venait de cueillir, sans prendre garde que sa soutane était mouillée jusqu'aux genoux et que ses gros souliers étaient remplis d'un sable humide.

« Jésus! murmura Clémentine en apercevant son cousin, comme le voilà fait!

— Mon vieux La Graponnière, cria le marquis du fond de sa chaise, va donc demander à mon petit-neveu ce qu'il fait là-bas et pourquoi nous le voyons trempé comme un déluge.

— Il se sera laissé choir dans le ruisseau par

mégarde, dit vivement Clémentine. Et M. l'abbé ? c'est sans doute en l'aidant à se tirer de l'eau qu'il a arrangé ainsi sa soutane. Mon pauvre cousin ! il n'y a pas un fil de son habit qui soit sec ! Je savais bien qu'il n'était pas en faute et ne méritait aucun reproche ; est-ce qu'il pouvait se présenter à Champguérin en cet équipage !

— Soyez tranquille, on ne le grondera pas, répondit Mlle de Saint-Elphège avec humeur ; en toute occasion, vous prenez sa défense avec une vivacité : vous l'aimez donc bien votre cousin ?

— Comme un frère, répondit-elle naïvement.

— Je le vois bien ! murmura la vieille fille ; et, dans sa pensée, elle ajouta : Peut-être un autre est-il aimé différemment ! »

En arrivant à la Roche-Farnoux, le marquis déclara qu'il se sentait tout ragaillardi et qu'il était très-satisfait de sa promenade ; tout le monde alors eut l'air d'en être enchanté, même La Graponnière, qui traînait les jambes et se frottait les genoux en soupirant.

En réalité, ce fut un événement qui laissa dans l'esprit de chacun des impressions diverses et profondes.

Mlle de Saint-Elphège se rappelait avec une amère satisfaction qu'elle avait pu constater la détresse et la ruine de l'homme qu'elle aimait encore et détestait tout à la fois.

Mme de Barjavel, toujours sérieuse et impénétrable, se bornait à laisser voir qu'il lui avait été

agréable de perdre un moment de vue les girouettes de la Roche-Farnoux.

Clémentine parlait souvent de la petite Alice et abandonnait son âme à l'âpre bonheur qu'elle avait commencé à connaître le jour où M. de Champguérin s'était arrêté avec elle, près de la grotte aux Lavandières.

Quant au petit baron et à l'abbé, ils avaient gardé un vif souvenir de cette promenade, et énuméraient avec transport les espèces rares qui se rencontraient dans le vallon : l'un y avait considérablement enrichi sa collection de coléoptères, l'autre y avait trouvé sa chardonnerette jaune et beaucoup d'autres mauvaises herbes infiniment précieuses à ses yeux.

La Graponnière conservait un souvenir moins agréable de sa visite à Champguérin ; il ne cessait de répéter entre ses dents que le château neuf n'était qu'une vaste maison fort délabrée et à laquelle n'aboutissaient que des chemins impraticables.

Le marquis seul ne songeait plus à ce grand voyage d'une demi-journée, et semblait avoir complétement oublié ce parfait gentilhomme dont il se disait le plus passionné serviteur et qu'il assurait si majestueusement de son très-humble respect.

XIX

M. de Champguérin ne tarda pas cependant à reparaître à la Roche-Farnoux, et, par une inconséquence naturelle à la plupart des vieillards, le marquis le reçut avec d'aussi grands empressements que s'il eût impatiemment attendu sa visite.

« Mon voisin, lui dit-il familièrement, je prétends qu'aujourd'hui nous dînions ensemble ; je vous retiendrai ensuite cette après-midi pour faire compagnie à mes nièces, et c'est à grand'peine que je me déciderai à vous laisser partir après souper.

— Vous me comblez, monsieur le marquis ! s'écria M. de Champguérin, évidemment fier et charmé de cet accueil.

— Nous tâcherons, monsieur, que cette journée ne vous paraisse pas trop longue, dit Mme de Barjavel d'un air gracieux ; vous partagerez nos amusements, lesquels se bornent à quelques parties et à des promenades aux environs du château.

— Ce sont toutes les distractions que nous pouvons vous offrir, ajouta Mlle de Saint-Elphège avec une expression de regret ironique.

— Je vous assure, monsieur, qu'on vous cache la moitié de nos passe-temps, dit Clémentine d'un air d'enjouement timide : d'abord il y a la musique ; l'après-midi, ma belle-tante chante souvent en s'accompagnant sur le clavecin ; le soir, on découpe des images ou bien on fait de la parfilure. Alors mon cousin, M. l'abbé, M. de La Graponnière lui-même, tout le monde enfin travaille, c'est très-amusant !

— Par exemple ! nous nous endormons tous sur notre ouvrage, murmura le petit baron.

— Il suffirait assurément de la compagnie que je rencontre ici pour me faire paraître la journée fort courte et me tenir lieu des distractions les plus agréables, répondit courtoisement M. de Champguérin.

— On m'a assuré, monsieur, que vous chantiez supérieurement et que vous jouiez en perfection de la basse de viole, dit Mme de Barjavel avec l'intention évidente de mettre en relief les talents du galant gentilhomme.

— Je sais un peu de musique, répondit-il d'un ton modeste.

— Est-ce que vous vous entendez aussi, monsieur, à tirer brin par brin les fils d'une étoffe de soie rebrochée d'or, et à séparer proprement toutes les parties de la chaîne et de la trame ? demanda sérieusement Mlle de Saint-Elphège.

— Il ne sied à personne de vanter ses faibles talents, répondit-il sans se déconcerter ; tout ce que

je puis dire, c'est qu'on me verra à l'œuvre devant le sac aux parfilures.

— Nous allons passer une bien agréable journée, s'écria ingénument Mlle de L'Hubac. Puis, se tournant vers M. de Champguérin d'un air de léger reproche, elle ajouta : Mais pour que notre contentement fût parfait, il aurait fallu, monsieur, que vous n'eussiez pas oublié d'amener votre belle petite Alice : quand la reverrons-nous, cette chère enfant ?

— La première fois que j'aurai l'honneur de revenir ici, et ce sera bientôt, mademoiselle, je vous l'assure, » répondit-il avec empressement.

Comme il achevait ces mots, il aperçut dans l'un des quatre grands miroirs qui décoraient la salle Mlle de Saint-Elphège, laquelle s'était levée et passait doucement derrière lui pour aller s'asseoir à l'écart, dans l'embrasure d'une croisée, sous prétexte de chercher quelque chose sur la table à ouvrage.

Il lut sur le visage de la vieille fille les soupçons, le secret dépit, l'âpre malveillance dont elle le poursuivait, et cette fois, plus prudent et plus politique, il tint compte de ce que pouvait contre lui cette sourde ennemie. Au lieu de la braver, comme d'habitude, il essaya de l'apaiser et de la soumettre.

Tandis qu'elle feignait de chercher un ouvrage de broderie et bouleversait le guéridon où se trouvaient les images à découper et le sac aux parfilures,

il se rapprocha d'elle, le sourire aux lèvres, et, arrêtant ses yeux sur les siens, il la regarda comme il l'avait peut-être regardée autrefois ; puis, il lui dit d'un air de réserve un peu fière, mais avec un accent presque amical.

« Vraiment, mademoiselle, si je n'eusse craint de paraître importun et familier, je vous aurais aujourd'hui même amené ma fille; mais je tenais à vous consulter auparavant sur la convenance d'une semblable visite, et à vous demander si réellement je pouvais sans indiscrétion vous présenter une seconde fois cette demoiselle de Champguérin à la bavette, comme l'appelle M. le marquis.

— Chacun ici l'aurait vue avec plaisir, n'en doutez pas, balbutia Mlle de Saint-Elphège, surprise et troublée.

— Cette bienveillance de votre part me comble de joie, répondit-il d'un air de profonde reconnaissance ; je n'hésiterai plus maintenant à vous amener Alice. »

XX

En ce moment midi sonna. Au premier coup, le maître d'hôtel avait paru à la porte et annoncé que le dîner était servi. M. de Champguérin ne se re-

tourna pas, et, sans hésiter, offrit la main à Mlle de Saint-Elphège, qui se laissa emmener toute triomphante, tandis que la baronne venait seule derrière elle, suivie d'Antonin et de Clémentine. Celle-ci, ralentissant le pas avant d'entrer, dit précipitamment à son jeune cousin :

« C'est fini, vois-tu, Josette ne veut plus garder ces œufs de papillon que tu t'es mis dans l'esprit de lui faire couver sous son fichu.

— Encore un peu de patience, répondit-il ; je suis certain qu'ils vont éclore au premier moment. Tiens, ma bonne Clémentine, si cette mijaurée refuse absolument d'en prendre soin, tu devrais t'en charger toi-même.

— Y penses-tu ? juste ciel ! interrompit-elle. Passe encore de donner à manger à tes chenilles, de défaire en cachette mes coiffes de gaze pour raccommoder tes filets à papillons ; mais porter en guise de sachet d'odeur cette vilaine petite graine noire !...

— Appeler une graine noire les œufs du grand paon de nuit ! fit Antonin avec un geste d'indignation comique.

— Tu perds la tête avec tes papillons, continua Clémentine. Mon Dieu ! que serait-ce donc si tu possédais celui que tu me montrais l'autre jour dans tes livres, ce beau papillon bleu qui a des ailes grandes comme ma main !

— Le Ménélas de Surinam ! s'écria-t-il ; que ne donnerais-je pas pour pouvoir aller un jour l'attraper vivant dans les forêts de l'Amérique !

— Mon pauvre Antonin, il vaut encore mieux que tu restes ici pour faire éclore le grand paon de nuit, » répondit-elle en riant.

M. de Champguérin prit place à table entre la baronne et Mlle de Saint-Elphège. D'abord il eut pour toutes deux les mêmes attentions; mais avant la fin du repas il en était venu à s'occuper exclusivement de la vieille fille, qui, tout à la fois défiante et charmée, l'écoutait avec un sourire réservé, et baissait souvent les yeux pour dissimuler une émotion involontaire.

C'était l'amour bien plus que la haine qui l'animait contre lui; ce retour inattendu apaisa tout à coup les plus vives souffrances de son cœur; sa jalousie se calma, son courroux s'éteignit: elle s'aveugla volontairement peut-être et se sentit prête à pardonner des projets qui lui semblaient douteux maintenant, et des torts dont elle n'avait aucune preuve.

Ce revirement subit frappa tout le monde. Clémentine le fit remarquer à son petit cousin :

« Comme ma tante Joséphine est aujourd'hui en belle humeur! lui dit-elle; je ne l'avais jamais vue ainsi. Elle parle de bonne grâce à M. Champguérin et lui fait un visage agréable. »

La baronne faisait sans doute la même observation, car elle semblait sourire intérieurement en regardant sa cousine, dont la physionomie rechignée s'épanouissait à vue d'œil. Le marquis lui-même s'aperçut de ce changement, et le soir, en

rentrant dans sa chambre, il dit à son écuyer de main, qui ne le quittait qu'après l'avoir mis au lit :

« As-tu vu, mon vieux La Graponnière, comme ma nièce de Saint-Elphège s'est radoucie à l'endroit de ce pauvre Champguérin ? Hier elle ne cessait de le brocarder, aujourd'hui elle l'avait en grâce : c'est étonnant ! »

Dès ce moment, M. de Champguérin fut réellement admis dans l'intimité de la maison de Farnoux. Il jouait à l'hombre avec le marquis, accompagnait la baronne quand elle chantait au clavecin, et le soir faisait de la parfilure autour de la table à ouvrage. Quelquefois il amenait sa petite Alice, et toujours on la retenait un jour ou deux au château avec cette femme étrangère qui, après avoir été sa nourrice, lui servait de gouvernante.

Jamais M. de Champguérin ne s'en allait le soir avant le premier coup de dix heures, et souvent on le revoyait le lendemain, vers midi, sur le chemin de la Roche-Farnoux, où il était attendu pour dîner. Les gens du village disaient même qu'il venait dès le grand matin se promener aux environs, car plus d'une fois il avait été rencontré au point du jour par les femmes qui se rendaient à la grotte aux Lavandières.

Sa présence animait le cercle de famille ; on ne s'ennuyait presque plus à la Roche-Farnoux depuis qu'il y venait assidûment, et l'abbé lui-même, ce savant homme qui ordinairement ne prenait garde à personne, gagné par sa bonne grâce et ses

belles manières, s'exprimait sur son compte avec des éloges infinis.

Mlle de L'Hubac connut alors dans toute sa plénitude le bonheur violent et troublé d'une passion cachée. Elle s'abandonnait avec exaltation à ces illusions dont la réalité se trouvait dans son cœur; elle aimait avec les secrets transports d'une âme ardente et naïve qui s'enivre de ses propres aspirations.

Un amour moins tendre et moins profond se serait trahi peut-être par quelque manifestation imprudente; mais Clémentine cacha naturellement son secret; la violence même de ses sentiments l'aida à les dissimuler. A mesure qu'ils s'emparaient de son cœur plus souverainement, l'instinct d'une pudique réserve la tenait plus éloignée de M. Champguérin. Elle évitait de lui parler, de se trouver à ses côtés; parfois même elle fuyait sa présence, et, accablée en quelque sorte par des émotions au-dessus de ses forces, elle se retirait un moment pour se recueillir et répandre des larmes.

Cette manière d'être acheva d'apaiser les soupçons de Mlle de Saint-Elphège; ce fut précisément parce qu'elle veillait sur toutes les actions de sa nièce, qu'elle ne pénétra pas ses secrets sentiments. D'un autre côté, la conduite de M. de Champguérin achevait de la rassurer. Comme tous les hommes d'une figure remarquablement belle et qui ont beaucoup réussi auprès des femmes, il était pour ainsi dire toujours sous les armes et se parait de

tous ses avantages; mais il était évident que c'était sans aucun plan arrêté de séduction.

Rarement il semblait s'occuper de Mlle de L'Hubac, et il ne lui témoignait qu'un intérêt mesuré; quoiqu'il se tînt aussi à distance de la baronne, il avait pour elle les plus grands égards et de charmantes attentions.

Quant à Mlle de Saint-Elphège, il lui rendait ouvertement des soins attentifs, qui ne dépassaient pas cependant les bornes de la plus insignifiante galanterie. Ces semblants suffisaient à la vieille fille; elle n'en était point la dupe, mais elle se complaisait dans cette sorte de jeu, ne supposant point qu'il servît à masquer des intentions plus réelles et des sentiments plus vifs.

XXI

Deux mois environ s'écoulèrent ainsi, et cette situation aurait pu se prolonger longtemps encore, si le hasard, qui met souvent à jour des mystères que les plus adroites investigations n'ont pu découvrir, n'eût éclairé Mlle de Saint-Elphège sur les sentiments secrets de sa nièce.

Une après-midi, tout le monde était réuni comme

à l'ordinaire dans la salle verte. On était aux premiers jours caniculaires; la chaleur lourde et suffocante qui régnait au dehors pénétrait jusque sous ces frais lambris; l'air ne circulait plus à travers les hautes croisées, contre lesquelles le soleil de juillet dardait ses flèches brûlantes, et l'atmosphère semblait chargée de fluides énervants.

Les joueurs, accablés sous cette influence, promenaient nonchalamment les cartes sur le tapis vert; les dames avaient laissé tomber leur ouvrage et suivaient la partie d'un regard indolent; le petit baron sommeillait dans un coin, et La Graponnière dormait tout de bon cette fois, les yeux fermés, et la tête baissée sur sa poitrine.

Au bout de deux heures, M. de Champguérin se leva; c'était la baronne qui devait entrer au jeu à son tour, et il lui céda la place. Depuis un moment Mlle de Saint-Elphège avait quitté la salle; Antonin aussi avait gagné la porte sans bruit; l'abbé tenait les cartes en face du marquis, et La Graponnière dormait toujours d'un paisible sommeil.

M. de Champguérin fit le tour de la salle, regarda les ouvrages de tapisserie posés sur le guéridon et s'avança ensuite machinalement sur l'étroit balcon qui faisait saillie en dehors des croisées.

Clémentine était là depuis un quart d'heure, accoudée à la balustrade de pierre, le front penché sur sa main, les yeux tournés vers l'horizon, où s'amassaient des nuages que le soleil couchant commençait à teindre d'un rouge sanglant.

Par moments son regard se détournait des espaces lointains pour revenir vers le petit baron, qui vaguait sur la terrasse, épiant les insectes attirés hors de leur retraite par le souffle humide de l'orage près d'éclater sur les plateaux inférieurs.

Elle tressaillit intérieurement et se sentit pâlir lorsque M. de Champguérin parut tout à coup à ses côtés et lui dit en tournant aussi les yeux vers le couchant :

« Regardez là-bas, mademoiselle, cette longue nuée noire dont les bords se déchirent et s'étendent à vue d'œil; c'est un orage qui vient sur nous. Est-ce que vous avez peur du tonnerre ?

— Oui, monsieur, j'en ai grand'peur, balbutia-t-elle en reculant contre les balustres, car M. de Champguérin avait encore avancé d'un pas et se trouvait tout à fait sur le balcon. »

Il s'inclina comme pour la remercier de lui avoir fait place, et reprit en respirant profondément.

« Qu'il fait bon au grand air! La chaleur est suffocante dans la salle; on n'y saurait tenir; par malheur, la pluie nous chassera bientôt d'ici. Voyez-vous, voyez-vous, mademoiselle, comme les nuages montent rapidement? Dans quelques moments, l'orage éclatera sur le château.

— Le ciel est encore bleu là-haut, dit Clémentine en relevant la tête pour contempler l'azur profond sur lequel se découpaient en vives arêtes le clocher élégant de la chapelle et le faîte crénelé des tours.

— Oui, le temps est serein au-dessus de nous;

mais il tonne déjà là-bas, répondit M. de Champguérin. Rentrez, mademoiselle, si vous avez peur de l'orage.

— Oh ! pas encore, murmura Clémentine en tournant son visage vers l'horizon menaçant, pour aspirer la vive fraîcheur du vent qui soufflait par rafales et poussait les nuages vers la Roche-Farnoux.

— La pluie tombe à torrents derrière la montagne, dit M. de Champguérin ; sentez-vous comme le vent qui souffle de ce côté est chargé d'humidité et tout imprégné de la bonne odeur des plantes aromatiques.

— Oh ! oui, quel doux parfum ont les fleurs sauvages ! dit Clémentine en jetant involontairement les yeux sur un brin d'hysope que M. de Champguérin avait cueilli le matin même sur sa route et qu'il portait encore à la boutonnière. »

Il s'aperçut de ce mouvement et dit en regardant lui-même le petit épi bleuâtre qui retombait, à demi flétri, sur la broderie de son pourpoint.

« J'ai une prédilection pour cette fleurette. Est-ce qu'il ne vous semble pas, mademoiselle, qu'elle forme le plus joli parterre du monde dans les endroits où elle croit en abondance, comme aux alentours de la grotte aux Lavandières ?

— Il est vrai, monsieur, dit Clémentine, » dont les joues devinrent, à ce souvenir, pourpre comme le calice d'une rose. Mais M. de Champguérin crut que c'était le dernier rayon du soleil prêt à s'éteindre

entre les nuages qui avait jeté un reflet vermeil sur le blanc visage de la jeune fille, et, sans s'apercevoir du trouble où sa présence la jetait, il s'accouda comme elle sur la balustrade et considéra un moment en silence le ciel assombri, l'horizon où commençaient à luire de pâles éclairs, et les profondeurs solitaires de la plaine. Puis il reprit en suivant des yeux le petit baron, qui rôdait toujours sur la terrasse :

« Que fait là-bas M. de Barjavel? A sa place, mademoiselle, j'aimerais mieux être ici à vous faire ma cour que de me promener ainsi tout seul avec mes pensées.

— Assurément, monsieur, ce n'est pas à moi qu'il songe en ce moment, dit Clémentine avec un léger sourire.

— C'est singulier, répliqua M. de Champguérin, je répondrais presque du contraire.

— Eh! pourquoi donc, monsieur? demanda-t-elle naïvement.

— Parce que vous êtes belle et charmante, répondit M. de Champguérin; parce qu'il vous aime, sans doute, et que vous l'aimez peut-être.

— Moi! » s'écria Clémentine avec un geste de dénégation énergique et en regardant M. de Champguérin avec une expression indicible de reproche et de tendresse.

Il tressaillit intérieurement de surprise et d'orgueil; ce mouvement involontaire, cette exclamation, avaient suffi pour l'éclairer; il venait de com-

prendre tout à coup qu'il était aimé de cette jeune fille si timide, si fière, si divinement belle.

Interdit un moment à cette espèce de révélation, il détourna la vue et garda le silence; mais nul homme au monde n'était plus habile à dissimuler ses impressions; il affecta un visage attristé, et, prenant dans sa main la main tremblante de Mlle de L'Hubac, il lui dit d'un ton simple et sérieux :

« Combien je me reproche, mademoiselle, ce badinage qui vous a déplu, je le vois bien! Je sais que ni votre cousin ni personne au monde n'a eu le bonheur de toucher votre âme. Ce que je disais était un propos sans conséquence que je vous supplie de me pardonner. »

En entendant ces paroles, la pauvre enfant se figura qu'elle ne s'était point trahie et que celui qu'elle aimait n'avait aucun soupçon de ce qui se passait dans son cœur. Elle serra faiblement, en signe de pardon, la main qui laissait aller la sienne, et dit d'une voix altérée:

« Je ne suis point fâchée, monsieur, mais votre supposition m'a causé un grand étonnement: est-ce que je puis aimer Antonin autrement que comme un frère? et lui-même.... tenez, monsieur, à qui croyez-vous qu'il songe maintenant, là-bas, sur la terrasse?

— Ceci me paraît clair, répondit M. de Champguérin entre un soupir et un sourire; il vous regarde de loin et rêve comme les amoureux.

— Eh! non, monsieur, fit-elle en souriant aussi,

il observe depuis une heure une procession de fourmis qui travaillent à se barricader contre la pluie, et certainement il n'a pas une seule fois levé les yeux de ce côté.

— Est-il possible? » murmura M. de Champguérin avec une inflexion de voix singulière et en arrêtant sur la belle Clémentine ses grands yeux expressifs.

Puis il fit vivement un pas en arrière et quitta le balcon.

Personne n'avait écouté cet entretien d'un quart d'heure; mais un invisible témoin y avait assisté: c'était Mlle de Saint-Elphège, qui observait à distance les interlocuteurs.

La vieille fille n'avait point quitté la salle, comme l'avait cru M. de Champguérin: un peu avant qu'il sortît du jeu, elle était allée s'asseoir, sans dessein prémédité, dans l'embrasure de la fenêtre la plus rapprochée du balcon. De cette place, elle n'avait rien entendu, mais elle avait tout vu et tout compris. Sa pensée était même allée plus loin que la vérité, car elle supposa que l'audacieux gentilhomme avait profité de ce tête-à-tête d'un moment pour déclarer son amour à Mlle de L'Hubac.

Elle laissa M. de Champguérin reprendre sa place à la table de jeu, et, certaine qu'il ne pouvait l'apercevoir, elle écarta le rideau qui la tenait cachée et s'avança sans bruit vers le balcon. Clémentine était là, immobile et appuyée sur la balustrade.

La pluie, qui commençait à tomber à larges

gouttes, mouillait ses cheveux, dont les boucles, déjà emmêlées par le vent, retombaient en molles spirales sur ses joues; mais elle ne songeait pas à réparer ce désordre, et, les mains étendues sur la pierre humide, le regard fixe et perdu dans l'espace, elle observait machinalement les progrès de l'orage.

« Eh ! bon Dieu ! s'écria Mlle de Saint-Elphège en se montrant tout à coup, que faites-vous donc là toute seule ? »

Clémentine se retourna avec un faible cri.

« Je regarde, balbutia-t-elle, je regarde les nuages.... C'est beau le ciel rempli d'éclairs !

— Qu'est-ce que vous dites là ? interrompit en ricanant Mlle de Saint-Elphège; ordinairement le bruit du tonnerre vous rend toute tremblante.

— Je n'en ai plus peur, répondit-elle en passant la main sur son front pâle et mouillé. »

Comme elle achevait ces mots, un coup de tonnerre éclata au-dessus de la terrasse; les vitrières tremblèrent, et les échos du vieux château de Farnoux résonnèrent sourdement. Mlle de L'Hubac leva les mains au ciel avec un mouvement de terreur, et s'écria en cherchant des yeux le petit baron.

« Antonin ! Antonin ! mon Dieu !

— Le voilà qui court vers le château, dit la vieille fille d'un ton moins âpre; rentrez, ma nièce, je vais fermer les croisées et allumer un cierge bénit; il se prépare là dehors un temps affreux. »

On avait apporté les bougies, car les clartés du

jour s'étaient éteintes au milieu de l'orage. Mlle de Saint-Elphège prit un flambeau et, sans rien dire, conduisit sa nièce devant un miroir. Clémentine, toute confuse, se hâta d'arranger sa coiffure et de sécher les gouttes d'eau qui ruisselaient sur sa robe de taffetas.

Un moment après elle alla s'asseoir entre le marquis et Mme de Barjavel, comme pour suivre leur jeu ; mais, bien qu'elle regardât sans distraction les cartes qui passaient sur le tapis vert, elle n'en voyait pas une seule, et quiconque l'eût observée, aurait aperçu dans ses beaux yeux à demi baissés une émotion qui n'était pas causée, assurément, par la vue du roi de pique ou de la dame de cœur.

Les joueurs cependant poursuivaient silencieusement leur partie au bruit du tonnerre et de la pluie, qui tombait en nappes contre les croisées. Mlle de Saint-Elphège, non moins absorbée, parfilait devant le guéridon avec une application singulière. Roide dans son fauteuil, le teint animé, les yeux fixés sur son ouvrage, elle repassait avec amertume, dans sa mémoire, les semblants de respect et de galanterie qui l'avaient abusée.

Elle se rappelait avec une colère mêlée de confusion les marques de bienveillance qu'elle avait récemment prodiguées à M. de Champguérin, et elle réfléchissait aux moyens de rompre les projets et les espérances de cet homme, qui l'avait si facilement trompée.

XXII

La soirée tout entière s'écoula ainsi. A dix heures le marquis posa les cartes et dit d'un ton glorieux : « J'ai encore battu tout le monde aujourd'hui ; à demain la revanche. »

M. de Champguérin se leva après avoir vidé sur la table le fond de sa bourse, et comme on vint annoncer que le souper était servi, il se tourna vers Mlle de L'Hubac en lui offrant la main pour passer dans la salle à manger.

« Je ne m'étais pas trompée, murmura la vieille fille en les suivant du regard ; voilà qu'il lui parle encore : quelle audace ! »

A la fin du souper, M. de Farnoux, que le souvenir de ses triomphes au jeu mettait en belle humeur, se tourna vers M. de Champguérin et lui dit :

« Mon voisin, je vous ai mis à ce point, que vous n'avez plus rien à craindre des voleurs ; je crois pourtant que vous ne pouvez retourner chez vous ce soir sans être arrêté, non par les larrons, mais

par quelque torrent qui vous barrera le passage. Je vous offre l'hospitalité pour cette nuit.

— Mille grâces, monsieur le marquis, répondit le beau gentilhomme en regardant le ciel à travers les croisées; la pluie a cessé; voilà le vent du nord qui se lève, je puis partir.

— Mais les chemins sont impraticables à cette heure, observa le marquis en insistant; il sera malaisé de descendre le vallon avant que les eaux se soient écoulées. Assurément, vous ne pouvez tenter sans danger le passage cette nuit. N'est-ce pas ton avis, mon vieux La Graponnière?

— Puisque monsieur le marquis me fait l'honneur de m'interroger, répondit l'écuyer de main en se regorgeant, je lui dirai que j'ai entendu raconter, dans ma jeunesse, qu'un homme s'était noyé précisément en cet endroit.

— Ah! monsieur, ne persistez pas à vous mettre en route. Restez, au nom du ciel! s'écria Clémentine, entraînée par un mouvement involontaire d'inquiétude et d'effroi.

— Il est possible que le chemin soit mauvais à la descente de la montagne; en ce cas, monsieur, vous devriez passer la nuit ici, » dit simplement Mme de Barjavel.

Mlle de Saint-Elphège, les yeux baissés sur son assiette d'argent, se dispensait de prendre part à cette espèce de débat en feignant de savourer quelques cuillerées de blanc-manger aux pignons.

« Agréez mes remercîments, monsieur le mar-

quis, je ne puis accepter l'hospitalité que vous me faites l'honneur de m'offrir, dit M. de Champguérin en observant avec quelque inquiétude la contenance de la vieille fille; je pars, bien persuadé que je ne courrai aucun danger ce soir.

— En ce cas, Dieu vous garde! et à demain, » répondit le marquis en se levant pour faire sa révérence au hardi cavalier qui allait se risquer par une nuit si noire dans les sentiers noyés de la vallée.

La Graponnière reconduisit M. de Champguérin jusqu'à la grande cour pour lui tenir l'étrier. Lorsque le gentilhomme fut parti, il fit fermer les portes en sa présence, et alla ensuite, selon l'usage, déposer les clefs au chevet de son maître.

Chacun se retirait; déjà la baronne et Clémentine avaient gagné l'escalier, lorsque Mlle de Saint-Elphège, au lieu de les suivre, revint sur ses pas. Au moment où le marquis rentrait dans sa chambre, elle le rejoignit et lui dit à demi-voix.

« Mon oncle, il faut que je vous parle de choses importantes et secrètes; je vous supplie de m'entendre ce soir même.

— Qu'est-il donc arrivé, ma nièce? fit le marquis en s'arrêtant étonné; vous me demandez une audience particulière? je vous l'accorde; venez me trouver dans une heure.

« Çà, ajouta-t-il en entrant dans sa chambre, qu'on m'accommode promptement pour me mettre au lit. Et toi, mon vieux La Graponnière, dépêche-toi de dire mes oraisons, je suis pressé. »

Il y avait longues années que l'écuyer de main accomplissait ainsi les pratiques religieuses de son maître, et priait Dieu à sa place. Il alla s'agenouiller dans la ruelle et marmotta ses patenôtres devant le bénitier, tandis que deux ou trois valets de chambre déshabillaient le vieux seigneur et disposaient tout pour son coucher.

XXIII

Une heure plus tard, Mlle de Saint-Elphège entrait sans bruit dans la chambre de son oncle. Toute autre personne, moins accoutumée à la vue du vieux sire de Farnoux, aurait été singulièrement frappée du tableau qui s'offrit à ses regards lorsqu'elle pénétra dans cette vaste pièce.

Le marquis était assis plutôt que couché dans l'immense lit à baldaquin placé sur une estrade au fond de la chambre. Il avait quitté la perruque dont les boucles étalées sur ses épaules donnaient quelque ampleur à ses formes osseuses, et son petit visage ridé, encadré dans une barrette de velours noir dont les côtés se collaient à ses tempes, paraissait encore plus amoindri et plus parcheminé que d'habitude. La blancheur de sa chemise en toile de

Frise, nouée au col et aux poignets avec des rubans de couleur tendre, tranchait sur la pâleur bistrée de son teint et lui donnait tout à fait l'apparence d'une image de cire jaunie par le temps. Cette étrange figure se souleva sur les coussins où elle appuyait ses coudes, et dit de sa voix chevrotante :

« Approchez, ma nièce ; vous avez un siége dans la ruelle. »

Mlle de Saint-Elphège s'assit et dit, en jetant un coup d'œil autour d'elle : « Monsieur, nous ne sommes point seuls. »

En effet, il y avait du monde dans la chambre. Le marquis, comme toutes les personnes très-avancées en âge, avait perdu le sommeil ; c'était à grand'peine qu'il s'assoupissait quelques instants, ses valets de chambre veillaient alternativement près de lui et passaient la nuit à tâcher de l'endormir avec des histoires de voleurs et des contes de fées.

Parfois il se levait, se faisait habiller et se promenait autour de sa chambre à la clarté des candélabres chargés de bougies qui brûlaient jusqu'au jour devant son lit.

Le valet de chambre qui était de service ce soir-là se retira en même temps que La Graponnière, lequel ferma la porte et alla attendre dans la salle verte la fin de cette entrevue mystérieuse.

Alors le marquis se tourna vers Mlle de Saint-Elphège, et lui dit d'un air de curiosité goguenarde :

« Eh bien, ma nièce, quel est ce grand secret que vous venez me conter avec tant de précaution ? »

Mlle de Saint-Elphège se recueillit un moment, et répondit d'un ton respectueux :

« Avant que je commence à m'expliquer, voulez-vous, monsieur, me permettre une question qui vous paraîtra peut-être hardie ? »

Et, sur un signe de tête du vieux seigneur, elle ajouta : « Je voudrais savoir, monsieur, si votre intention est de donner en mariage Mlle Clémentine de L'Hubac à M. Hector de Champguérin ? »

Le marquis bondit entre ses carreaux.

« Qu'est-ce que vous me demandez-là ? s'écria-t-il d'un air courroucé, voilà vraiment une grande idée et une belle imagination ! J'ai refusé votre main à Champguérin lorsqu'il possédait encore quelques bonnes terres dans le bas pays, et que son château neuf ne tombait pas en ruines ; aujourd'hui qu'il n'a plus rien au monde que son chenil et son écurie, vous vous figurez que je consentirais à lui donner en mariage Mlle de L'Hubac ? Vraiment, ma nièce, je vous croyais plus de jugement et de pénétration ! »

Mlle de Saint-Elphège écouta sans sourciller cette sortie et répondit posément :

« Je conçois, monsieur, ce que vous me faites l'honneur de me dire, je m'en pénètre d'autant mieux que c'est mon propre sentiment ; mais M. de Champguérin ne se juge pas ainsi peut-être, et, de même qu'il m'a recherchée jadis, il peut prétendre maintenant à la main de Clémentine.

— Rien ne l'y autorise, interrompit le marquis.

— L'accueil qu'il reçoit ici a pu lui donner beaucoup d'espoir.

— Je ne le crois pas. En tout cas, il reconnaîtra bientôt qu'il s'est trompé.

— Pourquoi, monsieur? parce qu'à la première ouverture il essuierait un refus de votre part? mais cela ne l'empêcherait pas de poursuivre secrètement son dessein.

— Et à quoi aboutirait, s'il vous plaît, ce beau manége? qu'y gagnerait Champguérin?

— Oh! pas grand'chose, répliqua froidement Mlle de Saint-Elphège; cela ne pourrait guère le mener qu'à se rendre maître du cœur et de la volonté de votre petite-nièce. »

Le marquis haussa les épaules.

« Oui, mon oncle, continua la vieille fille en s'animant, les choses en viendront là si vous n'y prenez garde; j'ai clairement reconnu les manœuvres de M. de Champguérin; toutes ses visées tendent à se faire aimer de Clémentine.

—Ceci me paraît une supposition tout à fait chimérique.

— Voulez-vous une preuve? Ce soir même il a osé la suivre sur le balcon.

— Fadaises que tout cela!

— Et il lui a parlé en secret d'un air fort tendre.

— Je suis convaincu que leur conversation roulait sur la pluie et le beau temps.

— Même en ce cas, il aurait trouvé le moyen de lui débiter ses flatteries. Oh! je le connais bien, il a

tout l'esprit, toute l'habileté qu'il faut pour séduire cette innocente ; je ne sais si elle répond déjà à ses amoureux propos, mais, à coup sûr, elle les écoute avec complaisance. Ce soir, elle était tout émue en quittant le balcon, et son esprit était si bouleversé, qu'elle n'avait plus peur du tonnerre, elle qui jadis tremblait et se mettait en prières dès que le temps tournait à l'orage !...

— Ma nièce, vous me contez-là des balivernes ! interrompit le marquis impatienté. »

Après ce gros propos, il rajusta sa barrette, se croisa les bras et reprit d'un ton moins vif :

« A vous entendre, ma nièce, on dirait que Mlle de L'Hubac est tout à fait assotée de M. de Champguérin. Or, je vous déclare que c'est impossible.

— Impossible ! répéta Mlle de Saint-Elphège d'un air de doute.

— Certainement, répliqua le marquis ; j'ai d'autres desseins sur elle.

— Voilà une raison ! murmura la vieille fille.

— J'ai des desseins que je ne tarderai pas à déclarer, continua le marquis. Ma nièce, on verra bientôt de belles noces à la Roche-Farnoux.

— Est-il possible ! s'écria Mlle de Saint-Elphège ; en ce cas, M. de Champguérin ne serait revenu ici que pour signer au contrat de mariage de Mlle de L'Hubac ?

— Cela n'est point douteux.

— Et il assisterait en qualité de témoin à la cérémonie ?

— Cet honneur lui revient de plein droit.

—Ah! quelle vengeance! quelle satisfaction! murmura la vieille fille. Puis, feignant de n'avoir pas tout à fait compris la pensée du marquis, elle ajouta : Quoique vous viviez fort éloigné du monde, bien des gens doivent briguer l'honneur de votre alliance. Vous n'aurez eu qu'à choisir entre les plus grands partis de la province et de la cour. Quel est l'heureux prétendant en faveur duquel vous êtes décidé? Une personne très-considérable, sans doute? »

Le marquis hocha la tête et dit après s'être recueilli un moment : « Voici une anecdote que je tiens de feu ma grand'tante, une demoiselle de Farnoux, morte sans alliance, à cent ans passés....

— Autrefois il disait près de cent ans, observa mentalement Mlle de Saint-Elphège....

— La bonne demoiselle savait beaucoup d'histoitoires du temps jadis, continua le marquis, et elle m'a mainte fois raconté celle-ci. Un jour, la reine Anne de Bretagne pressait fort le roi Louis XII, son mari, de refuser leur fille, Mme Claude, au duc François d'Angoulême, son cousin, et de l'accorder en mariage à l'empereur d'Allemagne ou au roi de Hongrie. Sur quoi le bon sire lui répondit : « Ma mie, ne me parlez plus de roi ni d'empereur pour gendre, et retenez bien ceci : Il faut marier ses souris avec les rats de son grenier, si l'on veut rester toujours le maître chez soi. » Cette maxime me frappa singulièrement, et j'entends la mettre en

pratique dans cette circonstance. Comprenez-vous, ma nièce?

— Pas tout à fait encore, répondit-elle avec une feinte hésitation ; je cherche...

— Et vous ne devinez pas! s'écria le marquis en clignant les yeux ; ce sont toutes ces imaginations au sujet de Champguérin qui vous ont troublé l'entendement. Et, après réflexion, il ajouta : Pourtant ce que vous venez de me dire m'oblige à manifester sans retard ma volonté et à conclure promptement l'alliance que j'ai résolue. Dans quinze jours, le baron de Barjavel épousera Mlle Clémentine de L'Hubac. »

A cette déclaration précise, Mlle de Saint-Elphège s'écria, transportée de joie : « Grâces au ciel ! voilà toutes les espérances de M. de Champguérin déjouées et perdues ! Puis, se ravisant, elle reprit d'un ton moins animé : Je veux, la première, faire mon compliment à cet aimable petit baron qui épouse ma charmante nièce. Mme de Barjavel ne s'attendait pas à tant de bonheur pour son fils.

— Depuis longtemps je lui avais fait part de mes intentions, répondit le marquis.

— Elle en avait bien gardé le secret! murmura Mlle de Saint-Elphège ; quelle femme mystérieuse et muette!

— Ainsi ce mariage sera déclaré demain, reprit le vieux seigneur, et dans quinze jours il y aura ici de belles noces. Je pense, ma nièce, que vous voilà rassurée à l'endroit de ce pauvre Champguérin ; il

pourra venir ici tous les jours faire ma partie d'hombre sans que vous preniez souci de ses assiduités.

— Au contraire, répliqua vivement la vieille fille; j'y verrai une preuve que je m'étais trompée sur ses intentions, et je le tiendrai pour le plus honnête homme du monde.

— Je suis fort aise de l'avoir rétabli dans vos bonnes grâces, fit le marquis avec quelque malice. Allez, ma nièce, je vous donne le bonsoir.

— Mon oncle, je vous présente mes respects et vous souhaite une bonne nuit, » répondit Mlle de Saint-Elphège en faisant une grande révérence au pied du lit.

XXIV

Elle s'en alla, précédée par le valet de chambre, qui portait un flambeau, et regagna son appartement, situé dans un autre corps de logis, à côté de celui de Mlle de L'Hubac; mais elle avait l'esprit trop agité pour essayer de prendre quelque repos, et au lieu de se mettre au lit, elle se plongea dans un fauteuil en face de sa fenêtre, les yeux ouverts, rêvant, tout éveillée qu'elle était, déjà au lendemain, et qu'elle avait la joie d'apprendre à M. de Champ-

guérin, qui l'écoutait, confondu, désespéré, le prochain mariage de Clémentine.

Tandis qu'elle savourait ainsi d'avance le plaisir d'être sitôt et si bien vengée, son regard errait machinalement sur l'enceinte qui séparait la tour du donjon du corps de logis qu'elle habitait.

C'était une espèce de préau, environné d'arceaux en ogives comme le cloître d'un vieux monastère, et au centre duquel s'élevait la margelle d'une citerne. Les salles du rez-de-chaussée, qui s'ouvraient sous les galeries, étaient inhabitées depuis longtemps, et l'on entrait rarement dans cette partie reculée de l'antique manoir.

En ce moment, la lune, encore voilée de nuages, éclairait faiblement les sombres murailles de la tour et l'enceinte silencieuse du préau. Tout à coup Mlle de Saint-Elphège eut une hallucination ; il lui sembla qu'une forme humaine passait sous les arceaux, et que cette espèce de fantôme avait la taille et le port de M. de Champguérin.

L'illusion fut si complète, qu'elle se leva en jetant un cri sourd et courut à la fenêtre ; mais déjà l'apparition s'était évanouie, et elle ne vit personne dans l'espace découvert à l'extrémité duquel s'élevait le donjon. La vieille fille demeura un moment immobile, et cherchant du regard à travers les ténèbres l'ombre qu'elle avait cru entrevoir ; puis elle dit tout haut, en portant à ses yeux sa main tremblante.

« J'ai rêvé !... »

Presque aussitôt cependant elle voulut s'assurer que sa nièce n'avait point quitté sa chambre, et, malgré l'heure avancée, elle alla frapper à la porte de Mlle de L'Hubac. Josette vint à l'instant lui ouvrir.

« C'est vous, mademoiselle! dit la suivante en faisant un effort pour ouvrir ses paupières chargées de sommeil. Sainte Vierge! tout le monde veille donc cette nuit? »

A ces mots, elle se rangea pour lui laisser voir sa jeune maîtresse, encore levée et assise au fond d'un cabinet qui faisait suite à sa chambre. Mlle de L'Hubac avait commencé une lecture; mais elle s'était arrêtée à la première phrase, et rêvait le coude appuyé sur les feuillets ouverts. Au bruit que fit Mlle de Saint-Elphège en entrant, elle se leva plutôt surprise qu'effrayée, et dit en souriant:

« Vous aussi, ma tante, vous n'avez pu vous endormir?

— C'est le mauvais temps d'aujourd'hui qui me tient éveillée, répondit Mlle de Saint-Elphège en s'asseyant. L'orage m'a donné sur les nerfs; je suis tout agitée et ne puis tenir en place.

— Moi de même, dit ingénument Clémentine; c'est l'effet du tonnerre. »

Mlle de Saint-Elphège secoua la tête, se rapprocha de sa nièce, et lui dit avec intention: « Ce n'est pas l'orage qui cause votre insomnie, c'est plutôt un pressentiment....

— Est-ce qu'il va m'arriver quelque malheur?

s'écria-t-elle avec un mouvement naïf de frayeur et de curiosité.

— Au contraire, répondit vivement la vieille fille. Il s'agit d'un événement qui comblera de joie tout le monde. »

Et comme Clémentine arrêtait sur elle ses beaux yeux étonnés et attendait, sans oser l'interroger, qu'elle s'expliquât plus clairement, elle ajouta en baissant la voix : « Ma chère Clémentine, mon oncle fait pour vous ce qu'il n'a pas voulu faire pour moi; il vous marie.

— Oh! mon Dieu! déjà! » s'écria Mlle de L'Hubac toute tremblante et le visage couvert d'une soudaine rougeur, mais sans aucune des manifestations auxquelles s'attendait peut-être Mlle de Saint-Elphège.

Ensuite elle appuya son front sur ses mains et demeura silencieuse. Mlle de Saint-Elphège la laissa un moment à ses réflexions, puis elle reprit : « Vous voilà plongée dans une terrible perplexité et tourmentée d'une foule de suppositions? Allons! ne cherchez plus, et demandez-moi vite le nom de celui qui aura le bonheur d'être votre mari.

— Est-il nécessaire que vous me le disiez, ma tante? répondit Clémentine en souriant et en baissant les yeux. Je ne puis me tromper ; il n'y a ici qu'une seule personne....

— Une seule personne que vous puissiez épouser, interrompit Mlle de Saint-Elphège d'un air de décision ; vous avez raison, ma nièce. On n'a pas cher-

ché plus loin effectivement, et on vous marie avec le baron de Barjavel.

— Mon cousin! s'écria Clémentine avec un mouvement inexprimable d'étonnement, de désespoir et de refus.

— Est-ce que vous aviez pensé à un autre? » demanda froidement Mlle de Saint-Elphège.

Elle ne répondit pas, et, cachant son visage dans son mouchoir, elle se prit à pleurer. La vieille fille la considéra avec une colère mêlée de compassion, ne sachant si elle devait provoquer ses confidences ou feindre de n'avoir pas compris le motif de cette soudaine explosion de douleur et de larmes.

Après un instant d'hésitation, elle se décida pour le dernier parti, convaincue que cette manifestation spontanée n'aurait pas de suites, et que, le premier mouvement passé, Mlle de L'Hubac se laisserait marier sans résistance. Au lieu de la sermonner et de la tourmenter, elle lui dit simplement :

« Tâchez de vous calmer, ma pauvre enfant. Il est tout naturel que vous n'appreniez pas sans trouble que l'on a disposé de votre main; mais cette nouvelle ne devrait pas vous mettre hors de vous. Allons! je vais appeler Josette, afin qu'elle vous couche et que vous puissiez reposer un peu. Songez que demain matin il vous faudra paraître devant votre grand-oncle et l'assurer de bonne grâce que vous êtes prête à lui obéir.

— Oh! non, non, je ne dirai pas cela! » murmura Clémentine à travers ses sanglots.

Mais Mlle de Saint-Elphège feignit de n'avoir pas entendu cette espèce de protestation; elle appela Josette, lui commanda de préparer un verre d'eau de mélisse et de déshabiller sa maîtresse.

Mlle de L'Hubac se laissa mettre au lit, toujours pleurant et suffoquant; elle prit le breuvage calmant que lui présenta sa tante Joséphine; puis, au moment où celle-ci se disposait à la quitter, elle s'écria en se soulevant les mains jointes :

« Je vous en supplie, ma tante, écoutez-moi sans colère.... Il faut que je confesse devant vous tous les sentiments de mon cœur.

— N'ajoutez pas un mot, Clémentine, interrompit Mlle de Saint-Elphège d'un air sévère et triste; une fille de votre rang, une fille élevée comme vous ne peut avoir dans son cœur qu'un sentiment, celui de l'obéissance, d'une soumission absolue à ses devoirs. Priez Dieu de vous inspirer de bonnes pensées, et disposez-vous à paraître demain devant mon oncle pour l'entendre déclarer votre mariage. »

A ces mots, elle la baisa au front et se retira, non sans lui recommander encore de se calmer, afin de ne pas paraître le lendemain avec une physionomie toute bouleversée en présence du marquis; mais Clémentine n'en tint compte et, cachant son visage sur l'oreiller, elle continua de soupirer et de gémir, sans prendre garde aux consolations de Josette, laquelle, ayant compris qu'il s'agissait de mariage, s'efforçait de lui faire concevoir qu'il n'y avait pas lieu à se désoler ainsi.

Mlle de Saint-Elphège écouta l'horloge du château, qui sonnait une heure après minuit, et regagna sa chambre en murmurant :

« Demain nous verrons bien ! Pauvre fille, quel aveuglement ! Elle se désespère parce qu'au lieu de lui laisser choisir un homme intéressé, un dissipateur, un traître qui court après la part d'héritage que nous avons en dot, on la force d'épouser un aimable garçon, tout à fait jeune et bien fait, qui l'aime pour son mérite et sa beauté, et ne calcule pas sur les biens qui lui reviendront pour payer ses dettes. »

XXV

Lorsque Mlle de Saint-Elphège entra dans la chambre de sa nièce le lendemain matin, elle la trouva déjà levée et ajustée comme elle le lui avait recommandé. La pauvre enfant était si abattue, sa physionomie exprimait une douleur si craintive, que Mlle de Saint-Elphège ne supposa pas qu'il y eût au fond de son âme la moindre intention de résistance.

« Vous voilà prête, ma reine, lui dit-elle presque affectueusement : c'est bien ; il est temps de descendre chez mon oncle. Allons ! un peu d'assurance

et de vivacité ; vous ne devez pas paraître devant lui avec cet air dolent. Je vous trouve pâlotte; mettez quelques rubans dans votre frisure, cela relève singulièrement le teint. »

Mlle de L'Hubac se laissa pomponner docilement et suivit la tante Joséphine, qui l'emmena sur-le-champ à cette audience solennelle annoncée dès la veille.

Le marquis les attendait dans sa chambre à coucher, tout habillé déjà et roide sur son siége à dossier armorié. Il avait ainsi le fier maintien d'un homme pénétré de son autorité, et ressemblait à un des grands signeurs féodaux ses ancêtres, prêt à recevoir l'hommage de ses vassaux et tenanciers. La Graponnière se tenait debout derrière lui et souriait d'un air discrètement satisfait, comme un subalterne honoré de quelque communication importante.

Lorsque Mlle de L'Hubac parut, conduite par sa tante Joséphine, le marquis fit le geste de se lever et lui dit gravement :

« Approchez, mademoiselle, je vous ai mandée pour vous faire part d'un dessein qui vous touche. »

Clémentine alla droit devant lui, fit machinalement une révérence, et resta debout au lieu de s'asseoir sur le pliant qu'il lui montra à son côté.

Mlle de Saint-Elphège se rapprocha du marquis et lui dit à demi-voix : « Je l'ai prévenue, monsieur, et elle n'est pas encore remise du trouble où cette nouvelle l'a jetée ; excusez-la si elle ne répond pas

grand'chose à ce que vous lui faites l'honneur de lui dire.

— Je conçois son saisissement, répondit tout haut le vieux seigneur; il est juste de lui laisser le temps de se remettre; et, après un silence, il ajouta, en s'adressant à Clémentine : Ma nièce, puisque vous savez déjà ma volonté, vous devez en être fort aise, je pense; c'est dans quinze jours que je vous marie avec votre cousin le baron de Barjavel. »

Elle baissa la tête en frissonnant et sembla réunir toutes les forces de son esprit pour répondre; mais sa voix s'éteignit dans une espèce de sanglot.

« Assurez donc mon oncle de votre obéissance! » s'écria Mlle de Saint-Elphège en lui prenant la main pour l'amener aux genoux du baron, qui se disposait à la relever et à l'embrasser; mais elle fit un pas en arrière et tourna les yeux du côté de la porte, comme si elle eût été tentée de s'enfuir.

« Clémentine, ma chère enfant, reprit la vieille fille avec inquiétude, remerciez donc mon oncle de ce qu'il fait pour vous; dites-lui que vous êtes contente de lui obéir.

— Laissez-la, ma nièce, interrompit le vieux seigneur d'un air d'indulgence; cette retenue sied à une fille de son rang. »

Vous allez voir que le baron manifestera ses sentiments d'une autre manière. « Mon vieux La Graponnière, fais-lui dire de se rendre auprès de moi sur l'heure.

— Oh! monsieur, je vous en supplie.... aupa-

ravant écoutez-moi, interrompit Mlle de L'Hubac. Et se jetant aux pieds du marquis, elle ajouta : Je ne me marierai pas avec mon cousin.... non, jamais....

— Ah! grand Dieu! que signifie ceci? s'écria Mlle de Saint-Elphège; elle perd le jugement! Mademoiselle, reprenez vos esprits, considérez à qui vous parlez et la situation où vous êtes....

— Me préserve le ciel de manquer au respect que je vous dois! répondit Clémentine toute en larmes ; ah! ma tante, ah! monsieur, excusez-moi!....

— Vous serez pardonnée si vous rétractez sur-le-champ ce que vous venez de déclarer, lui dit sa tante Joséphine.

— Ah! non, non, jamais! s'écria-t-elle avec l'accent d'une résolution désespérée.

— En ce cas, il faut expliquer les motifs de votre refus, dit la vieille fille en élevant la voix; parlez, mademoiselle, achevez de faire connaître vos sentiments, manifestez les penchants de votre cœur, osez déclarer pourquoi vous refusez ce mariage. »

Et comme Clémentine se taisait, effrayée de ces interpellations violentes, elle ajouta :

« Il n'est pas difficile de pénétrer ce mystère, et puisque vous vous obstinez à garder le silence, je vais dire à mon oncle le motif secret de votre désobéissance....

— Je vais, de moi-même, le lui apprendre, répondit Mlle de L'Hubac, à laquelle cette espèce de menace rendit quelque énergie; je me sens plus

d'attrait pour la vie religieuse que pour le mariage, et je supplie mon oncle de me renvoyer au couvent....

— Vous voulez prendre le voile? dit Mlle de Saint-Elphège d'un air d'étonnement incrédule; voilà, certes, une bien prompte vocation! »

Le marquis avait gardé pendant cette scène un visage impassible; il ordonna du geste à Mlle de L'Hubac de se relever, et lui dit froidement: « Mademoiselle, les filles de votre qualité ne disposent pas ainsi d'elles-mêmes; c'est leur famille qui décide si elles doivent rester dans le monde ou entrer au couvent. Vous avez entendu ma volonté, il faut vous y conformer. C'est assez pour aujourd'hui, remontez dans votre chambre; demain, je vous reparlerai. »

La pauvre fille se retira tout éperdue. Mlle de Saint-Elphège la reconduisit chez elle, et lui dit avec un singulier mélange de sollicitude et de colère:

« On fera votre bonheur malgré vous; dans quinze jours, vous serez mariée. Maintenant tâchez d'être raisonnable et de ne plus pleurer. Je viendrai vous chercher tantôt, et comme il ne sera plus question de rien aujourd'hui, j'espère que vous aurez votre contenance ordinaire. »

Sur ce propos, elle s'en alla; mais avant de sortir elle dit tout bas à Josette : « Ne la quitte pas un moment; donne-lui encore une tasse d'eau des carmes; mouille son visage avec de l'eau fraîche; c'est très-bon quand on a beaucoup pleuré, et si tu t'aperçois qu'elle se désole outre mesure, viens m'avertir. »

XXVI

A l'heure du dîner, la famille se réunit comme de coutume dans la salle verte; M. de Champguérin arrivait de son côté, fier et galant à l'ordinaire.

« Mon voisin, s'écria le marquis, je vois avec une agréable surprise que vous n'êtes point noyé; on vient de me dire que l'orage a fait de grands dégâts cette nuit de l'autre côté de la montagne, et que votre chapelle de Notre-Dame des Templiers a été fort endommagée par les eaux.

— C'est possible! fit M. de Champguérin visiblement étonné.

— Vous l'ignoriez? s'écria Mlle de Saint-Elphège, frappée de cette surprise involontaire.

— Assurément non, répondit-il vivement, puisque ce matin j'ai vu de mes yeux tous ces désastres.

— Eh! eh! reprit malicieusement le vieux seigneur, vous devez vous estimer heureux que votre château neuf n'ait pas été renversé aussi, et que cette grosse pluie n'ait point emporté toutes vos terres.

— Je n'y aurais pas perdu grand'chose, » répondit froidement M. de Champguérin.

Puis, allant vers Clémentine, qui se tenait à l'écart, il lui dit d'un air d'intérêt empressé.

« Qu'avez-vous donc ce matin, mademoiselle ? Je vous trouve le visage défait et les yeux battus.

— Ma nièce a mal dormi cette nuit, » répondit Mlle de Saint-Elphège en lui coupant le pas de manière qu'il ne pût s'asseoir à côté de Clémentine.

Il se retourna alors sans affectation vers la baronne, et se contenta de jeter quelques regards discrètement expressifs à Mlle de L'Hubac.

Cette journée s'écoula sans que le marquis parût se souvenir de ce qui s'était passé dans sa chambre à l'heure de son lever. Chacun avait à peu près le même visage que de coutume, et l'on fit exactement les mêmes choses que la veille autour du tapis vert. Seulement Mlle de Saint-Elphège s'arrangea de manière à ne pas perdre sa nièce de vue un seul instant ; elle la tint en quelque sorte bloquée au coin de la table de jeu, et s'empara d'elle lorsqu'il fallut descendre à la salle à manger. Pourtant, avant la fin de la soirée, Clémentine eut le temps de dire précipitamment et à voix basse au petit baron :

« Antonin, monte après souper à la bibliothèque, j'y serai. »

XXVII

Il était près de minuit, et Mlle de L'Hubac attendait seule encore dans la bibliothèque. Le flambeau, qu'elle avait posé sur le pupitre de basane, jetait une clarté tremblotante qui ne rayonnait qu'autour de la table, chargée de livres, et permettait à peine de distinguer les lambris poudreux contre lesquels étaient rangées les collections d'insectes.

Quelques papillons nocturnes, échappés des cornets de papier où les avait fait éclore le petit baron, battaient l'air de leurs lourdes ailes, et se précipitaient, attirés par la lumière, vers le flambeau, qu'ils menaçaient d'éteindre.

Au dehors, le vent de la nuit murmurait tristement, et la lune montrait son pâle visage à travers les nuées errantes.

Quelques mois auparavant, Mlle de L'Hubac serait sans doute morte de frayeur, si elle s'était trouvée ainsi seule à pareille heure et en pareil lieu ; mais elle était dans une disposition d'esprit qui éloignait d'elle toute crainte puérile, et c'était sans songer aux apparitions surnaturelles qu'elle attendait depuis une heure, les yeux tournés vers

la porte entr'ouverte, l'oreille attentive aux légers frôlements qui parfois la trompaient, et lui faisaient croire qu'un pas furtif résonnait dans l'escalier.

Enfin un bruit distinct se fit entendre, et presque aussitôt Antonin entra précipitamment dans la bibliothèque en s'écriant.

« C'est ma mère qui m'a retenu si longtemps.... Ah! ma pauvre Clémentine, comme tu as dû trembler toute seule ici!

— Je n'avais peur que d'une chose, répondit-elle, c'est que tu ne vinsses pas. Si tu savais, Antonin! si tu savais ce qui se passe.

— Je le sais; ma mère vient de me parler, dit-il d'un air tout à la fois ému, joyeux et embarrassé.

— On veut nous marier, mon bon Antonin! reprit-elle avec l'accent d'une douleur profonde.

— Cela te fait beaucoup de peine? lui demanda le petit baron interdit.

— Tant de peine que j'en mourrai! s'écria-t-elle en pleurant; vois-tu, Antonin, je suis accoutumée à te chérir comme un frère, mais je ne pourrai jamais, jamais t'aimer autrement, et la seule pensée de ce mariage me réduit au désespoir. Tu ne comprends pas cela, parce que tu es encore un enfant.

— Un enfant à peu près de ton âge, observa le petit baron.

— C'est vrai, répondit-elle naïvement, et pourtant il me semble que tu es beaucoup trop jeune pour être mon mari.

— Est-ce que tu aimerais mieux que j'eusse l'âge de M. de Champguérin? » interrompit-il sans aucune arrière-pensée.

Clémentine rougit beaucoup et perdit un moment le fil de ses idées; puis elle reprit en joignant les mains :

« Que faire, mon Dieu! pour éviter le malheur qui nous menace? Oh! mon cher Antonin, cherche, je t'en supplie, quelque moyen de rompre notre mariage.

— Comment déclarer devant mon oncle que sa volonté n'est pas la tienne? s'écria le jeune baron; comment lui dire en face que tu es déterminée à lui désobéir?

— J'ai osé déjà, répondit-elle en frissonnant au seul souvenir de cet acte de courage; j'ai déclaré ce matin que je ne voulais pas me marier; alors M. le marquis, ma tante Joséphine et M. de La Graponnière lui-même se sont tournés contre moi. Je ne me suis pas rétractée pourtant, mais intérieurement la force m'abandonnait. J'aurais faibli si j'étais restée. J'avais peur, et maintenant je sens bien que je n'élèverai pas une seconde fois la voix. J'ai toujours devant les yeux le visage irrité de mon oncle. Va, toi aussi, Antonin, tu aurais tremblé à ma place!

— Peut-être, répondit-il en réfléchissant. Et après un long silence il ajouta : Ma bonne Clémentine, tu es donc certaine que notre mariage ferait ton malheur?

— J'en mourrais de chagrin, » répondit-elle avec

un accent profond et en arrêtant sur les yeux d'Antonin ses beaux yeux pleins de larmes.

Il lui serra les mains en soupirant et prêt à pleurer aussi, tant il était touché et attristé de cette douleur dont il ne comprenait pas la cause; puis, se remettant, il dit d'un air de subite détermination :

« Ne pleure plus, Clémentine, et sois tranquille; je te promets qu'on ne nous mariera pas malgré ta volonté.

— Ah! mon bon Antonin, mon frère, s'écria-t-elle, je savais bien que je pouvais compter sur toi! Que vas-tu faire?

— Tu le sauras demain soir; demain soir, ici, répondit-il. Maintenant dépêchons-nous de nous retirer. J'ai une frayeur mortelle de ta tante Joséphine. Tu sais comme elle a rôdé autour de ta chambre l'autre nuit.

— Oui, et je tremble qu'elle ne soit revenue, dit Mlle de L'Hubac en se levant précipitamment. Seigneur mon Dieu! à quoi sommes-nous réduits! On veut nous marier par force, et pourtant on nous défend de nous témoigner l'amitié que nous avons l'un pour l'autre, et nous sommes obligés de venir ici en cachette pour parler librement et nous tutoyer à notre aise.

— Comme de vrais amants, dit Antonin avec un léger soupir.

— Ne crois pas cela, lui répondit vivement Mlle de L'Hubac; quand on aime, on a presque peur de se

trouver près de l'objet de son amour; on le fuit au lieu de rechercher son entretien; on n'ose lui parler, on tremble à son approche. C'est un bonheur qui est comme une souffrance, et sans doute il faut longtemps pour s'y accoutumer.

— Qui donc t'a appris toutes ces choses? demanda le petit baron étonné.

— Je les ai lues quelque part, répondit-elle.

— Moi, je n'ai pas encore trouvé cela dans mes livres, dit Antonin avec une parfaite ingénuité; c'est que M. l'abbé ne me met entre les mains que des ouvrages savants. »

XXVIII

Mlle de L'Hubac rentra dans sa chambre presque consolée. Cet entretien avait relevé son courage; elle se fiait aux assurances de son cousin et comptait sur la promesse qu'il lui avait faite d'empêcher leur mariage. Ses prévisions et ses calculs n'allaient pas plus loin; comme toutes les jeunes filles qui font en secret le beau roman de leur premier amour, elle ne songeait à l'avenir qu'avec de vagues espérances, et les désirs, les vœux passionnés de son cœur n'aspiraient à aucune réalité.

La pauvre enfant eut un tranquille sommeil cette nuit-là, et le lendemain, à son réveil, elle écouta sans frayeur l'horloge qui sonnait dix heures.

« Ah! ciel, je n'ai que le temps de m'ajuster un peu, s'écria-t-elle en écartant les couvertures brodées de son lit; vite, vite, Josette, mon déshabillé. Que dirait ma belle-tante, si elle savait que je me suis levée si tard aujourd'hui?

— Dieu nous garde qu'elle le sache, répondit la suivante en jetant sur les épaules de sa jolie maîtresse une espèce de manteau de toile peinte, à larges manches; Mme la baronne est si diligente qu'elle se lève dès que le coq a chanté. Souvent elle se promène dans le château avant qu'il fasse clair.

— Je le sais bien, dit Mlle de L'Hubac; une nuit que je ne dormais pas, je l'ai entendue. Comme la journée doit paraître longue quand on est debout de si grand matin!

— C'est comme M. le marquis, il ne dort jamais, reprit Josette; toute la nuit, ses valets de chambre lui font des contes, ou bien M. de La Graponnière lui tient compagnie, et le soleil n'est pas près de poindre encore qu'il a déjà demandé sa tasse de chaudeau. »

Mlle de L'Hubac se disposait à descendre dans la salle verte, lorsqu'un coup frappé brusquement à sa porte la fit tressaillir. Josette courut tirer le verrou en chantonnant.

« Ma tante Joséphine! » murmura Mlle de L'Hubac presque effrayée.

La vieille fille entra d'un air composé ; mais il était facile de s'apercevoir, malgré la tranquillité affectée de son maintien, qu'elle était animée d'une sourde colère. Elle refusa du geste le siége que lui présentait Josette, et dit d'un ton solennel : « Vous méritez de grands reproches, mademoiselle.... »

A ce début, Clémentine, surprise et consternée, se rappela qu'on ne lui avait adressé la veille aucune récrimination, et s'écria avec ingénuité : « Mon Dieu, ma tante, qu'ai-je donc fait depuis hier ?

— Ne m'interrompez pas, répliqua durement Mlle de Saint-Elphège ; je viens vous faire savoir que votre désobéissance a déjà porté ses fruits. Au lieu des réjouissances qu'on se promettait ici, il n'y a que trouble et désolation.

— Oh ! ma tante, vous m'accablez ! » murmura Clémentine en baissant les yeux devant le regard irrité de la vieille fille, qui reprit impitoyablement :

« Hier, vous avez manqué au respect, à la soumission absolue que vous devez à votre grand-oncle ; je viens vous dire, de sa part, qu'il vous défend de reparaître en sa présence.

— Est-il possible ? mon Dieu ! » murmura Clémentine, croyant qu'on allait la renvoyer chez les dames du Saint-Sacrement.

Apparemment Mlle de Saint-Elphège devina sa pensée, car elle ajouta : « Vous ne rentrerez pas au couvent ; il y a d'autres moyens de vous ranger à votre devoir ; mon oncle a décidé que vous resteriez dans votre chambre, sans recevoir aucune visite,

sans qu'il entre chez vous d'autre personne que votre fille de service.

— Je me soumets volontiers à cette rigueur, » répondit Mlle de L'Hubac en s'efforçant de montrer de la fermeté, quoique son esprit fût tourmenté d'une cruelle inquiétude. Elle supposait tout naturellement que le petit baron venait d'encourir aussi, par ses refus, la disgrâce de son oncle, et qu'il subirait comme elle quelque châtiment rigoureux.

Elle réfléchit un moment sur ce qui avait dû se passer; puis, incapable de dissimuler son chagrin et ses craintes, elle s'écria en pleurant: « Et Antonin! mon pauvre Antonin! est-ce qu'on le tiendra aussi prisonnier? mon Dieu!

— Vraiment, vous vous occupez ainsi de lui! dit aigrement Mlle de Saint-Elphège; que vous importe ce qu'il deviendra? vous avez refusé de l'épouser; eh bien! soyez tranquille, il ne paraîtra pas ici, et vous ne le reverrez de longtemps. »

A ces mots, elle sortit d'un air indigné, et tirant sur elle la lourde porte de chêne, elle la ferma en dehors à double tour.

« Me voilà véritablement sous les verroux! s'écria Mlle de L'Hubac tout éplorée.

— Bah! fit Josette en riant; ne vous tourmentez pas, mademoiselle; est-ce que la porte du cabinet n'est pas toujours ouverte. Je vais, par exemple, me dépêcher de prendre la clef, de peur qu'on ne s'avise de la venir fermer. »

Elle y courut, en effet, et, revenant aussitôt, elle

s'écria en montrant la tige de fer armée d'un formidable panneton et d'un anneau façonné en trèfle : « Voilà, voilà la clef des champs ? si l'on pense à me la demander, je dirai que je l'ai perdue.

— Du moins je pourrai monter ce soir à la bibliothèque, pensa Clémentine un peu consolée. »

XXIX

Une heure plus tard, quelque bruit dans la serrure annonça que quelqu'un ouvrait la porte ; c'était La Graponnière, lequel entra, suivi d'un valet qui apportait le dîner. Le digne homme jeta sur Mlle de L'Hubac un regard de commisération respectueuse, recommanda à Josette de mettre promptement le couvert, et se retira en faisant un profond salut.

« Bonté divine ! nous sommes réellement en prison, et voilà notre geôlier ! s'écria la fille de service en le suivant des yeux ; par bonheur, il n'est pas méchant, le brave homme. Allons, mademoiselle, passez à table ; voilà une bisque fort appétissante et une bartavelle rôtie dont le fumet me semble merveilleux.

— Je n'ai pas faim, Josette ; tu peux dîner, » répondit Mlle de L'Hubac les larmes aux yeux, car

elle pensait qu'en ce moment M. de Champguérin la cherchait sans doute du regard dans la salle à manger, et s'étonnait de son absence.

Bien qu'elle fît à chaque instant le ferme propos de souffrir courageusement cette persécution, elle passa fort tristement la journée ; elle alla vingt fois à la fenêtre, dans l'espérance d'apercevoir de loin le feutre noir d'un cavalier galopant du côté de la grotte aux Lavandières ; mais personne ne se montra sur le chemin poudreux, et elle ne vit que les enfants du village qui s'en revenaient la figure barbouillée d'un jus violet, après avoir dépouillé les ronces de leurs fruits acides.

Vers la tombée de la nuit, on vint lui servir la collation de la même manière que le dîner ; mais cette fois, avant de se retirer, le bon vieux La Graponnière lui dit à voix basse et d'un ton pénétré :

« Mademoiselle, vous êtes encore à temps peut-être d'éviter de grands malheurs ; si vous voulez vous venir jeter aux pieds de M. le marquis en l'assurant de votre soumission, je laisserai la porte ouverte. »

Elle fit vivement un geste de refus et dit avec douceur :

« Je ne vous en remercie pas moins du fond de l'âme, monsieur de La Graponnière ; car je reconnais, à votre manière de me conseiller, que vous me voulez du bien. »

Sur les onze heures du soir, lorsqu'il n'y eut plus aucun mouvement, aucun bruit dans le château,

Mlle de L'Hubac se fit ouvrir par Josette la porte du cabinet, et s'engagea d'un pas rapide et le cœur palpitant dans les passages tortueux qui conduisaient à la bibliothèque. Le petit baron l'attendait déjà. La pauvre fille tomba sur un siége, ne respirant plus, et disant d'une voix entrecoupée :

« Enfin me voici !... quelle journée, Antonin ! Et sans se donner le temps de reprendre haleine, elle ajouta : Raconte-moi bien vite ce qui s'est passé, et dis-moi, si tu le sais, pourquoi ma tante Joséphine est venue me signifier ce matin l'ordre de rester dans ma chambre.

—Parce que tout est fini, répondit le petit baron, parce qu'on te punit, ainsi que moi, d'avoir refusé ce mariage, résolu depuis longtemps à notre insu par mon oncle.

— Comment ? je ne te comprends pas ; qu'as-tu donc fait, Antonin ? demanda-t-elle avec quelque inquiétude.

— Une chose fort simple, répondit-il, j'ai fait ce que tu as voulu. »

Et, s'asseyant auprès d'elle, il ajouta en lui prenant la main : « Te rappelles-tu, Clémentine, qu'un jour tu écrivais à Mlle de Verveilles que lorsque je serais un homme tu pourrais compter sur moi ? Eh bien ! je me suis souvenu de cela, et quoique tu m'aies dit hier que je n'étais encore qu'un enfant, j'ai résolu de te sauver, si c'était possible, du malheur que tu redoutes tant. Ce matin, j'ai déclaré en présence de mon oncle, de ma mère, de ma tante

Joséphine, que je ne voulais pas me marier; je l'ai déclaré fermement et en jurant sur ma foi qu'on ne parviendrait jamais à contraindre ma volonté.

— Grand Dieu! s'écria Mlle de L'Hubac, et qu'a fait alors M. le marquis?

— Il m'a regardé avec des yeux terribles et m'a commandé de rétracter sur-le-champ mes paroles; mais je n'ai pas eu peur de sa colère ni de l'indignation de ta tante Joséphine, qui me faisait des menaces, et j'ai persisté. Mon oncle ne m'a plus rien dit; mais voyant, pour la première fois de sa vie peut-être, qu'on osait lui désobéir, il est devenu tout blême de fureur. Ma mère, qui jusqu'alors avait gardé le silence, a tenté de l'apaiser; il ne l'a point écoutée, il s'est écrié que je m'étais rendu indigne de lui appartenir, et qu'à mon exemple, tu avais manqué au respect et à la soumission qui lui sont dus; ensuite il nous a traités tous d'eux d'enfants pervers, de rebelles, et il m'a ordonné de sortir de sa présence.

— Ainsi te voilà tombé aussi dans sa disgrâce, dit tristement Clémentine; sans doute, mon pauvre Antonin, il t'a commandé de rester en prison dans ta chambre?

— Au contraire, répondit le jeune baron, il m'a chassé du château, et m'a défendu de reparaître jamais à la Roche-Farnoux.

— Et où iras-tu, mon Dieu? s'écria Mlle de L'Hubac.

— Ne te mets pas en peine, répliqua-t-il vivement, j'ai un grand projet.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! où iras-tu ! répéta-t-elle désolée.

— Ne t'afflige donc pas ainsi, ma bonne Clémentine, répondit le petit baron ; va, je suis bien content du parti qu'il m'a fallu prendre ; voici comme je me suis décidé ; ce matin, en sortant de la chambre de mon oncle, j'ai couru chercher M. l'abbé, et je lui ai fait part de ce qui venait de se passer. Le digne homme a été un peu troublé en apprenant que M. le marquis me retirait ses bonnes grâces et me chassait de la Roche-Farnoux ; mais les gens comme lui, les vrais savants, ont une philosophie qui les met au-dessus de tous les événements, et il m'a dit aussitôt avec beaucoup de résolution :

« Puisque cela est ainsi, monsieur, nous partirons ensemble ; allez trouver Mme la baronne, demandez-lui ses ordres ; qu'elle décide où vous devez aller ; j'aviserai ensuite, avec vous, sur les moyens de faire le voyage. » Je courus chez ma mère. Oh ! ma chère Clémentine, j'avais bien plus d'appréhension de l'aborder, après ce qui venait de se passer, que d'affronter le courroux de M. le marquis et l'indignation de ta tante Joséphine ! Heureusement, elle ne m'a point reçu avec un visage irrité.

« C'est une personne d'un naturel rigide que ma mère, mais elle est juste et généreuse. Au lieu de me faire des reproches, elle a tout de suite cherché les moyens de remédier à la peine où elle me voyait. Lorsque je lui ai dit la détermination de M. l'abbé, elle en a eu une grande joie. « Je serai

tranquille ainsi, s'est-elle écriée ; partez, mon fils, c'est peut-être un grand bien que vous vous éloigniez d'ici pour un temps. Quand même votre oncle vous aurait sans retour ôté son amitié, vos intérêts n'en souffriront pas, puisqu'il me laisse toujours ma part de son héritage. Je vous laisse le maître d'aller où vous voudrez, sous la conduite de M. l'abbé, et vous recommande seulement d'être exact à me donner de vos nouvelles. »

« Après m'avoir parlé ainsi, elle a pris dans son armoire un rouleau de papiers et l'a mis entre mes mains, en me disant que c'étaient les titres du peu de bien qu'avait laissé mon père, et qu'elle entendait que j'en eusse la jouissance dès à présent, et, pour comble de bonté, elle y a joint tout l'argent qu'elle tenait en réserve, en m'ordonnant absolument de le prendre. Je me suis jeté à genoux pour la remercier et lui demander pardon de ma désobéissance.

« Alors elle m'a embrassé en m'assurant de son amitié. Ah ! ma bonne Clémentine, j'étais tout joyeux et tout attristé en la quittant. J'ai été retrouver M. l'abbé, et nous avons tout de suite décidé que nous commencerions par voyager dans toute l'Italie. »

Tandis que le petit baron parlait ainsi, Mlle de L'Hubac l'écoutait, consternée et le cœur gonflé de chagrin.

« Ainsi donc, tu vas partir, lui dit-elle d'une voix altérée : qui sait, hélas ! combien de temps durera ce voyage et quand nous nous reverrons ?

— Dans quelques années peut-être, répondit-il.

— Tu me quittes pour si longtemps, juste ciel! mais, après ce voyage en Italie, où veux-tu donc aller encore, mon cher Antonin?

— Je ne sais pas; la terre est si grande, répondit-il gaiement; une fois parti, je suis capable de faire le tour du monde!

— Heureusement que M. l'abbé t'en empêchera, répliqua vivement Clémentine; le digne homme doit aimer son repos, il devient vieux.

— Lui, vieux! interrompit Antonin; il n'a guère plus de cinquante ans; c'est l'âge qu'avait Christophe Colomb lorsqu'il partit pour aller découvrir l'Amérique. D'ailleurs ne s'est-il pas reposé assez longtemps? songe que depuis vingt ans passés il est à la même place.

— Et tes préparatifs de voyage seront-ils bientôt finis? reprit Mlle de L'Hubac en contenant à peine sa douleur, tu partiras bientôt?

— Demain, au point du jour, répondit-il avec un soupir.

— Oh! mon Dieu! murmura Mlle de L'Hubac en pâlissant, puis elle fondit en larmes et, jetant ses bras au cou d'Antonin, elle dit d'une voix étouffée par les sanglots: Demain!... tu pars.... tu t'en vas en Italie, et plus loin encore, peut-être.... j'aurai beau te chercher, t'appeler, tu ne me répondras pas, et je ne te verrai plus!... Ah! j'en mourrai de chagrin!...

En parlant ainsi, elle cachait son visage sur l'é-

paule du petit baron et lui serrait les mains comme pour le retenir.

« Ma bonne Clémentine, s'écria-t-il les larmes aux yeux, et en se dégageant doucement de cette étreinte, va, j'éprouve aussi une grande peine de cette séparation.... mais voyons, sois raisonnable, ma chère petite sœur, nous sommes si jeunes tous deux, que nous aurons encore bien des années à passer ensemble quand je serai revenu de mes voyages.... Tout ce que j'aurai vu, je reviendrai un jour te le raconter, et je te rapporterai de belles collections d'histoire naturelle.

— Tout cela ne me console pas à présent, s'écria-t-elle en pleurant toujours,

— Écoute, ma bonne Clémentine, tu ne sais pas bien clairement ce que tu veux, reprit le petit baron d'un air triste et attendri ; hier, tu disais que notre mariage te ferait mourir de chagrin, et j'ai tâché d'empêcher un si grand malheur. Aujourd'hui tu te désespères parce qu'il faut nous séparer. Que veux-tu donc que je fasse?

— Je n'en sais rien ! murmura-t-elle tout éplorée.

— Tu veux que je reste ? ajouta le petit baron. » Elle fit un signe affirmatif.

« Pour cela, il n'y a qu'un moyen, dit-il après un moment de silence, c'est de nous soumettre à la volonté de nos parents. Moi, j'y consens, car tu es la personne du monde que j'aime le mieux, et je n'ai rien tant à cœur que de te voir heureuse. Pour toi, je renoncerais volontiers à mes projets de voyage

autour du monde, à mes collections, à tout. Voyons, Clémentine, veux-tu que j'aille me jeter aux pieds de mon oncle pour lui faire nos soumissions et lui dire que nous consentons tous deux à notre mariage? »

Il y a dans toutes les existences humaines un moment suprême où se décide sans retour leur bonne ou leur mauvaise destinée; ce moment était arrivé pour Mlle de L'Hubac, et la question que venait de lui adresser son cousin était l'appel du sort; elle hésita avant de répondre ; mais une voix fatale s'éleva dans son cœur, et ce fut sa mauvaise fortune qui l'emporta.

« Non, mon cher Antonin, dit-elle après un silence, non, ce mariage ne doit pas s'accomplir ; tu mérites plus de bonheur. Il faut que tu épouses une femme qui t'aimera, non pas plus tendrement que moi, mais d'une autre manière. Hélas! que ne nous a-t-on toujours permis cette amitié de frère et de sœur! nous ne serions pas réduits à nous séparer ainsi!

— Je t'écrirai, dit vivement le petit baron; c'est ma mère qui te remettra mes lettres; je l'en ai priée déjà, et elle y a volontiers consenti. »

En ce moment, le coq chanta dans une des maisonnettes du village.

« Qu'il est tard, mon Dieu! reprit le jeune baron d'une voix triste; je crois que le jour ne tardera pas à paraître.

— Eh bien! nous allons nous quitter, « dit Mlle de

L'Hubac avec une sorte de tranquillité. Puis, jetant autour d'elle un long regard, elle ajouta :

« Souvent je reviendrai ici songer à toi.

— Tu auras bien soin de mes collections d'insectes, n'est-ce pas? dit Antonin en se détournant pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux; je te recommande surtout les papillons....

— Sois tranquille ! fit-elle; — et, après un moment de silence, elle reprit : — Mais pourquoi nous faire nos adieux maintenant? il est impossible que tout soit prêt déjà. Tu ne partiras pas demain matin....

— Non, je ne le pense pas, balbutia-t-il; non sans doute.... »

Ils se serrèrent la main sans oser se regarder et sortirent ensemble de la bibliothèque.

« A demain, dit Mlle de L'Hubac,

— A demain, » répéta faiblement le petit baron, et ils se séparèrent. Tous deux savaient bien cependant qu'ils né devaient pas se revoir; mais le courage leur avait manqué pour se faire leurs derniers adieux.

Clémentine rentra dans sa chambre d'un pas chancelant, et se hâta d'ordonner à Josette de s'aller coucher. Lorsqu'elle se trouva seule enfin, au lieu de se mettre au lit, elle traîna un fauteuil près de la fenêtre et s'assit, la tête inclinée, les bras ramenés sur sa poitrine, dans l'attitude d'une morne et douloureuse attente. Elle était certaine qu'Antonin partirait au jour naissant, et elle voulait du moins

l'apercevoir une fois encore pour lui envoyer du fond de l'âme ce dernier adieu que sa bouche n'avait osé prononcer.

Le reflet d'une lumière sur la terrasse du château annonçait qu'on veillait encore dans l'appartement de la baronne, et les bruits soudains, les éclats de voix qui s'élevaient de temps en temps du côté des remises, faisaient comprendre à Mlle de L'Hubac que les gens achevaient les préparatifs du départ. Elle tressaillait alors et, l'âme navrée de douleur, elle regardait le ciel avec une muette expression d'angoisse et de prière.

L'heure redoutée approchait pourtant ; les étoiles s'éteignaient dans les profondeurs infinies, et le firmament devenait d'un pâle azur ; bientôt une lumière rose baigna l'horizon et acheva de dissiper les froides ombres de la nuit ; déjà de légères colonnes de fumée s'élevaient en tournoyant au-dessus des toits du village ; les ménagères diligentes caquetaient sur leur porte, et les paysans prenaient, le bissac sur l'épaule, les sentiers qui conduisaient aux champs.

Alors Mlle de L'Hubac quitta son siége et vint s'agenouiller devant la fenêtre. De cette place, elle ne pouvait apercevoir ni la grande cour ni la porte principale ; mais elle voyait distinctement le chemin qui passait au delà des remparts. Un sourd fracas ne tarda pas à se faire entendre dans l'intérieur du château ; on ouvrait les portes, et il semblait qu'une cavalcade défilât lentement au dehors.

Mlle de L'Hubac se releva alors, les mains jointes, les yeux fixés sur le chemin, et presque aussitôt les voyageurs parurent.

Antonin et l'abbé Gilette descendaient à pied la Roche-Farnoux, le bâton à la main comme des pèlerins, et un livre sous le bras, comme des savants qui partent pour explorer le monde. Les mulets chargés de leur bagage et les chevaux qui devaient leur servir de monture jusqu'à la ville prochaine venaient ensuite, conduits par des valets.

« Adieu, mon meilleur ami! murmura Clémentine toute en larmes; adieu! que le ciel te protége et te guide toujours! »

Au moment où la petite troupe disparaissait dans le creux du chemin, une voix s'éleva au milieu du silence de cette heure matinale; c'était celle d'un pauvre paysan qui bêchait sous les murs du château en chantant avec des modulations plaintives la vieille chanson :

Le fils du roi s'en va chassant,
Avec ses pistolets d'argent!
Seyons-nous à l'ombre, ma blonde,
Seyons-nous à l'ombre des bois.

Ce chant mélancolique retentit dans le cœur de Mlle de L'Hubac. « Il s'en va! il s'en va! répéta-t-elle sans détourner ses regards du chemin désert. Oh! mon noble Antonin, mon généreux ami, mon frère! te reverrai-je jamais?... »

XXX

Le départ d'Antonin n'avait point apaisé les ressentiments du marquis; ses rigueurs continuèrent à l'égard de Mlle de L'Hubac; il ne révoqua point la défense qu'il lui avait fait faire de reparaître en sa présence, et la pauvre fille eut tout le loisir de pleurer librement dans la solitude et le silence de sa chambre, l'absence du petit baron. Elle vivait en recluse dans son appartement, bien que La Graponnière en eût laissé, dès le second jour, la porte ouverte, comme par mégarde. Mlle de Saint-Elphège lui faisait chaque matin une visite de charité, et revenait dans la journée rôder autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'écrivait point et se tenait tranquille.

La vieille fille avait un air sombre qui semblait annoncer qu'elle ressentait quelque chagrin violent et caché. En effet, il lui avait fallu subir une mortification cruelle; elle venait d'être vaincue dans l'espèce de lutte sourde et acharnée qu'elle soutenait contre son ancien adorateur. Le jour même que le petit baron était parti, elle avait couru au petit lever de son oncle et entamé un discours sur la nécessité

d'éloigner M. de Champguérin ; mais le marquis lui avait aussitôt coupé la parole, en s'écriant d'un ton sardonique et absolu :

« Qu'est-ce à dire, ma nièce! vous voulez que je fasse affront à un si galant homme? Et pour quel sujet, je vous prie? Parce que vous vous êtes mis en tête je ne sais quelles idées et que vous lui prêtez je ne sais quels projets ! Mais je ne donne point dans toutes ces billevesées, cordieu ! et je vous défends de m'en entretenir jamais. Ce n'est certes pas la faute de Champguérin, si un petit pendard et une péronnelle ont eu l'arrogance de me manquer de respect : j'entends que tout le monde ici lui fasse bon visage, et qu'il vienne tous les jours, comme par le passé, faire ma partie d'hombre et me tenir compagnie.

— Vous le voulez à tout risque? vous êtes le maître, monsieur ! répliqua Mlle de Saint-Elphège suffoquant de dépit et se contenant à peine; je veillerai sur ma nièce, et ce ne sera pas ma faute s'il advient céans des choses contraires à la tranquillité, à l'honneur de notre famille. »

Mme de Barjavel s'était rendue aussi, dès le premier jour, dans la chambre de Clémentine; mais elle lui avait épargné les reproches, les tardives observations, et s'était contentée de l'engager à mettre à profit ce temps de retraite et de solitude pour réfléchir mûrement sur ses devoirs et ses obligations.

La baronne était une personne trop sérieuse, trop

imposante, pour que Mlle de L'Hubac se laissât aller avec elle à quelque épanchement qui eût soulagé son cœur. Il ne pouvait pas même y avoir grande conversation entre elles, et le plus souvent Mme de Barjavel employait tout le temps de sa visite à édifier Clémentine par quelque lecture solide qu'elle prenait la peine de lui faire à haute voix.

Ces visites et ces passe-temps remplissaient environ deux heures de la matinée, et lorsque Mlle de Saint-Elphège, qui venait toujours la dernière, se retirait après avoir recommencé pour la vingtième fois ses admonestations, Clémentine demeurait seule pour tout le reste de la journée.

Cet isolement porta ses fruits. D'abord la pauvre enfant fut saisie d'un grand ennui et tomba dans un accablement extrême; ce fut le temps où elle pleura l'absence de son cousin avec un regret profond qui ne laissait point de place à d'autres sentiments. Puis les forces de son âme se ranimèrent; elle chercha une consolation dans la cause même de son malheur, et se fit une occupation continuelle du souvenir de celui pour lequel elle souffrait cette persécution.

Jusqu'alors elle n'avait éprouvé peut-être, pour M. de Champguérin, qu'une de ces vives sympathies qui naissent du désœuvrement de l'imagination et des instincts d'un cœur tendre; mais ce sentiment s'exalta dans la solitude et devint véritablement une passion violente, un amour capable de tous les sacrifices, de tous les dévouements.

Chaque jour, bien avant l'heure où M. de Champguérin arrivait à la Roche-Farnoux, elle venait s'asseoir dans l'embrasure d'une des fenêtres de sa chambre ; la vitrière était à peine entr'ouverte et les rideaux blancs, ornés de lourdes broderies, étaient tirés devant le châssis ; pourtant Mlle de L'Hubac pouvait apercevoir un coin de paysage aride que traversait le chemin, et elle attendait, le cœur palpitant, qu'un cavalier passât comme l'éclair au fond de cette perspective ; puis, lorsqu'il avait disparu dans la route abrupte qui tournait au pied de la Roche-Farnoux, elle rêvait longtemps, le cœur enivré d'amour, l'âme remplie d'espoir et de courage.

Mlle de Saint-Elphège observait avec un étonnement mêlé de défiance, l'espèce de résignation exaltée qui avait succédé à l'abattement de sa nièce. Sans pénétrer tout à fait ses sentiments, elle soupçonnait que Clémentine était soutenue par le secret espoir de pouvoir disposer un jour de sa main et de la donner librement, avec sa part de ce grand héritage si longtemps attendu, à celui auquel elle avait déjà si obstinément gardé son cœur. Cette prévision lui faisait former des vœux extravagants ; elle en était venue à désirer et à croire que le marquis vivrait assez longtemps pour voir la belle Clémentine enlaidie et vieillie comme elle.

D'un autre côté, M. de Champguérin avait depuis quelque temps un visage qui faisait plaisir à la vieille demoiselle ; son humeur était inégale ; un

certain ennui se peignait sur sa physionomie, et l'on eût dit parfois qu'il avait au fond de l'âme quelque dépit furieux qui allait éclater. Il n'avait plus les mêmes empressements pour la baronne ni le même soin de lui plaire, et il n'était plus question de musique pendant les longues après-midi qu'on passait tout entières à la table de jeu; aussi la réunion n'était-elle pas fort divertissante le soir dans la salle verte, et La Graponnière dormait-il tout d'un somme derrière le fauteuil de son maître.

Le père Cyprien, ce trinitaire qui disait la messe dans la chapelle les dimanches et fêtes, était devenu le commensal du château; mais il ne remplissait pas tout à fait la place que le bon abbé Gilette avait laissée vacante. C'était un vieux moine fort encrassé, sans conversation ni science; tout son mérite consistait en un certain discernement qui lui faisait promptement connaître le degré de considération qu'il devait accorder aux gens, et dans une sorte de réserve honnête qui masquait assez bien sa nullité.

Ce personnage automatique jouait à l'hombre cependant, et le marquis l'avait pris en gré pour ce motif d'abord, et ensuite parce qu'il n'était pas d'une dévotion incommode.

Tous les dimanches, à l'heure de la messe, La Graponnière venait quérir Mlle de L'Hubac qu'il était censé tenir sous clef, et il la conduisait à la chapelle, où déjà la famille s'était rendue. Elle prenait place à l'écart derrière tout le monde, assistait au service

divin sans parler à personne, et se retirait ensuite la première sans qu'il lui fût permis de saluer son grand-oncle.

XXXI

Or il arriva qu'un dimanche, au moment où le père Cyprien montait à l'autel, la porte de la chapelle s'ouvrit sans bruit, et un étranger pénétra discrètement dans la nef. Au frôlement de son habit de soie; au léger parfum qu'exhalait toute sa personne, Mlle de L'Hubac devint toute pâle, et demeura le visage incliné sur son livre d'heures sans oser lever les yeux. M. de Champguérin comptait peut-être que sa présence ne serait point remarquée et qu'il pourrait rester à cette place ; mais Mlle de Saint-Elphège avait l'ouïe très-fine, et quoiqu'il eût poussé la porte d'une main prudente, quoiqu'il eût marché d'un pied léger sur les dalles, elle avait reconnu le cliquetis de ses éperons d'argent.

Un moment après, La Graponnière descendit gravement la nef pour l'inviter, de la part du marquis, à venir prendre place au banc seigneurial. M. de Champguérin passa devant Clémentine en lui jetant un regard si tendre, si pénétré de tristesse et de reconnaissance, qu'elle comprit qu'il l'avait devinée

et qu'il lui demandait en quelque sorte pardon de ce qu'elle souffrait pour l'amour de lui.

Ce jour-là elle ne tourna pas la première page de son livre d'heures, elle ne leva pas non plus les yeux vers le haut de la nef, et quand la messe fut finie, elle sortit précipitamment de la chapelle et regagna sa chambre tout éperdue de confusion, de bonheur et d'amour. Cet incident auquel personne n'avait pris garde tourmenta beaucoup Mlle de Saint-Elphège.

Il lui semblait que M. de Champguérin avait eu le loisir de glisser une lettre à sa nièce, de lui parler peut-être, et d'obtenir d'elle la promesse de quelque secrète entrevue. Elle en conçut une inquiétude qui ne lui laissa plus de repos. Jamais tuteur ombrageux ne surveilla les alentours de son logis avec plus de vigilance qu'elle ne gardait les passages qui aboutissaient à la chambre de Clémentine. Elle venait l'épier à chaque instant de la journée; la nuit, elle se levait pour s'assurer que sa porte était close, et qu'elle ne se hasardait pas à sortir sur la terrasse pour jeter un billet doux par-dessus les murailles.

Quelques semaines passèrent ainsi; on était en plein automne; les chemins devenaient effroyables, et, le soir, M. de Champguérin s'en retournait de bonne heure à son manoir. Dès que La Graponnière l'avait reconduit, la veillée était finie; le marquis passait dans sa chambre à coucher en emmenant le père Cyprien; les deux dames regagnaient leur ap-

partement; toute la livrée se retirait dans ses bouges, et bientôt le plus profond silence régnait à la Roche-Farnoux.

Une nuit, une nuit de novembre, Mlle de Saint-Elphège, rentrée depuis longtemps chez elle, veillait près de sa cheminée, après avoir renvoyé les femmes qui la servaient; assise devant le foyer, ses mains fluettes étendues sur la flamme, elle rêvait en écoutant la brise nocturne, dont le souffle murmurait contre les vitrières, et les hurlements lointains de quelque chien de berger qui aboyait à la lune.

Tout à coup elle crut percevoir à travers ces faibles bruits comme un son métallique, quelque chose de semblable au cliquetis d'une molette d'éperon et au choc d'un talon ferré sur les dalles de pierre. Elle se dressa en prêtant l'oreille, et alla regarder dehors à travers la vitrière.

Le ciel était pur, et la lune sereine répandait sa vive lumière dans l'enceinte du préau entouré d'arcades en ogives, sous lesquelles régnait en ce moment un clair crépuscule.

La vieille fille parcourut d'un regard cet étroit espace; puis elle passa sa main sur ses yeux comme pour s'assurer qu'elle n'était point abusée par quelque hallucination, et, quittant aussitôt la fenêtre avec une exclamation étouffée, elle descendit précipitamment chez son oncle.

Le marquis ne dormait pas encore; il était assis dans son grand lit, les yeux ouverts, sa boîte de pastilles à la main, et il écoutait un de ses valets de

chambre, lequel était en train de lui faire un conte de ma mère l'Oie.

Mlle de Saint-Elphège entra sans se faire annoncer, s'arrêta hors d'haleine au pied du lit, et dit avec une sorte d'autorité en regardant le valet de chambre :

« Mon oncle, renvoyez ce garçon, je vous prie.

— Sortez, Braguelonne, « fit le marquis fort étonné.

Mlle de Saint-Elphège alla fermer la porte ; puis, venant au chevet du marquis, elle lui dit d'une voix entrecoupée et avec un accent inexprimable d'indignation et de triomphe :

« Eh bien ! monsieur, je puis enfin vous donner la preuve de cette trahison infâme dont je vous avais déjà inutilement prévenu.... L'homme que vous honorez de votre confiance, celui que vous accueillez chaque jour et favorisez de votre intimité, celui que vous avez comblé de vos bontés, votre voisin, votre commensal, votre obligé, M. de Champguérin enfin, vous trompe et vous outrage.... Il déshonore votre maison. Cette nuit même il est rentré secrètement ici....

— Vous aurez fait quelque mauvais rêve, ma nièce ! interrompit le marquis d'un air incrédule et courroucé.

— M. de Champguérin est ici, répéta la vieille fille avec véhémence ; je l'ai vu il n'y a qu'un moment dans le petit préau. Oui, mon oncle, je l'ai vu. Il est sorti par une des portes qui donnent sous les

arcades et a écouté un moment, la tête tournée vers le ciel, comme si quelque bruit lointain l'eût inquiété, ensuite il a disparu de nouveau.

— Êtes-vous certaine de ce que vous dites là? s'écria le marquis en se relevant sur ses coudes.

— Je suis certaine de ce que j'ai vu de mes propres yeux, répondit Mlle de Saint-Elphège; au surplus, monsieur, vous n'avez qu'à donner vos ordres, en uu moment tous les gens seront sur pied, et M. de Champguérin ne pourra s'échapper. »

Le vieux seigneur secoua la tête et parut réfléchir.

« Peut-être doutez-vous encore, mon oncle, continua Mlle de Saint-Elphège; en effet, la chose est inouïe, et je ne puis concevoir par quel moyen M. de Champguérin est rentré cette nuit dans le château. A l'heure où il se retire, M. de La Graponnière ferme derrière lui la grande porte, dont voilà les clefs à votre chevet. Il n'y a point d'autre entrée, et il est absolument impossible de passer par-dessus les murailles. Je ne vois pas non plus comment il pourrait se hasarder jusqu'à la chambre de ma nièce; il lui faudrait pour y arriver, passer devant l'appartement de la baronne et traverser ensuite les communs, où dorment une trentaine de domestiques. Assurément il se tient caché là-bas dans ces grandes salles inhabitées où l'on n'entre pas même durant le jour. Mais qu'y fait-il? comment y est-il entré? comment en sortira-t-il? Je m'y perds.

— Vous l'avez vu? dites-vous, répéta encore le

vieux seigneur en se relevant tout à fait et en regardant Mlle de Saint-Elphège d'un air qui la fit trembler, non pour elle, mais pour ceux qu'elle venait de dénoncer.

— Sur mon honneur et mon salut, j'ai vu M. de Champguérin dans le préau, répondit-elle cependant avec fermeté.

— En ce cas, il est entré par un passage qui communique de la tour du donjon à la grotte aux Lavandières, répondit froidement le marquis; je pensais connaître seul cette porte secrète.

— Qu'allez-vous ordonner, mon oncle? dit Mlle de Saint-Elphège effrayée de la sombre fureur qui éclatait dans le regard du vieux sire de Farnoux.

— Silence, ma nièce, lui répondit-il; point de bruit, point de scandale. Il faut pour l'honneur de ma maison que le châtiment demeure secret comme l'offense. »

A ces mots il se releva et sortit de son lit tout vêtu, ainsi qu'il se couchait d'habitude; puis il frappa sur un timbre pour avertir La Graponnière, lequel dormait non loin de là. L'écuyer de main, accoutumé à ces appels nocturnes, arriva presque au même instant, et demeura tout stupéfait à l'aspect de Mlle de Saint-Elphège, qui marchait dans la chambre d'un air agité et en levant les yeux au ciel avec des paroles entrecoupées.

« La Graponnière, dit le vieux seigneur d'un air de froide détermination, donne-moi mon épée et cours réveiller le père Cyprien.

— Mon oncle ! qu'allez-vous faire ? s'écria la vieille fille effrayée.

— Cela ne vous regarde point, ma nièce, répliqua-t-il sèchement ; les femmes, qui sont la cause ordinaire de ces sortes d'affaires, ne doivent aucunement s'en mêler.

— Je crains quelque malheur, osa ajouter encore Mlle de Saint-Elphège ; mon oncle, au nom du ciel, ne vous abandonnez pas à votre juste colère....

— Assez, ma nièce ! interrompit le marquis d'une voix impérieuse ; remontez chez vous, faites bonne garde auprès de Mlle de L'Hubac, et ne vous inquiétez pas davantage de ce qui va se passer là-bas. »

Le moine entra en ce moment avec l'écuyer de main.

« Mon père, lui dit le marquis, vous allez me suivre dans la tour du donjon ; je vous apprendrai en descendant de quoi il s'agit. La Graponnière, prends ta lanterne de ronde et marche devant nous.

— Mon oncle, s'écria Mlle de Saint-Elphège incapable de se contenir ; mon oncle, prenez garde ! il se défendra !

— Je vais l'attendre à un endroit où il ne pourra ni m'échapper ni faire résistance ! « répondit le vieux seigneur en tirant l'épée du fourreau et en serrant la poignée d'or bruni dans sa main décharnée.

Le père Cyprien essaya alors de le retenir ; mais

il ne l'écouta point et sortit d'un pas ferme, la tête haute et l'épée à la main. Mlle de Saint-Elphège s'en retourna chez elle tout éperdue.

Elle s'était tout à coup figuré que, tandis qu'elle déclarait à son oncle ce qu'elle venait de voir, M. de Champguérin enlevait Mlle de L'Hubac. Au lieu de rentrer dans sa chambre, elle frappa à la porte de Clémentine. Josette vint ouvrir aussitôt en se récriant et en murmurant à voix basse contre les gens qui ne pouvaient dormir.

« Que fait ma nièce ? » demanda brusquement Mlle de Saint-Elphège.

A cette question la suivante fut près de répondre par un éclat de rire des plus impertinents ; mais elle parvint à se contenir, et dit en se rajustant : « Je vais rallumer les bougies, et mademoiselle pourra voir elle-même.

— C'est inutile, ne faites pas de bruit, répliqua la vieille fille en allant vers le lit, dont elle entr'ouvrit les rideaux. »

La lampe de nuit projeta alors ses timides rayons sur l'oreiller où reposait endormie la tête de Clémentine. La belle jeune fille soupira, mit instinctivement la main devant ses yeux, et ne bougea plus.

Mlle de Saint-Elphège laissa retomber le rideau, et s'en alla après avoir commandé du geste à Josette de se recoucher promptement et en silence.

La vieille fille venait d'acquérir la certitude que M. de Champguérin s'était introduit dans le château

à l'insu de sa nièce, et son esprit se perdait en conjectures sur le motif et le but d'une action aussi audacieuse. En proie à la plus vive inquiétude, elle s'enferma dans son appartement, et courut à la fenêtre qui donnait sur le préau pour observer ce qui allait se passer en cet endroit.

XXXII

Il était alors plus de trois heures après minuit, la brise nocturne soufflait plus vive et faisait crier les girouettes ; par moments, le vantail d'une croisée qu'on avait oublié de fermer battait dans la baie avec un sourd fracas, et les chiens de garde, excités par ce bruit, aboyaient avec fureur dans la grande cour.

Tout était tranquille dans le préau ; la lune ne montrait plus qu'à demi son disque d'argent dans cette enceinte divisée en deux zones, l'une envahie par l'ombre, l'autre vivement éclairée par l'astre à son déclin, de manière que, d'un côté, l'ouverture des arceaux formait sur les dalles de la galerie de grands arcs lumineux, tandis que l'autre côté était couvert de ténèbres profondes.

Mlle de Saint-Elphège colla son visage pâle à la

vitrière et regarda dehors en tremblant. Elle aperçut alors le marquis et ses deux acolytes qui traversaient le préau et allaient vers la tour du donjon. La Graponnière marchait en avant, sa lanterne sourde à la main, et le père Cyprien suivait le vieux sire de Farnoux, en lui parlant avec des gestes suppliants, comme s'il eût essayé de le convaincre et de le retenir ; mais le marquis avançait toujours, bien qu'il ralentît le pas et semblât prêter l'oreille aux paroles du moine. Celui-ci dut le convaincre enfin, car il s'arrêta et parut hésiter, puis, se tournant tout à coup, il gagna le côté sombre du préau et demeura caché, avec sa suite, dans l'angle le plus obscur de la galerie.

Dès lors ces trois personnes ne firent plus aucun mouvement, et Mlle de Saint-Elphège aurait douté de leur présence, si elle n'eût vaguement distingué à travers les ténèbres la robe blanche du moine. Pétrifiée d'étonnement, transie de frayeur, elle attendit, appuyée au croisillon de la fenêtre, le dénoûment de cette scène nocturne.

Longtemps après l'horloge du château sonna quatre heures, puis la demie, puis cinq heures.

A ce moment une porte grinça légèrement sur ses gonds, et presque aussitôt quelqu'un parut sur la galerie, du côté où la lune jetait encore ses clartés au pied des arceaux gothiques.

Mlle de Saint-Elphège reconnut, cette fois encore, la haute taille, la tournure, l'habit de M. de Champguérin, et entendit de nouveau ses éperons d'argent

sonner sur les dalles; mais, chose étrange! une personne, dont elle ne pouvait distinguer les traits ni l'habillement, marchait à côté de lui dans la pénombre et semblait lui parler à voix basse, car il s'en allait lentement, le visage tourné vers elle; il passa ainsi à quelques pas du marquis, et remonta la galerie en se dirigeant vers la tour du donjon.

La vieille fille, saisie d'un étonnement inexprimable, entr'ouvrit sa croisée et avança la tête; mais en ce moment un nuage couvrit la lune, le ciel s'assombrit; la zone lumineuse où se trouvait M. de Champguérin se confondit subitement avec les ténèbres, et Mlle de Saint-Elphège ne distingua plus rien à travers ce chaos.

Pendant quelques minutes, le préau et les galeries furent enveloppés d'un sombre crépuscule, et lorsque la lune, se dégageant enfin de ses voiles brumeux, montra de nouveau sa face sereine, M. de Champguérin et l'ombre qui le suivait avaient disparu.

Un quart d'heure plus tard, le groupe caché au fond de la galerie se retira dans le même ordre qu'il était venu; seulement le marquis allait d'un pas plus rapide, et le moine suivait en silence, la tête baissée.

Mlle de Saint-Elphège ne songea pas à quitter la fenêtre; immobile et les yeux fixés sur le préau, elle se demandait si tout ce qu'elle venait de voir n'était point un rêve, une vision, et s'efforçait de rappeler

ses esprits troublés. Évidemment, il n'y avait pas eu mort d'homme, et son cœur était soulagé d'une grande inquiétude; mais sa tête était bouleversée, et elle formait une foule de suppositions étranges, impossibles.

Au petit jour, ne pouvant plus résister à ses anxiétés, elle se décida à descendre chez son oncle. Les gens n'étaient point réveillés, et le plus grand silence régnait encore dans le château. Pourtant Mlle de Saint-Elphège remarqua avec surprise que la grande porte était ouverte déjà, et que Braguelonne, l'un des valets de chambre du marquis, et celui qui était le plus en faveur auprès de son maître, achevait de harnacher deux mulets de bât qu'il venait d'amener au perron.

En entrant dans le passage qui communiquait de la chambre du marquis à la salle verte, Mlle de Saint-Elphège rencontra La Graponnière.

« Vous êtes déjà levé? lui dit-elle à voix basse; je n'ai pu reposer un instant non plus. Quelle nuit, grand Dieu!

— Une nuit des plus fatigantes! répondit piteusement l'écuyer de main.

— Je viens m'informer des nouvelles de mon oncle, ajouta-t-elle. Annoncez-moi, je vous prie.

— M. le marquis m'a donné l'ordre de ne laisser entrer personne, pas même vous, mademoiselle, » répondit La Graponnière en lui barrant respectueusement le passage.

Elle n'osa insister, et se retira fort effarée; mais,

après avoir fait quelques tours dans la salle verte pour donner à l'écuyer de main le temps d'aller rejoindre son maître, elle revint sur ses pas, et, s'approchant sans bruit de la porte entre-bâillée, elle essaya de voir ce qui se passait dans la chambre de son oncle.

Bien que le jour naissant projetât ses rayons entre les volets mal joints, cette vaste pièce était encore éclairée par les candélabres, dont la lumière affaiblie se confondait par moments avec les folles lueurs de quelques branches résineuses qui brûlaient dans la cheminée.

Le vieux seigneur ne s'était pas couché; il veillait assis dans son grand fauteuil, les deux mains plongées dans un monceau de paperasses placées devant lui, sur un guéridon.

A l'aspect de son oncle, Mlle de Saint-Elphège demeura saisie d'étonnement : elle s'attendait à le trouver fort abattu après cette nuit d'insomnie, et il lui paraissait au contraire animé, dispos et comme rajeuni. On eût dit, en effet, que, par une réaction inexplicable, le marquis avait tout à coup reculé de quelques années sur son grand âge; ses traits immobiles et desséchés avaient repris une expression vivante; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et ses joues étaient légèrement colorées, comme si le sang eût recommencé à circuler activement dans ses veines.

Tandis que Mlle de Saint-Elphège le considérait avec une sorte de stupeur, il repoussa du pied plu-

sieurs feuilles lacérées qu'il venait de jeter sur le parquet, et dit en élevant la voix :

« Mets tout cela au feu, mon vieux La Graponnière. » Puis il se retourna et acheva de déchirer quelques papiers qui cachaient une antique écritoire de voyage ouverte sur le guéridon.

« Bonté divine ! il vient d'écrire ! » pensa Mlle de Saint-Elphège en apercevant ce petit meuble dont le vieux seigneur ne s'était pas servi une seule fois depuis son arrivée à la Roche-Farnoux.

Un moment après le marquis, reprit en regardant l'écuyer de main qui achevait de jeter au feu les feuilles déchirées :

« Bien, mon vieux La Graponnière, voilà qui est fini. Maintenant, va remettre ce moine aux mains de Braguelonne, qui ne le quittera qu'après l'avoir réintégré dans son couvent.

— C'est donc ce pauvre père Cyprien qui va être puni des méfaits de M. de Champguérin ? » murmura Mlle de Saint-Elphège en se retirant à la hâte ; car, en restant là plus longtemps, elle courait risque d'être surprise par les valets, qui commençaient à circuler dans le château.

Ce qu'elle venait de voir et d'entendre l'étonnait singulièrement ; elle ne pouvait concevoir pourquoi le père Cyprien était subitement tombé dans la disgrâce du marquis, et s'apercevant que les choses tournaient au rebours de ce qu'elle avait pensé, elle se figurait presque que M. de Champguérin parviendrait à se justifier. Sa conviction à elle-même était

déjà fort ébranlée; à force d'y rêver, elle en était venue déjà à douter de la réalité de ce qu'elle avait vu, et à se persuader que la visite nocturne de M. de Champguérin n'était rien moins que la preuve évidente d'une intrigue amoureuse.

Lasse de commenter en vain ces incidents mystérieux, elle essaya de se distraire en allant surprendre sa nièce, et au lieu de rentrer dans son appartement, elle se dirigea vers celui de Clémentine. La porte en était ouverte, et Josette allait et venait avec des mines coquettes, dans le corridor, à l'extrémité duquel un grand laquais époussetait les lambris en lui envoyant des œillades amoureuses. Mlle de Saint-Elphège passa derrière la suivante, qui ne l'aperçut point, et entra chez sa nièce sans se faire annoncer.

Elle ne pensait pas la trouver levée à cette heure matinale; mais Clémentine était déjà assise devant la fenêtre, qu'inondaient les clartés vermeilles du soleil levant; penchée sur son métier à tapisserie, elle travaillait avec tant d'application, qu'elle n'entendit pas sa tante Joséphine qui s'avançait sur la pointe des pieds, en promenant autour d'elle un regard investigateur.

La pauvre fille avait entrepris, pour occuper ses loisirs, un de ces petits chefs-d'œuvre de patience qu'on apprend à confectionner dans les couvents. C'était un tableau en broderie, lequel avait la prétention de représenter des arbres, des rochers, des prairies, et, dans la perspective, un petit édifice surmonté d'un clocher à arcades, qui ressemblait à

quelque chose comme une chapelle, lequel faisait face à un logis percé de grandes fenêtres et dont le toit était orné de plusieurs girouettes.

Le vert d'herbe et le bleu faïence dominaient dans ce paysage fantastique, où il était possible de reconnaître cependant le vallon ombragé, la petite église de Notre Dame des Templiers, et au premier plan le château neuf de Champguérin.

Le site était embelli d'un troupeau de moutons blancs, que gardait une bergère assise sous un grand arbre, au tronc duquel un chiffre amoureux était tracé avec de la soie jaune.

« Quel travail faites-vous donc là, ma nièce? » s'écria Mlle de Saint-Elphège en avançant tout à coup la tête par-dessus l'épaule de Clémentine, laquelle se retourna avec un cri perçant, et demeura glacée d'effroi à la vue de sa tante, qui examinait le tableau d'un air surpris et courroucé.

« Vraiment, mademoiselle, reprit la vieille fille en ricanant, je vous félicite; vous avez fait là quelque chose de précieux? Mais d'où vient que vous y travaillez en cachette? Pourquoi ne m'avoir pas montré ce bel ouvrage de vos mains? Ce qui m'en plaît surtout, c'est ce gros chiffre tracé sur l'écorce d'un ormeau. Un H et un C réunis par des lacs d'amour; c'est fort galant, ma foi!... Nous verrons ce qu'en dira M. votre grand-oncle. »

Dès les premiers mots de cette sortie ironique, Clémentine avait caché dans ses mains son visage en pleurs; mais l'espèce de menace qui lui servait

de corollaire lui fit relever fièrement la tête, et sentant pour la première fois de sa vie qu'elle était courageuse, elle dit d'un ton résolu :

« Faites, ma tante ! allez dénoncer à M. le marquis tout ce que vous supposez.... Ni son autorité ni la vôtre ne sauraient changer mes sentiments....

— Enfin ! je sais à quoi m'en tenir ! s'écria Mlle de Saint-Elphège tout à la fois furieuse et consternée. Malheureuse enfant ! n'ajoutez pas un mot, je ne dois pas, je ne veux pas vous entendre. » Et, après un moment de silence, elle ajouta d'un ton plus calme :

« Allons ! soyez raisonnable, essuyez vos larmes et dépêchez-vous de serrer ce tableau. »

Mlle de L'Hubac ôta sa broderie de dessus le métier, ensuite elle alla l'enfermer dans le coffret qui avait si vivement excité jadis la curiosité du petit baron, et où elle gardait précieusement tous les souvenirs de ses amies du couvent.

Quand cela fut fait, elle revint s'asseoir près de la fenêtre et tourna les yeux vers le chemin par lequel M. de Champguérin arrivait chaque jour. Ce mouvement n'échappa point à la vieille fille ; elle hocha la tête d'un air profondément attristé, et, répondant à la pensée de Clémentine, elle lui dit :

« Vous avez dix-sept ans, et vous espérez en l'avenir !... Il vous semble que vous avez devant vous tant d'années de vie et de jeunesse, qu'il vous est aisé d'en sacrifier quelques-unes.... Le temps écoulé ne vous effraye pas encore ; mais un jour viendra où

vous regarderez derrière vous avec douleur et où vous regretterez d'avoir consumé votre vie dans une sorte de rêve.... J'avais seize ans comme vous quand j'arrivai ici, et je franchis d'un cœur assuré le seuil de cette demeure où je devais souffrir si longtemps.... Ma mère, pauvre femme! eut un pressentiment de mon triste sort; elle regretta de m'avoir si tôt retirée du monde et pleura d'avance mon malheur.... En effet, j'ai attendu, j'ai langui; ma jeunesse s'est écoulée, et rien n'a changé.... Hélas! votre destinée sera pareille à la mienne, si vous comptez sur l'avenir, si vous abandonnez votre âme à la vaine espérance d'être libre un jour, libre de disposer de votre main.

— Mes vœux ne vont pas jusque-là, répondit Clémentine d'une voix altérée; tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse librement refuser toute proposition de mariage.

— Soyez tranquille, il n'en sera question de longtemps! répliqua Mlle de Saint-Elphège avec amertume. Ma nièce, nous suivrons toutes deux l'exemple de cette vieille demoiselle de Farnoux que votre grand-oncle cite à tout propos : après avoir vécu longtemps, nous mourrons sans alliance. »

Là-dessus elle se leva, convaincue d'après sa propre expérience qu'il n'est ni raisonnement ni remontrance qui puisse changer l'esprit d'une fille amoureuse. Avant de se retirer, elle dit encore à sa nièce en manière d'avertissement :

« Votre belle-tante viendra ici tout à l'heure, et elle s'apercevra peut-être que vous avez les yeux

rouges; mais il est inutile qu'elle sache pourquoi vous avez pleuré. C'est une personne d'une vertu si froide, si sévère, qu'on ne peut parler avec elle de certaines choses....

— Oh! je n'aurais jamais osé! s'écria naïvement Mlle de L'Hubac.

— Il y a des secrets qu'elle n'apprendra pas de ma bouche, ajouta la vieille fille d'un air concentré et en faisant allusion dans sa pensée aux événements de la nuit précédente; je ne lui ai jamais fait aucune confidence. D'ailleurs, ma nièce, retenez bien ceci: une seule chose m'a réussi dans le cours de ma vie, c'est d'avoir gardé le silence sur mes afflictions. Si vous n'étiez une enfant, je vous parlerais encore; mais à quoi bon! vous ne sauriez comprendre la peine qui me consume, et ma triste expérience ne pourrait rien contre les fougueux entraînements de votre cœur. »

Elle se retira lentement à ces mots, et Clémentine murmura en la suivant d'un regard ému: « Est-ce qu'elle aurait aimé?... »

XXXIII

La matinée s'écoulait cependant, et l'heure approchait où M. de Champguérin avait coutume d'arriver à la Roche-Farnoux. Mlle de Saint-Elphège descendit dans la salle verte l'esprit fort préoccupé de l'accueil que son oncle allait faire à cet homme qu'il voulait tuer de sa main quelques heures auparavant. Ses craintes étaient dissipées ; elle ne redoutait plus une sanglante catastrophe, il lui semblait que cette colère de vieillard s'était exhalée en menaces, et que le marquis se contenterait de quelques explications qui achèveraient de rendre la vérité impénétrable. Mme de Barjavel était déjà dans la salle. Après avoir fait sa révérence à la vieille fille, elle lui dit d'un air indifférent :

« Ma cousine, est-ce que vous savez pourquoi le père Cyprien est parti aujourd'hui de si grand matin, sans prendre congé de personne ?

— Je l'ignore, ma cousine, répondit laconiquement Mlle de Saint-Elphège. »

Et aussitôt elle s'en alla à l'autre extrémité de la salle, où elle se mit à arranger par contenance les cartes sur la table de jeu. La baronne prit silencieu-

sement sa broderie et s'assit au coin de la cheminée. Toutes deux étaient si absorbées dans leurs pensées, qu'elles ne s'aperçurent pas que l'aiguille de la pendule marquait déjà midi.

Au premier coup du timbre, le maître d'hôtel parut à la porte et demeura muet en voyant le grand fauteuil du marquis encore vide. Les deux dames relevèrent la tête d'un air étonné et en tournant les yeux du côté de la chambre à coucher de leur oncle. Au même instant La Graponnière ouvrit la porte et se précipita dans la salle tout éperdu, les mains levées au ciel, en criant :

« M. le marquis !... mon bon maître ! tout est fini....

— Qu'est-il arrivé? grand Dieu ! demanda la baronne en s'adressant à un des valets de chambre qui suivait l'écuyer de main.

— Tout est fini, madame !... répéta cet homme; M. le marquis est mort !...

— Cela n'est pas pas possible! » fit Mlle de Saint-Elphège en se dressant, le visage couvert d'une soudaine pâleur, et se soutenant à peine sur ses jambes tremblantes....

Mme de Barjavel s'était levée aussi, les traits altérés, les joues blanches comme son fichu de linon.

« Il ne faut pas désespérer encore! s'écria-t-elle; mon oncle est peut-être tombé en faiblesse. Allons le secourir....

— C'est inutile, Mme la baronne, répondit La Graponnière en gémissant; hélas ! mon pauvre maî-

tre! il s'est laissé aller dans mes bras et a rendu l'âme sans jeter un soupir....

— M. le marquis était très-bien ce matin, ajouta le valet de chambre ; nous l'avons habillé à l'ordinaire, et il est resté sur son fauteuil en attendant l'heure du dîner. Comme la pendule allait sonner midi, M. de La Graponnière lui a présenté sa canne et son chapeau pour passer dans la salle. Il s'est relevé alors avec un visage tout décomposé ; puis il est retombé en agitant un peu les bras, ses yeux se sont fermés, et aussitôt il est mort....

— Je ne le crois pas! s'écria Mlle de Saint-Elphège avec un geste convulsif, non, je ne le crois pas encore.... »

Puis, faisant un suprême effort, elle traversa la salle d'un pas précipité, et entra dans la chambre du marquis, suivie de La Graponnière.

Un moment après, elle reparut, se soutenant à peine, et dit d'une voix presque inintelligible : « Il est vrai,... je l'ai vu,... tout est fini... »

Mme de Barjavel s'agenouilla en silence, le visage tourné vers la chambre de son oncle ; Mlle de Saint-Elphège l'imita machinalement, et toutes deux prièrent un moment sans larmes, sans douleur peut-être, mais l'âme recueillie dans de graves et pieuses pensées.

Ensuite la baronne donna ses ordres au maître d'hôtel, qui était resté debout, la serviette au bras et comme pétrifié, entre les battants tout grands ouverts de la porte.

« Montez chez Mlle de L'Hubac, lui dit-elle; je vous charge de lui annoncer le fatal événement.... Nous l'attendons ici.... Point de cris, point de tumulte dans le château; qu'on ouvre la chapelle, et que tous les gens de M. le marquis de Farnoux se mettent en prières. »

Quelques instans après, Mlle de L'Hubac entra dans la salle verte; elle embrassa silencieusement ses tantes et s'assit, le visage caché dans son mouchoir; la pauvre enfant, obéissant aux bons instincts de son cœur, pleurait ce terrible vieillard, devant lequel elle avait si souvent tremblé; elle oubliait sa sévérité, sa rigueur inexorable, et ne songeait plus qu'aux froides bontés qu'il lui avait parfois témoignées.

Les deux dames se taisaient, absorbées dans leurs réflexions; chacune considérait mentalement le grand changement qui allait s'opérer dans son sort, et calculait l'héritage qu'elle était appelée à recueillir.

La fortune du marquis s'était fort augmentée pendant sa longue retraite à la Roche-Farnoux; il laissait environ cinquante mille écus de rentes, lesquels revenaient naturellement et par moitié aux enfants de ses deux sœurs, de manière que Mme de Barjavel avait une part égale à celle que devaient partager Mlle de Saint-Elphège et sa jeune nièce, Mlle de L'Hubac.

« Ma cousine, dit la baronne après un long silence, avant de rien décider pour les derniers hon-

neurs que nous devons rendre à mon oncle, il serait à propos de nous entourer des personnes qu'il honorait de son amitié; le père Cyprien est parti ce matin pour quelque raison que nous ne savons pas, je vais envoyer quelqu'un le chercher à son couvent. M. de Champguérin avait annoncé qu'il ne monterait pas aujourd'hui à la Roche-Farnoux; il faut qu'un exprès parte sur-le-champ et le prie de se rendre auprès de nous....

— Vous voulez faire venir ici M. de Champguérin? s'écria la vieille fille d'un air d'indignation contenue.

— Oui, ma cousine, je le juge convenable, » répliqua gravement Mme de Barjavel. Et, sans perdre un instant, elle fit partir son message. .

Mlle de Saint-Elphège, pour le moins aussi surprise qu'irritée, fut sur le point de révéler à la baronne tout ce qu'elle avait vu, et de déclarer hautement que la présence de M. de Champguérin à la Roche-Farnoux lui semblait un outrage à la mémoire de son oncle; mais une sorte de pressentiment l'arrêta, elle désespéra tout à coup de son influence, et entrevoyant le triomphe probable de l'ambitieux gentilhomme qui aspirait à la main de sa nièce, elle s'écria avec une amère conviction.

« Que de malheurs je prévois dans notre famille! »

Puis, tournant les yeux vers Clémentine, elle ajouta.

« Oui c'est une juste douleur que la vôtre! Pleurez, mon enfant, pleurez, car la mort de votre

grand-oncle vous livre à votre mauvaise destinée! »

Mlle de L'Hubac comprit cette vague allusion, et détourna la tête pour cacher la rougeur qui se répandait subitement sur ses traits.

Apparemment la baronne pénétra aussi la pensée de Mlle de Saint-Elphége, car elle lui dit froidement.

« Rassurez-vous, ma cousine, et n'ajoutez pas sans motif à l'affliction de Clémentine. Bientôt, je l'espère, vous reconnaîtrez combien vos prédictions sont fausses.

— Plaise au ciel que je me sois trompée! » murmura la vieille fille.

XXXIV

Malgré les ordres de Mme de Barjavel, la chapelle était déserte, et pas un serviteur ne priait pour le maître sévère et généreux qui venait de trépasser.

Le vieux seigneur de Farnoux avait vécu trop longtemps; personne ne le pleurait; on parlait de sa mort d'un air étonné, presque réjoui; la valetaille s'enivrait dans les cuisines en commentant la lugubre nouvelle; on eût dit un changement de règne, une révolution, un jour de délivrance pour cette plèbe servile. Le bruit qu'elle faisait ne retentissait

pas cependant au delà des salles basses où se tenait la livrée, et le plus grand silence régnait aux alentours de la chambre mortuaire, dans laquelle La Graponnière, aidé de quelques principaux serviteurs, achevait de rendre les derniers devoirs à son maître.

En attendant l'arrivée du père Cyprien, on avait mandé un pauvre prêtre qui desservait la plus prochaine paroisse, et venait les dimanches dire une messe blanche dans l'église du bourg.

Il accourut bientôt, son bréviaire sous le bras, sa vieille soutane de serge retroussée dans la ceinture, et son vieux chapeau roussi à la main. Lorsqu'on l'eût introduit, La Graponnière le laissa en prières à côté du corps et passa dans la salle verte. Presque au même instant la porte de l'antichambre s'ouvrit, et un valet annonça à demi-voix M. de Champguérin.

En entendant ce nom, La Graponnière recula avec un mouvement involontaire, et demeura à l'écart.

M. de Champguérin se présenta avec le maintien grave et affligé que commandait le funeste événement qu'il venait d'apprendre; mais, malgré ses efforts, il n'était pas entièrement maître de lui-même et il y avait dans son regard, dans le son de sa voix, quelque chose qui trahissait une joie secrète. A son agitation, à son air triomphant et troublé, on eût pu croire que c'était à lui qu'allait échoir le grand héritage de la maison de Farnoux, et non à ces trois femmes contristées et taciturnes qui avaient repris machinalement leur place accou-

tumée, et entouraient encore le fauteuil vide du vieil oncle.

Lorsque M. de Champguérin eut fait ses compliments de condoléance et se fut assis fièrement en face de Mlle de Saint-Elphège, la baronne se tourna vers l'écuyer de main, qui était resté près de la porte, en lui disant à haute voix.

« Approchez, monsieur de La Graponnière; en un pareil moment, les anciens serviteurs sont, comme les anciens amis, appelés de plein droit à donner leur avis sur les affaires de famille. »

A ces mots, qui semblaient annoncer qu'il allait être question de graves intérêts et que rien ne serait décidé sans les conseils et l'approbation de M. de Champguérin, Mlle de Saint-Elphège et Mlle de L'Hubac tournèrent simultanément les yeux vers la baronne, l'une avec une expression de reproche, l'autre d'un air de satisfaction reconnaissante.

« Est-ce qu'il s'agit déjà de calculer notre part d'héritage? dit amèrement la vieille fille.

— Ce n'est pas aux affaires de la succession que je songe en ce moment, répondit Mme de Barjavel avec dignité, c'est aux honneurs que nous devons rendre à celui qui nous laisse cette grande fortune. Les funérailles des anciens seigneurs de Farnoux étaient célébrées avec pompe, et j'ai entendu dire qu'il existait à ce sujet un cérémonial écrit. En avez-vous connaissance, M. de La Graponnière?

— Oui, madame la baronne, répondit-il; mais il y

a près de deux siècles qu'il est tombé en désuétude, attendu que depuis le quatrième aïeul de M. le marquis, tous les seigneurs de Farnoux sont morts à la guerre, en pays ennemi.

— Mon sentiment est qu'il faut le rétablir dans cette circonstance solennelle, dit Mme de Barjavel en se tournant vers l'espèce de conseil de famille qu'elle présidait ; afin de s'y conformer entièrement, on devrait chercher parmi les archives le manuscrit du cérémonial.

— Je le sais de mémoire, madame la baronne, répondit La Graponnière. Lorsqu'un seigneur de Farnoux a rendu son âme à Dieu, on ne l'expose qu'une demi-journée sur le lit de parade. Dès la matinée suivante, ses vassaux et tenanciers sont astreints à se rassembler dans la grande cour du château pour recevoir le corps et le transporter à vingt lieues d'ici, dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux, où l'un des ancêtres de M. le marquis a fait bâtir une chapelle et fondé un obit perpétuel. Cette procession funèbre fait d'abord une station à Notre-Dame des Templiers, et, comme la tour de Champguérin était autrefois un fief mouvant de la Roche-Farnoux, les seigneurs du lieu sont tenus de se trouver à la porte de la petite église. Après l'absoute, le cortége poursuit son chemin et conduit le défunt jusqu'à l'abbaye de Sylvecane.

— Je pense, en effet, que nous honorerons la mémoire de mon oncle en renouvelant pour lui ces anciens usages, dit alors Mlle de Saint-Elphège ;

c'est à vous, monsieur de La Graponnière, qu'il appartient d'ordonner la cérémonie.

— Avant d'aviser aux préparatifs, il faudrait s'assurer que M. le marquis n'a rien recommandé lui-même pour ses funérailles, » observa l'écuyer de main en hésitant et de l'air soucieux d'un homme obligé de faire une révélation dont il ignore la portée.

Puis, baissant la voix, il ajouta : « M. le marquis a fait des dispositions.

— Je le sais, interrompit Mme de Barjavel; dès les premiers jours de son arrivée à la Roche-Farnoux, il dicta à sa sœur, Mme de Saint-Elphège, une liste des legs et pensions qu'il laisse aux gens de sa maison. »

La Graponnière secoua la tête.

« Non madame la baronne, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il, c'est d'un testament écrit de sa main, scellé de son cachet, et qu'il a déposé devant témoins dans une armoire dont voici la clef. »

A ce mot de testament, chacun s'émut, excepté Clémentine, qui dit naïvement : « Mon pauvre oncle ! si vieux ! je croyais qu'il ne savait plus écrire.

— Il aura voulu faire d'avance le partage de son bien, murmura M. de Champguérin; quelle manie de vieillard !

— Je ne le crois pas, dit vivement la baronne; jamais il ne m'avait manifesté cette intention.

— C'est ce matin qu'il a fait son testament ! pensa Mlle de Saint-Elphège, frappée d'un souvenir soudain et pressentant quelque étrange événement.

— Il est probable que mon oncle a secrètement consigné sa volonté sur des choses dont il n'a jamais parlé durant sa vie, reprit Mme de Barjavel; ces dernières dispositions doivent avoir trait à sa mort et à ses funérailles. On ne peut rien décider, en effet, sans en prendre connaissance. Allez, monsieur de La Graponnière, allez chercher cet écrit. »

L'écuyer de main obéit et reparut un instant après, tenant un large pli dont l'enveloppe était scellée aux armes de la maison de Farnoux.

Il déposa ce papier sur la table de jeu, où les cartes étaient encore étalées comme si la partie allait commencer, et regarda autour de lui en tremblant. Chacun semblait frappé d'une sorte d'angoisse, et ce saisissement avait gagné Mlle de L'Hubac elle-même; elle baissait la tête et observait avec inquiétude la physionomie de M. de Champguérin. La vieille fille, vivement agitée, levait les yeux au ciel et faisait de sourdes exclamations.

« Nous perdons l'esprit, ma cousine! lui dit la baronne en recouvrant tout à coup sa résolution et son sang-froid; assurément, mon oncle ne nous a pas déshéritées. Puis, s'adressant à La Graponnière, elle ajouta d'une voix ferme: — Rompez ces cachets et lisez: lisez, monsieur. »

La Graponnière brisa le double sceau apposé sur les lacs de soie jaune et noir qui fermaient l'enveloppe et déploya la feuille de vélin d'une main tremblante, puis il lut à haute voix.

« Au nom de la sainte Trinité! Amen.

« Moi, Gaëtan de Farnoux, marquis de la Roche-Farnoux, comte de Nanteuil, seigneur de Maligny et autres lieux, premier gentilhomme du roi, etc., etc., étant, par la grâce de Dieu, sain de corps et d'esprit comme en mon meilleur âge, mais prévoyant qu'il faudra mourir un jour, et considérant les mérites et les torts de chacun envers moi, j'ai fait les dispositions suivantes :

« J'institue pour mon unique héritière et légataire universelle la très-noble et très-excellente demoiselle Joséphine de Saint-Elphège, ma nièce.... »

La Graponnière s'interrompit ; il y eut un instant de silence et de stupeur.

Mlle de Saint-Elphège s'était tournée vers M. de Champguérin avec un mouvement spontané, involontaire. Par un de ces inexplicables retours, de ces élans de générosité aveugle dont les femmes dédaignées sont seules capables, elle concevait la pensée de lui offrir, avec sa main, cette fortune immense que seule elle était appelée à recueillir.

M. de Champguérin, les lèvres contractées, le visage blême, s'était levé comme pour voir de ses propres yeux la clause du testament, et gardait un morne silence.

La baronne aussi était devenue pâle; pourtant elle dit avec une sorte de calme : « Achevez, monsieur de La Graponnière. »

L'écuyer de main reprit : « *Item*, je lègue à ma petite nièce, Mlle Clémentine de L'Hubac, une pension de six cents écus sa vie durant; ladite demoi-

selle, ayant démérité à mes yeux par manque de soumission, demeurera ainsi privée de sa part de mon héritage.

« *Item*, je déshérite formellement et prive de tous droits à ma succession la baronne douairière de Barjavel, laquelle, sans mon avis et consentement, s'est unie par mariage secret à M. de Champguérin-les-Templiers.... »

La foudre tombant au milieu de la salle verte n'eût pas produit plus d'effet sur les personnes qui s'y trouvaient réunies que ce dernier paragraphe du testament.

« Comme je m'étais trompée ! murmura Mlle de Saint-Elphège en jetant sur la baronne un regard étincelant, et le cœur gonflé d'une noire jalousie, d'une haine implacable.

— Mon oncle avait découvert ce secret ! murmura Mme de Barjavel atterrée ; qui donc nous a trahis ?

— C'est moi, sans le savoir, dit Mlle de Saint-Elphège avec une fureur tranquille ; oui, c'est moi.... Cette nuit j'ai vu M. de Champguérin dans le préau, et j'ai couru avertir mon oncle.... Il s'est relevé et a mis l'épée à la main, le bon vieux gentilhomme, lorsqu'il a su que l'honneur de notre famille était en péril. Si le père Cyprien ne fût descendu avec lui, peut-être, madame, qu'à cette heure vous seriez veuve pour la seconde fois.

— C'est ce moine qui lui a révélé notre mariage ! Vous répondiez pourtant de sa discrétion, madame !

s'écria M. de Champguérin en se tournant vers la baronne d'un air de reproche furieux.

— Il y allait, monsieur, de votre vie et de mon honneur, à ce que je vois : le père Cyprien a parlé, il a bien fait, répondit-elle fièrement.

— Oui, mon oncle a découvert ainsi l'outrage fait à sa confiance, à son autorité, poursuivit impitoyablement Mlle de Saint-Elphège, il a fait justice de cette trahison ; mais ses forces se sont épuisées dans une action si violente, et cette nuit a hâté sa mort.

— Ma cousine, dit la baronne en la regardant fixement, il y a dans le fond de votre cœur quelque chose qui vous rend cruelle. »

— Je m'explique tout maintenant, continua la vieille fille hors d'elle-même ; je conçois maintenant pourquoi vous me disiez que la Roche-Farnoux serait toujours pour vous un séjour de prédilection, pourquoi vous sembliez rassurée sur les intentions de M. de Champguérin. Vous étiez bien certaine, en effet, qu'il ne prétendait pas à la main de ma nièce, puisque vous lui aviez donné la vôtre. Eh ! eh ! vous le connaissiez à peine cependant il y a quelques mois, et certes il y a lieu de s'étonner que votre cœur se soit si promptement décidé.

— Ma cousine, interrompit la baronne avec fierté, je n'ai pas à justifier mon mariage ; mais je veux bien condescendre à vous expliquer ma conduite. Il y a bien des années déjà que je connais M. de Champguérin, et — je puis l'avouer hautement aujourd'hui — il y a longtemps que je l'aime. Vous

veniez de refuser sa main ; il quitta ce pays. Lorsqu'il fut à Paris, il se fit présenter à l'hôtel du quai de la Tournelle et y devint bientôt fort assidu. Je n'étais point veuve alors; malgré les sentiments qu'il sut m'inspirer, il ne pouvait concevoir aucune espérance, et, cédant à mes instantes prières, à ma volonté, il se maria. Quelques mois plus tard, M. de Barjavel mourut. Je vins ici, fuyant la présence de celui que j'avais forcé à un autre engagement ; j'y vécus longtemps fidèle à son souvenir et résignée à ne le revoir jamais.... Un jour, cependant, il est revenu, libre à son tour, et m'a rappelé des choses que nous n'avions ni l'un ni l'autre oubliées. Mon oncle pouvait vivre longtemps encore ; je savais qu'il ne donnerait jamais son consentement à mon mariage. J'épousai secrètement M. de Champguérin. Personne n'a le droit de me le reprocher, personne que mon fils, hélas ! dont j'ai détruit ainsi toute la fortune. »

La vieille fille écoutait cette explication d'un air de morne impatience et en observant une scène muette qui se passait depuis un moment derrière la baronne, à l'autre extrémité de la salle : lorsque Mlle de L'Hubac avait entendu déclarer le mariage de M. de Champguérin; elle avait éprouvé une de ces terribles commotions morales qui suspendent la vie et brisent parfois les organes mystérieux où réside la raison humaine.

La pauvre fille s'était levée et avait marché rapidement vers la porte comme pour s'enfuir ; mais,

ses forces l'abandonnant, elle s'était laissée aller sur un siége ; puis, tournant les yeux vers le ciel sans proférer une seule parole, sans jeter un soupir, elle était tombée à la renverse, blême, froide, inanimée, comme morte.

La Graponnière avait couru tout d'abord à son secours ; il la soutenait dans ses bras tandis que M. de Champguérin, qui s'était aussi précipité vers elle, lui tenait les mains et la regardait d'un air d'attendrissement passionné et désespéré.

Mlle de Saint-Elphège considéra un moment ce groupe, puis elle s'écria, en le montrant du geste à la baronne.

« Voyez !... je me suis abusée ; mais vous, madame, vous vous êtes aveuglée.... Allez ! je ne m'étais trompée qu'à demi. M. de Champguérin ne pouvait plus prétendre à la main de ma nièce, mais il l'aimait, il l'aime,... et, j'en suis certaine, il regrette, il déteste à présent le lien qui l'engage avec vous ! Au surplus, vous n'avez qu'à tourner les yeux de ce côté pour vous en convaincre.... Il ne prend guère soin de contraindre ses sentiments.

— Vous vous vengez, ma cousine ! » murmura la baronne avec un accent si douloureux, que Mlle de Saint-Elphège dut s'apercevoir que la blessure qu'elle venait de faire était profonde.

L'austère dame détourna la tête et couvrit de son mouchoir sa figure pâle et baignée de pleurs.

Depuis quelques temps, elle se doutait de cette espèce d'infidélité : les inégalités d'humeur, les

froideurs évidentes et même certaines indiscrétions de son mari l'avaient éclairée; mais elle avait dissimulé ses soupçons et souffert sa peine en silence. En entendant lire cette clause fatale qui la déshéritait, elle avait pressenti que M. de Champguérin ne lui pardonnerait pas ce malheur dont il était la cause, et lorsqu'elle l'aperçut presque aux genoux de Mlle de L'Hubac, tenant ses mains inertes et regardant avec un transport de douleur ce beau visage inanimé, elle sentit sa fermeté d'âme se briser et, subitement vaincue, elle fondit en larmes.

Cependant, Mlle de L'Hubac commençait à soupirer et à rouvrir les yeux.

« La voilà qui revient ! s'écria La Graponnière; Jésus-Dieu ! quelle douleur ! j'ai cru un moment qu'elle avait rendu le dernier souffle comme mon pauvre maître! »

Mlle de Saint-Elphège s'était approchée de sa nièce en jetant sur M. de Champguérin un regard irrité.

« Chère Clémentine ! mon enfant ! dit-elle en la serrant dans ses bras avec une compassion profonde, reprenez vos esprits, écoutez-moi.... »

Mlle de L'Hubac fit un mouvement; puis elle laissa tomber sa tête sur sa main et demeura immobile, les yeux fixes, les traits sans expression, comme une personne qui n'a pas conscience de ce qui se passe autour d'elle.

« Bonté divine ! elle va retomber en pamoison ! » s'écria la vieille fille en la soutenant et en écartant d'un geste impérieux M. de Champguérin.

La baronne s'avança alors; elle avait repris déjà son empire sur elle-même, et son noble visage n'exprimait plus qu'une sereine résignation.

« Monsieur, dit-elle à son mari avec une douceur mêlée de fermeté, nous n'avons plus aucun droit ni aucun motif de demeurer céans; voulez-vous m'emmener ?

— A Champguérin? s'écria-t-il d'un ton farouche.

— Partout où il vous plaira, répondit-elle simplement; partout où nous serons ensemble, vous me verrez contente de mon sort.

— Peut-être ! fit-il avec amertume; vous l'avez dit vous-même, c'est un triste séjour que Champguérin....

— Je m'y accoutumerai, répondit la courageuse femme; puisque toutes vos espérances sont anéanties, puisque vous êtes frustré des biens que je devais vous apporter, je dois du moins partager sans me plaindre votre mauvaise fortune. Allons, monsieur, allons-nous-en; emmenez-moi chez vous ! »

A ces mots elle jeta un long regard autour d'elle, comme pour faire ses adieux à la Roche-Farnoux, et contempla un instant le portrait en pied de son oncle, qui, du haut de son cadre, semblait la regarder d'un air sardonique.

Avant de quitter la salle verte, elle se rapprocha de Mlle de L'Hubac et, prenant une de ses mains inertes et glacées, elle murmura avec un attendrisse-

ment douloureux : « Adieu, Clémentine! Malheureuse enfant, hélas!... pourquoi avez-vous laissé partir mon fils?... »

Mlle de Saint-Elphège se redressa morne, implacable, et lui dit froidement :

« Elle avait dans le cœur une autre inclination et se flattait d'un autre mariage; il était sans doute écrit qu'une femme de notre famille entrerait dans la maison de Champguérin; c'est à vous que le sort est échu, mais Mlle de L'Hubac l'a su trop tard! »

Ce fut ainsi que les deux cousines se séparèrent. Tant qu'elles avaient vécu sous le même toit, leur mutuelle antipathie n'avait point éclaté; elles s'étaient fait une sourde guerre, sans chercher, cependant, à se nuire réciproquement auprès de leur oncle, car toutes deux étaient trop loyales et trop fières pour mêler les questions d'intérêt à leur querelle.

Il venait d'arriver à leur insu, et par un coup fatal du sort, que l'une restait en possession de cette grande fortune si longtemps attendue, et que l'autre s'en allait déshéritée et dépouillée; mais en ce moment même la légataire universelle du marquis de Farnoux enviait peut-être encore la triste épouse de M. de Champguérin. Lorsque La Graponnière lui mit le testament entre les mains, elle le considéra avec amertume et murmura en secouant la tête :

« Il n'est plus temps !... »

XXXV

Le bruit s'était déjà répandu dans le château que le marquis avait institué Mlle de Saint-Elphège pour son héritière unique ; toute la livrée était dans l'antichambre attendant ses ordres; d'un autre côté, les tenanciers, les villageois et les autres petites gens dépendants de la seigneurie de Farnoux commençaient à arriver et remplissaient la cour d'honneur.

La vieille fille s'avança vers la porte :

« Monsieur de La Graponnière, dit-elle à haute voix, je vous charge de faire savoir aux gens de feu M. le marquis de Farnoux que je les garde tous à mon service. J'entends aussi que vous preniez la surintendance de ma maison; vos fonctions commencent aujourd'hui même, et c'est à vous que je remets le soin de commander les obsèques et funérailles selon le cérémonial et les anciens usages de la famille de Farnoux. »

Aussitôt Mlle de Saint-Elphège quitta la salle verte et alla s'enfermer avec Clémentine dans l'appartement le plus reculé du château. C'était celui qu'avait occupé jadis cette vieille demoiselle

de Farnoux, dont le nom revenait si souvent à la mémoire du défunt, et l'on n'y avait presque rien changé depuis le jour où Mme de Saint-Elphège et sa fille y étaient entrées pour la première fois.

La vieille demoiselle fit asseoir sa nièce, ferma elle-même les fenêtres, et dit en soupirant :

« Ici, du moins, nous ne verrons ni n'entendrons rien.... »

Clémentine était tout à fait revenue de sa longue défaillance; mais elle semblait plongée dans une sombre stupeur et ne manifestait la douleur qui l'oppressait que par de rares et pénibles sanglots. Sa tante s'assit à côté d'elle, lui prit la main, et lui dit simplement :

« Pleurez, mon enfant, si vous le pouvez, cela soulagera votre cœur. »

Mlle de L'Hubac passa la main sur ses paupières sèches et brûlantes, puis elle soupira convulsivement et se détourna en fermant les yeux :

« Hélas ! mon Dieu ! je ne croyais pas que le mal fût si grand, » murmura la vieille fille.

La nuit approchait cependant; Josette et les deux filles de service de Mlle de Saint-Elphège vinrent arranger la chambre, afin que l'on pût y coucher; elles mirent Clémentine au lit et disposèrent toutes choses pour que sa tante pût dormir auprès d'elle.

Sur le tard, La Graponnière se présenta discrètement :

« Mademoiselle, dit-il, je viens vous rendre compte des dispositions que j'ai fait faire; les hommes de la

seigneurie sont tous convoqués ; plusieurs bourgs considérables relèvent de la Roche-Farnoux ; ils enverront leur clergé et leurs confréries de pénitents ; les pauvres des paroisses voisines ne manqueront pas d'accourir aussi. Assurément, le cortége funèbre sera des plus beaux et surtout des plus nombreux.

— C'est bien, monsieur, répondit Mlle de Saint-Elphège ; pour tout ce qui regarde l'ordre du convoi funèbre, il faudra suivre le cérémonial de point en point. Vous n'avez pas en la mémoire peut-être que le corps doit être présenté à Notre-Dame des Templiers ?

— Je n'ai garde de l'oublier, répondit vivement La Graponnière ; et, pour que M. de Champguérin ne prétexte cause d'ignorance, je lui ai dépêché un avis de se trouver devant la chapelle, afin de recevoir feu M. le marquis et de l'accompagner en habits de deuil et la tête découverte jusqu'à la limite de ses domaines.

— C'est très-bien, je vous remercie, monsieur, dit la vieille demoiselle en le congédiant du geste ; souvenez-vous aussi que, durant les funérailles, vous devez avoir toujours la main ouverte et faire l'aumône sans compter. »

Mlle de L'Hubac passa toute la nuit dans un grand accablement de corps et d'esprit ; de temps en temps elle soupirait et s'agitait, mais sans proférer une parole. Mlle de Saint-Elphège veilla longtemps à son chevet, tantôt l'observant avec inquiétude,

tantôt faisant un retour sur ses propres chagrins et rêvant avec des transports de douleur, de jalousie et de colère, au mariage de M. de Champguérin.

Le cœur gonflé de regrets et de ressentiment, elle repassait dans sa mémoire ses anciennes amours avec cet infidèle, les serments par lesquels il l'avait abusée et les larmes qu'elle avait versées pour lui. Elle se rappelait avec une sorte de courroux contre elle-même la constance avec laquelle elle l'avait aimé malgré ses arrogances, ses dédains, ses perfidies ; puis, songeant à cette union secrète, qui avait mis le comble à ses trahisons, elle sentait son amour se changer en haine ; il lui semblait que le testament du marquis ne l'avait pas suffisamment vengée, et elle tremblait que M. de Champguérin ne se résignât à être heureux dans la pauvreté avec une femme belle, sage et pleine de vertus.

XXXVI

Vers le matin, Mlle de L'Hubac tomba par degrés dans un profond assoupissement ; elle cessa de soupirer ; ses bras retombèrent mollement le long de son corps, et un souffle plus lent s'exhala de sa bouche entr'ouverte.

Alors la vieille fille se mit au lit elle-même et tâcha de s'endormir aussi ; mais d'abord le sommeil n'engourdit que ses sens, sa pensée veillait à demi, et de vagues images passaient devant ses paupières fermées ; elle revoyait, pour ainsi dire, les événements de sa vie, et, à mesure qu'elle retournait dans le passé, les tableaux se succédaient plus frappants.

Au milieu de ce songe, elle rouvrit machinalement les yeux et aperçut à la lueur de la lampe de nuit le grand lit à quenouilles, la tenture de cuir gaufré et la table dans le tiroir de laquelle elle avait trouvé jadis un lé de tapisserie commencé par la vieille demoiselle de Farnoux.

Alors son rêve continua plus lucide ; il lui sembla que le temps rétrogradait, qu'elle s'en revenait rapidement vers son printemps, qu'elle était jeune, qu'elle avait seize ans, qu'elle était redevenue la belle Joséphine.

A cet immense bonheur, son cœur tressaillit ; elle leva les mains au ciel avec un cri d'allégresse et de triomphe, mais au même instant ce transport de joie la réveilla.

Une des suivantes, couchée en travers de la porte, se releva et accourut tout effrayée :

« Sainte Vierge ! qu'y a-t-il ? fit-elle ; mademoiselle a jeté un cri ; j'ai cru qu'elle m'appelait.

— Non, répondit la vieille fille avec un profond soupir, et en regardant autour d'elle pour rappeler ses esprits ; je me serai écriée en rêvant : recouche-toi, ma pauvre Finette, et me laisse dormir. »

A ces mots, elle se retourna sur l'oreiller, et, pour échapper aux tristes réflexions qui l'obsédaient, elle se mit à calculer les grands biens que lui laissait le marquis de Farnoux. Quand le sommeil la gagna enfin, elle avait compté déjà qu'elle était dame de quatorze villes, villages, bourgs, forteresses, châteaux, châtellenies et terres seigneuriales.

Lorsque Mlle de Saint-Elphège s'éveilla le lendemain, il faisait grand jour depuis longtemps; un clair rayon de soleil pénétrait à travers les volets et faisait pâlir les flammes d'un feu de ramures allumé dans la cheminée.

Les suivantes, agenouillées autour de l'âtre, devisaient à voix basse, et le silence de la chambre laissait entendre distinctement les rumeurs qui s'élevaient par de là les cours intérieures.

« Josette, s'écria Mlle de Saint-Elphège en se relevant en sursaut, d'où vient ce tumulte? on dirait qu'il y a là dehors une grande foule.

— Bonté divine! il faut voir! répondit la suivante; c'est comme un champ de foire. M. de La Graponnière ayant fait publier que mademoiselle donnerait un petit écu à toutes les bonnes gens qui accompagneraïent avec dévotion feu M. le marquis, il arrive du monde de toutes les paroisses; les pauvres accourent de trois lieues à la ronde, et l'on dit que la file sera si longue derrière le corps, qu'elle tiendra d'ici à Champguérin. »

Mlle de Saint-Elphège se fit habiller. Un moment

après, le bourdon de la chapelle et la cloche de l'église du bourg commencèrent à tinter lentement. Ces sons funèbres réveillèrent Mlle de L'Hubac ; elle se releva tout à coup en écoutant et en regardant autour d'elle comme une personne qui cherche à rallier ses souvenirs et ses idées.

La vieille demoiselle s'approcha d'elle alors, et la serrant dans ses bras, elle lui dit :

« Ma chère Clémentine, votre grand-oncle est mort, vous le savez ; on sonne pour ses funérailles.

— Oui ! je me souviens !... je me souviens ! s'écria Mlle de L'Hubac avec un sourd gémissement, il faut prier Dieu !... »

A ces mots, elle se jeta à genoux sur le carreau en fondant en larmes, et commença les lugubres versets du *De profundis*.

« Elle pleure ; cela va mieux, dit la vieille demoiselle en se tournant vers Josette ; jette-lui un manteau de nuit sur les épaules et laisse-la sangloter et soupirer jusqu'à ce que cette affliction s'apaise d'elle-même. »

Les suivantes, qui un moment auparavant riaient autour du foyer, se prosternèrent aussi, les mains jointes et les yeux en pleurs.

Ces bonnes filles n'avaient pas grand chagrin au fond de l'âme ; mais l'exemple de Clémentine les gagnait, et elles étaient sensiblement touchées. Ce furent, du reste, les seules larmes qu'on répandit aux obsèques du sire de Farnoux.

Les pauvres gens qui vivaient sur ses domaines ne

le connaissaient pas ; il ne les avait jamais opprimés, mais il n'avait jamais non plus pris part à leur misère, et personne ne pleurait autour de son cercueil.

Tandis que les deux dames et leurs femmes priaient dans cet appartement reculé, il régnait autour du château une agitation qui n'avait rien de lugubre : de mémoire d'homme, on n'avait vu tant de monde à la Roche-Farnoux ; on eût dit un jour de réjouissance ; les villageois arrivaient de toutes parts, en habits de fête, tandis que les marchands de complaintes, les porte-balles, les buvetiers ambulants, et jusqu'aux bateleurs, s'échelonnaient sur la route comme s'il s'agissait d'une foire franche.

Vers le midi il se fit un grand mouvement dans le château, dont les portes étaient constamment restées fermées à la multitude, et un moment après on abaissait la bannière noire hissée depuis la veille au faîte du donjon : ce signal annonçait que le convoi se mettait en marche.

Mlle de Saint-Elphège s'était approchée de la fenêtre, et, cachée derrière le rideau entr'ouvert, elle regardait au dehors. De cette place, on n'avait qu'une échappée de vue sur le chemin qui passait au delà du rempart.

Lorsque le funèbre cortége déboucha à l'endroit même où s'élevait l'oratoire de Saint-Roch, la vieille demoiselle adressa mentalement le dernier adieu à son oncle, et suivit le cercueil d'un œil sec jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les rochers de la grotte aux Lavandières.

XXXVII

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis les obsèques du marquis, son héritière était entrée en possession des grands biens qu'il avait laissés; mais la Roche-Farnoux ne présentait pas un aspect plus riant et plus animé que durant la vie du vieux seigneur. Mlle de Saint-Elphège était occupée à signer les paperasses que ne cessaient de lui envoyer ses gens d'affaires.

La Graponnière, n'ayant plus personne à servir, vaguait tout le jour dans le château comme un chien qui a perdu son maître, et Mlle de L'Hubac ne sortait guère de sa chambre que pour paraître à table, et pour faire le soir compagnie à sa tante.

La pauvre fille était tombée dans une noire mélancolie; sa beauté pâlissait, sa physionomie exprimait une douloureuse langueur, et il était facile de s'apercevoir qu'elle pleurait souvent en secret.

Mlle de Saint-Elphège la laissait à elle-même, jugeant qu'il fallait attendre que ce grand chagrin s'apaisât par l'effet de sa propre violence; pourtant, un jour que sa nièce lui sembla plus abattue

et plus dolente, elle lui dit avec une certaine aigreur :

« Ma Chère Clémentine, vous ne vous consolez pas ! Mais par quelles paroles menteuses vous a-t-il donc séduite, ce traître ! par quels faux serments est-il parvenu à vous abuser ?

— Il ne m'a point trompée, répondit vivement la jeune fille; jamais il ne m'a parlé de ses sentiments.

— Pourtant, vous êtes persuadée qu'il vous aime, s'écria la vieille demoiselle.

— Oui ! pour son malheur et pour le mien! murmura Mlle de L'Hubac avec une sourde exaltation.

— C'est exactement ce que je pensais moi-même autrefois ! » murmura la tante Joséphine en haussant les épaules.

Un soir, les deux dames veillaient tristement dans la salle verte ; assises au coin de la cheminée, leur broderie à la main, elles travaillaient en silence et laissaient parfois aller l'aiguille en relevant la tête pour écouter les mugissements furieux du vent qui ébranlait les croisées et s'engouffrait bruyamment dans les longs corridors du château.

Un peu plus loin, La Graponnière, penché sur le tapis vert, jouait tout seul aux tarots et regrettait au fond de son âme la partie d'hombre.

« Jésus ! qui donc sonne si tard, par un temps pareil, à la grande porte ? s'écria Mlle de Saint-Elphège en prêtant l'oreille. Avez-vous entendu Clémentine ?

— Oui, ma tante, j'ai entendu la cloche, répondit-elle d'un ton apathique; on n'attend personne ici; c'est peut-être un de ces coups de vent terribles qui aura fait tinter le battant.

— Pourtant on ouvre la grande porte, interrompit la vieille demoiselle en posant son ouvrage sur le guéridon; monsieur de La Graponnière ?

— J'y vais, mademoiselle, s'écria le bonhomme en se levant; je vais voir quel est le personnage qui s'est risqué à gravir la Roche-Farnoux par un vent qui emporte bêtes et gens.

— C'est surprenant, continua Mlle de Saint-Elphège avec agitation, on parle dans l'antichambre, et je crois reconnaître cette voix.... »

Clémentine, pâle et oppressée, s'était retournée déjà du côté de la porte, et écoutait en frissonnant.

Presque au même instant, les battants s'ouvrirent, et La Graponnière reparut, précédant M. de Champguérin, lequel entra sans se faire annoncer.

A son aspect, les deux femmes se levèrent par un mouvement machinal et demeurèrent immobiles.

Clémentine, tremblante et les yeux baissés, s'appuyait d'une main au dossier de son siége, Mlle de Saint-Elphège redressait sa taille grêle et semblait attendre dans un silence hautain que le hardi gentilhomme lui expliquât le motif de sa visite; mais M. de Champguérin se contenta de la saluer avec un froid respect, et s'avançant vers Clé-

mentine, il lui présenta une lettre, en disant d'un accent ému.

« Mademoiselle, voici des nouvelles de votre jeune cousin; j'ai pensé qu'il vous serait agréable de recevoir ce soir même cette lettre, et, ne me fiant à personne pour une chose de cette importance, je suis venu.

— Je vous remercie, monsieur, » répondit Clémentine d'une voix à peine intelligible et en avançant la main. Mais Mlle de Saint-Elphège coupa ce geste, et, s'emparant elle-même de la missive, elle dit sèchement :

« C'est à moi que doivent être remises d'abord les lettres adressées à ma nièce. »

Ensuite elle se retourna et demeura debout à côté de son fauteuil, congédiant par son attitude et son silence M. de Champguérin.

Celui-ci arrêta sur Clémentine un regard navré et lui dit avec une expression fort passionnée :

« Croyez, mademoiselle, que vous n'avez pas au monde de serviteur plus dévoué que moi. Je m'estime le plus heureux des hommes, puisque j'ai pu vous revoir un instant et m'assurer par moi-même que votre précieuse santé n'avait pas souffert au milieu de tant de troubles et d'afflictions. Quoi qu'il arrive, soyez assurée que votre souvenir sera toujours présent à mon âme, et que je donnerais avec joie ma vie pour votre service. »

Là-dessus il s'inclina aux pieds de Clémentine en faisant le geste de lui baiser le bas de la robe,

salua Mlle de Saint-Elphège, qui l'avait écouté stupéfaite, et sortit fièrement de la salle verte.

« Quelle audace inouïe ! s'écria la vieille demoiselle suffoquée d'étonnement et d'indignation.

— C'est un procédé inconcevable! » fit La Graponnière en roulant ses gros yeux.

Clémentine se rassit au coin de la cheminée sans proférer un mot, et essaya de reprendre son ouvrage, mais sa main tremblante ne pouvait tenir l'aiguille : elle avait la vue troublée, et une vive rougeur éclatait sur ses joues brûlantes.

Mlle de Saint-Elphège la considéra un moment en silence; puis, sans entamer aucune conversation sur la démarche de M. de Champguérin, sans paraître s'en occuper davantage, elle prit la missive qu'elle avait posée sur le guéridon, et la présenta à sa nièce en lui disant.

« Voici la lettre de votre cousin. Est-ce que vous ne vous souciez pas de la lire ?

— Mon pauvre Antonin ! murmura Clémentine avec une sorte de remords.

— Que Dieu le comble de ses prospérités ! dit le bon La Graponnière du fond de l'âme; c'est un jeune gentilhomme accompli.

— Il a eu un grand tort à mes yeux, fit entre ses dents Mlle de Saint-Elphège, c'est d'être le fils de sa mère.

— Ce tort-là me paraît tout à fait involontaire, » répliqua courageusement La Graponnière en retournant à ses tarots.

Mlle de L'Hubac avait ouvert la lettre cependant, et elle lisait des yeux avec émotion :

Civita-Vecchia, ce 1er novembre 17....

« Ma bonne Clémentine,

« Je n'ai pas manqué de t'écrire, ainsi que je te l'avais promis en quittant la Roche-Farnoux ; mais une lettre de ma mère, la seule qui me soit parvenue depuis mon départ, me donne lieu de croire que, jusqu'à présent, vous n'avez, ni l'une ni l'autre, reçu de mes nouvelles. C'est que, dans le pays que je viens de parcourir, les choses ne sont pas si bien ordonnées qu'en France, où il ne faut guère que quinze jours pour qu'une lettre aille sûrement à son adresse d'un bout à l'autre du royaume : en terre papale, rien ne se fait avec tant de diligence et de facilité.

« Durant le séjour que nous venons de faire dans les Apennins, j'ai été obligé de confier mes dépêches à des montagnards qui, de loin en loin, descendent dans les villes ; mais, bien que je les eusse grassement payés, je soupçonne qu'ils se seront dispensés de mettre mes lettres et mes paquets à la poste en les jetant au fond de quelque précipice.

« Ce que je regrette surtout, c'est une petite boîte dans laquelle j'avais soigneusement piqué un jasius qui t'était destiné : figure-toi un grand papillon

avec des ailes couleur minime, vermicellées de jaune et blanc par-dessous et de longues antennes dorées à leurs extrémités. Mais console-toi; je te promets de réparer cette perte et de t'envoyer d'ici à quelques mois une collection de lépidoptères la plus belle qu'il soit possible d'imaginer.

« Ainsi que je viens de te le dire, ma chère Clémentine, nous avons passé les derniers mois de la belle saison dans la contrée la plus sauvage et la plus déserte de l'État ecclésiastique. Notre dessein avait été d'abord de visiter les principales villes d'Italie; mais, nous étant un peu détournés de notre chemin pour aller voir la cascade de Terni, nous nous sommes arrêtés dans ces grandes montagnes où il y a une infinité d'animaux et de plantes rares, entre autres le *lacerta occhiata*, qui est un lézard de toute beauté, et un ilex dont la feuille nourrit des familles de colimaçons fort intéressantes. M. l'abbé y a fort augmenté sa collection de chardons, laquelle doit être actuellement une des plus belles et des plus complètes qui soient au monde.

« Quant à moi, j'ai découvert plusieurs espèces d'insectes, entre autres un beau cérambix écarlate auquel j'ai donné ton nom.

« Le hasard nous a fait rencontrer dans ces solitudes un bon religieux dominicain qui a longtemps voyagé et qui s'occupe beaucoup d'histoire naturelle. Ce savant homme dessine et peint en perfection les papillons et les fleurs. Il s'est offert à me

donner des leçons, et M. l'abbé assure que j'ai fait, en peu de temps, des progrès extraordinaires; pour que tu puisses en juger, j'enferme dans cette lettre un petit carré de vélin sur lequel j'ai peint, d'après nature, un argus violet et jaune, lequel est un joli papillon qui ressemble tout à fait à une fleur de pensée vivante. Je t'envoie ce souvenir, espérant que tu lui donneras une place dans le coffret où tu gardes les choses qui ont le plus de prix à tes yeux.

« Ce bon père dominicain qui m'enseigne la peinture, a parcouru presque toute l'Amérique du Sud, et c'est un plaisir de l'entendre raconter toutes les merveilles qu'il a vues dans ses voyages. Lorsqu'il nous avait parlé à la veillée des plantes et des insectes du nouveau monde, M. l'abbé ni moi ne pouvions dormir de la nuit, tant ses récits nous enflammaient l'imagination.

« Te rappelles-tu, ma bonne Clémentine, qu'au moment de me séparer de toi, pour bien longtemps, hélas ! je te dis, comme par badinage, qu'une fois parti je ferais peut-être le tour du monde? Eh bien! je prophétisais ainsi, sans m'en douter, les événements de ma vie. Depuis quelque temps, M. l'abbé avait l'esprit travaillé de certaines idées; j'en étais fort tourmenté aussi, et le jour où nous nous en sommes enfin ouverts l'un à l'autre, tout a été décidé : ainsi que notre docte ami le religieux dominicain, nous voulons visiter une partie des Indes occidentales.

« Ne va pas te figurer, ma bonne petite cousine, que nous partons pour des pays inconnus, habités par des sauvages, et qu'il y a risque de la vie à aller chasser aux papillons dans ces grandes forêts qui recèlent tant d'insectes précieux. Nous nous bornerons à parcourir la Guyane, qui est une des plus belles contrées de la terre, et j'ajouterai, pour te tranquilliser, que deux femmes, deux dames hollandaises, vouées à l'étude de l'histoire naturelle, Mme de Mérian et sa fille, nous ont déjà donné l'exemple et montré le chemin. Ces savantes personnes sont retournées en Europe avec des collections qui font l'admiration et l'envie de tous les naturalistes ; nous allons glaner sur leurs traces et tâcher de compléter leurs travaux. Notre dessein est d'aller d'abord à Cadix, où il nous sera facile de nous embarquer immédiatement pour l'Amérique, car il y a toujours dans ce port des vaisseaux en partance pour toutes les contrées du globe. Nos préparatifs de voyage sont terminés, et c'est demain que nous quittons Civitta-Vecchia pour passer en Espagne sur un joli brigantin de cette nation.

« M. l'abbé t'offre ses très-humbles services et te renouvelle ses respects. Le digne homme s'était desséché durant les vingt années qu'il a vécu autour de notre grand-oncle ; maintenant qu'il change de place à son plaisir et qu'il va herborisant tout le jour de côté et d'autre, il engraisse et rajeunit à vue d'œil.

« Je viens de me mettre un moment à ma fenêtre,

qui donne sur le port; la mer est belle, le vent favorable, et sans doute notre brigantin sarpera au point du jour. Ces lignes sont donc le dernier adieu que je t'envoie. Oh ! ma chère petite sœur, ma bonne Clémentine, j'éprouve un chagrin extrême en écrivant ces mots; il me semble que je me sépare encore une fois de toi. Va, malgré ma passion pour les voyages, je suis triste en ce moment, et je regrette la Roche-Farnoux ! La soirée est avancée; voici l'heure où nous montions à la bibliothèque. A présent que tu es seule, tu n'y vas plus.... Toutes ces pensées me font venir les larmes aux yeux.

« Je ne te prie point de me garder une place dans ton souvenir et dans ton cœur, car je sais que tu m'aimes et que tu ne m'oublieras pas. Adieu, ma bonne Clémentine, ma mignonne petite sœur; je t'embrasse de toute mon âme, et suis, avec les sentiments d'une parfaite amitié, tout à toi pour la vie.

« ANTONIN DE BARJAVEL. »

« Lorsque cette lettre te parviendra, je serai peut-être déjà sur le grand Océan, voguant vers l'Amérique. Adresse-moi ta réponse à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise. »

Après cette lecture, Mlle de L'Hubac laissa tomber la lettre d'Antonin sur ses genoux, et demeura la tête baissée, le regard fixe, la bouche entr'ouverte et muette; il y avait dans ce silence et cette immo-

bilité une telle expression, que La Graponnière se rapprocha inquiet, et que la vieille fille s'écria.

« Vous avez reçu de mauvaises nouvelles de votre cousin ? »

Clémentine ne répondit pas et lui tendit la lettre.

« Bonté divine ! est-ce qu'il serait arrivé malheur à M. le baron ? demanda La Graponnière avec anxiété.

—Non, grâces au ciel, lui dit Mlle de L'Hubac d'une voix faible ; mais nous ne le reverrons peut-être jamais... Il est parti pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique ! répéta le bonhomme consterné ; c'est un mauvais pays ; on y rencontre beaucoup de serpents, et un de mes oncles y est mort. »

La vieille fille lut la lettre en haussant les épaules, ensuite elle s'écria d'un ton sardonique.

« M. l'abbé a fait là un beau chef-d'œuvre d'éducation, et voilà un jeune gentilhomme qui promet de s'illustrer comme pas un de sa race ! Quel honneur pour lui s'il parvient à découvrir quelque nouvelle espèce de lézard ou de grenouille ! Quelle gloire quand il possédera une collection, unique dans son genre, d'insectes venimeux et puants que personne n'oserait toucher du bout de l'ongle ! En vérité, s'il revient de ses voyages chargé d'un tel butin, le roi devra lui octroyer la permission de mettre une chenille à côté du lion d'argent que la maison de Barjavel porte dans ses armes. »

Mlle de L'Hubac ne répondit pas à ces sarcasmes ;

elle retira la lettre des mains de sa tante avec un geste timide, et dit seulement d'un air navré :

« Mon pauvre Antonin !... je ne le verrai plus !...

— C'est possible ! répliqua froidement Mlle de Saint-Elphège ; assurément, il ne s'empressera pas de revenir quand il saura les dispositions testamentaires de son grand-oncle et le mariage de sa mère. Qu'il se doutait peu de la vérité, ce cher petit baron ! qu'il était loin de soupçonner que depuis près d'une année il avait l'honneur d'être le beau-fils de M. de Champguérin !... »

Ces paroles, que la vieille demoiselle proférait avec une amertume concentrée, produisirent un effet terrible sur Clémentine ; elle frissonna et pâlit comme si l'on eût touché à vif la blessure qui ne cessait de saigner au fond de son cœur ; une sueur froide se répandit sur son visage, et elle se détourna en fermant les yeux afin de cacher ses larmes.

Apparemment cette douleur résignée et muette toucha subitement Mlle de Saint-Elphège, car elle se rapprocha de sa nièce et lui dit d'un ton radouci.

« Votre pauvre cœur n'en peut plus, ma chère enfant. J'essayerais volontiers de vous consoler ; mais en ce moment vous n'êtes guère en état de m'entendre.... Il faudrait reprendre courage cependant, et vous persuader d'abord que la peine que vous souffrez n'est pas sans remède tant s'en faut.... »

A ces mots elle serra dans ses mains la main froide et tremblante de Mlle de L'Hubac, et, la forçant doucement a se retourner, elle ajouta : « Allons,

charmante demoiselle, dites-moi sincèrement ce qui pourrait vous distraire et vous consoler ; je m'y prêterai, n'en doutez pas.... Vous êtes loin de savoir tout ce que je veux faire pour vous.... »

La pauvre fille soupira, hésita un moment, et répondit d'une voix entrecoupée :

« Je suis pénétrée de vos bontés, ma chère tante.... Puisque vous me parlez ce soir avec tant de bienveillance, j'oserai vous ouvrir mon âme.... Hélas ! il dépend de vous que je retrouve quelque tranquillité et quelque contentement....

— Parlez, ma chère Clémentine : qu'avez-vous à me demander ? interrompit Mlle de Saint-Elphège, s'attendant à quelque fantasque désir de jeune fille.

— Je vous demande comme une grâce insigne la permission de rentrer au couvent, répondit-elle avec un accent tout à la fois suppliant et ferme ; ô ma chère tante, souffrez que je retourne pour toujours dans la sainte maison où j'ai été élevée et où j'ai résolu de prendre le voile....

— C'est donc là tout ce que je puis pour votre consolation et pour votre bonheur ! s'écria Mlle de Saint-Elphège en changeant de visage. Et comme Clémentine baissait la tête avec un geste affirmatif, elle ajouta laconiquement : Eh bien ! je vous l'accorde.

— M. le marquis n'aurait pas souffert qu'elle fît ainsi sa volonté ! murmura le bon La Graponnière, désolé de la facilité inconcevable avec laquelle la vieille demoiselle venait de céder aux vœux de sa

nièce, et prêt à risquer tout haut quelque observation directe; mais Mlle de Saint-Elphège avait un air froidement irrité qui l'interdit et lui coupa la parole. Il se retourna vers Clémentine et lui dit précipitamment en baissant la voix:

« Au nom du ciel, mademoiselle, ne vous décidez pas ainsi, considérez votre extrême jeunesse et tous les avantages dont elle est accompagnée. Il s'agit pour vous d'un engagement éternel, et vous ne sauriez trop longtemps y réfléchir. Si vous voulez absolument entrer au couvent attendez du moins quelques années.

— Dans quelques années, je serais morte de douleur si je restais ici, répondit sourdement Mlle de L'Hubac.

— Voilà, certes, une vocation bien déterminée, dit la vieille demoiselle d'un ton bref. Je confesse que j'étais loin de m'y attendre: il ne reste plus qu'à prendre les moyens de vous faire faire avec toute sûreté ce long voyage: c'est à quoi M. de La Graponnière avisera quand vous voudrez.

— Ce sera bientôt, fit en soupirant Mlle de L'Hubac.

— Vous fixerez vous-même le jour de votre départ, répondit Mlle de Saint-Elphège, toujours du même air de froide condescendance; demain M. de La Graponnière ira vous demander vos ordres. »

A ces mots, elle reprit tranquillement son ouvrage; Clémentine se rapprocha du guéridon pour continuer sa broderie, et La Graponnière se rassit

devant la table de jeu ; mais, au lieu de relever ses tarots, il les éparpilla d'une main distraite et se dit mentalement en regardant la place de son maître:
« Tout allait mieux du temps de M. le marquis. »

XXXVIII

Un peu avant l'heure, Mlle de L'Hubac demanda la permission de monter dans sa chambre, au lieu de passer à table. Dès qu'elle eut quitté la salle, la vieille demoiselle se tourna vers La Graponnière, et sa colère débordant tout à coup, elle s'écria:

« L'ingrate! Savez-vous, monsieur, ce que je voulais faire pour elle ? je voulais la rendre la plus heureuse personne du monde! Mon dessein était de la marier et de lui donner en dot tout mon héritage. C'est alors qu'il y aurait eu de belles noces à la Roche-Farnoux ! J'aurais voulu qu'on entendît le bruit de toutes ces réjouissances jusque chez les Champguérin. Ah ! quelle satisfaction et quelle vengeance! Comme il aurait été puni, ce fourbe, cet audacieux, cet infâme séducteur! Mais ma nièce n'était pas capable d'entrer dans mes vues. Elle aime mieux se sacrifier à cette chimère. Je l'ai connu ce soir quand elle m'a parlé. Sa douceur masque une volonté obs-

tinée; elle a le cœur opiniâtre comme toutes les femmes de notre famille. C'en est fait, rien ne la retiendra; elle ira pleurer toute sa vie dans un couvent le mariage de sa belle-tante avec M. de Champguérin.

— C'était donc une inclination cachée qui la portait à refuser la main de M. le baron? s'écria La Graponnière, tout saisi de cette espèce de confidence; c'est un désespoir d'amour qui la pousse maintenant à prendre le voile! Qui l'aurait pensé, grand Dieu!

— Oui, certes, il faut qu'elle parte! continua Mlle de Saint-Elphège avec emportement; c'est résolu; vous la renverrez de la même manière qu'on l'a amenée ici, pour son malheur, il y a un an. Je lui prédis son sort quand elle arriva.... J'avais le pressentiment que le séjour de la Roche-Farnoux lui serait fatal aussi.... Je ne m'étais pas trompée. »

La Graponnière n'essaya pas de lui répondre; mais il se mit à chercher dans sa tête quelque moyen indirect de l'apaiser. Malheureusement le digne homme n'avait qu'un gros bon sens incapable de sonder les replis d'un cœur de vieille fille haineuse, fantasque, jalouse, ennuyée et désespérée; il ne trouva rien de mieux pour la consoler que de lui mettre sous les yeux les grands avantages dont elle était pourvue, selon lui.

« Mademoiselle, dit-il sentencieusement, puisque vous me faites l'honneur de me parler ainsi, je prendrai la liberté de vous répondre qu'à votre

place je n'aurais pas tant à cœur les peines d'autrui. Considérez votre situation, les grands biens que vous possédez et l'entière liberté où vous êtes d'en disposer et d'en jouir. La vie que vous menez ici depuis longtemps est un peu monotone, il n'y a presque plus personne autour de vous ; eh bien ! quittez la Roche-Farnoux, partez avec Mlle de L'Hubac, retournez à Paris....

— Moi, interrompit la vieille demoiselle avec une sombre douleur, et qu'irais-je faire dans le monde maintenant? Personne ne m'y reconnaîtrait. J'ai recueilli tout entier ce funeste héritage auquel j'ai été sacrifiée ; mon oncle m'a laissé toute sa fortune, mais il n'a pu me rendre ma beauté, ma jeunesse, ces biens inestimables auprès desquels tous les autres biens valent si peu.... Non, non, je n'essayerai pas de recommencer une vie usée déjà dans l'ennui et la douleur ; celle qu'on appelait la belle Joséphine n'existe plus, et Mlle de Saint-Elphège mourra à la Roche-Farnoux !

— Sans alliance ! » murmura La Graponnière en songeant involontairement à la vieille demoiselle mentionnée si souvent dans les discours de son défunt maître.

Mlle de L'Hubac ne chancela pas dans sa résolution ; elle commença les préparatifs de son départ avec beaucoup de tranquillité, et, la veille du jour où elle devait quitter la Roche-Farnoux, elle fit des dispositions comme une personne qui se retire pour toujours du monde.

Après avoir distribué autour d'elle ses robes, ses dentelles et la meilleure partie de ses bijoux, elle mit en réserve une croix de pierreries qu'elle portait habituellement, et, la montrant à sa tante, laquelle assistait à ces arrangements avec des alternatives d'attendrissement et de colère concentrée, elle lui dit en baissant les yeux :

« Ceci est un souvenir que je destine à la petite Alice ; me permettez-vous de le lui envoyer ?

— Faites à votre volonté, » lui répondit Mlle de Saint-Elphège.

Elle prit la plume, après avoir arrangé la croix dans un écrin de basane, et écrivit rapidement à la mère d'Antonin :

« Madame et chère tante,

« Je croirais manquer à mon devoir, si, avant de m'éloigner d'ici, je ne vous assurais une dernière fois de mes respects. Demain, je quitte la Roche-Farnoux pour retourner au couvent. Ayant une grande vocation pour la retraite et la vie cachée, j'ai résolu, avec la permission de ma tante de Saint-Elphège, d'entrer en religion et de prendre le voile dans la maison où j'ai été élevée. Au moment de me séparer du monde, je veux réparer, autant qu'il est en moi, mes fautes envers les personnes que j'y laisse. Je vous supplie donc, ma chère tante, de me pardonner les torts involontaires que je pourrais avoir eus à votre égard et les peines que je vous ai peut-être occasionnées sans le savoir. Vos bontés ne

sortiront jamais de ma mémoire, et tous les jours de ma vie je prierai Dieu pour votre bonheur et pour celui de mon cher cousin Antonin.

« Je vous prie de suspendre cette croix au cou de la petite Alice, afin qu'elle se souvienne de moi quelquefois en la regardant.

« Agréez encore, madame et chère tante, toutes mes soumissions et les respects avec lesquels je suis votre nièce et très-humble servante.

« CLÉMENTINE DE L'HUBAC. »

Au moment où Clémentine allait fermer cette lettre, Mlle de Saint-Elphège étendit la main et lui dit laconiquement : « Voyons ! »

La vieille fille lut lentement des yeux en se pénétrant de chaque expression, et quand elle eut fini, elle murmura avec une espèce de sourire : « C'est bien !... Allez !... Vos scrupules de conscience remédieront beaucoup aux afflictions de votre belle-tante !.... »

XXXIX

Le lendemain matin, Mlle de L'Hubac descendit pour la dernière fois dans la salle verte, afin de faire ses adieux à sa tante. La vieille demoiselle

l'embrassa silencieusement; elle avait les yeux secs et les traits contractés par une expression pénible.

La Graponnière se tenait à l'écart et essuyait furtivement les larmes qui roulaient sur sa moustache grise. Avant de sortir, Clémentine se tourna de son côté, et lui tendit la main en disant avec un sourire affectueux et triste :

« Adieu, monsieur de La Graponnière; je vous remercie de la bonne volonté que vous m'avez toujours témoignée, et vous prie de songer à moi quelquefois....

— Tous les jours de ma vie, mademoiselle! » balbutia le bonhomme en s'inclinant sur la main qu'elle étendait vers lui et en touchant des lèvres son gant de soie.

Les gens de la maison étaient rassemblés dans la grande cour comme le jour des funérailles du marquis; mais ils avaient une autre attitude. Chacun savait que Mlle de L'Hubac s'en allait pour entrer en religion, et on l'entourait avec des manifestations muettes de regret et de douleur.

Cet événement frappait plus sensiblement les esprits que la mort du vieux seigneur, et tous ceux qui avaient suivi le cercueil avec un visage indifférent étaient maintenant pénétrés d'une sincère affliction. Le respect contenait à peine les marques de cette vive sympathie, et lorsque la noble demoiselle fit un geste de la main comme pour saluer les anciens serviteurs de la maison de Farnoux, plusieurs éclatèrent en sanglots.

Josette se jeta à ses pieds en protestant qu'elle voulait la suivre; mais Mlle de L'Hubac la releva doucement, et lui dit à voix basse :

» Non, ma pauvre Josette; tu es née dans ce château; ma tante m'a promis de te continuer ses bontés, reste auprès d'elle.... »

Les valets chargés d'escorter Mlle de L'Hubac attendaient ses ordres, et l'espèce de duègne qui devait voyager à ses côtés s'était rangée près du marchepied comme pour l'inviter à prendre place. Clémentine entra dans la litière en faisant un dernier signe d'adieu et en jetant un dernier regard vers les fenêtres de la salle verte.

En ce moment, le souvenir du petit baron occupait sa pensée; mais presque aussitôt une autre image passa dans son cœur : ses yeux s'arrêtèrent sur le balcon où elle s'était trouvée seule un soir avec M. de Champguérin, et elle murmura avec un accent indicible d'exaltation, de douleur et d'amour :

« Adieu, tout ce que j'aurai aimé sur la terre!... »

Puis elle se rejeta brusquement au fond de la litière et donna l'ordre de partir.

La journée était d'une sérénité radieuse; il faisait un de ces clairs soleils de novembre qui raniment un moment la nature frappée déjà des rudes atteintes de l'hiver. Quelques papillons aux ailes nacrées voltigeaient encore dans l'atmosphère radoucie et butinaient sur les pâles fleurettes que le dernier souffle de l'automne avait fait éclore entre les rochers.

Mlle de L'Hubac avait entr'ouvert le rideau de cuir de la litière, et de temps en temps elle jetait un long regard sur les pentes rapides où elle avait vu si souvent Antonin et le bon abbé travailler avec tant d'ardeur à leurs collections d'histoire naturelle.

Tout à coup la litière s'arrêta, et le valet qui montait le mulet de devant se retourna en disant à la duègne :

« Avertissez mademoiselle que quelqu'un s'avance pour lui parler. »

Au même instant Clémentine aperçut au bord du chemin, près de la grotte aux Lavandières, Alice qui l'attendait, conduite par sa nourrice.

La petite fille tendit les mains vers elle et lui cria dans son langage enfantin qu'elle venait lui dire adieu. Clémentine se pencha à la portière toute pâle et tremblante, prit la fille de M. de Champguérin dans ses bras et la serra sur son cœur avec une émotion inexprimable.

Alors l'enfant dit en lui montrant la croix de pierreries attachée à son cou :

« C'est madame ma mère qui m'a dit de venir.... et de vous remercier.... et puis encore qu'elle vous assurait de son amitié....

— Bien, ma chère Alice, répondit Mlle de L'Hubac d'un ton pénétré, vous lui direz que j'en suis reconnaissante et que je m'en vais satisfaite, puisqu'elle vous a envoyée ici.

— Vous ne reviendrez plus? demanda naïvement Alice.

— Jamais plus! lui répondit Mlle de L'Hubac en baisant ses cheveux blonds.

— Madame ma mère m'a dit que j'irais vous trouver quand je serai grande, ajouta la petite fille, comme frappée d'un souvenir subit.

— Est-ce vrai? » s'écria Clémentine en regardant la nourrice.

Celle-ci fit un geste affirmatif....

« Ah! chère, chère enfant! murmura Mlle de L'Hubac en serrant Alice dans ses bras avec transport, on te donnera à moi!... va! je t'aimerai.... adieu, mon doux ange, adieu, je vais t'attendre!... »

XL

L'aube commençait à poindre et répandait un faible crépuscule à travers les nuages qu'un vent impétueux chassait sur Paris; le silence qui succède pour un moment aux bruits nocturnes de la grande ville n'avait pas encore cessé, et c'était à peine si quelques rumeurs matinales s'élevaient au loin, du côté des halles.

Tout était tranquille dans le quartier du Marais, alors habité par le beau monde. Le guet avait passé

depuis longtemps ; les ivrognes attardés ne battaient plus les murailles en cherchant leur logis, et les bonnes femmes n'étaient pas encore debout pour courir à la première messe.

Pourtant une sorte de rumeur, qui semblait s'élever du fond d'une maison située à l'angle de la rue Saint-Claude et de la grande rue Saint-Louis, troublait par intervalles le repos universel et faisait aboyer avec fureur les chiens endormis derrière les portes cochères ; on eût dit les clameurs d'une troupe de gens ivres enfermés dans un souterrain, ou bien la triste gaieté, les sinistres éclats de rire qui retentissent parfois dans les cabanons des pauvres insensés.

La maison d'où sortait ce sourd tapage était plus coquettement badigeonnée qu'une honnête maison bourgeoise ; le balcon du premier étage était orné de caisses où croissaient des arbres verts, comme on en voit à l'entrée des guinguettes, et au-dessus de la porte cintrée une main de fer, sortant de la façade, brandissait jusqu'au milieu de la rue une grande enseigne qui représentait les rois mages guidés par la belle étoile.

Ce logis banal était assidûment fréquenté par les désœuvrés, les chevaliers d'industrie et les joueurs de brelan qui passaient leur vie sur la place Royale, se pavanant au soleil quand il faisait beau, et vaguant sous les arcades lorsque le ciel inclément distillait le brouillard et la pluie.

Quelques voyageurs hantaient aussi cette hôtel-

lerie, bien connue dans un certain monde, et où soupait chaque soir grande compagnie.

Apparemment les convives étaient restés plus longtemps attablés cette nuit-là, et les choses s'étaient fort échauffées après qu'on avait levé la nappe, car à la pointe du jour le lansquenet allait encore, et une trentaine de joueurs s'acharnaient à tenter la fortune autour du fatal tapis.

Si le diable malin qu'évoquait don Cléophas eût cheminé dans les airs à cette heure matinale, il se serait certainement arrêté, les mains croisées sur sa béquille, pour considérer ce qui se passait en ce moment dans la rue Saint-Claude.

Les clameurs redoublaient dans l'hôtellerie, et l'on entendait plus distinctement les voix qui s'élevaient du fond d'une salle basse située par delà l'espace étroit et planté de maigres charmilles qu'on appelait le jardin.

Cette pièce était fort éclairée, et la porte toute grande ouverte laissait apercevoir, à travers une épaisse atmosphère, les joueurs réunis en désordre autour d'une longue table où roulaient, avec les cartes, des poignées d'écus et de louis d'or. Tous ces hommes avaient l'œil ardent, les traits contractés, et ils parlaient tous ensemble d'une voix rauque.

Une jeune femme fort belle et fort parée était assise au milieu de ces sombres visages; elle s'accoudait sur la table, vaincue par la fatigue, et suivait d'un regard indifférent, quoique attentif, les

chances diverses des joueurs; c'était la maîtresse du logis qui présidait à la partie et aidait son mari à surveiller les commensaux de la *Belle-Étoile*.

Après un coup qui excita beaucoup de tumulte dans cette honorable assemblée, deux d'entre les joueurs sortirent de la salle basse, l'un en proférant entre ses dents d'effroyables malédictions, l'autre triomphant et animé d'une sordide joie.

Ils gagnèrent ensemble une des chambres du premier étage, et, s'avançant sur le balcon par un mouvement machinal, ils tournèrent leur visage enflammé du côté où soufflait le vent humide et frais de l'orage.

Tous deux restèrent un moment immobiles et comme haletants, le premier son feutre gris avancé sur les yeux, les bras croisés sur la poitrine, l'autre la tête découverte et les mains plongées dans ses goussets remplis de pièces d'or.

« Sang de Dieu! s'écria tout à coup l'homme au feutre gris avec une espèce d'éclat de rire et en frappant du poing sur le balcon, ne te semble-t-il pas, vicomte, que j'ai magnifiquement payé ma bienvenue dans cette bonne ville de Paris? Six cents pistoles, sans compter ce que je te dois! »

— Ne t'inquiète pas, répondit tranquillement le vicomte; je ne suis pas absolument pressé d'argent, et j'attendrai, j'attendrai volontiers jusqu'à demain.

—C'est très-généreux de ta part! fit ironiquement l'autre; je n'attendais pas moins d'un ancien ami tel que toi....

— Va! tu prendras ta revanche, poursuivit le vicomte. Ne m'as-tu pas dit ce matin à ton arrivée que tu venais toucher à Paris quelque deux mille écus?...

— Sans doute; est-ce que la chose te paraît maintenant suspecte? dit avec hauteur l'homme au feutre gris.

— Nullement. J'ai risqué sans balancer mon argent contre cette créance; mais je confesse que je serai fort aise de savoir quel est ton débiteur.

— C'est juste, tu veux prendre tes sûretés, répliqua l'homme au feutre gris avec un courroux contenu et en tirant à demi de sa poche un parchemin roulé; voici le contrat sur lequel maître Bouchardeau, notaire, doit me remettre la somme.

— Donne! je le prends pour argent comptant, s'écria le vicomte.

— S'il avait quelque valeur tel que le voilà, crois-tu que je l'aurais encore dans ma poche! fit l'autre gentilhomme d'un air de suprême dédain; on ne saurait toucher là-dessus un rouge liard sans la signature d'une personne que j'irai trouver ce matin même.

— Nous irons ensemble, s'il te plaît, dit froidement le vicomte. Où demeure-t-elle, cette personne?

— Là! répondit laconiquement l'homme au feutre gris en montrant du doigt un long mur de façade percé de fenêtres grillées, lequel s'étendait sur la rue Saint-Claude, vis-à-vis le logis de la *Belle-Étoile*.

— Chez les dames du Saint-Sacrement! s'écria le

vicomte d'un air incrédule. Il se trouve parmi ces bonnes filles des personnes qui possèdent des contrats de rente et qui ont osé te les confier?

— Vraiment oui, répliqua le joueur dépouillé; ma fille unique est pensionnaire dans cette maison; sa mère est morte; je suis son tuteur, et depuis quelques jours elle est majeure. Comprends-tu, maintenant?

— A merveille! s'écria le vicomte, à merveille! Champguérin, veux-tu risquer encore quelques louis? Je les tiens sur parole.

« Soit! fit-il en quittant précipitamment le balcon; aussi bien je ne saurais dormir dans ce lit d'auberge avec le son de cette cloche qui carillonne là-haut sur ma tête. »

XLI

En effet, depuis un moment la cloche du couvent tintait à intervalles égaux et jetait dans l'espace des notes graves qui se confondaient avec le bruit croissant de l'orage. Cependant tout reposait encore dans l'intérieur de la sainte maison, tout y était sombre et silencieux, hormis l'église et le sanctuaire, où, selon l'idée fondamentale de l'instruc-

tion des sacramentines, il devait y avoir nuit et jour une religieuse en adoration devant le tabernacle.

Les cierges allumés sur le maître autel, où le saint-sacrement était exposé, rayonnaient dans le sanctuaire paré de riches tentures et orné d'une profusion de fleurs; mais une demi-obscurité régnait dans les autres parties de l'église, et le chœur était à peine éclairé par une lampe suspendue devant la statue de la Vierge. Comme dans tous les monastères, le chœur des religieuses était séparé de l'abside par une double grille à travers laquelle les regards profanes ne pouvaient pénétrer.

Les lambris de cette enceinte sacrée étaient couverts de ces vieilles toiles qu'on retrouvait sur les murs de tous les couvents et qui représentaient ordinairement les traits les plus frappants, les scènes les plus lugubres du martyrologe. Heureusement le temps et l'humidité avaient fort altéré ces noires peintures; les instruments de torture, les hideux détails des supplices, étaient confondus dans des tons uniformes d'un noir bistre, et les figures rayonnantes des saints martyrs ressortaient seules au milieu de ce sombre chaos.

Au centre du chœur, non loin de la grille et en face du maître autel, s'élevait un poteau planté dans le sol; une grosse corde était enroulée à ce bois grossier, au pied duquel gisait une torche renversée. C'était à cette place qu'avait lieu chaque jour l'espèce de cérémonie qu'on appelait la réparation;

c'était devant ce poteau que chaque matin, à l'issue de la messe conventuelle, une religieuse venait faire amende honorable la corde au cou, la torche à la main, pour apaiser la majesté divine outragée par les hérétiques blasphémateurs des saints mystères.

La religieuse qui achevait en ce moment son heure d'adoration était seule dans le chœur; prosternée sur les dalles, une main appuyée au poteau, elle avait laissé tomber son formulaire, et, les yeux levés au ciel, elle ne priait pas, elle rêvait, en écoutant les formidables voix de l'orage qui commençaient à gronder de toutes parts.

Son visage, encadré dans une guimpe de toile et à demi caché sous un épais voile noir, était pâle et légèrement effilé; elle avait le teint uni et reposé particulier aux personnes dont la vie est tout à fait sédentaire, et cette blancheur de marbre donnait à ses traits réguliers et purs une sorte d'éclat plus frappant que celui de la fraîche jeunesse. Le temps avait respecté les lignes correctes de ce beau visage, l'ombre du cloître avait garanti cette noble tête, et, après dix-huit années, personne n'aurait hésité à reconnaître, sous le voile de la mère Saint-Anastase, prieure du couvent des sacramentines, la charmante petite-nièce du marquis de Farnoux, la jeune fille qui s'appelait jadis dans le monde Mlle de L'Hubac.

Comme toutes les femmes qu'une fervente vocation n'entraîne pas dans le cloître, et qui se vouent à l'état religieux en emportant au fond du cœur la sanglante blessure des passions humaines, la mère

Saint-Anastase n'était point entrée dans les voies mystiques de l'amour divin. Un souvenir profane remplissait encore toute son âme; il était l'aliment de sa vie intérieure et la douloureuse consolation de son éternel sacrifice.

Depuis le jour de sa profession, elle avait été d'ailleurs un exemple d'humilité, de douceur, de parfaite soumission aux austères devoirs imposés par la règle, et les suffrages de la communauté l'avaient élevée récemment au priorat : cette dignité de prieure conférait, d'après les constitutions de l'ordre, une souveraineté absolue.

En ce moment, la mère Saint-Anastase était plongée dans une rêverie profonde; sa pensée avait franchi l'espace; elle retournait à la Roche-Farnoux, dans la salle verte, sur le balcon où, par un temps d'orage, M. de Champguérin avait pris sa main tremblante; les yeux levés vers les fenêtres du chœur, où brillaient de rapides éclairs, elle se rappelait les longues raies de feu qui sillonnaient les nuages, tandis qu'elle tournait son visage au souffle de la tempête, et qu'elle écoutait, le cœur enivré d'amour, celui dont elle n'osait soutenir le brûlant regard.

« Oh ! murmura-t-elle, que le ciel était beau ce soir-là !... qu'il était doux, l'air tout trempé de pluie et de parfums qui soufflait des montagnes.

— *Laudetur sanctum sacramentum!* dit une religieuse en paraissant à l'entrée du chœur.

— *Amen!* » répondit la mère Saint-Anastase, que

cette voix rappela tout à coup des parages lointains où errait sa pensée.

Ensuite elle se releva lentement, salua l'autel d'une dernière génuflexion et se retira, laissant à sa place la religieuse qui venait à son tour faire ses actes d'adoration.

Aucune marque extérieure, aucune prérogative apparente ne distinguait la prieure des sacramentines. Elle portait comme ses filles en Jésus-Christ, une coule de serge noire avec un long scapulaire de même couleur, sur le devant duquel était brodé l'écusson de l'ordre, et sa cellule n'était ni plus grande ni plus ornée que celles des autres religieuses.

Cette pièce, dont la porte s'ouvrait sur un vaste corridor qu'on appelait le dortoir des dames, était arrangée avec une extrême simplicité ; la couchette en bois de noyer, abritée sous un tendelet blanc, faisait face à la fenêtre, devant laquelle s'étendait un rideau de toile claire.

Les murs étaient littéralement tapissés d'images représentant des figures de saints et de mystiques symboles ; cette collection, formée par les recluses qui avaient successivement habité ce réduit, était comme un legs pieux fait aux sœurs inconnues qui devaient les remplacer.

Une table, une seule chaise, étaient rangées contre la muraille des deux côtés de la porte et près de la fenêtre; en vue d'un magnifique jardin planté de marronniers et de tilleuls, il y avait un prie-Dieu paré comme un petit autel d'agnus, de reliquaires

et de bouquets. C'était la simplicité évangélique des religieuses réformées de l'ordre de Saint-Benoît et non le sombre dénûment des austères cohortes de l'ordre séraphique.

La mère Saint-Anastase ouvrit la fenêtre de sa cellule et regarda dehors. Déjà l'orage était passé, une douce pluie d'été bruissait dans le feuillage, et le soleil se levait derrière les nuages transparents comme une gaze mouillée.

Au delà de cette enceinte tranquille, Paris s'éveillait, et les cloches de toutes les églises carillonnaient gaiement à travers les rumeurs confuses des carrefours.

A ce moment l'horloge du couvent sonna la demie après quatre heures. Aussitôt une sorte de bourdonnement s'éleva dans le dortoir, dont toutes les portes, excepté celle de la prieure, s'entr'ouvrirent à la fois ; on eût dit une troupe d'oiseaux qui gazouillaient dans leur cage et saluaient le jour : c'étaient les religieuses qui se levaient pour dire les matines.

La mère Saint-Anastase consulta du regard le sablier posé sur sa table, et, voyant qu'elle avait encore un quart d'heure avant de redescendre au chœur, elle ouvrit le tiroir et en tira un petit volume dans lequel il y avait en guise de marque une lettre dont la suscription était toute barbouillée de marques rouges et d'estampilles, comme ces papiers qui sont allés d'un bout du monde à l'autre par les mains de vingt messagers différents.

Cette lettre venait de loin en effet ; elle avait été écrite par Antonin sur les bords de la mer Pacifique, à quelques lieues de Lima, la ville des Incas. Le baron de Barjavel et l'abbé Gilette avaient poursuivi le cours de leurs voyages aventureux, et presque chaque année la mère Saint-Anastase recevait ainsi quelque lettre dont la date était vieille déjà, et qui renfermait des choses qui la faisaient pleurer d'attendrissement, d'inquiétude, d'impatience et de joie.

C'était, du reste, la seule correspondance qu'elle eût avec les personnes qu'elle avait laissées dans le monde.

Le livre était un voyage dans le Pérou, qui contenait une carte de géographie et une description du royaume de Lima.

La mère Saint-Anastase relut lentement cette lettre, qui avait un an de date, et dans laquelle Antonin lui annonçait son retour en France. Le voyageur, las enfin de sa vie errante, disait qu'il n'aspirait plus qu'au bonheur de revoir la compagne de son enfance, celle qui fut toujours son amie et sa sœur, et, après avoir de nouveau déploré son entrée en religion, il lui disait qu'il se fixerait à Paris, dans le voisinage du couvent, afin de la voir du moins chaque jour à la grille.

Après avoir réfléchi sur tous les paragraphes de cette lettre, la mère Saint-Anastase déploya la carte géographique et chercha le lointain pays que le baron de Barjavel avait dû quitter depuis plusieurs

mois ; ensuite elle essaya naïvement de supputer le nombre de lieues qui séparent les côtes du Pérou des bords de la vieille Europe.

D'après son calcul, elle pouvait concevoir l'espérance de revoir Antonin avant la fin de l'année. Tandis qu'elle traçait ainsi du bout du doigt l'itinéraire du voyageur, on frappa légèrement à sa porte, et une voix dit doucement à travers la serrure :

« Me permettez-vous d'entrer un moment, ma chère mère ?

— Oui, ma chère fille, répondit-elle affectueusement ; votre présence ne saurait jamais m'être importune. »

Une jeune fille svelte, blanche et gracieuse, parut alors à l'entrée de la cellule ; quoiqu'elle eût dépassé l'âge de l'adolescence, elle portait encore le costume des pensionnaires de la maison, lequel, n'ayant pas varié depuis un demi-siècle, était, en l'an de grâce 1720, d'une mode fort surannée.

Une cornette blanche à bords plissés laissait à découvert une partie de son épaisse chevelure d'un blond doré et d'une finesse incomparable. Elle portait un corps de jupe en camelot noir, et un étroit tablier cachait le devant de sa robe d'étamine, à la ceinture de laquelle étaient suspendus, en manière de châtelaine, un épinglier et une paire de ciseaux. Ce vêtement austère relevait singulièrement la délicate fraîcheur de son teint et l'élégance de sa taille; elle avait un port de tête si noble, un main-

tien si fier et si modeste, qu'on eût dit une de ces filles de sang royal qui pendant leur première jeunesse portaient l'humble habit des maisons religieuses où elles étaient élevées. Cette charmante personne était Mlle de Champguérin.

La mère d'Antonin avait tenu l'espèce de promesse faite en son nom par la petite Alice lorsque celle-ci vint faire ses adieux à Mlle de L'Hubac sur le chemin près la Grotte-aux-Lavandières. Un jour, une femme se présenta à la grille en demandant la sœur Saint-Anastase; c'était cette étrangère qui avait élevé Alice dès le berceau, et lui tenait lieu de la mère qu'elle avait perdue en naissant; elle remit à la religieuse une lettre de Mme de Champguérin, laquelle, sans préambule, sans explication, disait à sa nièce qu'elle lui envoyait l'orpheline, la suppliant d'en prendre soin et de lui donner une éducation digne d'une enfant qui descendait par sa mère d'une des plus illustres maisons de l'Écosse.

La petite fille, alors âgée de cinq ans, fut aussitôt admise chez les sacramentines, et la sœur Saint-Anastase s'obligea avec joie à acquitter le prix de sa pension sur la rente viagère de six cents écus que lui avait léguée le marquis de Farnoux.

Depuis cette époque, Alice avait été tout à fait abandonnée aux soins des bonnes filles du Saint-Sacrement; chaque année, elle écrivait à son père et à sa belle-mère pour leur rendre ses devoirs; cette dernière lui répondait quelques lignes dans

les formules des lettres de pure convenance, l'assurant de son amitié et de la satisfaction que ses bons sentiments et sa sagesse causaient à son père.

Tout se bornait là ; mais ni Mlle de Champguérin ni la mère Saint-Anastase ne s'en étonnaient; la chose n'ayant rien en soi d'extraordinaire. A cette époque, il était généralement d'usage que les filles nobles fussent élevées dans ces pieuses retraites, où leurs parents les oubliaient en quelque sorte jusqu'au jour de leur établissement.

Les corporations religieuses, dont le vaste réseau couvrait tout le royaume de France, se partageaient cette tâche, mettant dès lors en pratique cette grande question sociale de l'éducation hors de la famille, et devançant ainsi, sans s'en douter, les théories les plus extraordinaires, les idées les plus hardies de notre temps.

« Ma chère mère, dit Alice en tirant un papier de sa poche, voici une lettre qui a été remise au guichet hier soir; notre chère sœur tourière vient de me la donner; voulez-vous prendre la peine de la lire?

— C'est sans doute quelqu'une de vos bonnes amies récemment sortie du couvent qui vous écrit ce qu'elle commence à voir dans le monde, répondit la mère Saint-Anastase en souriant; ouvrez vous-même cette lettre, ma chère fille; je suis certaine qu'il ne peut rien sortir de la plume d'une personne élevée dans cette maison qui ne soit très-excellent et très-digne d'être mis sous vos yeux. »

Alice rompit le cachet et s'écria aussitôt avec un grand étonnement ; « C'est mon père qui m'écrit!

— Est-il possible ! cela n'était jamais arrivé, » murmura la mère Saint-Anastase, saisie d'une inexprimable émotion et en tendant la main sans oser prendre la lettre.

Puis, frappée du trouble, de la joie qui éclataient tout à coup sur le visage de Mlle de Champguérin, elle ajouta :

« Vous venez donc de recevoir une heureuse nouvelle, ma chère fille ?

— Oh oui ! répondit-elle en joignant les mains comme pour rendre grâce au ciel ; mon père est à Paris, je le verrai aujourd'hui même.

— Il vous écrit cela, fit la mère Saint-Anastase en prenant la lettre et en la parcourant d'un regard éperdu.

— Voyez, ma chère mère, répondit Alice en lui indiquant le *post-scriptum*, il se présentera à la grille sur les onze heures.

— Chère enfant, il hésitera à vous reconnaître, dit la mère Saint-Anastase.

— En effet, ma chère mère, j'ai bien grandi depuis que je suis au couvent, répondit Alice avec gaieté ; mon père me trouvera bien changée, mais moi je suis sûre de le reconnaître au premier abord. Il me semble le voir encore quand il revenait de la chasse tout triomphant et bien fatigué, avec les piqueurs et la meute qui aboyait dans la cour. J'accourais au-devant de lui en jetant des cris

de joie et de frayeur ; alors il m'enlevait dans ses bras, afin que je n'eusse plus peur de tout ce vacarme et que je fusse hors de l'atteinte des lévriers qui sautaient autour de nous pour me lécher les mains. Puis il m'emportait dans la salle et me gardait longtemps sur ses genoux.

— Et Mme de Champguérin ? elle était là ? demanda la mère Saint-Anastase.

— Toujours elle filait, assise près de la fenêtre, sans parler et sans lever les yeux, répondit Alice ; j'en avais une grande crainte et je n'osais entrer dans la salle quand elle y était seule, tant je lui trouvais un visage sévère ; à présent il me semble que je me trompais, et qu'elle avait plutôt la physionomie d'une personne mélancolique et malade.

— Elle n'était pas ainsi quand je l'ai connue, murmura en soupirant la mère Saint-Anastase.

— Ah ! je n'avais pas lu toute la lettre, s'écria Alice en s'apercevant que le *post-scriptum* continuait à la seconde page ; écoutez, ma chère mère, c'est à vous que ceci s'adresse. Mon père ose espérer, dit-il, que vous lui ferez la faveur de descendre au parloir avec moi : vous y consentirez, n'est-ce pas ? »

La mère Saint-Anastase hésita un moment, et répondit ensuite d'une voix faible :

« Oui, ma fille. »

Le dernier coup de matines venait de sonner ; on entendait les religieuses qui sortaient de leurs cellules en répétant à haute voix la formule par la-

quelle commençaient tous leurs actes, et qui était écrit en mille endroits sur les murs du couvent : *Laudetur sanctum sacramentum !*

« Descendons au chœur, ma chère fille, dit la prieure en abaissant son voile devant sa figure émue et pâle.

— Je vous suis, ma chère mère, » répondit Mlle de Champguérin en se rangeant pour lui donner le pas à la porte de la cellule.

XLII

La mère Saint-Anastase assista, l'esprit distrait et le cœur troublé, aux offices du matin. Cette entrevue avec M. de Chamguérin la jetait d'avance dans des émotions qu'elle essayait vainement de dominer. Effrayée de ce qui se passait en elle-même, saisie de crainte et de remords, elle voyait approcher avec angoisse l'heure où elle serait appelée à la grille, et redoutait presque la présence de cet homme dont le souvenir n'avait jamais cessé de remplir son âme.

Pourtant, lorsqu'une sœur tourière vint lui annoncer discrètement qu'on demandait Mlle de Champ-

guérin au parloir, elle se leva sans hésiter et dit en se tournant vers Alice : « Venez, ma chère fille. »

Le parloir des sacramentines était une grande salle divisée dans sa largeur par une grille dont les barreaux peu serrés n'arrêtaient pas les regards. Deux fenêtres, percées à une grande hauteur, répandaient un jour clair dans la partie où se tenaient les personnes séculières, tandis que le côté réservé aux religieuses était presque sombre.

L'ameublement, de la plus grande simplicité, était d'une propreté qui donnait des tons brillants aux boiseries noircies par l'action du temps; les murailles étaient nues, mais il y avait à chaque encoignure des statues de saints au pied desquelles étaient placés des bouquets dont la bonne odeur se répandait dans tout le parloir.

La mère Saint-Anastase entra en tremblant et s'avança à la grille sans oser lever les yeux. Alice, qui la suivait, s'approcha vivement, passa sa main entre les barreaux comme pour manifester sa présence, et demeura muette en apercevant devant elle deux hommes dont les traits lui étaient tout à fait inconnus.

L'un de ces étrangers était grand, fort gros, haut en couleurs ; il avait les joues pendantes, les paupières gonflées, l'œil terne et saillant, le front coupé de rides grossières ; l'autre était, au contraire, d'une maigreur maladive, laid, chétif, le teint plombé, la taille voûtée ; tous deux avaient dépassé la maturité de l'âge, mais leurs traits ravagés n'avaient pas la

calme sérénité de la vieillesse; on retrouvait plutôt sur leur visage l'empreinte des longs excès d'une existence désordonnée.

« On dirait que ma fille ne me reconnaît pas! s'écria le gros homme en se rapprochant de la grille; je suis donc bien changé!...

— Ah! monsieur, pardonnez! balbutia Alice; c'est le trouble, la joie où me jette votre présence....

— Bien, bien, je conçois, vous n'avez pas besoin de vous excuser, interrompit M. de Champguérin; vous aussi, chère mignonne, vous êtes fort changée, autant que j'en puis juger à travers ce grillage; comme vous voilà grande et belle!... »

Puis se tournant vers la mère Saint-Anastase, il ajouta en la saluant: « Madame, j'ai pris la liberté de vous faire demander à la grille, parce que j'avais fort à cœur de vous remercier de vos bontés pour Mlle de Champguérin, » et, comme elle ne répondait pas, il ajouta avec un sourire contraint: « Il me semble, Madame, que vous hésitez aussi à me reconnaître. Moi, j'ai meilleure mémoire, et je remets parfaitement sous votre voile le visage de cette belle personne qui s'appelait dans le monde Mlle de L'Hubac. »

La mère Saint-Anastase s'inclina machinalement; sa vue était trouble, et sa langue embarrassée ne pouvait articuler un mot. Elle éprouvait, en ce moment, une de ces commotions intérieures qui paralysent toutes les facultés; l'image qui était restée au fond de son cœur, fière, élégante, toujours jeune,

venait de se briser tout à coup, et elle considérait avec un sentiment de douleur et d'effroi ce vieillard qui ne lui représentait pas même le fantôme du beau gentilhomme qu'elle avait tant aimé.

Se remettant enfin de ce trouble inexprimable, elle s'assit près d'Alice en invitant M. de Champguérin et l'étranger qu'il avait amené à prendre place sur les siéges alignés de l'autre côté de la grille. Avant de s'asseoir, M. de Champguérin dit de l'air d'un homme qui accomplit forcément un devoir de politesse:

« Madame, je vous présente M. le vicomte de Rubelles, mon ami.... »

Ensuite, il s'installa dans sa chaise à bras, rejeta la tête en arrière, et reprit d'un ton dégagé: « Je suis arrivé hier matin, et je venais vous voir au lieu de vous écrire, ma chère Alice, lorsque j'ai trouvé sur mon chemin une légion de diables cachés sous la forme d'une foule de mes anciens amis, lesquels m'ont entraîné en leur compagnie, ce dont vous me voyez fort marri maintenant, je vous le jure....

— Et ce n'est pas sans sujet, ajouta vivement le vicomte; serait-il possible qu'un père eût différé sans remords, d'un seul instant, le bonheur de revoir une aussi charmante fille!

— J'espère, monsieur, que vous m'apportez de bonnes nouvelles de madame ma belle-mère, dit timidement Alice; l'avez-vous laissée en bonne santé?

— Eh! mon Dieu non, répondit froidement M. de Champguérin; elle est fort languissante; je

ne saurais d'ailleurs vous dire comment elle se trouve actuellement, attendu que depuis plusieurs mois je ne l'ai point vue.

— Est-ce qu'elle a quitté Champguérin? demanda Alice un peu étonnée.

— Point du tout, ma fille; c'est moi qui me suis en allé, trouvant ce séjour fort maussade, surtout durant la saison d'hiver; Mme de Champguérin est restée seule au coin de son feu, à filer et à tricoter en attendant mon retour.

— Pauvre femme! murmura la mère Saint-Anastase avec une sorte d'indignation.

— Mme de Champguérin est une personne exemplaire, continua-t-il, je ne lui connais qu'un défaut, c'est d'avoir trop de vertus; mais celui-là me paraît le pire de tous; on a toujours des torts aux yeux de ces femmes parfaites. Mais laissons ce sujet, et dites-moi, ma chère Alice, qu'avez-vous pensé en apprenant que j'étais arrivé, et que je viendrais vous voir aujourd'hui même.

— Ah! monsieur, j'en ai éprouvé une joie extrême et ensuite beaucoup d'inquiétude, répondit-elle avec sincérité; le bonheur de vous revoir est tout ce qui m'a frappée d'abord; puis j'ai réfléchi et j'ai craint.... j'ai craint que vous ne fussiez venu pour m'emmener....

— Vous vous trouvez donc parfaitement heureuse au couvent?

— Si heureuse, que mon seul désir est d'y passer toute ma vie, répondit vivement Alice.

— Ah! tant mieux! fit M. de Champguérin avec un soupir de satisfaction.

— Oui, mon père, cette maison est comme un paradis, et j'y suis comme au milieu des anges, reprit Alice avec quelque exaltation ; où donc pourrais-je me trouver mieux!

— Vous ne connaissez pas le monde, mademoiselle, ne vous pressez pas de choisir! dit le vicomte avec vivacité.

— Il est vrai, répondit-elle; mais je suis certaine que, dans le monde, tous les cœurs ne sont pas calmes et contents comme ici. Puis, se tournant vers son père, elle ajouta: Je voudrais, monsieur, que vos regards pussent traverser les murailles et pénétrer jusqu'au jardin où les pensionnaires prennent en ce moment leur récréation; vous verriez nos petites filles et nos grandes demoiselles, vous verriez comme elles sont gaies; pas une ne songe à ce qui se passe hors de l'enceinte du couvent. Tantôt vous les retrouveriez en classe, tranquilles sous les yeux de nos chères mères et leur obéissant d'un cœur content. C'est ainsi que j'ai passé mon heureuse enfance, et maintenant je ne pourrais me séparer, sans une mortelle douleur, de toutes les personnes qui m'ont élevée avec tant d'amour et de charité, que je respecte et que j'aime de toute mon âme!

— Bien, ma fille! j'approuve ces sentiments, dit M. de Champguérin; soyez assurée que je ne vous contraindrai pas à rentrer dans le monde, et que,

lorsque vous voudrez prendre le voile, vous obtiendrez aussitôt mon consentement.

— Ne précipitons rien, monsieur! s'écria la mère Saint-Anastase; votre fille n'est pas suffisamment éclairée encore sur sa vocation.

— Parlons d'autre chose, alors, dit froidement M. de Champguérin, de la Roche-Farnoux, par exemple. Je puis, madame, vous donner des nouvelles d'une personne que vous y avez laissée....

— De ma tante de Saint-Elphège! s'écria la prieure; vous l'avez vue, monsieur!...

— M'en préserve le ciel! répliqua-t-il dédaigneusement; je n'affronterais pas volontiers sa présence, car on dit qu'elle est mille fois plus acariâtre, plus fantasque et plus rechignée qu'autrefois. On assure qu'elle ressemble trait pour trait à feu M. le marquis son oncle, tant elle est ridée. Jamais elle ne sort de son vieux château, où elle mène tout le monde haut la main, et au fond duquel elle amasse des trésors. Les gens du pays sont convaincus qu'elle vivra ainsi plus d'un siècle, et qu'à sa mort on trouvera la tour du donjon pleine d'or et d'argent.

— Pauvre fille! murmura la prieure contristée.

— Ne la plaignez point, madame! s'écria M. de Champguérin avec amertume; que l'héritage dont elle nous a dépouillés lui soit funeste! puisse-t-elle languir et se consumer au milieu des richesses dont elle nous a frustrés!

— J'ai laissé à la Roche-Farnoux une autre personne qui m'était bien affectionnée, reprit la mère

Saint-Anastase d'un air mélancolique ; elle n'existe plus, sans doute.

— M. de La Graponnière ? Il vit encore, répondit M. de Champguérin.

— Bonté divine ! c'est un prodige ! il a près de cent ans.

— Des gens qui l'ont vu m'ont affirmé qu'il n'était pas beaucoup plus décrépit que Mlle de Saint-Elphège ; quel tableau que celui de ces deux rares figures aux coins de la cheminée, dans la salle verte !

— Mon Dieu ! fit Alice à demi-voix, comme on doit être triste dans ce château tout peuplé de vieilles gens ! »

M. de Champguérin se leva, et avant de prendre congé, il dit négligemment à sa fille, en tirant un papier de sa poche.

« Tenez, ma chère Alice ; j'ai besoin que vous signiez ce grimoire. Voulez-vous mettre là votre nom ?

— Volontiers, mon père, répondit-elle, donnez, je vous prie.

Elle alla vers un petit pupitre dressé dans le parloir, et signa sans lire.

« Bien, ma fille, je vous remercie, dit M. de Champguérin en reprenant le papier ; bientôt je reviendrai pour savoir de vos chères nouvelles et présenter mon respect à madame la prieure. »

XLIII

Au sortir du couvent, le vicomte dit à M. de Champguérin d'un air enthousiasmé :

« Ta fille est un ange ! quelle douceur ! quelle modestie ! quel air sage et retenu.... on ne trouve pas de pareils visages dans le monde, il faut venir chercher derrière les grilles d'un couvent !

— J'en conviens, fit M. de Champguérin avec distraction et en relisant le contrat de rente ; maintenant il me semble que maître Bouchardeau ne peut contester le remboursement ; il devra me compter là-dessus deux mille écus espèces sonnantes.

— Et que restera-t-il à Mlle de Champguérin quand tu auras touché cette somme ? demanda le vicomte.

— Rien du tout, répondit M. de Champguérin avec une franchise cynique ; elle est maintenant aussi pauvre que moi !

— Pauvre agneau ! comme elle s'est laissé dépouiller docilement ! fit le vicomte d'un air touché.

— C'était son devoir, dit M. de Champguérin d'un ton convaincu. J'avoue cependant que je maudis

ma mauvaise fortune de m'avoir réduit à cette extrémité. Je suis né sous une funeste étoile, vicomte; jamais rien ne m'a réussi; j'ai débuté dans le monde comme tout jeune gentilhomme, gros d'ambition, léger d'argent. Pour me soutenir dans la bonne compagnie, j'ai fait grand fracas et beaucoup de dettes; puis afin de rétablir ma fortune, j'ai successivement épousé deux héritières : or l'une m'a laissé pour tous biens un enfant et les deux mille écus que voici, l'autre m'a enrichi de quelques centaines de pistoles en bagues et joyaux, dont je me suis défait dès la première année de notre mariage. Après tant de revers, j'étais en droit d'espérer quelque belle chance; point du tout, il ne s'en est présenté aucune. J'étais venu à Paris pour tâcher de rétablir mes affaires et d'obtenir quelque emploi, mais, mordieu ! le lansquenet y a mis bon ordre cette nuit; il ne me reste pas même quelques écus pour acheter un habit qui me permette de me présenter décemment dans le monde....

— Écoute, Champguérin, interrompit tout à coup le vicomte en l'arrêtant et en le regardant en face; tu as une fille charmante, laquelle peut assurément prétendre à se marier sans dot; je ne suis pas fort pressé d'argent et je ne demande pas mieux que de te rendre service.

— Oh ! oh! je te remercie, répondit M. de Champguérin en ouvrant de grands yeux; tout cela n'est pas de refus; j'accepte l'argent; quant à ce qui concerne ma fille, nous en reparlerons. »

La mère Saint-Anastase revint difficilement de l'impression douloureuse que lui avait causée la vue de M. de Champguérin ; elle était dans la situation d'une âme pieuse qui verrait s'écrouler le sanctuaire et chercherait tout éperdue ce qu'est devenu son Dieu. Elle ne regrettait pas son sacrifice; mais elle pleurait l'idole détruite qu'elle ne pourrait remplacer. Son cœur, si longtemps absorbé dans un amour terrestre, essayait en vain de se tourner vers l'époux mystique et tombait graduellement dans une sombre indifférence.

Mlle de Champguérin avait gardé aussi une pénible impression de la visite de son père; elle était triste, agitée, et semblait frappée de quelque fatal pressentiment. Parfois, se rapprochant vivement de la mère Saint-Anastase, elle lui disait avec effusion, en baisant le bout de son voile :

« Oh ! ma chère mère, je ne veux pas quitter la maison du Seigneur; vous me garderez toujours à l'abri de ces saintes murailles !

— Oui, toujours, ma chère Alice, répondait la prieure avec un sourire mélancolique; soyez assurée, d'ailleurs, que personne ne s'oppose à votre vocation; M. votre père l'a déclaré en ma présence, et je ne doute pas qu'il le répète encore à sa première visite. »

Mais M. de Champguérin ne reparut plus à la grille, il n'écrivit pas non plus, et, au bout d'un mois, sa fille dut croire que quelque circonstance fortuite l'avait forcé de quitter Paris sans la revoir.

Les jours se succédaient, cependant, emportés par le courant monotone de la vie monastique; on était à la fin de l'été, et la mère Saint-Anastase se complaisait déjà dans l'espérance éloignée que lui avait fait concevoir la dernière lettre du baron de Barjavel.

XLIV

Un matin, Mlle de Champguérin descendit de bonne heure au parloir avec une religieuse pour parer les images des saints, renouveler les fleurs devant les oratoires et ranger une collection de ces petits ouvrages bénits qu'il était d'usage d'offrir en cadeau aux personnes séculières qui venaient visiter les dames du Saint-Sacrement.

Une sœur converse avait déposé au milieu du parloir une brassée de reines-marguerites, de roses trémières et de pieds d'alouette, et Alice, agenouillée devant ce monceau de fleurs, en formait de gigantesques bouquets.

« Mon doux Jésus! on sonne là dehors! dit la vieille religieuse en relevant la tête, avez-vous entendu, ma chère fille?

— Oui, ma très-chère mère, répondit Alice sans se déranger; mais je ne pense pas que l'on demande l'entrée du parloir. »

Comme elle achevait ces mots, deux étrangers parurent à la porte.

La vénérable mère baissa aussitôt son voile et se plaça à la hâte devant Mlle de Champguérin, laquelle se releva toute confuse, en éparpillant les fleurs qu'elle avait dans les mains, et se retira précipitamment.

Un moment après la mère Saint-Anastase entra dans le parloir sans savoir quelles étaient les personnes qui l'avaient fait demander. A l'aspect des deux étrangers, elle leva les mains au ciel et s'écria avec un transport de joie :

« Antonin ! mon cher Antonin !....

— Oh ! ma bonne Clémentine, me voici enfin.... hélas ! après une trop longue absence !...

Il n'acheva pas et baisa en les mouillant de ses larmes, les mains qu'elle lui tendait à travers la grille ; son cœur se brisait à la vue de cet habit de bure, de ce sombre voile sous lequel il retrouvait la compagne de son enfance, la belle jeune fille qu'il nommait jadis son amie et sa sœur.

Tous deux restèrent un moment, se serrant les mains en se regardant avec des larmes muettes ; puis Antonin dit en souriant :

« Si j'osais adresser un compliment frivole à Mme la prieure du Saint-Sacrement, je l'assurerais qu'elle a encore sous le voile noir tous les traits de cette belle personne qui m'appelait jadis son petit cousin. »

Elle secoua la tête d'un air mélancolique et dit

en le considérant : « Moi, je vous trouve changé, au contraire, mon cher Antonin ; mais cela vous sied fort. »

Le baron de Barjavel n'était plus en effet l'adolescent aux traits délicats, frais et blanc comme une jeune fille ; sa taille avait pris d'autres proportions, et son visage, bruni par le soleil, était d'une beauté virile.

« Ma chère Clémentine, reprit-il en se souvenant qu'il n'était pas venu tout seul au parloir, voici le fidèle compagnon de mes courses à travers le monde qui brûle de vous saluer. »

L'abbé Gilette s'avança alors pour faire ses compliments. Le digne homme n'était pas rajeuni comme le prétendait le baron dans toutes ses lettres ; mais sa figure couronnée de cheveux blancs annonçait une saine et robuste vieillesse.

La mère Saint-Anastase se rappela tout à coup le temps où, sa soutane retroussée dans les poches, et la taille pliée, il cherchait si laborieusement la chardonnette jaune sur les sommets arides de la Roche-Farnoux, elle lui dit avec un sourire : « A présent, monsieur l'abbé, votre collection de chardons doit être la plus complète qu'il y ait dans le monde entier ?

— J'ai la satisfaction de le croire, répondit-il avec un naïf orgueil ; je rapporte de mes voyages beaucoup d'espèces inconnues, et je me suis permis de donner le nom de certaines personnes à celles qui m'ont semblé les plus remarquables : ainsi,

j'ai cueilli au pied de la grande Cordillère un panicaut du plus bel incarnadin que j'ai appelé incontinent mademoiselle de L'Hubac.

— Cette nomenclature ne finit pas là, tant s'en faut, ajouta Antonin ; M. l'abbé, ayant découvert dans les mêmes parages un effroyable chardon jaunâtre, armé de pointes aiguës, il l'a nommé Mlle de Saint-Elphège, vu la ressemblance. De mon côté, j'ai baptisé nombre d'insectes du nom de toutes les personnes qui vivaient à la Roche-Farnoux.

— Ainsi, vous ne les avez jamais oubliées au milieu de cette vie errante, dit la mère Saint-Anastase avec attendrissement ; j'en étais certaine, mon cher Antonin, et bien souvent ma pensée s'en allait vers vous à travers cet espace immense, sûre de se rencontrer avec la vôtre et s'y unissant toujours. Hélas ! c'est ainsi que nous aurons pleuré ensemble les malheurs arrivés dans notre famille.

— Le mariage de ma mère ! dit sourdement le baron de Barjavel.

— Ce fut un jour bien funeste que celui où M. de Champguérin entra pour la première fois à la Roche-Farnoux ! murmura la prieure avec un accent profond.

— J'ai un grand désir de revoir ma mère, poursuivit le baron ; je serais déjà auprès d'elle, si ses lettres ne m'en eussent empêché ; sans m'interdire absolument de revenir, elle semble redouter ma présence ; je lui ai écrit ce matin même mon arrivée,

et j'attends ici ses ordres. Ah! ma bonne cousine, je crois qu'elle a été bien malheureuse!

— Hélas! murmura la mère Saint-Anastase, elle a eu un pire sort que ma tante de Saint-Elphège!

— Vous ne l'avez pas revue, ma chère Clémentine?

— Jamais depuis le jour où elle a quitté la Roche-Farnoux.

— Et elle demeure toujours à Champguérin?

— Toujours, et j'ai tout lieu de croire qu'elle y est seule en ce moment.

— Cet homme l'a donc abandonnée?

— Depuis quelques mois il a quitté Champguérin, et il n'y a pas longtemps qu'il était à Paris.

— Vous l'avez vu? s'écria le baron.

— Oui, mon cher Antonin, » répondit-elle tristement.

Elle raconta alors comment il était venu la demander au parloir et toute son entrevue avec sa fille.

« Cette visite était intéressée, dit-elle en finissant; après y avoir réfléchi, j'ai jugé qu'il n'était venu que pour obtenir d'Alice qu'elle apposât son nom au bas de certains papiers.

— Pauvre innocente fille, sans qu'elle s'en doutât, il lui aura fait signer ainsi sa ruine! s'écria le baron de Barjavel. Je me la rappelle maintenant cette demoiselle de Champguérin à la bavette, comme disait notre grand-oncle; elle était tout à fait mignonne et jolie comme un ange.

— Vous l'avez entrevue tantôt, répondit la prieure en souriant ; quand je suis venue, elle sortait du parloir.

— Une jeune demoiselle blonde, mince et blanche comme un cygne ! oui, sans doute, je l'ai vue, elle était agenouillée devant ce tas de fleurs ; à notre aspect, elle a jeté là ses bouquets et s'est enfuie tout effarouchée.

— Ne trouvez-vous pas, mon cousin, qu'elle n'a aucun des traits de son père ? dit la prieure.

— Non, par bonheur pour elle, répondit Antonin ; M. de Champguérin avait autrefois un beau visage et une grande tournure, mais je lui trouvais dans la physionomie quelque chose de violent qui me causait une certaine répulsion. Hélas ! comment ma mère ne l'a-t-elle pas jugé ainsi ! comment s'est-elle déterminée à ce fatal mariage ?

— Elle était aveuglée ! » murmura la mère Saint-Anastase en soupirant profondément.

L'abbé Gilette, qui durant cet entretien, s'était tenu discrètement à l'écart, se rapprocha alors de la grille en ouvrant une petite boîte d'écaille ornée de fines incrustations.

« Madame, dit-il à la prieure, permettez-moi de vous offrir une chose unique dans son genre : c'est une pierre précieuse qui se forme, assure-t-on, dans le fruit du cocotier ; celle-ci est la plus grosse qu'on ait jamais rencontrée. »

La mère Saint-Anastase reçut avec de grands remercîments le don du vieux naturaliste ; c'était une

espèce de caillou noir et blanc, gros comme une aveline et qui ressemblait à tous les cailloux du monde.

« Nous avons recueilli bien d'autres raretés durant nos voyages, dit le baron en souriant du sérieux avec lequel le digne abbé avait offert cette petite pierre, je vous avais promis, ma bonne Clémentine, de vous rapporter de magnifiques collections d'histoire naturelle, et j'ai tenu parole.

— Je verrai tout cela à travers la grille, répondit-elle avec une joie mélancolique; à présent vous ne voyagerez plus, mon cher Antonin, je jouirai chaque jour de votre chère présence; que béni soit le Seigneur qui m'a envoyé cette consolation! »

XLV

Lorsque la mère Saint-Anastase quitta le parloir, elle trouva Mlle de Champguérin qui l'attendait dans sa cellule, une lettre à la main. « Oh! ma chère mère, j'ai reconnu l'écriture, lui dit-elle toute tremblante, lisez, je vous en supplie.

— Une lettre de M. de Champguérin! s'écria la prieure avec quelque inquiétude, et, rompant le cachet elle lut d'abord à voix basse :

« Ma chère fille,

« Quoique les événements qui ont renversé ma fortune m'eussent presque ravi l'espoir de vous établir dans le monde d'une manière conforme à votre rang, je n'ai jamais cessé de m'occuper de vous avec tout l'intérêt et toute la sollicitude que méritent votre sagesse, votre bonne conduite et votre absolue soumission. La Providence a comblé mes vœux : M. le vicomte de Rubelles, mon ami et le plus galant homme que je connaisse, m'a fait l'honneur de me demander votre main, et je la lui ai accordée, ne doutant pas de votre obéissance. Aujourd'hui même je me présenterai à la grille pour recevoir l'assurance de votre consentement et vous faire savoir ce que j'ai décidé d'ailleurs avec le vicomte, lequel se met à vos pieds et vous présente ses respects.

« Votre affectionné père,

« H. DE CHAMPGUÉRIN. »

La mère Saint-Anastase relut tout haut cette lettre, ensuite elle dit à Mlle de Champguérin, qui l'écoutait pâle et atterrée : « Votre cœur répugne à ce mariage, mon enfant ? »

La pauvre fille ne put répondre d'abord ; le saisissement la rendait muette, enfin elle s'écria avec désespoir : « Oh ! ma chère mère ! c'est aujourd'hui même.... il va venir.... je suis perdue si vous ne me protégez !....

— Hélas ! ma pauvre enfant, vous n'oseriez ré-

sister ! dit la mère Saint-Anastase, profondément touchée et se souvenant de ce qu'elle avait ressenti elle-même dans une situation semblable ; prenez courage ; vous ne paraîtrez pas au parloir ; c'est moi qui vais répondre à cette lettre.... »

Alors elle prit la plume et écrivit en se conformant aux formules mystiques en usage dans l'ordre des sacramentines.

Laudetur sanctum sacramentum.

« Monsieur et très-cher frère en J.-C.,

« Ayant ouvert votre lettre et pris connaissance de vos volontés, j'en ai fait part aussitôt à Mlle de Champguérin, laquelle m'a déclaré que sa vocation était d'entrer en religion, s'excusant avec tout le respect imaginable de vous désobéir et vous suppliant de retirer la parole que vous avez donnée à M. le vicomte de Rubelles. Aucun motif humain n'aurait pu la déterminer à encourir votre colère par un tel refus ; mais elle s'y résigne en vue du but élevé qu'elle se propose. Considérez, monsieur, l'incertitude des choses de ce monde, les vicissitudes de la fortune, le néant de tous les biens d'ici-bas, et vous demeurerez convaincu que mademoiselle votre fille a choisi la meilleure part. Comme sa supérieure et sa mère spirituelle, je la soutiendrai dans cette voie, vous conjurant, monsieur, de ne point vous y opposer, et vous priant de me croire votre humble servante et sœur en J.-C.

« Sœur Saint-Anastase. »

Lorsque M. de Champguérin se présenta à la porte du parloir, la tourière s'avança les yeux baissés, fit une génuflexion et lui remit la lettre de la prieure. A peine y eut-il jeté les yeux, qu'il entra dans une grande colère et se retira en fulminant des menaces. L'événement n'eut pas d'autres suites.

Le baron de Barjavel revint le soir même, et dès lors il retourna tous les jours au parloir des sacramentines. Ordinairement la mère Saint-Anastase venait le recevoir, puis elle faisait appeler quelqu'une de ses religieuses, ainsi que Mlle de Champguérin, pour leur donner le plaisir de voir avec elle les dessins et les collections d'insectes qu'Antonin lui apportait successivement.

Parfois on faisait collation à la grille, et ces innocentes récréations se prolongaient jusqu'au soir.

La mère Saint-Anastase jugea bientôt qu'elle pouvait sans danger admettre ainsi son cousin au milieu de son mystique troupeau; c'était toujours le même cœur affectueux et paisible, le même esprit curieux et naïf; la science avait préservé son adepte des passions qui troublent et dévorent les plus belles années de la vie humaine. Cette calme intimité charmait la mère Saint-Anastase et rassérénait en quelque sorte son âme; la présence d'Antonin lui donnait un bonheur calme qui se reflétait dans toute son existence.

Parfois il lui semblait qu'elle redevenait la jeune fille d'autrefois, et entraînée par cette réminiscence,

elle appelait encore le baron son petit cousin et lui disait en riant :

— Te rappelles-tu, Antonin, nos veillées dans la bibliothèque et toute la peine que tu te donnais pour cacher tes chenilles ?... Comme je t'aidais de bon cœur à faire l'éducation de toutes ces petites bêtes !... Que nous étions enfants, mon Dieu ! que nous étions heureux alors !...

— Maintenant aussi, je suis heureux, répondait Antonin ; je suis heureux depuis que je suis près de toi, ma bonne Clémentine.

XLVI

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi.

Un jour, bien avant l'heure où Antonin avait coutume de venir, la tourière annonça à la mère Saint-Anastase que M. de Champguérin était au parloir et demandait instamment à l'entretenir un moment. Elle s'y rendit aussitôt et demeura toute saisie à l'aspect du vieux gentilhomme.

Il était amaigri, et ses habits délabrés annonçaient une situation peu prospère. Après avoir salué la prieure, il lui dit en soupirant :

« Je viens, madame, vous annoncer une funeste

nouvelle; nous avons eu le malheur de perdre Mme de Champguérin...

— Ma tante est morte! s'écria-t-elle.

— Voici la lettre qui m'apprend ce triste événement, » continua M. de Champguérin en tirant un papier de sa poche.

La mère Saint-Anastase le prit en pleurant et lut les tristes détails qu'un pauvre prêtre qui avait assisté aux derniers moments de la malheureuse femme transmettait à M. de Champguérin. Elle était morte presque subitement, au moment où elle venait de recevoir la dernière lettre de son fils.

Après cette lecture, la prieure garda longtemps un morne silence; elle pensait à la douleur d'Antonin. M. de Champguérin, debout en face d'elle, se taisait aussi et semblait attendre que ce premier mouvement d'étonnement et de douleur fût passé.

« Et maintenant, monsieur, qu'avez-vous à me dire encore? lui dit tout à coup la mère Saint-Anastase avec amertume.

— Pas grand'chose, madame, répondit-il froidement; je veux seulement vous demander l'aumône que vous pouvez faire à un pauvre gentilhomme nécessiteux qui n'a pas le sou dans sa poche, et auquel il faudrait un habit de deuil, plus quelques écus pour subsister.

— La communauté vous les donnera, répondit la prieure consternée d'un tel abaissement, et, se levant aussitôt, elle alla prendre elle-même dans la

caisse du couvent soixante écus de six livres dont elle fit des rouleaux.

M. de Champguérin tendit les deux mains pour recevoir cette somme, et, quand elle fut dans ses poches, il s'écria avec un accent indicible d'espoir et de triomphe :

« A présent, que la fortune me soit en aide! je vais tenter une dernière chance.

— Le ciel vous punira, monsieur! dit la mère Saint-Anastase en frémissant à ce dernier trait.

— Vous ne savez pas, madame, la partie que je vais jouer! fit-il en haussant les épaules; priez le ciel que je gagne, et vous verrez quelle dot je ferai à Mlle de Champguérin. Ce n'est pas à ce vieux pendard de vicomte que je la marierai alors! »

Il sortit précipitamment à ces mots, laissant la mère Saint-Anastase stupéfaite de tant de bassesse et d'audace.

Le baron de Barjavel ressentit une grande douleur en apprenant la mort de sa mère, et durant plusieurs jours on fut bien triste au parloir des sacramentines; puis les choses reprirent leur cours ordinaire; on commença à se distraire, et bientôt on se récréa doucement comme par le passé.

La mère Saint-Anastase avait caché à son cousin, ainsi qu'à Alice, la détresse de M. de Champguérin, et tous deux ignoraient qu'elle lui avait fait l'aumône. Depuis le jour où il lui avait annoncé qu'il allait tenter une nouvelle chance, elle ne savait ce qu'il était devenu, et elle se figurait parfois avec in-

quiétude les extrémités auxquelles il était peut-être réduit.

Une après-midi, à l'heure où Antonin était au parloir, la tourière entra discrètement et remit à la mère Saint-Anastase une lettre timbrée dont la suscription lui parut d'une main connue. Alice, qui était auprès d'elle, devint pâle à cette vue : elle avait aussi reconnu l'écriture de M. de Champguérin. La prieure se leva pour ouvrir cette missive, et lut d'un air stupéfait :

» Champguérin, ce 1er novembre 1720.

« Madame,

« L'argent que vous m'avez donné m'a porté bonheur ; il m'a servi à courir la dernière chance qui me restât de rétablir ma fortune. Ayant pu m'acheter un habit décent et retourner en Provence, je me suis présenté devant Mlle de Saint-Elphège, laquelle, touchée de ma constance à poursuivre les espérances qu'elle m'avait permis de concevoir autrefois, a daigné m'accorder sa main. Notre mariage sera célébré prochainement, et cette fois enfin l'on peut dire qu'on verra de belles noces à la Roche-Farnoux !...

« Je vous prie, madame, d'annoncer cette heureuse nouvelle à Mlle de Champguérin et de lui faire part en même temps de ce que je veux faire pour elle; mon dessein est de la retirer du couvent et de la marier en lui donnant cent mille écus de dot.

« Je vous supplie, madame, d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre plus humble et dévoué serviteur,

« H. DE CHAMPGUÉRIN. »

« Quel homme ! » murmura la prieure confondue.

Et, laissant Antonin au parloir, elle emmena aussitôt Mlle de Champguérin dans sa cellule pour lui faire part de cette nouvelle inouïe.

Alice l'écouta avec tranquillité; ensuite elle lui dit simplement :

« Ceci ne change rien à ma vocation, et loin d'être tentée par les biens de ce monde, je ressens un plus vif désir d'embrasser la vie religieuse.... Cette fois encore, vous viendrez à mon secours, ma chère mère, vous me garderez dans la maison de Dieu ; c'est un asile inviolable dont votre volonté seule peut me faire sortir !

— Vous y resterez, ma fille, s'écria la mère Saint-Anastase ; me préserve le ciel de vous envoyer à la Roche-Farnoux. »

Antonin fut saisi d'indignation en apprenant le mariage de M. de Champguérin avec cette vieille fille dont on lui avait refusé la main quelque quarante ans auparavant, et l'abbé Gilette dit de son air tranquille :

« Quel coup de dé !.... »

XLVII

Le surlendemain, une seconde lettre arriva. Cette fois, la mère Saint-Anastase l'ouvrit en présence de tout le monde, pensant qu'elle annonçait le jour de la cérémonie; elle ne contenait que ces mots :

« J'ai perdu la partie.... Mlle de Saint-Elphège est morte ce matin sans avoir eu le temps de faire ses dispositions; c'est le baron de Barjavel qui hérite de l'universalité de ses biens. »

« Et vous, ma cousine? s'écria le baron en se tournant vers la prieure.

— Moi! répondit-elle, j'ai fait vœu de pauvreté; je ne puis hériter, pas même d'une de nos sœurs qui me léguerait son dernier habit, sa cotte morte, comme on dit ici! Oui, grâce au ciel, cher Antonin, vous réunissez en vos mains tous les biens de la maison de Farnoux!

— C'est beaucoup plus qu'il n'en fallait à mon ambition, fit le baron en regardant l'abbé Gilette; qu'allons-nous faire de ces richesses?....

— Pas grand'chose! » répondit philosophiquement le bonhomme.

Le baron de Barjavel laissa à ses gens d'affaires le

soin de prendre possession de ce grand héritage ; il continua de vivre dans le petit hôtel où il s'était logé en arrivant à Paris, et de venir tous les jours au couvent des dames du Saint-Sacrement.

Souvent la mère Saint-Anastase lui disait :

« Ah ! mon cher Antonin, j'ai craint un moment, je le confesse, que votre nouvelle situation ne vous éloignât de nous.... Vous ne viendriez plus visiter les pauvres filles du Saint-Sacrement, si vous viviez dans les mêmes splendeurs que feu notre grand-oncle ; mais, véritablement je suis rassurée, tant vous songez peu à jouir de votre richesse ! J'aurai sans fin le bonheur de vous voir chaque jour. »

L'hiver se passa ainsi. Un matin, c'était dans les premiers jours d'avril, Antonin vint au parloir un peu plus tôt que de coutume. Mlle de Champguérin y était avec une religieuse ; elle arrangeait devant ses saints des bouquets de narcisses et des primevères ; cette fois, elle ne prit pas la fuite, mais, faisant au baron une timide révérence, elle courut avertir la mère Saint-Anastase de son arrivée.

Lorsque la prieure entra dans le parloir, elle trouva Antonin accoudé contre la grille et regardant d'un air rêveur les bouquets que venait d'arranger Alice.

« Que je suis aise de vous voir aujourd'hui d'aussi bonne heure ! lui dit-elle gaiement ; d'où me vient ce bonheur, cher Antonin ?

— C'est que j'ai à te parler d'une chose très-sérieuse, répondit-il en souriant ; oh ! ma bonne Clé-

mentine, depuis quelque temps j'ai conçu un espoir qui me ravit et me tourmente tout à la fois, j'ai formé un dessein auquel je me suis attaché de toutes les forces de mon âme....

— Parle, parle donc! dit la mère Saint-Anastase avec émotion.

— Je veux me marier, reprit-il en baissant la voix, je veux me marier, si Mlle de Champguérin accepte l'offre de ma main. »

La mère Saint-Anastase demeura un moment muette : elle avait ressenti à ces paroles comme un coup au plus profond de son cœur, et, surprise de cette souffrance, elle considérait ce qui se passait en elle-même avec une sorte de stupeur; mais, surmontant presque aussitôt cette douleur mortelle, elle dit d'une voix ferme :

« Je crois pouvoir répondre du consentement d'Alice; quant à celui de M. de Champguérin, il n'est point douteux.

— Le ciel alors m'aura donné tout le bonheur que je puis avoir sur cette terre! s'écria le baron. Oh! ma bonne Clémentine, c'est fini maintenant; je ne partirai plus, et tous les jours je reviendrai te voir à cette grille....

— Non, mon cher Antonin, répondit-elle en secouant la tête, cela ne sera plus possible quand tu auras épousé cet ange dont le regard n'a jamais dépassé cette enceinte; il faut que tu l'emmènes dans le monde, il faut qu'Alice t'accompagne dans de nouveaux voyages. Je te donne une enfant igno-

rante et simple d'esprit, tu me ramèneras dans quelques années une femme accomplie.

— Je suis convaincu que ce sera aussi le sentiment de M. l'abbé, dit Antonin ; le digne homme est triste depuis quelques jours : les rues de Paris l'ennuient, il est comme ces oiseaux voyageurs qui, aux approches du printemps, heurtent de l'aile les barreaux de leur cage. »

Quinze jours plus tard, le baron de Barjavel épousa Mlle de Champguérin au grand autel de l'église des sacramentines.

Cette cérémonie fit grand bruit dans le quartier du Marais, et attira beaucoup de monde. La mariée sortit vêtue de blanc par la porte de clôture, jusqu'au seuil de laquelle l'accompagnèrent les religieuses en habit de chœur. Quand elle eut franchi ce passage, elle se retourna en faisant un signe d'adieu, et chercha un instant derrière la grille le pâle visage de la mère Sainte-Anastase.

Après la bénédiction nuptiale, le baron emmena sa jeune femme à travers la nef, et bientôt l'on entendit rouler bruyamment les carrosses stationnés devant l'église ; puis, la foule s'étant dispersée, il se fit un grand silence dans le chœur. Toutes les religieuses se retirèrent à pas lents et regagnèrent leurs cellules.

La mère Saint-Anastase était demeurée seule en adoration devant l'autel ; se prosternant alors à côté du poteau, elle appuya son visage baigné de larmes contre ce bois grossier, et, l'entourant de ses

bras, elle tourna ses regards vers le ciel en murmurant :

« A présent, Seigneur, daignez prendre mon âme!... Ne me repoussez pas; je ne suis plus qu'à vous!... »

FIN.